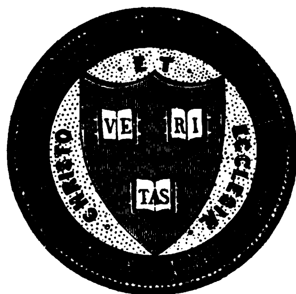
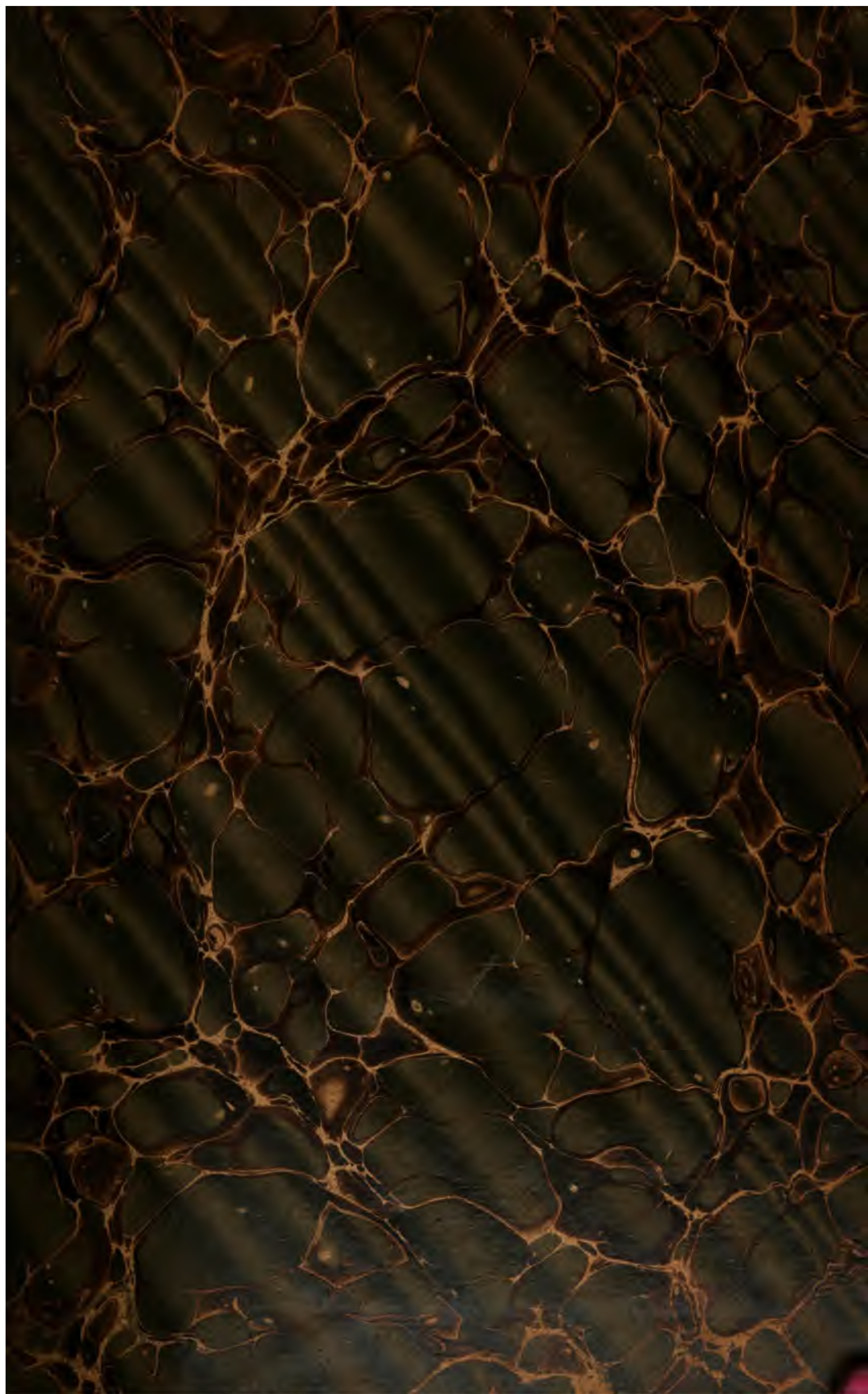

VE
RI
TAS



ANTIQUITÉS

PÉRUVIENNES

PAR MARIANO EDUARDO DE RIVERO

DIRECTEUR DU MUSÉE NATIONAL DE LIMA, ETC.

ET

Tschudi

JUAN DIEGO DE TSCUDI

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, EN MÉDECINE ET EN CHIRURGIE, ETC.

« Les monuments sont comme l'histoire,
» ils sont inviolables comme elle. Ils doivent
» conserver la mémoire des grands événe-
» ments des nations et ne céder qu'aux ra
» vages du temps. »

CASIMIR PÉRIER.

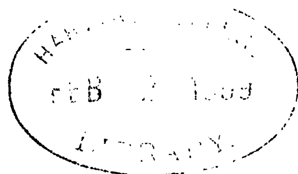
(Extrait de la Revue des Races latines.)

PARIS

IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ,

RUE BERGÈRE, N° 20.

1859



Au Congrès souverain du Pérou.

Messieurs,

Des siècles ont passé sans que le Pérou ait possédé une collection des monuments archéologiques que le temps, la convoitise et la superstition ont détruits en partie. Ces témoins muets mais éloquents sont les dépositaires de l'histoire des événements, et nous révèlent l'intelligence, le pouvoir et la grandeur de la nation régie par nos Incas.

Nous avons l'insigne honneur d'être les premiers à offrir les résultats de ce travail de plusieurs années, qui est loin cependant de la perfection que nous aurions voulu y apporter en le dédiant à la souveraineté nationale.

Agréez, Messieurs, ce faible tribut de nos veilles et toute notre considération.

Vos très-humbles et obéissants serviteurs,

M. E. de Rivero.

Dr J. D. de Tschudi.



DON MARIANO E. DE RIVERO.

En publiant successivement la biographie de tous les hommes qui ont illustré la race latine et l'ont placée si haut par la multiple supériorité de leur génie, la *Revue des races latines* rend un grand service aux fils et aux contemporains de ces hommes ; elle leur prouve que l'espèce de découragement qui s'est emparé des Latins n'a aucune raison d'être, et qu'ils sont toujours à la hauteur de leur mission initiatrice.

Mais c'est surtout en parlant à l'Europe des hommes illustres de l'Amérique du Sud que la *Revue* est utile aux intérêts qu'elle défend et qu'elle accomplit un acte de haute justice et de haute politique. Trop longtemps en Europe on s'est habitué à croire que les Latins de l'Amérique sont complétement dégénérés ; on a attribué les guerres civiles qui déchirent les républiques hispano-américaines à un affaiblissement de la race qui s'y livre, quand c'était à une exubérance de force et de vie qu'il fallait les attribuer.

C'est donc avec grand plaisir que je vous envoie quelques notes biographiques sur l'auteur des *Antiquités péruviennes* que vous publiez dans votre recueil, et que je m'occupe en ce moment de vous en préparer d'autres sur quelques autres personnages importants du même pays.

Don Mariano E. de Rivero naquit vers la fin du dernier siècle à Arequipa. Sa famille était une des principales et des plus influentes du pays.

L'Espagne étendait alors sa domination sur ces contrées, et la jeunesse qui peuplait à cette époque les collèges et les universités pouvait choisir, quand elle voulait embrasser une carrière, entre la magistrature, l'état ecclésiastique ou la profession des armes. Quoi qu'on ait dit de l'exclusivisme du régime espagnol, on ne saurait nier que les fils des premières familles américaines fussent à même sous ce régime de se créer une belle position soit dans le pays même, soit en se rendant à la métropole.

Le père de don Mariano E. de Rivero, colonel de milice et gouverneur de province, ayant remarqué l'intelligente activité de son fils et ses dispositions naturelles pour les études positives, l'envoya en Europe dès l'âge de douze ans, profitant de l'occasion que lui offrait le départ d'un de ses amis par la voie de Panama.

La navigation à vapeur étant alors inconnue et la rencontre de bâtiments à voile faisant directement route de Chagres en Europe étant très-rare, une goëlette anglaise porta le général don Domingo Tristan et le jeune Rivero à la colonie anglaise de la Jamaïque. Le général tomba malade dans cette colonie, et se voyant obligé de retourner au Pérou il crut devoir prier instamment son jeune compagnon de voyage d'en faire autant; mais celui-ci, poussé par le vif désir qu'il éprouvait de connaître l'ancien monde et de s'y livrer aux études scientifiques qui l'intéressaient tant, supplia don Domingo Tristan de le laisser continuer seul son voyage en Angleterre, certain qu'il était, disait-il, de l'approbation paternelle.

Le général consentit. La guerre continentale et maritime qui désola les premières années de ce siècle était alors dans toute sa force; notre héros eut à vaincre bien des difficultés avant de mettre le pied sur ce sol d'Angleterre qu'il avait tant souhaité connaître; quelques lettres d'introduction le mirent à même de choisir avec bonheur un collége catholique situé à Highgate, dans les environs de Londres, et dirigé par un mathématicien irlandais très-distingué, le docteur Dowling.

Une fois installé dans ce collége, don Mariano E. de Rivero se livra sans réserve à l'étude de l'anglais, du français et de toutes les branches d'instruction qui constituent une solide éducation secondaire. Déjà au Pérou il avait appris le latin et acquis les éléments de philosophie qu'on enseignait alors dans nos séminaires. Son goût pour les sciences exactes lui fit faire de rapides

progrès dans les mathématiques élémentaires et appliquées, sans oublier la physique et l'astronomie. Son maître, le docteur Dowling, le considéra promptement comme son disciple favori et son élève le plus remarquable ; il lui confia l'arrangement et l'usage d'un observatoire et d'un cabinet de physique qu'il possédait, l'associant à ses propres travaux et observations. Grâces aux instances du savant précoce, on organisa dans le collége un laboratoire de chimie, et dès cette époque don Mariano E.deRivero ne cessa de professer une affection particulière pour cette science qu'enseignaient alors à Londres sir Humphry Davy et d'autres savants dont Rivero suivit assidûment les leçons.

Après un séjour de cinq ans en Angleterre, il se rendit en France et s'établit à Paris. Ce fut alors qu'il suivit avec la plus grande application les cours des célèbres professeurs Haüy, Thénard, Gay-Lussac, Brongniart, Biot, Arago, Dulong, et de tant d'autres notabilités scientifiques.

Ainsi préparé et comprenant de quelle importance pourraient être pour le Pérou ses progrès dans les connaissances métallurgiques, il fit tous ses efforts pour être admis à l'École royale des mines. Tout le monde sait que cette école d'application, de même que toutes celles de Paris dans les autres régions du savoir humain, est destinée à recevoir chaque année un certain nombre d'élèves de l'École polytechnique. Quelquefois les étrangers y sont admis par faveur spéciale ; Rivero le savait et il n'épargna aucun moyen pour que cette faveur lui fût appliquée. Il trouva heureusement un grand appui chez l'ambassadeur d'Espagne à Paris et, grâce à sa protection, il entra en 1818 comme élève étranger à l'École royale des mines. Déjà très-versé dans les sciences chimiques avant cette époque, il fut remarqué et honorablement distingué peu de temps après son admission par le savant M. Berthier, professeur et directeur du laboratoire. Il le fut aussi par les autres professeurs, et spécialement par M. Brochant de Villiers, qui enseignait alors à l'École la minéralogie et la géologie.

On sait que deux ou trois années de séjour à l'École des mines suffisent pour donner droit au diplôme d'ingénieur, pourvu qu'on ait subi convenablement les sévères examens annuels et rempli quelques autres formalités, parmi lesquelles figurent la rédaction du récit des voyages entrepris dès la seconde année et celle de mémoires sur telle ou telle matière intéressant les localités parcourues.

Don Mariano E. de Rivero partit pour l'Allemagne et s'arrêta

longtemps en Saxe pour y étudier l'important district métallurgique de Freiberg et son école, alors célèbre et très-suivie. Possédant la langue du pays, il put visiter Hartz et les autres localités métallurgiques, où il se livra à des observations et à des études pratiques d'une grande utilité.

En 1821 les rapports de MM. Vauquelin et Brongniart font mention de ses travaux à l'Académie des sciences et de l'Institut français, à propos d'une nouvelle substance découverte en Allemagne, analysée, classifiée et décorée par Rivero du nom de *Humboltina*, en honneur de l'illustre voyageur pour lequel il professait dès lors une profonde admiration.

A la même époque il faisait connaître le nitrate de soude (*salitre de Tarapaca*) qui constitue depuis lors une branche des plus importantes de l'exportation, et dont le savant Haüy déterminait simultanément la forme cristalline.

D'autres travaux minéralogiques et d'analyse au laboratoire lui valurent alors une distinction très-honorifique de la part de l'Académie des sciences, de ses professeurs de l'École des mines, de l'université et du Jardin des Plantes. Son goût pour les voyages le déterminait peu de temps après à faire un voyage scientifique en Espagne.

N'oublions pas de dire qu'un de ses premiers travaux scientifiques résultant de son voyage en Allemagne fut son mémoire détaillé sur l'amalgamation et l'exploitation des minerais argentifères tels qu'on les pratique à Freiberg. Ce mémoire fut plus tard publié au Pérou dans son remarquable ouvrage sur les sciences naturelles (1), afin de servir de point de comparaison au mémoire qu'il publia également sur les divers systèmes d'amalgamation américains.

Pendant son voyage en Espagne don Mariano E. de Rivero étudia la géologie de la péninsule et de divers districts métallurgiques ; il découvrit la magnésie siliciée à Vallecas, près de Madrid, ainsi qu'il résulte du rapport remis par M. Brongniart aux *Annales des mines*. Il visita également les mines d'Almaden ; il y étudia le traitement métallurgique qu'on y fait subir au cinabre ; et la découverte qu'il fit de pierres lithographiques abondantes lui valut d'honorables distinctions de la famille royale, et surtout de l'infant don François de Paule.

De retour à Paris en 1822 il y rencontra M. Zea, ministre en-

(1) *Mémorial des Sciences naturelles*, revue publiée mensuellement à Lima, par MM. de Rivero et Piérela.

voyé en Europe par la nouvelle république de Colombie, sur le territoire de laquelle le général Bolivar luttait alors avec succès pour chasser de l'Amérique du Sud les armées espagnoles. Ami des sciences et jaloux du progrès de son pays dans toutes les branches du savoir humain, convaincu de l'utilité dont pourrait être à l'Amérique la propagation de connaissances nouvelles dans les sciences physiques et naturelles appliquées à l'industrie et au commerce, le ministre Zea proposa au jeune naturaliste de se mettre à la tête de quelques-uns de ses compagnons aptes au professorat et de se rendre à Bogota dans le but d'y fonder une école centrale des mines tout en étudiant le pays au point de vue scientifique, sur les traces de Humboldt et de Bompland.

Don Mariano E. de Rivero, pour remplir une aussi importante mission, fit choix de divers compagnons et amis qui, dès leur enfance, s'étaient adonnés à l'étude des sciences exactes, physiques et naturelles. — Nous rappellerons entre autres les noms de MM. Roulin et Bousingault, qui se distinguèrent surtout après lui pendant leur séjour en Colombie.

Ici se termine la première période de l'existence studieuse de don Mariano E. de Rivero, qui, après dix ans d'absence, retourne en Amérique à la tête d'une phalange de jeunes et savants naturalistes. — Pendant cette longue absence, à une époque où les communications étaient parfois impossibles, et où les ressources devaient par conséquent lui manquer souvent, il se trouva victime de besoins pécuniaires ; mais son courage, son amour du travail et sa persévérance en triomphèrent. Il donna des leçons pour vivre ou forma des collections minéralogiques, attendant ainsi de la façon la plus digne que des ressources lui vinssent d'Amérique. — Ces ressources étaient du reste promptement absorbées par son goût pour les instruments, appareils, livres et autres objets utiles à ses études, et dans ses moments les plus critiques, il préférait souffrir que de se séparer des hôtes précieux qui lui avaient apporté le savoir.

La commission scientifique envoyée en Colombie par le ministre Zéa fut parfaitement reçue par le gouvernement. Le libérateur Bolivar fit le plus grand cas de ses membres et particulièrement de son chef, M. Rivero. — Dès leur arrivée au Vénézuéla, nos jeunes voyageurs commencèrent à travailler efficacement, donnant à connaître au monde scientifique le résultat de leurs nombreuses observations météorologiques et astronomiques, leurs études barométriques, leurs analyses des

eaux minérales et autres substances. — On peut encore aujourd'hui lire dans les journaux scientifiques du temps l'analyse des eaux chaudes de la Cordillère du Vénézuéla, par M. Rivero, les résultats des observations barométriques faites à la Guaïra par MM. Rivero et Bousingault, les variations des heures par les mêmes, l'important mémoire sur le lait de l'arbre de *la vaca*, et enfin le mémoire non moins important sur l'Urao qui se trouve au sud-ouest de la ville de Mérida.

Parmi les diverses substances minérales découvertes par nos voyageurs, nous signalerons la *gay-lucita*, dédiée au célèbre et savant chimiste Gay-Lussac. Nous devons rappeler aussi leurs travaux sur les différentes masses aérolithiques trouvées dans les Cordillères. — Il faut également signaler leur mémoire sur le lait vénéneux de l'*ura crepitans* et sur le *rio vinagre,* ainsi qu'une série d'observations météorologiques, barométriques et astronomiques faites à Bogota et autres lieux, par MM. Roulin, Rivero et Bousingault, pendant les années 1823 et 1824. — L'école des mines fondée par eux était alors en voie de prospérité depuis l'époque de sa fondation. — Nous ne devons pas non plus passer sous silence le voyage scientifique important fait par ces naturalistes et leur compagnon, M. Gaudot, sur les rives du Meta et du puissant et fertile Orénoque. Ils coururent pendant ce voyage des périls nombreux et quotidiens ; mais ils élargirent le domaine de la science et complétèrent les voyages de Humboldt dans ces régions, selon les instructions que le savant illustre voulait bien leur transmettre de temps à autre.

Près de trois années se passèrent ainsi. — On sait que M. Bousingault, le principal collaborateur de don Mariano E. de Rivero, est devenu une des lumières de la chimie agronomique. — Les parents de Rivero le rappelèrent avec instance ; ils désiraient le revoir après une absence de plus de quatorze ans, pendant laquelle il avait glorifié leur nom.

L'indépendance complète du Pérou ayant été la conséquence de la bataille d'Ayacucho, et les communications ayant été rétablies avec la Colombie, Rivero pria le gouvernement de Bogota de bien vouloir accepter sa démission de directeur de l'école et de la commission scientifique, afin qu'il pût retourner dans sa patrie. — On accepta cette démission avec regret, et M. Bousingault fut nommé son successeur. C'était une preuve nouvelle de l'estime dont jouissait notre compatriote, qu'on honorait dans le plus distingué de ses amis.

Rivero traversa tout le sud de l'ancienne Colombie, visitant

les cimes effrayantes du Chimborazo et du Pichincha, suivant et retrouvant les traces de la Condamine, d'Ulloa et de Humboldt, afin de réitérer leurs observations et d'en faire de nouvelles. — Le libérateur Bolivar, qui savait depuis longtemps le désir qu'il éprouvait de revoir son pays, l'en avait nommé directeur général des mines et de l'instruction publique, nomination qui fut plus tard sanctionnée par l'administration du général Lamar, président de la république.

Dès son arrivée à Lima, sur la fin de l'année 1825, Rivero reprit le cours de ses travaux et de ses investigations scientifiques. — De concert avec le respectable don Nicolas de Pierola, il publia le *Mémorial des sciences naturelles*, dans lequel il consigna ses nombreuses observations et nivellement barométriques, ses mémoires sur les minerais de Pasco, Puno et Lampa ; sur les eaux sulfureuses, ferrugineuses et salées de Yura, Tingo, Jésus et Sabandia ; sur le guano de Pajaros ; sur ses projets administratifs pour l'amélioration de la métallurgie et sur divers autres sujets d'un intérêt vital.

En accomplissant les devoirs de sa charge élevée, il visita les départements de Junin, d'Arequipa, de Puno, les étudiant au point de vue scientifique et industriel, donnant d'utiles conseils aux métallurgistes, et cherchant à introduire toutes les améliorations possibles dans l'exploitation des mines et dans le rapport et le traitement des minerais. — Il n'oublia pas non plus ce qui pouvait intéresser l'enseignement primaire ; il établit plusieurs écoles et proposa au gouvernement les moyens d'en établir d'autres. — Pendant le cours de ces excursions, il recueillit également un très-grand nombre de documents statistiques que reproduisit le *Mémorial des sciences*, ou qui figurent dans ses publications postérieures.

Malheureusement les discordes civiles devaient l'emporter sur tout dans sa patrie comme dans les autres républiques hispano-américaines ; elles devaient compromettre jusqu'à ceux qui, bien qu'employés du gouvernement, exerçaient des fonctions pratiques bien éloignées du terrain militant de la politique. — En 1829, don Mariano E. de Rivero fut destitué de son double emploi de directeur des mines et de l'instruction publique, et fut obligé de se retirer au Chili.

Il ne perdit pas plus son temps dans ce nouveau pays qu'il ne l'avait fait ailleurs. Il découvrit et analysa quelques substances minérales, et étudia la géologie de diverses localités, particulièrement des environs de Santiago jusqu'à Valparaiso, et de la

capitale au rivage opposé du fleuve Maule. — Plus tard, lors d'un second voyage fait en 1835, il complétait ces observations géologiques, minéralogiques et métallurgiques dans une lettre détaillée qu'il écrivait à son célèbre professeur M. Brongniart, en lui envoyant quelques collections de roches et de minéraux, comme il l'avait fait en 1830.

De retour au Pérou, il fut promu à la direction du musée d'histoire naturelle et d'antiquité qui fut fondé à Lima; il s'appliqua à l'organiser et à le constituer sur des bases solides, malgré le peu de ressources dont cet établissement a toujours disposé.

En 1832, nous le retrouvons parmi les membres du congrès national comme député de la province de Cailloma, jusqu'à la réunion de la Convention qui devait réformer la charte fondamentale. Il se retira en congé alors, pour cause de maladie, au foyer paternel d'Arequipa.

Depuis lors, c'est-à-dire depuis le commencement de l'année 1834 jusqu'en 1839, le Pérou fut en proie à de grands soulèvements politiques, pendant lesquels M. de Rivero demeura très-réservé, uniquement occupé de travaux agricoles sur l'héritage paternel et principalement dans un vignoble très-important qui lui venait de sa famille. Mais à la chute de la Confédération peru-bolivienne, le gouvernement le réinstalla en 1840 dans son emploi de directeur du musée, auquel le président généralissime Gamarra ajouta celui de directeur des travaux publics.

Ni pendant l'époque de sa retraite au Sud, ni pendant les années qui vont suivre, Rivero ne renonce à ses investigations scientifiques. Nous le voyons commencer ses études sur les antiquités de son pays, et publier successivement son premier essai sur ce sujet, un curieux mémoire sur les quipos ou signes employés par les anciens Péruviens pour conserver la mémoire des événements, ainsi qu'un travail archéologique non moins curieux sur quelques gravures antiques trouvées à la Caldera et dans les environs d'Arequipa.

Bien que don Mariano E. de Rivero eût fait partie du corps législatif et des conseils du gouvernement, institués par le général Salaverry en 1835, et par l'administration du général Vivanco en 1843, et qu'il eût reçu plusieurs fois des invitations antérieures pour faire partie d'un ministère dans lequel il aurait eu le portefeuille des finances, on peut dire que, jusqu'en 1845, il demeura étranger à la carrière administrative.

Un régime normal et constitutionnel ayant été inauguré alors

sous la présidence du général libérateur don Ramon Castilla, il accepta la préfecture du département de Junin, un des plus importants de la république, tant à cause de son industrie métallurgique et pastorale, que de l'immense avenir auquel il est appelé par la colonisation des territoires baignés par les fleuves puissants qui versent leurs eaux dans les Amazones.

Pendant son séjour de quelques années à la tête de ce département, il apporta de nombreuses améliorations dans toutes les branches de l'administration, qu'il énuméra plus tard dans les notes historico-statistiques qu'il publia avec une carte géographique de Junin. Pendant cette période, le Pérou rentra en possession du vaste territoire de Chanchamayo, destiné quelque jour à devenir le centre de colonies riches et peuplées. La bataille de Junin, gagnée par les indépendants contre les Espagnols, et qui avait si brillamment préparé la victoire décisive d'Ayacucho, n'avait pas encore été rappelée par un monument qui en perpétuât le souvenir historique. Le préfet Rivero en ordonna l'érection. Ce fut une pyramide surmontée d'une renommée et ornée d'une inscription gravée sur le bronze.

Comme il n'entre pas dans le cadre de cette simple notice d'énumérer tous les services rendus par le savant préfet, nous nous bornerons à extraire les phrases suivantes de l'*Exploration au fleuve des Amazones*, par les officiers de la marine des Etats-Unis Anderson et Landener Gibbon, publiée en 1853 :

« Le département de Junin doit beaucoup au préfet qui a précédé celui qui occupe actuellement ce poste. Il fonda des écoles, améliora les voies de communication, construisit des cimetières et, en un mot, on peut dire de n'importe quelle chose bonne et utile se trouvant sur notre route, qu'elle date du temps de Rivero. »

Le témoignage des étrangers à l'égard des nationaux est ordinairement plus impartial que celui des compatriotes contemporains, surtout aux époques de luttes intestines et de guerres civiles dans l'histoire des peuples.

Malgré ses nombreuses occupations administratives à la tête du gouvernement, Rivero trouva dans son infatigable activité le temps nécessaire à l'étude du département voisin de Huancavelica, à propos duquel il publia un travail métallurgique et statistique très-étendu sur les mines de mercure qui y abondent, ainsi que dans la province de Chota. Tout le monde sait que la mine royale de Huancavelica produisait de très-grandes quantités de mercure, qui étaient destinées à l'amalgamation au temps de la

domination espagnole. Ce district était alors considéré comme un Almaden aussi riche et aussi important que celui de la péninsule. Selon la description géologique de Rivero, les parties ou filons de cinabre encore inexplorés de ce district présentent une superficie considérable, et qui pourrait être hardiment comparée à celle des mines découvertes en Californie.

Pendant son séjour dans Junin, notre héros eut également l'occasion de compléter ses observations sur l'élevage du bétail à laine, à propos duquel il envoya plus tard un intéressant Mémoire à la Société impériale d'agriculture de France, dans lequel il s'occupe du mouton, de l'alpaca, de la llama et de la vigogne, exposant ses idées sur les moyens les plus propres à augmenter et à améliorer les laines du Pérou, comme l'une des principales branches de l'exportation de ce pays. Les *Annales de la Société impériale d'agriculture* ont enregistré ensuite d'autres travaux du même auteur, parmi lesquels on doit remarquer son « Mémoire sur quelques branches de l'agriculture du Pérou, » et un « Essai sur les boissons alcooliques qui y sont extraites des figues et autres substances saccharines. »

La houille forme, sans aucun doute, une des bases les plus essentielles de l'industrie moderne, et dans le vaste territoire du Pérou elle doit nécessairement exister dans de fortes proportions. — Eh bien, avant les explorations géologiques de Rivero, dans beaucoup de localités péruviennes à peine savait-on que dans le Cerro de Pasco il en existait quelques gisements. Les investigations de Rivero ont prouvé qu'il y en avait de très-remarquables sur plusieurs points de Junin, dans le département de Huancavelica, dans les provinces de Chota, de Cajatambo et dans mille autres lieux du nord et du centre de la république.— On trouve également des gisements d'une immense importance dans le département d'Arequipa, surtout dans les vallées de Siguas et Majes, Yura et la Compuerta, ainsi que sur divers points du département de Puno.— On en rencontre même à Sama et Esquino, du département de Moquega.— En un mot, Rivero était certain que la houille abonde au Pérou, et que du jour où le gouvernement le voudra, il pourra, par des primes intelligemment offertes, amener de très-grandes découvertes et obtenir d'immenses résultats dans cette branche d'industrie.

Des raisons de famille lui firent demander son changement et il devint préfet de Moquega. Il se trouvait à Tacna, sa capitale, quand y éclatèrent des troubles révolutionnaires. — Malgré sa nature essentiellement pacifique, il sut combattre et vaincre pour

la défense de l'ordre et de la tranquillité des territoires dont le gouvernement lui avait confié l'administration. — Cependant il donna de nouveau sa démission et accepta, en 1851, le consulat général de Belgique.

A part les services qu'il pouvait rendre aux siens dans ce pays, Rivero pouvait surveiller de plus près la publication de son important ouvrage sur les *Antiquités péruviennes*, dont le magnifique atlas avait coûté de nombreuses années de patience et de travail à exécuter. — Déjà de longue main et avec la coopération de son illustre frère, aujourd'hui ministre plénipotentiaire du Pérou en France, et alors représentant du même pays à Londres, on avait commencé l'impression de l'ouvrage, grâce aux soins et à la collaboration du très-distingué naturaliste et philologue Tschudi, de Vienne.

Enfin, et après qu'on eut triomphé de bien des obstacles auxquels l'auteur fait allusion dans sa préface, parut cette publication classique sur l'antique empire des Incas, le rival, en civilisation, de celui des Montezuma, sur lequel on a publié également un ouvrage dû à la munificence privée de l'Europe. — Il est fâcheux que cet ouvrage, dont la traduction paraît aujourd'hui dans la *Revue des races latines*, ne soit pas encore plus complet en ce qui concerne les antiquités et les ruines du Cuzco, Ollantai-Tambo, Titicaca et Tiahuanacu. — Rivero n'existe plus; mais il a ouvert et laissé libre le champ à ses studieux compatriotes pour qu'ils puissent achever l'œuvre que la mort l'a empêché de compléter!

Son œuvre publiée, il retourna au Pérou vers la fin de 1852 et l'abandonna de nouveau, avec sa famille, en 1854, pour reprendre son poste de consul-général en Belgique. — Tout entier aux devoirs de sa charge et à l'éducation de ses quatre enfants, il trouvait toujours le temps de se livrer à l'étude des choses utiles et de transmettre le fruit de ses observations au gouvernement dans ses communications officielles et lorsque l'occasion s'en présentait.

Mais, dès l'année 1855, il commença à sentir les symptômes de la terrible maladie qui, peu de temps après, devait le conduire au tombeau. — Les secours de la science furent impuissants à combattre les progrès de cette maladie, et après avoir enduré des souffrances multipliées, il succomba à Paris, le 6 novembre 1857. Une de ses dernières volontés, celle qui l'avait préoccupé davantage, enjoignait à sa femme de ne point retourner au Pérou avant que l'éducation de ses deux filles ne fût complétement terminée et que celle de ses deux fils ne fût au moins très-

avancée. — Avant tout, Rivero était persuadé qu'une bonne éducation est ce qui peut le mieux nous aider à parcourir le sentier de la vie et à remplir les devoirs que la société impose à chacun de nous.

Quelque temps avant sa mort et malgré l'état précaire de sa santé, il était parvenu à publier à Bruxelles, deux gros volumes qui renferment le plus grand nombre de ses travaux scientifiques, industriels et statistiques sur la Colombie, le Pérou et le Chili, gardant autant que possible l'ordre chronologique, et ornés de plusieurs de ses cartes géographiques, géologiques et topographiques, ainsi que quelques vues et dessins ayant trait à ses voyages.

Rien ne prouve mieux sa modération et le sentiment qu'il avait des devoirs de l'homme en ce monde que quelques-unes des considérations que nous trouvons dans le modeste prologue de ce livre. — Vous serez agréable à vos lecteurs en publiant les suivantes :

« L'homme, pendant son court séjour en ce monde, doit, selon l'opinion des personnes de saine raison, laisser au moins des traces de ce qu'il aura fait au profit de la société, car de cette manière il encourage peut-être ses descendants à suivre ses traces honorables.

» Sans aucun doute, c'est sous l'influence d'un tel sentiment que les intelligences illustres qui ont reculé les limites du savoir humain et fomenté les développements de l'industrie et du commerce des nations, ont successivement écrit et enrichi les annales scientifiques.

» Il est essentiel de persuader à la jeunesse que la charge de contribuer, selon leurs forces et leurs facultés, au développement de tout ce qui peut être utile au genre humain, pèse sur les hommes, que Dieu n'a pas créés pour se renfermer dans le calme de l'égoïsme ou dans la sybaritique atmosphère de l'oisiveté, mais bien pour penser à mettre au service de leurs frères les moyens physiques et intellectuels dont la nature les a doués.

» Utilisons la vie puisque nous ne pouvons, comme la sylphide, enchaîner la mort.

» A quelles causes attribuerons-nous le magnifique spectacle que nous présentent les inventions, les améliorations et les progrès faits par les puissants moteurs de l'électricité et de la vapeur, si nous n'arrêtons nos yeux sur les généreux efforts et le loyal désintéressement de tant de génies illustres, gloire et honneur de l'humanité ? Pourquoi voyons-nous des nations plongées il y

a des siècles dans l'abattement et la misère, atteindre aujourd'hui la cime du pouvoir et de la puissance, sinon parce que des hommes aussi modestes qu'entendus ont consacré de longues et pénibles veilles à la solution de projets d'une importance vitale pour toute la société. — Dans ces âmes illustres, l'égoïsme n'a point trouvé de place : l'égoïsme, ver rongeur, ouvrier subalterne de la destruction, capable à la longue de faire tomber en poudre la société elle-même —Avec cette passion vile, tous les liens sympathiques qui nous unissent à la famille humaine se brisent ainsi que tous les nobles ressorts qui nous attirent vers l'idéal et vers Dieu ! Et que l'on n'aille pas nous dire que le temps est venu de se reposer et de jouir, puisque tant de prodigieuses choses ont été accomplies par les sciences. —Elles parlent éloquemment contre les conseils de l'inertie et de l'inaction, ces terres polaires, ces régions vastes, riches, splendides mais désertes au moyen desquelles le continent américain provoque l'examen de leurs immenses montagnes et l'étude de leurs climats variés. — Le géologue et le métallurgiste n'ont encore fait vibrer que sur des étendues limitées le ciseau et le marteau, et le plus déterminé des exploiteurs de mines n'est encore parvenu qu'à écorcher la superficie des veines fécondes qui circulent sous le colossal épiderme du nouveau monde. — Le botaniste et le zoologiste se sont bornés à en parcourir les spacieuses forêts par des voies déjà tracées — Des parties impénétrables, même pour les rayons du soleil qui les vivifie, réservent à l'humanité la connaissance d'animaux et d'insectes dont elle ignore l'existence. — Le physicien expert pourra y conquérir des observations fécondes sur le magnétisme terrestre sur les divers sommets de ses vastes Cordillères et dans les environs de ses volcans, pour arriver à résoudre la grande question qui consiste à savoir si la force magnétique de la terre, considérée comme un tout, demeure constante en elle-même, et si les changements séculaires observés sur divers points sont quelque chose de plus que des moyens de distribuer variablement cette force constante sur la superficie de la terre, si le magnétisme terrestre est enfin sujet aux variations d'augmentation et de diminution. — Il reste aussi à étudier les variations météoriques qui contribuent tellement au développement de l'espèce humaine et à celui de la vie des animaux qui peuplent la superficie de notre planète.

» L'histoire des nations éteintes, parmi lesquelles brillent le Mexique et le Pérou, dont les usages et les coutumes offrent, ainsi que leurs monuments, témoins éloquents de leur savoir, de leur gran-

deur et de leurs vicissitudes, le plus grand intérêt, appelle encore l'attention de l'antiquaire studieux, qui arrivera peut-être quelque jour à résoudre le problème de l'origine de ces villes et de ces sages législateurs qui abritèrent sous le manteau de la civilisation des tribus barbares et sauvages au moyen de lois sages et humanitaires.

» Je connais, puisque je les ai courus moi-même, les périls auxquels sont exposés les voyageurs qui se livrent à de telles entreprises. Aussi je crois utile pour en donner une idée de reproduire ici ce que dit sur le même sujet l'auteur du *Résumé de la géographie du Venézuéla :* « Si la contemplation des formes élégantes et gigantesques de la nature des tropiques est propre à élever l'âme et à inspirer de profondes réflexions au voyageur, il n'est pas moins certain que le sentiment puissant de sa propre conservation affecte péniblement son esprit, lorsque dans une nuit obscure, au sein de ces immenses forêts pleines de serpents venimeux, écoutant les cris sourds du jaguar, et sans autre espérance de secours que celle qu'il peut trouver dans l'Indien sauvage, il se met à considérer l'immense quantité de périls qui l'entourent et menacent sa débile existence. Pour arriver au centre de ces forêts, on ne peut suivre d'autre chemin que le cours des fleuves qui, comme les branches d'un grand arbre dont le tronc serait l'Orénoque, se réunissent tous à lui. Là aussi l'attendent les périls des courants, au milieu desquels il doit faire franchir à son embarcation des troncs d'arbres amoncelés, des canaux étroits dont la rapidité se trouve doublée. Au moyen de câbles et d'efforts, il doit franchir également les cascades élevées s'il ne veut demeurer sans embarcation au sein de ces vastes déserts. Ce n'est pas tout : il doit craindre à chaque pas d'être arrêté par les Indiens errants dont les flèches empoisonnées ôtent la vie dans l'espace d'une seconde ; il doit ajouter à cette crainte celle des piqûres des moustiques et du *jejen* pendant le jour, des *zancudos* pendant la nuit. Privé totalement de ressources pour reconstruire ou réparer les chaloupes, dans le cas où il aurait épuisé celles qu'il avait apportées avec lui, ayant la perspective d'un horrible abandon dans le cas très-possible où il serait attaqué par quelque maladie, exposé qu'il est tout le jour au soleil ardent et aux pluies abondantes, respirant un air humide et infect, le voyageur reconnaîtra avec raison, comme le dit Humboldt en parlant de ces régions du nouveau monde, que là on doit s'accoutumer à regarder l'homme comme une chose tout à fait en dehors de l'ordre naturel. La terre est surchargée de végétaux ; rien n'en arrête le libre développement, là où une immense

couche de terre végétale prouve l'action non interrompue des forces organiques. Les caïmans et les boas sont les maîtres du fleuve; le jaguar, le pécari, la danta et les singes traversent les monts sans crainte, sans périls et s'y établissent comme dans un légitime héritage. L'aspect de cette nature pleine de vie, au sein de laquelle l'homme n'est rien, a quelque chose d'étrange et de triste. On s'habitue avec difficulté à la vue de l'Océan et des sables de l'Afrique; mais dans ces régions où rien ne rappelle nos champs, nos forêts et nos fleuves, on ne saurait éprouver le même sentiment d'admiration pour cet autre genre de solitude. »

Il nous faut déjà terminer cette notice par quelques courtes réflexions. Le Pérou, soit sous la domination espagnole, soit dans sa situation indépendante, a été le berceau d'un grand nombre d'hommes distingués dans diverses branches du savoir humain. Nous ne croyons pas être suspect d'injustice en plaçant parmi eux le naturaliste, le savant don Mariano E. de Rivero, qui, toujours modeste aux différentes époques de sa vie, se montra toujours également patriote et jaloux du progrès, de l'organisation solide de son pays. Qui sait si les réflexions amères qu'ainsi que beaucoup d'Américains il ne cessait de faire sur l'anarchie dont l'Amérique du Sud est le théâtre et sur l'incertitude de l'avenir de ce pays, n'ont point hâté sa mort! Le doute n'est point défendu même aux esprits de premier ordre.

Bon père de famille, excellent maître, excellent ami, plein de sollicitude pour ses compatriotes, son désir constant était de voir arriver une époque de paix et de tranquillité, de progrès matériels et d'améliorations morales pour ces riches régions dont il connut les immenses ressources, qu'il avait examinées à la fois de très-près comme naturaliste, comme voyageur, comme administrateur intelligent, comme agriculteur pratique, et surtout comme antiquaire philosophe.

Rivero mourut sur la terre étrangère, peut-être avec le regret de ce que sa famille, lorsqu'elle retournerait au Pérou, serait encore spectatrice des maux qui l'affligent, et dont les citoyens bien intentionnés cherchent toujours inutilement le remède.

Si l'auteur des *Antiquités péruviennes* occupa dans son pays, qu'il servit plus de trente années, divers emplois importants, l'Europe et les autres pays civilisés du monde ne lui épargnèrent pas les distinctions honorifiques. Il était membre actif ou correspondant d'un très-grand nombre de sociétés savantes, parmi lesquelles nous croyons devoir citer la Société philomatique et la Société des sciences naturelles de Paris, celle des antiquaires de

Danemark, celles des géologues de Paris, de Londres et des États-Unis, celles d'agriculture de France, de Belgique, du Chili et d'autres pays, etc., etc. — Quelques gouvernements européens lui envoyèrent des décorations qu'il ne voulut jamais porter par modestie, bien qu'il en eût l'autorisation légale, et que ces distinctions eussent été adressées au savant, et non au noble ou au courtisan.

Celui qui écrit ces lignes imparfaites a été poussé à les écrire par un sentiment affectueux, mais impartial. — Il aurait pu en dire bien davantage sans crainte d'offenser la mémoire de son modeste compatriote, dont la perte est déplorée à la fois par ses enfants, sa famille, ses amis et son pays. (1) F. R.

Paris, 20 juillet 1859.

---

(1) Extrait de la *Revue des races latines*, numéro des mois de mai et juin 1859.

ANTIQUITÉS PÉRUVIENNES.

PRÉFACE.

L'histoire des nations, celle des siècles où elles vécurent, n'ont pas seulement pour but de nous faire connaître à quel degré de pouvoir et de civilisation elles s'élevèrent, et quels moyens mirent en œuvre leurs chefs pour les dompter et les illustrer, mais aussi de nous instruire de leurs progrès dans le commerce, les arts et les sciences, ces leviers puissants de l'intelligence, des richesses naturelles, qui seuls peuvent lever tous les obstacles et préparer les peuples à goûter la liberté qui leur est due.

Les lois qui régissaient autrefois les nations du Pérou, dictées par leur premier fondateur Manco-Capac et modifiées par ses successeurs, posèrent les bases de la félicité publique dont jouirent pendant quelques siècles leurs descendants, mais ne touchèrent pas à la liberté politique, qui donne l'essor, inspire les grandes idées, propage les lumières, et agrandit la sphère de nos connaissances.

Le gouvernement théocratique veillait à ce qu'il n'y eût pas de relâchement dans le culte de la divinité qui était adorée et à ce que ce culte fût partout en vigueur : moyen adopté, à l'exemple des autres monarques du vieux monde, comme le plus propre à consolider leur pouvoir ; il veillait encore à ce que la morale s'opposât au désordre; à ce que l'agriculture et l'industrie marchassent dans la voie du progrès ; à ce que les monuments publics fussent construits, tout en conservant les anciens ; enfin à ce que personne ne restât inoccupé et inutile à ses semblables. Les gou-

vernants, rois et prêtres tout ensemble, commandaient au nom du soleil en toute liberté. Aussi ne s'occupèrent-ils aucunement de lois de justice et d'humanité.

Étudier sur les lieux mêmes ces lois essentiellement bienfaisantes ; examiner les monuments anciens de ces pays ; posséder à fond leur langue, leur religion, leurs lois, leurs sciences, leurs coutumes, et tout ce qui les rattache à l'empire des Andes, tel est le but que nous nous sommes posé en foulant pour la seconde fois le sol des Incas.

Nombre d'obstacles se dressaient devant nous : 1° les dissensions politiques qui, se succédant sans interruption, entretenaient l'alarme du pays ; 2° les divers climats, les chemins parfois impraticables de la côte et des Cordillères, les dangers à courir en visitant des pays inconnus, des bois inaccessibles, où la nature déploie toute sa force et son pouvoir, avec leurs grands arbres qui semblent plantés là pour soutenir la voûte céleste ; 3° le manque absolu de cartes, ou de guides capables de nous indiquer les localités et les ruines dignes d'être observées ; mais rien ne put nous arrêter dans notre projet d'offrir au public *un ouvrage sur les antiquités du Pérou.*

En 1841, nous disions en parlant de notre entreprise : « Puissions-nous un jour présenter à nos compatriotes cette œuvre complète et qui nous semble d'une si haute importance (1) ! »

Ce vœu s'est réalisé en dix ans, à force de travail et de sacrifices pécuniaires.

Quelques années furent consacrées à étudier les monuments anciens, à recueillir avec un zèle infatigable toutes les curiosités de l'époque des Incas, à faire dessiner et peindre toutes celles qui se trouvaient entre les mains des Péruviens et des étrangers. Cette longue tâche achevée, nous obtînmes du gouvernement péruvien des fonds pour sa publication, nous trouvant, seuls, dans l'impossibilité d'y subvenir. La somme qui nous fut accordée fut si minime qu'elle suffit à peine au tirage de quelques planches, et nous fûmes obligés de laisser notre manuscrit dans les cartons jusqu'en 1850.

Décidés à faire quelques sacrifices pour ne pas priver le Pérou et les autres nations de cette collection, qui donne une idée exacte de la puissance de ses souverains et de l'industrie de ses sujets, nous écrivîmes à don Francisco de Rivero, chargé d'affaires de la république péruvienne auprès de S. M. britannique, pour

(1) *Antiquités du Pérou*, 1re partie, par M. E. de Rivero. Lima, 1841. in-8.

qu'il fit faire publier l'ouvrage de concert avec le docteur J. D. de Tschudi.

Quels furent les sacrifices qu'il fallut s'imposer? Le lecteur en aurait une idée en consultant le magnifique atlas qui accompagne le texte espagnol et en songeant à ce qui nous est arrivé après avoir prélevé les premiers frais!

Le travail des planches ayant été entrepris par un des meilleurs artistes de Vienne, il nous informa qu'il ne pouvait continuer l'impression en raison de la hausse du prix du papier et de la main-d'œuvre, par suite des événements politiques des années antérieures, qui causèrent une réaction sensible dans tous les Etats de l'Europe. On fit de nouvelles dépenses pour continuer l'impression.

A toutes les époques, les gouvernements qui ont regardé l'illustration comme un agent du progrès chargé de la noble mission d'éclairer les masses et d'enregistrer scrupuleusement toutes les dates de l'histoire, du commerce, des arts et de l'industrie, ont protégé les entreprises qui tendent à ce but. La plupart des chefs qui ont gouverné le Pérou, contemporains d'hommes célèbres, ont été animés de ces mêmes sentiments, de ces mêmes vues, en voyant surtout la république du Chili faire publier, par l'infatigable M. Gay, son histoire naturelle et politique, et la Bolivie favoriser autant qu'il était en son pouvoir les travaux remarquables de M. d'Orbigny; mais ces sentiments et ces désirs de nos gouvernants ont été fatalement stériles en présence de l'anarchie qui a déchiré pendant tant d'années notre pays. Cependant, on a commencé déjà à remplir, autant que possible, cette lacune.

Le Dr. J. D. Tschudi, membre de plusieurs académies et célèbre voyageur européen, publia en 1846 et 1848 le résultat de ses recherches sur la faune du Pérou, in-folio de 700 pages et de 72 planches coloriées. Cet ouvrage traite des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons du Pérou, et d'autres objets d'histoire naturelle (antiquités, philologie, médecine); on remarque, entre autres, ses appréciations sur les races primitives de l'Amérique méridionale. Prescott nous a tracé de main de maître une histoire de la conquête, pleine de documents et de détails des plus précieux.

Nous aimons à citer l'intérêt dont ont fait preuve pour la publication de cet ouvrage MM. don Manuel Ferreyros et don Francisco de Rivero; la générosité avec laquelle MM. Weddel, Rugendas et Pentlandt nous ont fait don de quelques croquis et dessins; et

l'empressement du docteur Tschudi à coordonner le texte qui lui fut envoyé du Pérou, en y joignant ses observations sur les crânes péruviens, sur la langue quichua, sur la religion, etc., que lui suggéraient son savoir, sa vaste instruction et les nombreux ouvrages et manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne qui étaient à sa disposition : tous éléments dont nous sommes privés au Pérou.

Notre but n'était pas seulement de donner une description des ruines de somptueux édifices, tristes restes de la grandeur et du pouvoir de l'empire des Incas, de leurs idoles et autres ouvrages de l'art trouvés dans les pagodes et les tombeaux, mais encore de ressusciter en quelque sorte une nation souverainement intéressante par son histoire si tragique.

La description des institutions politiques, du système religieux, des cérémonies, des sciences et des arts en honneur chez les Péruviens offriront aux savants un aliment à leurs travaux, et dissiperont les erreurs se trouvant à chaque page dans les ouvrages anciens et modernes qui nous les ont transmises, à les en croire, sur la foi de relations verbales de personnes se croyant bien informées.

Nous ne sommes pas au rang de ces aveugles admirateurs de la civilisation péruvienne, qui se plaisent à exagérer les institutions politiques des Incas et les progrès que leurs sujets firent dans les sciences et dans les arts ; mais nous ne sommes pas non plus partisans de ces historiens qui nient le développement des facultés des premiers Péruviens, et nous regardons les relations des vieux chroniqueurs espagnols comme de pures fables.

La comparaison consciencieuse de ces rapports avec les restes de l'antiquité péruvienne, et les conséquences qui en découlent, forment la base de ce travail. Nous savons parfaitement que nous ne donnons pas au public un ouvrage où soit épuisée la riche mine que nous avons exploitée. La difficulté des investigations, le manque de bonnes traductions des *quipus* où se trouvaient consignés les faits principaux de l'histoire et les dates de la statistique, enfin les dépenses énormes que nécessitent les œuvres de ce genre, ne peuvent être surmontés que par le concours des savants et par les subsides tout-puissants des gouvernants. Nous sommes convaincus que la nation péruvienne, en parcourant notre œuvre, appréciera nos faibles veilles et nos sacrifices patriotiques, de même qu'elle saura excuser quelques légères fautes typographiques, conséquence inévitable d'un ouvrage imprimé dans une capitale où la langue espagnole est peu connue.

CHAPITRE PREMIER.

Rapports entre les deux hémisphères avant la découverte de Colomb.

Au-dessus de toutes les sciences que réclame l'étude de l'histoire, s'élève, par son importance, l'archéologie, ou la science de l'antiquité et de ses monuments, science qui, arrachée par les ingénieux travaux des modernes à son état de chrysalide ou période de faiblesse commune aux autres sciences, est parvenue à soulever le voile qui couvrait les siècles passés, à rebâtir par la synthèse les âges anciens, et à suppléer à la rareté ou à l'absence totale de chroniques et de traditions. Dans l'hémisphère occidental tout entier, de nombreux ouvrages de l'art, comme autant de pages indélébiles, signalent au voyageur le caractère, les événements, les fastes de l'antiquité américaine, avec plus de vérité et d'éloquence que tant de manuscrits vermoulus qui dorment dans nos archives; et pareils à des torches splendides, ils conduisent l'historien philosophe à travers la nuit qui couvre les siècles lointains où vécurent les premières sociétés du monde.

Lorsque, conduits par l'intrépide et habile navigateur Christophe Colomb, les Espagnols foulèrent pour la première fois les plages d'un continent jusqu'alors inconnu, ils crurent ces immenses régions peuplées seulement par des races primitives et sauvages; mais ils ne tardèrent pas à être détrompés lors des expéditions suivantes, et à se convaincre que les peuples vaincus avaient une certaine civilisation et un passé plein d'intérêt.

Déjà, pendant les dix premières années qui suivirent la conquête, des hommes infatigables, appartenant le plus souvent à des ordres religieux, s'appliquèrent à décrire physiquement les nouvelles régions, à consigner les hauts faits des Européens dans le nouveau monde, et à rassembler les traditions et les souvenirs des races vaincues; ils tentèrent d'écrire une histoire méthodique renfermant les principaux événements des vastes contrées qui cédèrent à la valeur et à l'habileté des peuples de l'Orient. Cette entreprise était cependant assez difficile, car n'ayant d'autre base que les traditions des vaincus, traditions confuses, contradictoires, souvent mêlées de fables et de mythes, d'autres fois faussées et dénaturées avec malice, il était difficile, impossible même de s'orienter dans un tel chaos; on ne doit pas s'étonner du peu de fruits de tant d'efforts de ces esprits investigateurs

qui se perdirent dans cet inextricable labyrinthe. Les travaux des modernes ont été plus heureux; le privilége de notre siècle a été d'avoir dissipé en partie la nuit qui couvrait l'antiquité de l'hémisphère occidental, et, grâce aux investigations sans fin des savants de nos jours, il est dûment établi qu'avant l'arrivée de Colomb les deux hémisphères communiquaient entre eux.

Quels furent ces rapports? Quels peuples visitèrent l'Amérique à une époque éloignée? Ce sont les questions qui se présentent tout d'abord. Nous essaierons d'y répondre en entrant dans quelques détails.

On pense que plusieurs peuples ou hordes étrangères ont envahi le continent américain, et à l'appui de cette assertion ont été alléguées des preuves fondées, soit sur des dates historiques irrécusables, soit sur des inductions tirées de la religion, des monuments, de la constitution physique et du langage des peuples du nouveau monde, soit enfin sur des faits historiques contemporains aux deux hémisphères.

Pour discuter ces témoignages ingénieux et savants, commençons par la partie située au nord-est de l'Amérique septentrionale, qui seule nous offre un point d'appui irrévocable.

Il y a douze ans, le secrétaire de la Société des antiquaires de Copenhague, don Carlos Christian Rafn, décrivit, d'après des manuscrits scandinaves publiés dans les *Antiquités américaines*, les premiers voyages que firent en Amérique les Scandinaves aux Xe et XIe siècles (1) que rapporte, suivant les probabilités, au XIIe siècle le savant évêque THORLAK RUNOLFSON, auteur du plus ancien droit ecclésiastique d'Islande et arrière petit-fils de Thorfinn Karlsefne, qui commandait l'une des plus importantes expéditions exécutées dans l'hémisphère occidental. Il est constant d'après cela qu'en 986, BJARNE HERJULFSON, dans sa traversée d'Islande au Groenland, évêché assez étendu de cette époque, navigua en vue de la côte orientale d'Amérique. Excité par les rapports antérieurs, LEIF, fils aîné de ERIK LE ROUGE, acheta son navire et commença en 1000 ses découvertes avec trente-cinq de ses compagnons. Leif aborda à la côte déjà découverte par Bjarne, et la nomma HELLALAND (aujourd'hui New-Foundland); il se dirigea ensuite vers le sud et atteignit une côte montueuse qu'il appella MARKLAND (aujourd'hui New-Scotland, New-Brunswick et Canada); de là il descendit sur une plage des plus fer-

(1) Don Francisco de Rivero a traduit en espagnol le premier opuscule de Rafn sur ces mêmes voyages.

tiles, où un Allemand de l'expédition nommé TYRKER trouva d'excellents raisins en abondance, ce qui engagea Leif à donner au pays qui se trouve aujourd'hui entre le cap Sable et le cap Code le nom de VINLAND (terre du vin).

Il revint ensuite au Groenland, et l'été suivant (1002), son frère THORVALD ERIKSON fit sur le même navire une nouvelle traversée, visita les points déjà découverts par son frère, pénétra plus avant encore dans l'été de 1004, et non loin du cap Code (sud-est de la ville actuelle de Boston), il eut un différend avec les Scralingueros (Esquimaux), et mourut d'un coup de flèche sous le bras. Il fut inhumé à Guernes-Point, lieu qu'il avait désigné lui-même, et qui selon ses désirs prit le nom de KROSSANES (Pointe de la Croix). Dans l'été de 1006, THORSTEIN, troisième fils d'Erik, entreprit à son tour un voyage vers ces contrées; mais la traversée fut mauvaise, il ne put rencontrer le littoral, et il mourut après de longs travaux au Groenland l'hiver suivant. En 1007, une flotte de trois navires mit à la voile, avec soixante hommes d'équipage et quelques têtes de bétail, sous les ordres des célèbres THORFINN KARLSEFNE et SNORRI THORBRANDSON; ils suivirent la route ordinaire, puis tournant un peu au sud, ils restèrent quelque temps dans l'île de Marthos Vineyard, se dirigèrent ensuite au couchant et passèrent deux hivers à Mount-Hope-Bay, près de Seaconnet, à un degré et demi de latitude de New-York.

Malheureusement l'hiver qui suivit mit fin aux bons rapports existants entre les voyageurs scandinaves et les Esquimaux : ceux-ci attaquèrent avec des forces supérieures, et c'en était fait des Scandinaves sans la bravoure d'une femme nommée FREYDIS, qui les sauva d'une ruine complète. Cette issue malheureuse engagea Karlsefne à renoncer à son projet de fonder une colonie sur ces côtes, et il revint au Groenland vers les premiers mois de 1011.

Une autre expédition tentée la même année par deux habitants de la Norwége, les frères HELGE et FINNEBOGE, fut encore plus malheureuse. Ils périrent avec trente de leurs compagnons par les mains du mari de Freydis, excité par cette femme hardie qui faisait partie de l'expédition avec trente-cinq Scandinaves.

Nous avons peu de renseignements sur les relations suivantes entre le Groenland et la côte nord-est d'Amérique. Il est avéré qu'en 1121, l'évêque groenlandais ERIK était à Vinland, mais on ne sait pas au juste le temps qu'il y passa, la situation de cette colonie, son étendue et son degré de progrès ou de déca-

dence. Ce qui est incontestable, c'est que les monuments, les inscriptions, les armes, les outils et les cadavres récemment découverts dans les Etats de Rhode-Island, de Massachussets et autres, attestent une invasion beaucoup plus considérable d'étrangers de ce pays que celle consignée dans les manuscrits précités.

Selon nous, on doit prêter une plus grande attention aux documents contenus dans les écrits de Rafn, lesquels font mention d'un peuple qui, d'après les traditions des Esquimaux, habitait dans le voisinage, était vêtu de blanc, poussait des cris et faisait usage de perches auxquelles étaient fixés des morceaux de drap. Suivant une hypothèse assez vraisemblable, le pays occupé par cette nation était le **Hvitramannaland** (pays des hommes blancs), qui s'étendait le long de la baie de **Chesapeak** jusqu'à la Caroline et au delà dans la direction de l'est. On raconte qu'une violente tempête jeta sur ces plages, en 983, le célèbre capitaine A. **Marson de Reykjanes**, en Islande, dont l'arrière-petit-fils, l'illustre savant islandais A. **Frode**, affirme que les Islandais avaient assuré à son oncle, d'après les traditions verbales de Jarl Thorfinn Sigurdson des îles Orkney, que le nom de A. Marson était connu au Hvitramannaland; que cet intrépide voyageur avait une certaine influence dans cette contrée, mais que les indigènes ne voulurent pas le laisser retourner dans sa patrie. L'opinion la plus probable est que des catholiques avaient habité ces vastes régions : ce que sembleraient attester ces hommes vêtus de blanc, ces cris qu'ils proféraient, et ces perches garnies de drap, détails dont les Esquimaux ont gardé la mémoire et qui rappellent la procession des prêtres, leurs chants et les étendards ou bannières des catholiques. Le témoignage de Jarl Thorfinn Sigurdson qui confirme la présence d'A. Marson au Hvitramannaland, rapporte une communication postérieure de l'Islande avec cette portion de l'Amérique du Nord.

Les mêmes manuscrits renferment une autre relation qui fait de l'hypothèse précédente une certitude. **Bjoern Asbrundson**, dont le surnom est Breidvikingakappi, l'un des héros de la célèbre ligue de Jomsburg, et l'un des plus vaillants champions de la bataille de Tyrisvalle, en Suède, entretenait un commerce illicite avec **Thurid**, sœur du puissant chef Sporri Gode de Fordœa, en Islande, ce qui l'obligea à émigrer en 999 et à s'embarquer à Hraunhofen, en Snofellsnes. Poussé par un vent nord-est, le navire abandonna rapidement la rive, et longtemps on fut sans nouvelles du sort de Bjoern, que ses compatriotes crurent en-

seveli dans les abîmes de l'Océan. Il arriva alors qu'un marchand islandais, nommé Gudleif Gudlaugson, frère de Torfinn, souche de l'illustre historien Snorri Sturluson, voulut passer de Dublin en Islande, en suivant la route à l'ouest de l'Irlande. Mais de violentes rafales du nord-est le jetèrent au couchant, et ensuite au sud-ouest, et il arriva après une longue et pénible traversée sur une plage inconnue, dont les naturels le saisirent à peine débarqué. Aussitôt il fut entouré par une bande d'hommes, précédés d'une bannière, parlant une langue qui ressemblait à l'islandais, et conduits par un chef à cheval, à l'aspect vénérable, qui devait décider du sort des prisonniers. Il fit amener Guidleif devant lui et lui demanda en scandinave qui il était et d'où il venait, et Gudleif ayant répondu qu'il était Islandais, le chef, qui était Bjorn Asbrundson lui-même, l'amant de Thurid, s'informa du pays et de son fils Kjartan. Ensuite il rendit la liberté à Gudleif et à ses compagnons, et leur donna le conseil de quitter au plus vite une terre si peu hospitalière; et en se séparant il lui remit un anneau pour Thurid et une épée pour son fils Kjartan. Gudleif retourna à Dublin, et l'été suivant en Islande, où il remit les présents qui lui avaient été confiés, et tous furent convaincus qu'ils venaient de Bjorn Asbrundson.

Ce simple récit, écrit peu de temps après les événements, est à notre avis une preuve plausible en faveur de l'opinion que des colonies islandaises se sont établies au Huitrammanaland, dans la Caroline actuelle et probablement dans la Floride, et que l'arrivée de ces mêmes colonies eut lieu longtemps avant le premier voyage des Scandinaves au nouveau monde, époque qui peut être fixée avec certitude au neuvième siècle de notre ère.

Beaucoup d'autres hypothèses sont émises sur la population des contrées américaines par des nations occidentales avant la découverte de Colomb, hypothèses qui, pour ne pas offrir la même vraisemblance que les précédentes, ne laissent pas de s'appuyer sur des raisons plus ou moins ingénieuses, sur des fondements plus ou moins solides. Une, entre autres, mérite d'être citée, c'est celle qui attribue l'origine des races américaines aux tribus composant l'antique royaume d'Israël, c'est-à-dire les neuf tribus et demie vaincues et menées captives à Samarie, tandis que les tribus de Juda, de Benjamin et la moitié de la tribu de Manassé demeuraient au royaume de Juda et dans les villes situées sur l'autre rive du Jourdain.

Le docte rabbin Manase ben Israel, dans son ouvrage intitulé l'*Espoir d'Israël* (Amst., 1650), fut le premier à soulever cette ques-

tion, à la prière de MONTESINI, qui, voyageant dans l'Amérique méridionale, reconnut dans l'Indien, son guide, un Israélite qui l'assura que nombre d'Indiens ayant même origine habitaient les Cordillères. Bien que les faits historiques allégués par Manase ben Israël soient moins nombreux que ceux de ses successeurs, les preuves qu'il donne sont plausibles et pleines de finesse, et c'est une circonstance singulière que GREGORIO GARCIA, ancien auteur, fasse mention dans son intéressant ouvrage de l'*Origine des Indiens*, d'une tradition espagnole suivant laquelle les Américains sont issus des neuf tribus et demie d'Israël, que SALMANASAR, roi d'Assyrie, emmena en captivité.

En omettant les preuves plus ou moins ingénieuses alléguées par Keckewelder Beltrami, de Laet (1), Emmanuel de Moraez, Beaty, Sam-Stanhope Smith (2), William Denn, le comte de Crawford et tant d'autres, nous mentionnerons plus spécialement ADAIR (3), qui vécut quarante ans avec les Indiens et qui, après un mûr examen et une comparaison minutieuse, affirme que l'origine des Indiens est israélite, se fondant principalement sur le culte religieux qui a en effet plus d'un point de contact avec la religion hébraïque.

Comme les Juifs ils offraient les prémices de leurs fruits, célébraient les néoménies et les expiations à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, et divisaient l'année en quatre parties qui se rapportaient aux fêtes judaïques. Suivant Charlevoix et Long, le frère du mari défunt admet la veuve dans sa maison après un certain temps commandé par la bienséance, et la considère comme son épouse légitime. On pratiquait de même une sorte de circoncision dans certaines parties de l'Amérique méridionale citées par Acosta et par Lopez de Gomara, et il existait entre les deux peuples une grande analogie en ce qui regarde les rits et les coutumes, tels que la purification, l'usage du bain, des onguents de graisse d'os, le jeûne et la prière. Les Indiens s'abstenaient aussi du sang des animaux et des poissons sans écailles ; ils regardaient comme immondes plusieurs quadrupèdes, oiseaux et reptiles, et avaient coutume de brûler comme holocauste le premier morceau de bœuf ou de mouton destiné à leur nourriture. Acosta et Emmanuel de Moraez racontent que plusieurs peuplades ne s'alliaient qu'avec ceux de leur tribu ou de

(1) *Orbis novus*. V. *Descriptio Indiæ occidentalis*.
(2) *On the varietes of the human species*.
(3) *History of the American nations*, pag. 15-212.

leur race, et ce dernier trait est caractéristique et de la plus grande importance. Mais ce qui tend à fortifier l'opinion émise à l'égard de la filiation hébraïque des tribus américaines, c'est une sorte d'arche semblable à celle de l'Ancien Testament, que les Indiens portaient à la guerre, qui ne devait jamais toucher la terre, mais seulement la pierre ou le bois, et qu'il était défendu d'ouvrir sous peine de sacrilége. Les prêtres américains gardaient sévèrement son sanctuaire, et le grand prêtre portait sur la poitrine une coquille blanche ornée de pierres précieuses, à l'instar de l'*urim* du grand prêtre des Juifs, de même qu'une couronne de plumes blanches sur le front.

Suivant le témoignage du véridique Adaïr, les Indiens de l'Amérique du Nord célébraient la fête des prémices par des fêtes religieuses; ils chantaient en chœur ces paroles mystiques : *Yo Meschiha, he Meschiha va Meschiha,* formant ainsi le nom de Jéhova avec les trois syllabes initiales, et le nom Mesias, prononcé trois fois après chaque initiale. D'autres fois on les entendait chanter ces paroles : *Aylo, Aylo,* qui répondent au mot *Dieu* en hébreu; ou bien encore on distinguait les paroles : *hiwah, hiwah, hydhyhra,* « âme immortelle » ; et *schiluhyo, schiluhe, schiluhva*; et l'auteur précité pense que *schiluh* revient au mot hébreu *schaleach* ou *schiloth*, qui signifie : envoyé ou pacificateur. Les paroles hébraïques étaient usitées dans les cérémonies religieuses des Indiens de l'Amériqne du Nord; et Adaïr atteste qu'ils appelaient les coupables : *haksit Canaha,* pécheur de Chanaan, et qu'ils apostrophaient ainsi celui qui était distrait pendant les cérémonies divines : *Tschi haksit Canaha,* « tu ressembles au pécheur de Chanaan. » Escorbatus affirme également avoir entendu chanter *Alleluia* aux Indiens de l'Amérique du Sud.

Les auteurs qui attribuent aux races américaines une souche hébraïque, ne sont pas d'accord sur l'entrée des Israélites au nouveau monde; les uns pensent qu'ils vinrent directement de l'Orient à l'Occident, en s'établissant dans la partie centrale et méridionale de cet hémisphère; mais le grand nombre croit qu'ils traversèrent la Perse, les frontières de la Chine, et entrèrent par le détroit de Behring sur le continent occidental.

Un ingénieux auteur de notre époque regarde les Chananéens comme les premiers colons des régions américaines ; il les fait partir de la Mauritanie..... et arriver au golfe du Mexique : « Mil cinq cents ans, dit-il, après l'expulsion des Chananéens par Josué, les neuf tribus et demie d'Israël passèrent par le détroit de Behring et envahirent cette nation, comme des Goths et des

Vandales. Une seconde fois, et sur un autre continent, les descendants de Josué attaquèrent les Chananéens, dont ils avaient reconnu l'origine, et, poussés par leur vieille haine, ils brûlèrent leurs temples et leurs cités superbes. »

De prime abord, on croirait concluantes les preuves données par divers auteurs pour l'occupation israélite : cependant, après mûre réflexion, on s'aperçoit que cette opinion n'est rien moins que fondée.

Maintenant, occupons-nous d'une autre hypothèse non moins intéressante, qui jusqu'à ce jour n'a pas été sérieusement examinée. Son auteur est DON PABLO FÉLIX DE CABRERA, de Guatemala, qui cherche à démontrer avec le talent qui le caractérise, et à l'aide d'inscriptions hiéroglyphiques mexicaines, les rapports existants entre les Phéniciens et les Américains. Cette brillante théorie mérite d'être exposée avec quelques détails.

DON FRANCISCO NUNEZ DE LA VENA, évêque de Chiapa, possédait, comme le rapporte ce prélat dans la *Constitution diocésaine* publiée à Rome en 1702, un document, d'après lequel un voyageur nommé VOTAN décrivit avec soin les pays et les nations qu'il avait visités. Le manuscrit était en langue tzendal, avec des hiéroglyphes gravés sur pierre, et, par ordre de ce même Votan, il devait être conservé dans une chétive maison de la paroisse de Soconusco, et confié à la garde d'une dame noble indienne et d'un certain nombre d'Indiens qui se relevaient sans cesse. Ces mesures durèrent pendant des siècles, peut-être pendant deux mille ans, jusqu'au jour où l'évêque dont nous avons parlé, Nunez de la Vega, visitant cette province, s'empara du manuscrit et le fit détruire, en 1690, sur la place publique de Huegetan ; si bien que les documents importants qu'il contenait eussent été à jamais anéantis, s'il n'avait pas existé entre les mains de don Ramon de Ordonez y Aguiar, à Ciudad-Real, suivant son témoignage, une copie faite aux premiers temps de la conquête, qui fut publiée en partie par don Pablo F. Cabrera.

Le titre ou frontispice de ce document consiste en deux carrés parallèles de différentes couleurs : l'un d'eux représente l'ancien continent, indiqué par deux figures verticales en forme de S ; l'autre représente le nouveau continent et accompagné de deux S horizontales.

Votan, en parlant des points qui figurent sur le premier carré, fait précéder le chapitre d'une S ; mais pour ceux que renferme le second, il les indique par ce signe ꙍ, qui est, comme on le voit,

une S horizontale. Entre les deux carrés, on lit le thème suivant : *Preuve que je suis une couleuvre.*

L'auteur dit dans le texte qu'il est le troisième Votan, et couleuvre de sa nature, autant que Chivim; qu'il s'était proposé de voyager jusqu'à ce qu'il eût rencontré le ciel, où il allait chercher les serpents, ses parents; qu'il avait marché depuis Valum Chivim jusqu'à Valum Votan et amené sept familles de ce dernier point; qu'il arriva heureusement en Europe, et qu'il avait vu construire à Rome un temple magnifique; qu'il avait suivi la voie ouverte par ses frères les serpents, placé des monuments sur cette même voie et passé chez les treize serpents. Dans un de ses voyages, il rencontre sept autres familles de la nation tzequil, qu'il reconnut aussi pour des serpents, et leur montra tout ce qu'il fallait pour préparer un repas splendide, et ceux-ci, de leur côté, lui firent connaître le vrai Dieu, et l'élurent pour chef. Telle est la teneur du document.

Don Antonio del Rio, capitaine d'artillerie, envoyé en 1786 par le roi d'Espagne Carlos III pour examiner les ruines de Palenque, trouva diverses figures représentant Votan sur les deux continents, et cette tradition fut confirmée quelques années plus tard par quelques médailles.

Cabrera se mit à l'œuvre avec zèle, et puisant aux sources qui lui étaient offertes sur l'histoire de l'antiquité, il en tira la conséquence suivante, que nous offrons à nos lecteurs, les limites de cette œuvre ne nous permettant pas de traiter *in extenso* les preuves ingénieuses mises au jour par leur auteur. Cabrera pense que *Chivim* est synonyme de Givim, ou Hivim, descendant de Hetus, fils de Chanaan. Les Givimos ou Hivitos (Avimos ou Avitos) dont parle le Deutéronome (chap. II, v. 23), et Josué (chap. XIII, v. 3), étaient aussi Cadmus et sa femme Hermione qui furent, suivant Ovide (*Métamorphoses*), changés en serpents et mis au rang des dieux. Cette fable est due probablement à cette circonstance qu'en phénicien le mot *Givim* a aussi la signification de serpent. La ville de Tripoli, sous le règne de Tiron, s'appelait jadis *Chivim*; et la devise de Votan : *Je suis serpent, parce que je suis Chivim*, doit s'entendre : *Je suis un hivit de Tripoli, ville qui a nom Valum Votan.* Mettant dans la balance les profondes études qu'il a faites sur l'antiquité, Cabrera est d'avis que l'Hercule tyrien, qui d'après Diodore parcourut le monde entier, était aïeul de Votan ; que l'île espagnole est l'antique Septimia, et la ville d'Alecto celle de Valum, point de départ des voyages de Votan. Le même auteur pense que les treize serpents

sont les treize îles Canaries, dont le nom dérive de ses habitants, les Canariens, qui y étaient établis avec les Hivitos, et que les monuments érigés par Votan à ses frères signifient les deux colonnes de marbre blanc trouvées à Tanger avec l'inscription phénicienne suivante :

Nous sommes les fils de ceux qui fuirent le brigand Jésus (Josué), fils de Nave (Nun), et qui trouvèrent ici un inviolable asile.

Le voyage de Votan à Rome et le vaste temple qu'il vit ériger dans cette ville, se rapporte, suivant les faits qui précèdent, à l'an 290 avant J.-C., lorsque après une guerre longue et sanglante de huit années contre les Samnites, les Romains accordèrent la paix à ce peuple, et que le consul Publius Cornelius Rufus fit élever un temple magnifique en l'honneur de Romulus et de Rémus, époque qui correspond, selon la chronologie mexicaine, à l'année *ocho conejos* (Toxtli). Les sept familles tzequiles que rencontra Votan à son retour étaient aussi phéniciennes et, probablement, des naufragés de ce peuple mentionnés par Diodore.

Suivant Cabrera, la première colonie carthaginoise en Amérique fut fondée pendant la première guerre punique. Les autres conséquences tirées par cet auteur et relatives à la fondation du royaume de Amahuamecan par les Carthaginois, la colonie des Tultecas, etc., ne sont pas compatibles avec les limites de notre œuvre ; cependant nous ne pouvons nous empêcher de citer ici l'opinion de plusieurs savants qui disent que le dieu Toltecan Quetzalcoalt est identique à l'apôtre saint Thomas ; et, circonstance extraordinaire, le surnom de cet apôtre (Didime) a le même sens en grec que Quetzalcoalt en mexicain. On est également émerveillé en voyant les nombreuses contrées parcourues par l'apôtre saint Thomas, quoique les uns les bornent au pays des Parthes, les autres à Calamita, ville problématique des Indiens ; ceux-ci à Muliopur (aujourd'hui Saint-Thomas), à la côte de Coromandel, ceux-là à la Chine ; et quoique nous ayons vu qu'il en est qui croient que l'apôtre est parvenu jusqu'à l'Amérique du centre.

Nous couperons court aux réflexions sur l'histoire de Votan et aux interprétations de Cabrera, car on ne saurait pas plus les regarder comme des fables que leur reconnaître une évidence à l'abri de tout soupçon.

Passant sous silence les longs détails et les suppositions plus ou moins ingénieuses, nous citerons rapidement les avis sur les rapports des deux continents avant Colomb, avis qui, selon nous,

n'offrent guère plus de vraisemblance. Selon SANDOVAL, l'hémisphère occidental fut peuplé par des colons partis de Trapobana ou Ceylan, au sud de la péninsule nommée Inde dès la plus haute antiquité. GEORGE COLUNA donne une origine gaélique aux races américaines; CHARRON penche pour une souche celtique; et selon MARCO POLO et JOHN RANKIG, Manco-Capac, premier inca du Pérou, était fils du grand khan Kublai, et Montezuma, petit-fils de Askam, noble mogol de Tangut. L'illustre HUMBOLDT est d'avis que les Tultecas tirent leur origine des Huns.

Mais la plus grave des hypothèses est celle de M. DE GUIGNES, qui, invoquant les chroniques de la Chine, attribue la civilisation péruvienne à des colons du Céleste-Empire ou de l'Inde orientale. Cette opinion acquiert un nouveau poids par les découvertes modernes. Déjà, en 1844, un savant français, M. DE PARAVEY, prouvait que le pays de Fusang, décrit dans les Annales chinoises, est l'empire du Mexique qui, d'après les mêmes Annales, était connu des Chinois au cinquième siècle. Un an plus tard, la même question fut traitée par M. Neumann, de Monaco, comme neuve, quoiqu'il eût connaissance des travaux de son prédécesseur. Les deux savants ne purent résoudre la difficulté qu'offrait la différence des faunes mexicaines et chinoises, difficulté apparente, qui devait s'effacer devant un vrai zoologiste. M. de Paravey publia en 1847 un appendice intéressant démontrant que dans l'Uxmal de Yucatan se trouve représenté un buddha de Java, assis sous la tête de Siva, et qui fut relevé sur les lieux par M. Waldeck.

On doit encore attacher une grande importance aux documents islandais qui attestent l'entrée des Scandinaves par la côte atlantique du nouveau continent, et aux chroniques chinoises consignées dans l'ouvrage intitulé: *Pian-y-tien*, et qui démontrent la communication de l'Asie et de l'Amérique par la partie orientale du premier de ces continents baignée par la mer Pacifique. Et si, dans la suite des temps, de nouvelles investigations permettaient de prouver que l'interprétation de Votan était admissible, cela n'empêcherait pas d'apprécier à leur valeur le témoignage des Annales chinoises; au contraire, cela donnerait plus de force encore à l'authenticité de ses merveilleuses aventures.

Il est hors de doute que Quetzalcoalt, Bochica, Manco-Capac et les autres réformateurs de l'Amérique centrale, étaient des prêtres budistes qui, par la supériorité de leur doctrine civili-

satrice, surent gagner les esprits des indigènes et s'élever au rang suprême (1).

Une analogie remarquable, de nombreux points de contact existent entre le culte de Buda et de Brahma, et le culte mexicain. De même que chez les Indiens orientaux, l'être indéfini, Brahma, la divinité en général, se montre dans le Trimurti (2), le dieu spécial sous trois formes : Brahma, Vischnu et Siva ; les Indiens du Mexique adoraient l'essence suprême sous trois formes : Ho, Huitzilopochtli (3) et Tlalok, qui formaient le Trimurti mexicain. Les attributs et le culte de la déesse mexicaine Mictanihuatl ont le plus grand rapport avec l'implacable et sanguinaire Kali, de même que la légende de la divinité mexicaine Teayamiqui, avec la terrible Bhavani, les deux épouses de Siva-Rudra. On n'est pas moins surpris de la ressemblance frappante qui se trouve entre les pagodes de l'Inde et les teocalis du Mexique, au point que les idoles des deux temples ont une analogie de physionomie et de posture qui frappe les voyageurs qui ont visité les deux pays.

La même parenté, pour ainsi dire, s'observe entre le Trimurti oriental et le Trimurti péruvien : dans ce dernier, Con répond à Brahma, Pachacamac à Vischnu, et Huiracocha à Siva. Les Péruviens n'osèrent jamais élever un temple à leur dieu ineffable qu'ils ne pouvaient confondre avec les autres dieux, circonstance remarquable qui rappelle la même réserve de la part des Indiens orientaux pour Brahma, c'est-à-dire l'éternel, la substance abstraite. L'étude des deux cultes fait ressortir également des rapports intimes entre les attributs et l'essence des devadasis (servantes des dieux) et les vierges du soleil des Péruviens.

Toutes ces considérations et beaucoup d'autres que les limites de notre travail nous forcent à omettre prouvent jusqu'à l'évidence

---

(1) Une lutte prolongée entre deux sectes religieuses, les brames et les dudistes, finit par l'émigration des Chamanos au Thibet (Mongolie), à la Chine et au Japon. Si cette race tartare passa de la côte nord-ouest d'Amérique et ensuite au sud et à l'est jusqu'aux confins de Gila et du Missouri, comme l'indiquent les recherches étymologiques de Vater, on ne sera pas surpris de rencontrer chez les peuples à demi barbares du nouveau continent, des idoles et des monuments archéologiques, une écriture hiéroglyphique, la connaissance de la division de l'année et des traditions sur l'origine du monde, qui rappellent complétement les notions, les arts et les opinions religieuses de l'antiquité. (Humboldt, *Monuments américains.*)

(2) Le Trimurti des Indes orientales répond jusqu'à un certain point à la Trinité du christianisme.

(3) Les études les plus intéressantes sur cette divinité se trouvent dans l'ouvrage du Dr J. G. Müller : *Der Mexicanische Nationalgott Huitzilopochtli*, 1847.

que la majeure partie des religions de l'Asie, celle de Fô en Chine, de Budsdo au Japon, de Sommonacodom dans l'Inde, le Lamaïsmé au Thibet, la doctrine de Dschahdsckiamani chez les Mongols et les Kalmoucs, de même que le culte de Quetzalcoalt au Mexique, et celui de Manco-Capac au Pérou sont autant de rameaux d'un même tronc dont la racine n'a pu être déterminée avec certitude par les travaux archéologiques et philosophiques modernes, malgré l'ardeur, la constance, la sagacité et l'audace synthétique des savants qui se sont voués à ces investigations.

D'un autre côté, quelle analogie entre le christianisme et le budhisme! Les premiers missionnaires qui visitèrent le Thibet, où domine cette dernière secte, furent surpris de trouver les rites religieux en harmonie parfaite avec ceux des chrétiens, de sorte qu'ils considèrent le budhisme comme un christianisme déjà dégénéré, bien qu'il soit constant qu'il soit beaucoup plus récent. Les missionnaires trouvèrent en usage chez les adorateurs de Buda la crosse ou bâton, le rosaire, le jeûne, les frères quêteurs, des temples ornés de tableaux et de sculptures, des bougies allumées au service divin, la robe traînante des prêtres, les encensoirs, le chant des hymnes, l'emploi des cloches pour réunir les fidèles; et aussi les sacrifices, l'adoration des reliques, l'eau sainte, les pèlerinages et les indulgences accordées par le grand Lama.

Grand aussi fut l'étonnement des premiers religieux espagnols, rencontrant au Mexique un culte aussi bien organisé qu'aux pays les plus civilisés. Investis d'une autorité salutaire qui embrassait toutes les situations et tous les âges de la vie, les prêtres mexicains étaient les médiateurs entre l'homme et la divinité, ils initiaient le nouveau-né à la société religieuse, ils dirigeaient son éducation, fixaient l'époque de l'entrée du jeune homme au service de l'Etàt ; ils consacraient les unions, ils consolaient les malades et assistaient les mourants. Cette autorité du prêtre, semblable en tout point à celle des ministres de l'Evangile, brillait tout entière par une sorte de confession qui avait dans l'empire mexicain toute la force d'un dogme, c'est-à-dire que le délit confié au prêtre et expié par la pénitence était complétement effacé et inaccessible à la justice humaine et au pouvoir séculier.

Enfin nous ne saurions clore ce chapitre sans insister sur ce point, que Quetzalcoalt et Manco-Capac étaient deux apôtres du culte de Brahma ou de Buda, probablement de différente secte. Comme il n'est pas du ressort de cet ouvrage d'apporter les preuves positives de cette conclusion, nous nous proposons de les

donner *in extenso* dans une œuvre spéciale. Passons à l'étude particulière des habitants du Pérou sous leurs divers aspects.

CHAPITRE II.

Anciens habitants du Pérou.

Les recherches zoologiques et physiologiques, la botanique et la pétrologie forment la base de l'histoire physique d'un pays et constituent ses fastes; de même que les traditions orales, les monuments, les inscriptions et les annales sont les éléments indispensables de la synthèse historique, au point de vue politique et moral. Comme l'historien proprement dit, il faut que l'anthropologiste ou l'historien physique soit exempt de toute préoccupation; qu'il fasse un emploi sage et impartial des matériaux qu'il possède; qu'il cherche sincèrement la vérité. L'a-t-il une fois trouvée, il ne doit plus la quitter, lors même que, par sa nature, elle tendrait à anéantir les notions adoptées dès l'enfance et consacrées par la sanction de tous. Les progrès faits de nos jours dans plusieurs branches scientifiques contredisent en apparence les traditions hébraïques des saintes Ecritures, et de toutes ces branches l'anthropologie est peut-être celle qui s'accorde le moins à première vue avec le sens que l'on attribue généralement aux premiers chapitres de la Genèse, lorsque, par exemple, à l'aide d'explications ingénieuses on cherche à démontrer que la race humaine n'a pas une commune origine, et que le nouveau continent s'est peuplé sans intervention aucune de colonies de l'Orient. Laissant à de plus compétents à approfondir une question aussi épineuse, nous nous contenterons d'exposer les faits d'après lesquels chaque lecteur pourra se décider en toute liberté.

La forme singulière des crânes péruviens, leur structure toute différente de celle des autres crânes américains, ont été plus d'une fois l'objet d'études spéciales des naturalistes. Pour expliquer ces différences, on a eu recours à plusieurs hypothèses, mais pas une n'est satisfaisante, leurs savants auteurs ayant manqué des matériaux nécessaires pour les étayer. D'après les récentes observations et les nombreuses et consciencieuses recherches du docteur J.-D. de Tschudi (1), qui, pendant un long séjour

(1) *Ueber die Urbewohner von Peru* von Dr J.-D. von Tschudi, en Muller's. *Archiv. für physiologie*, 1845, p. 98-109.

au Pérou, a pu examiner des centaines de crânes des anciens habitants de ce pays, il résulte que trois races distinctes y vivaient avant la fondation du royaume des Incas. Voyons la description exacte de ces crânes dans chacune de ces races.

PREMIÈRE FORME.

Le crâne, vu antérieurement, représente une pyramide tronquée, la base renversée. La face est petite, les orbites transversalement ovales; la mâchoire supérieure descend presque perpendiculairement; les apophyses zygomatiques sont courtes, dirigées presque perpendiculairement en bas; les arcs de l'orbite peu saillants, la courbure du coronal légèrement sensible, presque perpendiculaire jusqu'à l'arc de l'orbite, et s'inclinant graduellement jusqu'à la suture coronale. Les bosses du front sont très-distinctes, aussi bien que les éminences frontales des os pariétaux qui forment de chaque côté les parties les plus saillantes du crâne. Vers les côtés et en arrière les deux pariétaux s'unissent dans une direction presque perpendiculaire avec les temporaux et l'occipital. La paroi postérieure de l'occiput, jusqu'à la ligne semi-circulaire supérieure, est perpendiculaire et se courbe peu à peu obliquement jusqu'à l'intérieur, et en bas jusqu'au grand trou occipital.

SECONDE FORME.

Vu par devant, le crâne a une forme ovale, et latéralement forme une sorte de voûte assez régulière et un peu allongée L'espace occupé par la face est grand, les orbites quadrangulaires et leur diamètre vertical égal au transversal; la mâchoire supérieure oblique, les apophyses externes du coronal petites et dirigées fortement en dehors, l'apophyse nasale du coronal grande et convexe. Le coronal se courbe en s'inclinant assez régulièrement, quoique d'une manière plus prononcée que dans la forme précédente. Les arcs de l'orbite sont très-peu distincts, les protubérances frontales presque imperceptibles. Les pariétaux sont inclinés à partir de leur union au coronal jusqu'en arrière et à la base; les saillies de ces os sont peu distinctes et situées profondément, de sorte qu'elles ne forment pas le plus grand diamètre transversal de la tête, partant du point supérieur de l'apophyse zygomatique d'un pariétal jusqu'au point correspondant du côté opposé. La partie écailleuse de l'os occipital descend depuis la suture *lamb doïdée* verticalement, un pouce environ ; puis tout à coup s'in-

cline fortement en avant, et suit un peu inclinée horizontalement jusqu'au grand trou occipital.

TROISIÈME FORME.

Vu de face, le crâne présente la figure d'un carré allongé du bas et en avant, vers l'arrière et le haut, dont le côté antérieur du sommet de la tête au côté opposé forme le plus grand diamètre transversal de la tête. La partie de la tête est très-prononcée, mais plus petite que dans la seconde forme. Les orbites sont un peu ovales et leur diamètre vertical a quelques lignes de plus que le transversal. L'apophyse nasale du coronal est plus grande que dans la première forme, mais un peu plus petite que dans la seconde. Le coronal est étroit et allongé et sa pente très-forte. Plusieurs crânes sont concaves au milieu et présentent un peu avant leur réunion aux pariétaux une forte protubérance frontale. Derrière la suture transversale, la superficie de voûte du crâne est assez concave, et là les pariétaux se courbent un peu vers le haut, pour aller bientôt en ligne directe se réunir à l'occipital. La partie écailleuse de cet os entre la suture lambdoïdée et la ligne semi-circulaire supérieure incline obliquement vers l'intérieur, et de là se replie vers le grand trou occipital vers le bas et en avant.

Ces remarquables proportions anatomiques amènent d'autres conditions non moins intéressantes que nous ne saurions omettre.

I.

Dans la première forme, le diamètre droit de la *glabella* (1) du coronal jusqu'au point opposé à l'occiput, un peu au delà de la ligne semi-circulaire supérieure, est égal au diamètre transversal. L'inclinaison du coronal dans le premier diamètre est de 68 degrés. L'inclinaison de la partie inférieure de la portion écailleuse de l'occipital (à partir du grand trou occipital jusqu'à l'éminence occipitale externe) à l'horizon est de 45 degrés ; et l'inclinaison de la partie supérieure de 82 degrés. Une ligne partant du point de réunion des os pariétaux avec l'os frontal et passant sur le côté externe du crâne jusqu'à sa base, touche presque le bord antérieur de la cavité auditive externe, et se rencontre avec la ligne cor-

---

(1) Nous entendons par ce mot technique latin la partie lisse de l'os coronal qui se trouve entre les deux arcs orbitaires.

respondante du côté opposé devant le bord antérieur du grand trou occipital. L'angle de Camper (1) est de 77 degrés.

II.

Dans la seconde forme, le diamètre direct (de la *glabella* à la réunion du troisième moyen et postérieur des pariétaux) est, par rapport au transversal, comme 1 est à 1,3. L'inclinaison du frontal, dans le premier diamètre, est de 45 degrés. L'inclinaison de la partie écailleuse inférieure comprise entre le grand trou occipital et la ligne semi-circulaire supérieure n'est que de 17 degrés ; de cette dernière jusqu'au cinquième supérieur de la portion écailleuse, elle est de 55, et l'inclinaison du cinquième supérieur est de 85 degrés. La ligne citée plus haut, menée de la jonction de la suture coronale avec la longitudinale jusqu'à la base, passe derrière l'apophyse mastoïde et se rencontre avec la ligne opposée au milieu du grand trou occipital. L'angle de Camper est de 68 degrés.

III.

Dans la troisième forme, le vrai diamètre ou diamètre longitudinal (qui s'étend depuis la *glabella* jusqu'au point de réunion de la suture longitudinale avec la suture lambdoïdale) est au diamètre transversal comme 1 est à 1,5. L'inclinaison du front au premier diamètre ne dépasse pas 23 degrés ; l'inclinaison de la partie inférieure de l'os occipital est de 32 degrés, et celle de la portion supérieure est de 60 degrés. La ligne qu'on mène de l'angle formé par la suture coronale et la suture longitudinale à la base du crâne touche le point de réunion de l'os pariétal avec l'os temporal et occipital, et se rencontre avec la ligne correspondante du côté opposé entre le bord postérieur du trou occipital et la ligne semi-circulaire inférieure. L'angle de Camper est de 69 degrés.

Examinons maintenant la distribution géographique de ces races.

(1) On désigne ainsi cet angle important en anthropologie, observé et décrit par le célèbre anatomiste hollandais don Pedro Camper, angle dont le plus ou le moins d'ouverture indique la supériorité intellectuelle de la race, et jusqu'à un certain point celle de l'individu. L'une des lignes qui le forment, plus ou moins oblique, est tangente à la partie la plus saillante du coronal et de la mâchoire supérieure ; l'autre est horizontale, passe par le conduit auditif externe et forme le sommet avec la première ligne. Cet angle, appelé aussi *facial*, est presque droit dans les statues grecques et dans les types les plus purs de la race caucasienne.

La première occupait les rives de l'océan Pacifique, étant bornée au nord par la région inhabitée des Thumbes, au sud par le désert immense d'Atacama, à l'est par les Cordillères et à l'ouest par l'Océan. Nous désignerons cette race par le nom de CHIS, qui en formait la tribu la plus remarquable, habitant entre le 10e et le 14e degrés de latitude sud. On rencontre les crânes de cette race dans presque toutes les collections anthropologiques de l'Europe, car il est très-facile de s'en procurer dans le voisinage des ports du Pérou, dans lesquels ils se trouvent à peine cachés par une légère couche de sable. Il existe diverses variétés de ces crânes produites artificiellement et différant selon les localités où on les rencontre : parfois la tête est très-aplatie au côté droit, d'autres fois c'est le côté gauche qui offre cet aplatissement, de sorte que la protubérance de l'os pariétal n'est que peu de chose ou nulle sur un côté de la tête, tandis qu'elle est extrêmement prononcée sur l'autre. Il y a des crânes dans lesquels la portion supérieure de l'os occipital est tellement déprimée que les os pariétaux y font une saillie considérable. Ces irrégularités ont été produites sans doute par des causes mécaniques et ont été considérées comme les marques distinctives de familles ; car dans une même *huaca* on trouve constamment la même forme de crâne, tandis que dans une autre *huaca* voisine les formes en sont entièrement distinctes.

La deuxième race habitait les régions vastes et élevées du Pérou et de la Bolivie, s'élevant à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. M. d'Orbigny la distingue par le nom d'AMARAS. C'est dans cette race que commença la dynastie des Incas, qui, dans l'espace d'un petit nombre de siècles, soumit les autres tribus.

Les crânes de ce peuple offrent des différences aussi remarquables que celles qu'on rencontre dans la première race, et elles varient aussi selon les localités respectives dans lesquelles on rencontre ces crânes, et consistent surtout dans des modifications du contour de la voûte.

Je dois remarquer ici qu'il y a une conformité très-frappante entre la configuration de cette race et celle des Guanches ou habitants des îles Canaries, qui avaient l'habitude de conserver les corps morts de la même manière ; et cette ressemblance est une autre preuve à l'appui de ce qui est dit dans le document ou histoire de Votan dont il a déjà été question.

La troisième race, sur laquelle nous ne possédons pas autant de renseignements positifs, occupait le territoire compris entre les

Cordillères et les Andes et entre les 9e et 14e degrés de latitude sud. Cette race que nous appelons la nation des HUANCAS, d'après le nom de la plus puissante des tribus dont elle était composée, offre une conformation très-rare et caractéristique qui ne peut être confondue un seul instant avec l'une ou l'autre des races précédentes, et qui la distingue aussi de celle de toutes les nations hétérogènes avec lesquelles nous la trouvons quelquefois mélangée.

Comme nous avons dit, la race des Aymaraes a été la racine des Incas ou des empereurs péruviens, auxquels doit être attribué le mouvement imprimé du sud au nord (mouvement dont l'existence a été constatée par l'histoire de ces vastes régions), et dont la conséquence a été la conquête des nations voisines et les modifications tant physiques que morales que, par suite de cette conquête, ont subies les races qui habitèrent les régions soumises. Les Huancas, étant la nation la plus voisine, furent soumis les premiers, les Chinchas ensuite, et tous les deux se trouvèrent obligés de céder à la loi du plus fort et furent contraints d'adopter les coutumes, la religion et les lois des conquérants ; et le résultat naturel a été, après un certain laps de temps, un mélange fréquent de ces diverses races les unes avec les autres, et une conformation intermédiaire des crânes des générations nouvelles.

Il est donc nécessaire d'avoir à sa disposition les matériaux suffisants au moyen desquels nous puissions démêler les rapports primitifs de ces diverses races ; et toute synthèse construite en l'absence de ces matériaux serait nécessairement erronée, téméraire et sans fondement.

Ici deux questions se présentent :

I.

Quelle est la configuration du crâne des Indiens actuels ?

II.

Peut-on trouver dans une localité quelconque les races ci-dessus nommées, actuellement existantes, à l'état pur et sans mélange ?

L'examen le plus scrupuleux de ces points nous a conduit aux résultats suivants :

1° Les vrais Indiens, qui ne se mêlaient jamais aux Européens ou aux Africains, bien qu'ils habitassent cette partie du Pérou anciennement soumise à la puissance des Espagnols, offrent, par

la conformation du crâne, une race très-distincte de toutes les autres tribus de l'Amérique du Sud, au point qu'ils pourraient être considérés comme une race véritablement primitive si les faits qu'on possède actuellement ne démontraient d'une manière incontestable qu'ils proviennent de l'union des trois races déjà décrites.

Ainsi le crâne, dans son contour, prend la forme carrée des Chinchas. Le volume de la face est considérable, la mâchoire supérieure assez saillante et oblique, les orbites sont carrés, les apophyses zygomatiques fortement développées et inclinées en arrière; l'apophyse nasale, près des os frontaux, est d'abord remarquablement convexe, puis descend verticalement. La courbe du front offre, comme chez les Aymaraes, une inclinaison très-marquée à partir de la *glabella;* les protubérances frontales sont à peine perceptibles; la voûte du crâne est très-épaisse; la partie postérieure de l'os frontal et les deux os pariétaux ressemblent à ceux des Huancas, bien que le point de réunion de ces derniers os avec la partie supérieure de l'occipital rappelle la configuration des Aymaraes, l'occipital décrivant une courbure légère à partir du commencement de la suture lambdoïdale, courbure qui devient plus prononcée à la base du crâne.

Le diamètre véritable du crâne passe, comme chez les Huancas, de la *glabella* au point de réunion de la suture lambdoïdale avec la suture longitudinale; mais, comme dans le crâne des Aymaraes, le plus grand diamètre transversal passe de la racine supérieure de l'apophyse zygomatique du temporal jusqu'au même point du côté opposé. Il est au premier diamètre comme 1 est à 1,1, et, par conséquent, à cet égard, ce crâne se rapproche plus de celui des Aymaraes que de celui des Chinchas, où ces mêmes rapports sont comme 1 est à 1,0.

Bien que le plus grand nombre de crânes des vrais Indiens se rapportent à ce que nous venons de dire, il existe cependant des exceptions nombreuses et un rapport plus ou moins tranché avec les trois races primitives, rapport qui dépend des provinces habitées par les Indiens, en observant que l'une ou l'autre des formes primitives domine plus ou moins dans les régions qui ont été à une époque reculée la demeure de l'une ou de l'autre de ces races typiques.

La seconde question est d'une haute importance, car là réside la question de savoir si les configurations des crânes sont dues ou non à une pression mécanique. Plusieurs physiologistes, d'accord avec l'opinion commune, considèrent ces formes anormales

comme l'effet exclusif de la pression exercée sur la tête des enfants avec des tablettes et de larges bandes qui servent habituellement à pétrir la tête des nouveau-nés. Il est assez notoire que ce procédé était en usage chez plusieurs nations barbares du nouveau monde, et chez les Chinchas il servait à distinguer les familles. Cet abus fut réformé par une bulle apostolique au seizième siècle. Cependant, à notre avis, les physiologistes eurent tort de croire que les divers aspects phrénologiques qu'offre la race péruvienne étaient purement artificiels. Cette hypothèse s'étayait de matériaux insuffisants ; leurs auteurs ne purent faire leurs observations que sur des sujets adultes, et il n'y a que peu d'années qu'on apporta en Angleterre deux momies d'enfant, lesquelles, d'après la description assez exacte de M. Bellamy (1), appartiennent à là tribu des Aymaraes. Les deux crânes (de deux enfants âgés d'une année à peine) ont exactement la même forme que ceux des adultes. Nous avons été à même de faire la même observation sur plusieurs momies de jeunes enfants qui avaient encore leurs vêtements, et jamais nous n'avons vu trace ou apparence de pression. Il y a plus : la même disposition existe chez les enfants avant leur naissance, et cette vérité nous a été confirmée par la vue d'un fœtus trouvé dans le sein d'une momie de femme enceinte, extraite d'une caverne de Huichay, à deux lieues de Tarma, et que nous possédons aujourd'hui dans notre collection. Le professeur d'Outrepont, une des gloires des médecins accoucheurs, nous a affirmé que ce fœtus a sept mois. Il appartient, à en juger par la forme accentuée du crâne, à la tribu des Huancas. A la planche VII de l'atlas espagnol est figurée cette preuve intéressante et péremptoire contre les partisans de l'action mécanique supposée, cause unique de la forme phrénologique de la race péruvienne. La planche VI vient encore à l'appui de notre assertion. Cette momie existe au musée de Lima ; c'est un don de M. M. E. de Rivero.

On ne saurait expliquer comment, à l'aide de la pression des bandes, on peut rendre l'os occipital presque horizontal, sans qu'il en résulte en même temps une incliriaison sensible du sinciput, qui manque totalement aux Aymaraes, et que nous observons chez les Huncas, dont l'occiput ne montre aucun vestige de pression, son inclinaison régulière ne pouvant nullement servir de point de résistance pour aplatir le front.

---

(1) *Annales and Magazin of natural history*, october 1842.

L'excessive longueur de l'os coronal, des pariétaux et de l'occiput dans les deux dernières races, ferait peut-être soupçonner que la pression avait lieu aux côtés; or cette opinion tombe devant l'inclinaison du front et de l'occiput; mais la preuve la plus forte contre le système mécanique est peut-être l'existence actuelle des trois races dans des régions distinctes, mais limitées, chez lesquelles on ne trouve pas de traces d'*enroulement*, ou de pression de la tête des nouveau-nés.

Nous pouvons avancer avec certitude :

I.

Que la race des Chinchas existe aujourd'hui sans mélange, sur plusieurs points de la côte, soit du Pérou septentrional, soit de la province des Youyous ;

II.

Que la tribu des Aymaraes se rencontre aux sierras du Pérou méridional ;

III.

Que dans quelques familles du district de Junin est restée intacte la tribu des Huancas, comme nous avons eu occasion de nous en convaincre.

Enfin, il importe de signaler une anomalie ostéologique d'une haute portée qu'offrent les crânes des trois races. Les crânes des enfants dans l'âge tendre, quelques mois après la naissance, présentent un os interpariétal tout à fait distinct. Cet os, comme l'indique son nom, est placé entre les deux pariétaux, et affecte une forme plus ou moins triangulaire, dont l'angle le plus aigu conserve une direction supérieure, limité par les bords postérieurs des os pariétaux, tandis que sa base s'unit à l'os occipital par une suture qui part de l'angle de réunion du temporal à l'occipital, un peu au-dessus de la ligne semi-circulaire supérieure jusqu'au même angle du côté opposé. Il s'ensuit que l'os interpariétal occupe précisément cette partie de l'occiput que dans les autres crânes occupe la partie écailleuse de l'occipital, et qui se rattache aux pariétaux au moyen de la suture lambdoïdée. A l'âge de quatre ou cinq mois, cet os se réunit régulièrement à l'occipital et la réunion commence par le milieu de la suture, et avance insensiblement vers les deux côtés, si bien que même au bout d'une année, elle n'est pas encore complétement effectuée, et une raie indique seulement au milieu la trace de la

suture, raie que ne peut effacer un âge plus avancé, et qu'il est aisé de reconnaître dans tous les crânes de ces races. Quelquefois même la réunion s'opère fort tard, comme pour le crâne que nous avons étudié, appartenant à un enfant de dix ou douze ans de la tribu des Chinchas, et qui permet de voir la suture occipitale ouverte dans toute sa longueur. La longueur de l'os interpariétal chez cet individu est de quatre pouces à la base, et de un pouce dix lignes de hauteur, dimensions qui prouvent assez que nous ne confondons pas cette forme bizarre avec celle des petits os surnuméraires appelés *wormiens* qui se trouvent entre les pariétaux, d'une manière constante pour la généralité des crânes humains, tandis que l'os interpariétal est une véritable anomalie.

Le docteur Bellamy fut le premier à parler de cet os, qu'il eut lieu de voir sur une des momies que nous avons citées. Parmi le grand nombre de crânes que nous avons observés au Pérou, nous avons pu nous convaincre que cette suture est constamment ou ouverte, ou en partie fermée, ou bien encore complétement unie à l'os occipital, et si bien indiquée par une raie très-prononcée.

C'est là une circonstance bien digne de fixer l'attention des savants anthropologistes, qu'il se trouve dans une section du genre humain un phénomène d'anomalie constante dont les autres sont exemptes, mais qui est caractéristique chez les ruminants et les carnivores (1).

---

(1) M. Prescott assure que les crânes des Incas ont une supériorité incontestable sur les autres races du pays pour le développement de l'intelligence ; et c'est à cette supériorité intellectuelle, dont le signe extérieur est le crâne, que cet éminent publiciste attribue l'origine de cette haute civilisation et de cette politique sociale qui fit de la monarchie péruvienne un peuple à part parmi les peuples de l'Améri- ι ι du Sud.

L'ouvrage du docteur Morton, cité par M. Prescott, renferme un grand nombre de dessins du crâne inca et du crâne ordinaire péruvien, tendant à prouver que l'angle facial du premier, quoiqu'il ne fût pas très-grand, l'était beaucoup plus que le second, plat et court, indices du peu de caractère intellectuel. (*Crania Americana*, Philadelphie, 1829.)

Qu'il nous soit permis d'ajouter que les crânes péruviens figurés dans l'ouvrage de M. Morton appartiennent aux tribus que nous venons de décrire, dans le doute où nous sommes que le savant anthropologiste ait pu s'approprier les crânes de la famille royale des Incas (car à l'exception des momies des quatre empereurs amenées à Lima, celles qui furent inhumées dans une cour de Sainte-Anne, et dont on n'a pu découvrir les restes, on ignore jusqu'à présent où se trouve la sépulture des autres, aussi bien que de la noblesse du pays). Si l'on met aujourd'hui en problème l'existence des restes de François Pizarre, déposés sous les voûtes de la cathédrale

Nous regrettons vivement que le défaut de matériaux nous empêche de décrire la forme des crânes des Indiens barbares du nord du Pérou.

Ce que nous avons rapporté suffira peut-être pour renseigner suffisamment le lecteur sur la constitution physique des anciens habitants du Pérou. Nous allons passer à l'histoire de ce pays avant l'occupation espagnole.

CHAPITRE III.

Considérations sur l'histoire du Pérou avant l'arrivée des Espagnols.

L'origine de l'empire péruvien, comme celle de tous les peuples connus, est entourée de fables et de traditions surnaturelles qui voilent si bien la vérité, qu'il est fort difficile et pour ainsi dire impossible de la découvrir. L'amour du merveilleux, l'ignorance des causes, la perspective magique des souvenirs, l'imposture calculée des prêtres, et, avant tout, le patriotisme ou l'orgueil inné des races, ont le plus souvent porté les peuples à se croire spécialement favorisés du ciel, et à donner à leurs chefs une origine divine. Les Péruviens croyaient que le Soleil, divinité tutélaire de leur empire, avait envoyé ses propres enfants pour les guider et les instruire, et que les Incas étaient leurs descendants. Avant le règne de ces fils du Soleil, le Pérou, comme les autres parties du nouveau monde, était, d'après la tradition, divisé en plusieurs nations ou tribus indépendantes, nomades ou fixes, rudes et féroces, dont l'humeur inquiète et querelleuse entretenait entre eux des guerres incessantes, sans la moindre industrie, sans civilisation, sans lois; plus semblables à des bêtes qu'à des hommes, soumis à l'inclémence des temps et aux souffrances sans nombre inséparables de cet état sauvage, sans que rien leur fît entrevoir des jours meilleurs, lorsque le père des éléments, le Soleil, amena deux de ses enfants aux bords du lac de Titicaca, et leur dit : « d'aller où ils voudraient et où ils croiraient trouver un gîte et la nourriture; qu'alors ils n'auraient qu'à essayer de fixer dans un sol une barre d'or qu'il leur donna

---

de Lima, comment pourrait-on constater sans crainte d'erreur que M. Morton ou telle autre personne possède en effet des crânes de cette race? Et d'ailleurs n'auraient-ils pas subi des modifications par le mélange probable avec les autres races nobles qui habitaient la capitale?

comme signal ; qu'une fois que cette barre aurait disparu du premier coup qu'ils en auraient frappé la terre, là, selon la volonté du Soleil, ils devaient s'arrêteret établir leur cour. » Arrivés dans la vallée de Cuzco, après avoir tenté vainement, tout le long du chemin, de dresser la barre, ils vinrent à la colline de Huanancauri, où ils essayèrent de nouveau de la fixer; elle disparut du premier coup à leurs regards. Alors le jeune homme dit à sa sœur et femme : « C'est dans cette vallée que le Soleil, notre père, nous ordonne de nous arrêter et de nous fixer : obéissons à sa volonté. Pour cela, reine et sœur, il faut que chacun de nous, de son côté, aille gagner et attirer cette nation pour l'instruire et pour faire le bien que le Soleil, notre père, attend de nous (1). » Partant de la colline de Huanancauri, le jeune homme alla au nord et sa sœur au midi ; ils haranguèrent la multitude, l'exhortèrent à être unie, à embrasser une autre vie, et à recevoir, comme venant du ciel, le don des conseils et des préceptes qu'ils daignaient leur départir selon la volonté de leur père, le Soleil. Fascinées par leurs regards, entraînées par le respect que leur inspiraient ces êtres extraordinaires, ces hordes errantes les suivirent à la vallée de Cuzco, où elles posèrent les fondements d'une ville. Cette région était la partie centrale de ces tribus ; son nom, suivant Garcilasso, signifie *nombril* dans la langue des Incas ; et il semblerait constant, au dire des indigènes, que de même que le nombril est la voie par laquelle vit et se fortifie l'enfant dans le ventre de sa mère, la plaine de Cuzco fut le noyau de civilisation et le foyer de lumière du royaume fondé par *Manco-Capac* et par *Mamá Ocláo Hulco* : tels étaient les noms du couple divin.

Ces enfants du Soleil formèrent une union sociale entre les diverses tribus péruviennes, combinèrent la somme de leurs efforts, augmentèrent leurs désirs, et donnèrent à leurs idées un tout autre et plus noble essor. Manco-Capac enseignait aux hommes l'agriculture, l'industrie, les arts utiles. Ce sage législateur sut aussi leur donner une félicité plus solide et plus durable au moyen de ses heureuses institutions, les doter d'un pacte social et d'un système politique admirablement organisé, dont nous renvoyons à un autre moment la description détaillée, afin de nous tenir dans les limites des chapitres que nous nous sommes tracées, et de nous borner pour celui-ci à la partie historique de l'empire du Pérou.

(1) Garcilasso de la Véga, *Comentarias reales*, t. I, bib. I, cap. VI et VII.

D'un autre côté, Mama Ocláo montrait aux femmes l'art de filer, de tisser, de teindre, sans oublier pour cela les vertus domestiques, la grâce décente, la pudeur et la félicité conjugale.

Telle fut l'origine de la monarchie des Incas, fils du Soleil et descendants en ligne directe de Manco-Capac et de Mama Ocláo. Faible d'abord, à peine s'étendait-il à quelques lieues au delà de Cuzco; mais dans cet état si limité, Manco-Capac exerçait un pouvoir immense; et ces mêmes droits échurent à ses successeurs, à mesure qu'allait grandissant par les armes le cercle de leur empire. L'autorité d'un Inca ne le cédait pas à celle des plus puissants monarques de la terre.

Mais à cette puissance sans bornes s'alliait, d'après les traditions des Indiens, un tendre amour pour le peuple, une ardeur sans égale pour le bien public, et les conquêtes des Incas n'avaient point pour mobile une vaine ambition, mais le désir de faire participer les peuples barbares qu'ils soumettaient aux avantages de la civilisation.

C'est ce qu'affirme Garcilasso de la Véga, issu de ces mêmes Incas, dont les œuvres seront l'objet de nos premières études dans la revue que nous nous proposons de passer des principaux auteurs qui ont traité de l'histoire et de l'archéologie péruviennes, soit pour le fond de traditions et de détails qui y sont consignés, soit pour prévenir le lecteur contre le ton panégyrique de l'auteur, qui suffirait déjà pour éveiller le soupçon, quand il ne s'y joindrait pas d'autres et plus graves motifs. GARCILASSO DE LA VÉGA est de tous les archéologues péruviens le plus important, celui qui a le droit à une plus sérieuse attention, et en sa qualité de descendant de l'antique dynastie des Incas, pas un seul n'a acquis une si haute célébrité, pas un n'a été invoqué tant de fois par les écrivains modernes.

Fils de Garcilasso de la Véga, partisan de Gonzalo Pizarro et de Nusta, nièce de Huayna-Capac et petite-fille de l'Inca Tapac-Yupanqui, notre auteur est né à Cuzco, en 1540.

Les mœurs incultes, dues à l'origine de sa mère, et la vie aventureuse de son père, firent négliger son éducation jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Cependant la nature et l'étude suppléèrent en partie au manque de premier enseignement.

Le jeune Garcilasso passa en Espagne en 1558 ou 1560; il y embrassa la carrière militaire; se distingua en plusieurs rencontres, et gagna le grade de capitaine sous les ordres de don Juan

d'Autriche. Mais la cour rancunière d'Espagne n'avait pas oublié que le père avait suivi l'étendard révolutionnaire et accompagné Pizarre dans toutes ses entreprises périlleuses. La méfiance pesait sur le fils, qui, désespérant de son avenir et renonçant à atteindre un autre poste auquel il pouvait prétendre par sa naissance, donna sa démission et se retira à Cordova, où il s'adonna aux sciences et aux lettres. A l'âge de soixante-dix ans, il publia la première partie des *Commentarios reales*, son œuvre la plus importante, celle qui nous occupe actuellement. Elle consiste en 262 chapitres divisés en 9 livres, contenant l'histoire du Pérou avant les Incas, l'origine de ces derniers, leur histoire, leurs conquêtes et leurs lois ; les coutumes politiques et religieuses des diverses nations qui formèrent le vaste empire du Pérou ; l'état des sciences et des arts sous la domination de ses rois, et nombre de documents relatifs à la langue, à la géographie et à l'histoire naturelle du pays.

L'origine péruvienne de Garcilasso, origine qu'il rappelle et fait sonner sans cesse, la gravité, la confiance avec laquelle il raconte ce qui s'est passé, tant en ce qui touche à l'histoire de sa patrie qu'à la vie des personnages, ses travaux profonds et l'apparente impartialité tenant à sa double origine européenne et américaine, lui ont valu une approbation générale, une foi unanime en ses récits, une renommée universelle, et ont mérité à son œuvre le titre de monument le plus saillant de l'histoire antique du Pérou. Et pourtant une analyse consciencieuse le trouvera plus d'une fois en défaut ; une critique sévère et approfondie le montrera trop souvent crédule, alléguant des preuves insuffisantes, et manquant de cette impartialité que commande l'histoire des événements anciens ou modernes.

Les sources où a puisé Garcilasso sont surtout les rapports de sa mère et d'un de ses oncles, et ses propres études sur les coutumes et la religion de ses compatriotes, rédigées au moment où il quitta le service militaire, et établit une correspondance avec ceux de ses amis qui étaient au Pérou, afin d'augmenter la somme de ses documents et d'enrichir de plus en plus sa mémoire. Son ouvrage fut publié à Lisbonne en 1609, cinquante ans après son départ du Pérou ; le manuscrit était achevé dès l'année 1570 ou 1575, mais il était naturel qu'un descendant des Incas rencontrât des obstacles à cette publication, à pareille époque et en Espagne.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire à Garcilasso est

son évidente partialité, et c'est en effet le plus grand défaut de l'historien. Ebloui par sa lignée de rois, il ne néglige rien pour représenter les Incas, ses aïeux, comme l'idéal des souverains, tant en qualité de législateurs et de guerriers que comme inventeurs et protecteurs des sciences et des arts, entassant des éloges dont la monotonie dure jusqu'à la dernière période de l'histoire, où la vérification est plus facile et la perspective moins magique, en raison du rapprochement. A partir de l'époque de l'Inca Huascar, Garcilasso, proche parent de ce prince, prend avec feu son parti; les liens de parenté l'égarent. Cette circonstance seule donnerait la mesure de la croyance due à un historien aussi partial, et montrant aussi peu de tact à l'endroit de sa famille ou de ses aïeux. Une autre preuve serait l'ardeur avec laquelle il plaide pour les actions illégales de G. Pizarre, par cette raison seule que son père servit sous les ordres de ce capitaine.

On doit encore observer que les *Commentaires* de Garcilasso offrent, en plusieurs endroits, des contradictions flagrantes avec les récits de ses prédécesseurs, tels que Acosta, Friry, Marcos de Niza, Pedro Ciesa de Leon, Francisco Lopez de Gomara, Balboa, Zarate et tant d'autres, et de plus avec ceux de leurs successeurs; et il est facile de se convaincre, en comparant les textes, que les faits et les allègations sont fausses, non pas à cause de l'ignorance, ou des documens vagues et incertains, mais en raison de la partialité de l'auteur qui passe ou falsifie ce qui est de nature à contrarier son plan. On ne peut pas le nier non plus, la plupart des faits contenus dans ses *Commentaires* manquent de base solide; et l'on doit reconnaître que tout l'ouvrage est un tissu, une compilation de traditions, et cette assertion est évidente quand on considère que Garcilasso ne fit que consigner, ou plutôt entasser les récits que ses parents, ou des Indiens ignorants et superstitieux, lui firent dans les années de sa jeunesse, à cet âge où l'esprit est incapable du jugement et de la gravité nécessaires pour l'analyse historique, et pour séparer la vérité des fables et des contes qu'entraîne le temps à sa suite. Disons encore que Garcilasso publia son ouvrage un demi-siècle après avoir quitté sa patrie, loin du théâtre des événements, ce qui fera toujours suspecter ses récits par tout homme sensé. Enfin, dans sa jeunesse, Garcilasso ignorait l'art difficile de déchiffrer les *quipos*, et il fut ainsi privé du seul levier auquel ne peuvent suffire ni l'abondance des traditions, ni les plus ingénieuses hypothèses.

Notre but, en insérant cette notice, est de rendre plus prudents

les lecteurs et les historiens qui auraient à consulter l'ouvrage de Garcilasso.

La venue de Manco-Capac eut lieu en 1021 de l'ère vulgaire selon l'opinion commune, et son règne fut de quarante ans. Garcilasso embrasse dans son récit un espace de près de 500 ans ; mais ses données chronologiques sont dépourvues de bases solides.

La série des annales des Incas offre tant de confusion et d'incertitude, les documents historiques sont si rares, les traditions si contradictoires, que, sans nous perdre en digressions inutiles et en recherches stériles et confuses, nous donnerons à nos lecteurs la liste suivante des monarques péruviens dont nous ne garantissons pas l'authenticité, mais qui nous a paru la moins défectueuse dans l'état de nos connaissances actuelles.

I. — *Manco-Capac* commença à régner en 1021, et mourut en 1062, après quarante ans de règne.

II. — *Sinchi-Rocca* régna trente ans, de 1062 à 1091.

III. — *Lloque-Yupanqui* régna trente-cinq ans, de 1091 à 1126.

IV. — *Mayta-Capac* commença à régner en 1126, il régna trente ans, et mourut en 1156.

V. — *Capac-Yupanqui* hérita du pouvoir en 1156, régna quarante et un ans et mourut en 1197.

VI. — *Inca-Rocca* commença son règne en 1197 ; il mourut en 1249, après avoir régné cinquante et un ans.

VII. — *Yahuar-Huaccac* occupa le trône l'espace de quarante ans, de 1249 à 1296 ; il passa dans la vie privée les sept dernières années de sa vie après avoir renoncé au pouvoir en faveur de son fils Viracocha, en 1289.

VIII. — *Viracocha* régna depuis 1289 et mourut en 1340. Cet Inca prédit la chute de l'empire et la venue d'hommes blancs et barbus. Son fils *Inca-Hurco* ne régna que onze jours, détrôné par les grands de l'Etat comme insensé et incapable de gouverner.

IX. — *Titu-Manco-Capac Pachacutec* ceignit la couronne en 1340 ; il régna soixante ans et mourut en 1400, après avoir vécu, suivant la tradition, cent trois ans.

X. — *Yupanqui* hérita du pouvoir royal en 1400, régna trente-neuf ans et mourut en 1439.

XI. — *Tupac-Yupanqui* régna de 1439 à 1475, après un règne de trente-six ans.

XII. — *Huayna-Capac* succéda à Tupac-Yupanqui en 1475, régna cinquante ans et mourut en 1525. On regarde ce prince comme le plus grand des monarques du Pérou (1).

XIII. — *Huascar* fut couronné en 1526, régna sept ans et mourut en 1532.

XIV. — *Atahuallpa* ou *Atavaliva* commença à régner en 1532, fut maître un an et quatre mois dans tout l'empire, après avoir régné six ans seulement à Quito, et périt sur l'échafaud par ordre de Pizarre, sur la place publique de Cajamarca, le 29 août 1533.

Après la conquête des Espagnols, la couronne fut portée par le frère des deux souverains précédents, Manco-Capac II, qui gouverna avec une ombre de dignité royale jusqu'à l'année 1553. Il eut pour successeurs ses trois fils *Sayri-Tupac*, *Cusititu-Yupanqui* et *Tupac-Amaru*. Ce dernier fut décapité à Cuzco en 1571, par ordre de don Francisco de Toledo, cinquième vice roi du Pérou.

Nous passerons sous silence le père Acosta et d'autres auteurs qui commencent à Inca-Rocca la série des souverains du Pérou, et nous examinerons les mémoires de l'histoire ancienne du Pérou par le licencié *Fernando-Montesinos*, le second ouvrage digne de fixer notre attention. Cet écrivain, né à Osoña, en Espagne, visita deux fois le Pérou, un siècle après la conquête, et parcourut pendant quinze années le royaume, s'appliquant avec zèle à l'histoire ancienne de la monarchie des Incas, recueillant partout les traditions et les chants des indigènes, prenant des informations auprès des Indiens les plus savants sur les événements passés, profitant des manuscrits inédits compilés sous la direction de F. Luis Lopez, évêque de Quito († 1858), et étudiant l'antiquité avec tant de zèle que personne ne l'égala en connaissances archéologiques. Au com-

(1) Selon le chanoine Dr *Don Justo Sahuaraura*, de Cuzco, qui prétend être issu de l'Inca Huayna-Capac, les descendants de Manco-Capac formaient la ligne (ayllo) des *Raurahua* ; ceux de Sinchi-Rocca, la ligne des *Chima-Panaca*, ceux de Lloqque Yupanqui, la ligne des *Huahuanina* ; ceux de Mayta-Capac, la ligne de *Usca-Mayta*; ceux de Capac-Yupanqui, la ligne des *Apumaya, Panaca, Urin Cosco;* ceux de Inca-Rocca, la ligne des *Huicca*, *Qquirau*, *Panaca*, *Hanan*, *Cosco;* ceux de Yahuar, la ligne *Huaccaylli*, *Panaca;* ceux de Huiraccocha-Inca, la ligne de *Succso, Panaca* ; ceux de l'Inca Lachacutec, la ligne des *Cacca-Cosco*, *Anahuarques ;* ceux de l'Inca Yupanqui, la ligne des *Inca-Panaca* ; ceux de Tupac-Yupanqui, la ligne de *Capac-Panaca*; ceux de Huana-Capac, la ligne de *Tamipampa.*

mencement de la seconde moitié du XVIIe siècle, il termina son manuscrit sur l'histoire ancienne du Pérou ; il fut placé à la bibliothèque du couvent de Saint-Joseph de Séville. Environ deux cents ans plus tard (en 1846), ces mémoires parurent en français, et sous la forme d'extrait, publié à Paris par M. Ternaux-Compans, éditeur connu de voyages, notices et mémoires originaux, destinés à l'histoire de la découverte de l'Amérique. Il paraît que Montesinos a composé en même temps que ses mémoires un autre ouvrage intitulé : *Annales péruviennes*, et qui n'aurait pas été publié. Les mémoires de ce savant traitent de l'histoire ancienne du Pérou avec un tel cachet d'originalité, qu'on peut affirmer que c'est là un travail neuf et inconnu. Il commence par son hypothèse favorite, qui occupe la première partie du livre, que le Pérou était le pays d'Ophir, au temps de Salomon, et que l'Amérique fut, à diverses reprises, peuplée par des colons arméniens. La liste des monarques commence cinq cents ans après le déluge, et Montesinos cite leurs noms, et même l'époque de leur mort et les faits les plus saillants de leur règne. Cette liste comprend cent un souverains antérieurs à la conquête du pays par les Espagnols.

Comme l'ouvrage de Montesinos est peu connu, nous croyons utile d'en donner ici une courte analyse, à l'aide d'une table chronologique des rois d'après notre auteur.

I. *Pirhua-Manco* régna 60 ans et mourut âgé de plus de 100 ans.

Le Pérou, suivant les idées de Montesinos, fut peuplé 500 ans après le déluge.

Ses premiers habitants affluèrent vers la vallée de Cuzco, sous les ordres de quatre frères nommés *Ayar-Manco-Topa*, *Ayar-Cachi-Topa*, *Ayar-Auca-Topa* et *Ayar-Uchu-Topa*, lesquels étaient accompagnés de leurs sœurs et épouses : *Mama-Cora*, *Hipa-Huacun*, *Mama-Huacun* et *Pilca-Huacum*. L'aîné des frères gravit le haut d'une montagne et lança avec sa fronde une pierre aux quatre vents du monde, prenant ainsi possession du pays pour lui et sa famille. Puis il donna un nom à chacune des parties ou terrains qu'il avait atteint avec sa fronde : le côté sud fut appelé *Colla;* le côté nord, *Tahua;* le côté est, *Antisuyu*, et le côté de l'occident, *Contisuyu;* et pour consacrer cette solennité les Indiens nommèrent leurs rois *Tahuantin-Suyu-Capac*, c'est-à-dire les maîtres des quatre parties du monde. Le plus jeune des

frères, qui était, comme c'est l'ordinaire dans les contes de fées, le plus habile et le plus rusé, voulant s'approprier la plénitude du pouvoir, se débarrassa de deux de ses frères, en enfermant l'un dans une caverne et en précipitant l'autre dans un ravin ; le troisième ne tarda pas à fuir dans une province lointaine. Le fratricide consola ses sœurs, et leur déclara qu'elles eussent à le regarder comme le fils unique du Soleil et à lui obéir en cette qualité. Il leur ordonna ensuite d'aplanir le terrain et de construire des maisons de pierre : telle fut l'origine de la ville de Cuzco (1). Les nations voisines suivirent l'exemple des sujets de Ayar-Uchu-Topa, et se fixèrent auprès de cette ville. Ce premier roi des Incas, que la tradition indienne nomme également *Pirhua-Manco*, gouverna pendant soixante années, en laissant le trône à l'aîné de ses fils, fruit de son union avec sa sœur Mama-Cora.

II. — *Manco-Capac I.*

Les caciques des nations immédiates, redoutant la force de Manco-Capac, recherchèrent son alliance, et, dans ce but, lui proposèrent pour épouse la fille du plus puissant d'entre eux. Le souverain y consentit ; mais durant les apprêts de la noce et des fêtes, on apprit qu'une troupe nombreuse était près de la ville du côté d'Arica et de Collas. Manco-Capac partit aussitôt pour chasser les envahisseurs ; mais ceux-ci lui envoyèrent des parlementaires, qui jurèrent n'avoir aucune mauvaise intention, et ne pas demander autre chose que des terres à cultiver et des pâturages pour leur bétail. Le chef des Péruviens leur assigna les provinces du Nord. Bon nombre passèrent à Lomacocha, Quinoa, Huaytara et Chachapoyas; d'autres s'embarquèrent sur l'Apurimac et le Marañon. La tradition donne à ces hordes étrangères le nom de *Atamurunas*.

III. — *Huainacavi-Pirhua* régna 50 ans et mourut à l'âge de 90 ans.

Les peuples voisins, s'étant emparé d'un de ses fils et de sa nourrice, voulaient lui donner la mort ; l'enfant se prit à pleurer deux larmes de sang, et l'ennemi épouvanté le rendit à son père et fit la paix. Huainacavi s'unit ensuite avec *Mama-Micay*, fille

(1) Montesinos est d'avis que le nom Cuzco vient de *Cosca*, mot indien qui veut dire aplanir, ou des monticules de terre appelés *Coscos* qui se trouvaient aux environs.

de *Huillaco*, chef d'une peuplade de la *Quebrada* de Lucay. Sous son règne l'usage des lettres était connu, et les *Amantas* enseignaient l'astrologie et l'art d'écrire sur des feuilles de platane.

IV. — *Sinchi-Cozque* régna 60 ans et mourut plus que centenaire.

Ce souverain, appelé encore *Pachacuti*, parce qu'il régna mille ans après le déluge, était aussi sage que brave; il mit ses ennemis en déroute dans une sanglante affaire auprès du village de *Michina ;* il fortifia et embellit Cuzco, et inventa les chars nommés *Llamadores.*

V. — *Inti-Capac-Yupanqui* vécut au delà de 100 ans et en régna plus de 60.

Il était le dernier des fils de Sinchi-Cozque, et, jeune encore, il vainquit dans un combat acharné *Huaman-Huaroca* et *Huacos-Huaroca*, deux frères et chefs intrépides de la nation des Antihuaylas qui s'étaient emparés des provinces de Contisuyu, de Tucaysuyu, de Collasuyu et des Chirihuanas, et qui menaçaient la ville de Cuzco (1).

Ce prince n'était pas moins sage pendant la paix que vaillant à la guerre, et en même temps il était des plus zélés pour la religion et pour l'hommage à rendre aux dieux suprêmes, *Illatici-Huiracocha* et le *Soleil.* On lui doit la division de Cuzco en deux parties : *Hanan-Cuzco* et *Hurin-Cuzco*, et de la nation en centuries ou *pachacas* ; chaque centurion commandait à 100 hommes ; un *huaranco* à 100 centurions ; un hunu à 100 *huarancos*, et tous étaient soumis au *tocricoc*, qui n'avait d'autre chef que le roi. Chaque province devait être distinguée par quelque marque spéciale en la personne de ses membres, et les enfants devaient avoir les oreilles percées et porter des anneaux d'or ou d'argent.

Le même souverain fut l'inventeur des *chasquis*, sorte de courriers qui allaient de lieue en lieue jusqu'aux provinces les plus éloignées ; on lui doit encore l'institution de l'année solaire en 365 jours, et la division des années en cercles de 10, 100 et 1,000 ; la dernière portait la dénomination de *intip-huatan*, ou *capac-hesata* (grande année solaire).

(1) Montesinos prétend que tout ce que Garcilasso rapporte à l'occasion de cette victoire est faux. Selon Garcilasso, Capac-Yupanpui régna depuis 1156 jusqu'en 1167 ; selon Montesinos, 1100 ans après le déluge.

VI. — *Manco-Capac* II. Il fit établir de grandes voies de communication de Cuzco aux provinces, des ponts sur les fleuves les plus profonds, et des *tambos* (hôtelleries) de quatre en quatre lieues pour les voyageurs. Il ordonnait en même temps aux prêtres de Illiatici-Huiracocha de vivre renfermés et en état de chasteté ; il fit aussi bâtir des édifices pour les prêtresses du Soleil.

Sous son règne parurent deux comètes, et il y eut deux éclipses de soleil qui consternèrent les populations du Pérou : leurs terreurs n'étaient que trop fondées, une effroyable peste survint et désola les provinces. La capitale de Cuzco fut presque dépeuplée.

VII. — *Topa-Capac* I. Il se retira aux Andes, pour échapper à la peste ; vécut quelque temps dans les montagnes et revint à Cuzco, où régnait un grand désordre.

VIII. — *Titu-Capac-Yupanqui*. Ayant apaisé une révolution, il céda, dans un âge fort avancé, le trône à son fils.

IX. — *Titu-Capac-Amauri*. Il vécut 80 ans. Il conquit les provinces de Collas et de Charcas.

X. — *Capac-Say-Huacapar*. Il régna 60 ans, en vécut 90.

XI. — *Capesinia-Yupanqui*, régna plus de 40 ans et en vécut 90. Ce fut un prince religieux ; il édifia plusieurs *Huacas* (maisons sacrées).

XII. — *Ayatarco-Cupo* régna 25 ans. Des géants étant venus au Pérou, peuplèrent Huaytara, Quinoa, Punta de Santa Helena et Puerto Viejo. Ils bâtirent un temple magnifique, en faisant usage d'instruments de fer. Comme ils étaient adonnés à la sodomie, la colère divine les extermina par une pluie de feu ; mais quelques-uns réussirent à se sauver et se dirigèrent sur Cuzco. Ayatarco-Cupo se porta au-devant d'eux et les dispersa près de Limatambo.

XIII. — *Huascar-Titu* régna 30 années, en vécut 64, et mourut au moment où il allait faire la guerre aux *Chimus*.

XIV. — *Quispi-Tutu* régna 3 ans, en vécut 70.

XV. — *Titu-Yupanqui*, ou *Pachacuti* II, mourut dans un grand âge. Il réprima une sédition guerrière, et diminua le penchant des Indiens aux fêtes et à l'ivrognerie.

XVI. — *Titu-Capac* régna 25 ans.

XVII. — *Paullu-Icar-Pirhua* régna 30 ans.

XVIII. — *Lloqueti-Sacamauta*, prince fort sage, régna 50 ans.

XIX. — *Cayo-Manco-Amauta* mourut à l'âge de 90 ans.

XX. — *Huascar-Titupac* II régna 33 ans et mourut dans sa 75e année. Il donna à toutes les provinces de nouveaux gouverneurs de sang royal. Il introduisit dans l'armée l'usage d'une sorte de cuirasse de coton et de cuivre, et d'un bouclier de feuilles de platane et de coton, armes destinées à distinguer et à protéger les plus vaillants guerriers; il leur donna encore d'autres armes et d'autres vêtements, et leur accorda de nombreux priviléges. Enfin, il créa un conseil composé de vingt anciens de sang royal.

XXI. — *Manco-Capac-Amauta* IV. Ce prince, passionné pour l'astronomie, convoqua une assemblée scientifique qui démontra que le soleil est plus loin de nous que la lune, et qu'ils suivent un cours différent. On fixa en même temps le commencement de l'année à l'équinoxe d'été.

XXII. — *Ticatua* régna 30 ans.

XXIII. — *Paullu-Toto-Capac* régna 19 ans.

XXIV. — *Cao-Manco* régna 30 ans.

XXV. — *Marasco-Pachacuti* régna 40 ans et vécut le double. Ce prince défit, dans un combat sanglant, les Barbares qui menaçaient le Pérou, et renforça les places jusqu'aux bords du Rimac et du Huanuco. Plein de zèle pour la religion, il s'opposa aux progrès de l'idolâtrie et porta plusieurs décrets en faveur du culte de ses ancêtres.

XXVI. — *Paullu-Atauchi-Capac* mourut âgé de 70 ans.

XXVII. — *Lluqui-Yupanqui* régna 10 années et mourut à 30 ans d'âge.

XXVIII. — *Lluqui-Ticac* mourut au même âge, après 8 ans de règne.

XXIX. — *Capac-Yupanqui* régna 50 ans, et mourut à 80. C'était un profond jurisconsulte.

XXX. — *Topa-Yupanqui* régna 30 ans et mourut dans un âge avancé.

XXXI. — *Manco-Avito Pachacuti*, ou *Pachacuti* IV, régna 50 ans. Il fut grand homme de guerre, et fit commencer l'année à l'équinoxe d'hiver.

XXXII. — *Sinchi-Apusqui* régna 40 ans et mourut à 80 ans,

2,070 ans après le déluge. Il ordonna qu'on l'appelât le dieu Pirhua — *Illatici-Huiracocha*, — et c'est pour cela que les Indiens lui ont donné le nom de *Huarma-Huiracocha*.

XXXIII. — *Auqui-Quitua-Chauchi* régna 4 années.

XXXIV. — *Ayay-Manco* mourut à l'âge de 60 ans. Ce monarque convoqua à Cuzco les *Amautas*, pour réformer le calendrier. Ils décidèrent que l'année serait partagée en mois de 30 jours et en semaines de 10; les cinq jours de fin d'année furent appelés petite semaine. Ils divisèrent également les années en décades, ou groupes de 10, et en groupes de 10 décades ou 100 ans, qui formaient un soleil, ou siècle. La moitié d'un soleil, ou 500 années, prit le nom de *Pachacuti*.

XXXV. — *Huiracocha-Capac* II régna 15 ans.

XXXVI. — *Chinchi-Rocca-Amauta* régna 20 ans. Il fut passionné pour l'astrologie.

XXXVII. — *Amauro-Amauta*. Ce prince était porté à la mélancolie à ce point qu'on ne le vit jamais rire.

XXXVIII. — *Capac-Raymi-Amauta*. Célèbre par ses connaissances astronomiques; il savait quel était le jour le plus long et le jour le plus court de l'année, et à quelle époque le soleil arrive au tropique. Ses sujets donnèrent en son honneur, au mois de décembre, le nom de *Capac-Raymi*.

XXXIX. — *Illa-Topa* régna 3 ans et mourut dans sa 30e année.

XL. — *Topac-Amauri* mourut au même âge.

XLI. — *Huana-Cauri* régna 4 ans.

XLII. — *Toca-Corca-Apu-Capac* régna 45 ans et établit une université à Cuzco.

XLIII. — *Huancar-Sacri-Topa* régna 32 ans.

XLIV. — *Hina-Chiulla-Amauta-Pachacuti* régna 35 ans.

La cinquième année de son règne répond à l'année 2500 après le déluge.

XLV. — *Capac-Yupanqui-Amauta* régna 35 ans.

XLVI. — *Huapar-Sacri-Topa*.

XLVII. — *Caco-Manco-Auqui* régna 13 ans.

XLVIII. — *Hina-Huella* régna 30 ans.

XLIX. — *Inti-Capac-Amauta* régna 30 ans.

L. — *Ayar-Manco-Capac II*.

LI. — *Yahuar-Huquiz* régna 30 ans. Astronome célèbre. Il intercala une année après quatre siècles.

LII. — *Capac-Titu-Yupanqui* régna 23 ans et mourut plus que centenaire, de la petite-vérole qui désolait le pays.

LIII. — *Topa-Curi-Amauta II* régna 39 ans et mourut âgé de plus de quatre-vingts ans.

LIV. — *Topa-Curi* III régna 40 ans.

LV. — *Huillca-Nota-Amauta* vécut plus de 90 ans et en régna 60. Ce prince remporta une éclatante victoire à Huillca-Nota sur plusieurs hordes étrangères venues de Tucaman et qui avaient envahi le pays.

LVI. — *Topa-Yapanqui* régna 43 ans et mourut à 90 ans.

LVII. — *Illac-Topa-Capac* n'eut que 4 années de règne.

LVIII. — *Titu-Raymi-Cozque* régna 31 ans.

LIX. *Huqui-Ninaqui* régna 43 ans.

LX. — *Manco-Capac* III eut 23 ans de règne.

Suivant les *Amautas*, ce prince régnait l'an 2950 après le déluge, et par conséquent au moment de la naissance de J.-C., époque à laquelle le Pérou avait atteint l'apogée de sa puissance.

LXI. — *Cayo-Manco-Capac* II régna 20 ans.

LXII. — *Sinchi-Ayar-Manco* eut 7 années de règne.

LXIII. — *Huamantaco-Amauta* occupa le trône pendant 5 ans. Sous son règne il y eut des tremblements de terre qui durèrent plusieurs mois.

LXIV. — *Titu-Yupanqui-Pachacuti* V. Son règne vit s'accomplir le troisième cycle millénaire après le déluge.

Des irruptions de barbares venus du Brésil et des Andes menacèrent d'envahir le Pérou. L'Inca, avantageusement retranché dans les montagnes de Pucara, livra aux agresseurs un sanglant combat dans lequel, à la suite d'une effroyable boucherie, le chef des Péruviens périt d'un coup de flèche. L'air infecté par les miasmes putrides des cadavres laissés sans sépulture sur le champ de bataille engendra une horrible peste qui dépeupla une grande partie du Pérou.

LXV. — *Titu.*

Plusieurs ambitieux, profitant du jeune âge du nouveau roi, refusèrent de lui obéir, entraînèrent les masses et s'emparèrent de quelques provinces. Ceux qui étaient restés fidèles à l'héritier

de *Titu-Yupanqui* le conduisirent à Tambotoco, où on lui jura obéissance. De là le nom de roi de Tambotoco adopté par ce prince, car alors, comme l'empire romain à l'époque de Galien, le Pérou comptait plusieurs tyrans. Tout était dans le plus grand désordre; la vie et la sûreté individuelle sans cesse menacées. Les troubles civils amenèrent enfin la ruine complète des lettres.

LXVI. — *Cozque-Huaman-Titu* régna 20 ans.

LXVII. — *Cayo-Manco* III régna 50 ans.

LXVIII. — *Huica-Titu* régna 30 ans.

LXIX. — *Sivi-Topa* régna 40 ans.

LXX. — *Topa Yupanqui* régna 25 ans.

LXXI. — *Huayna - Topa* régna 37 ans. Ce monarque voulut rebâtir la ville de Cuzco, mais il en fut dissuadé par les prêtres.

LXXII. — *Huancauri* régna 10 ans.

LXXIII. — *Huillca-Huaman* régna 60 ans.

LXXIV. — *Huaman-Capac.*

LXXV. — *Auqui-Atahuilque* régna 35 ans.

LXXVI. — *Manco-Titu-Capra* régna 27 ans.

LXXVII. — *Huayna-Topa* régna 50 ans.

LXXVIII. — *Topa-Cauri-Pachacuti* VI. La neuvième année de son règne correspond à l'an 3500 après le déluge.

Ce prince avait commencé à conquérir quelques provinces, mais il renonça à son dessein à cause de la perversité de leurs habitants. Il prohiba, sous les peines les plus sévères, de se servir de la *quellca* (sorte de parchemin fait avec la feuille du platane) pour écrire, et l'invention des lettres; mais il introduisit l'usage des *quipos* et fonda, à Pacaritambo, une école militaire pour les nobles.

LXXIX. — *Arantial-Cassi* vécut 70 ans.

Ce prince fit enterrer dans le tombeau de son père sa femme légitime et ses concubines favorites. Il fit aussi embaumer le corps de son père après en avoir ôté les intestins, qui furent, par l'ordre du souverain, conservés dans des vases d'or.

LXXX. — *Huari-Titu-Capac* mourut octogénaire.

LXXXI. — *Huapa-Titu-Auqui*, septuagénaire.

LXXXII. — *Tocosque* mourut octogénaire.

Sous son règne le pays fut envahi par des hordes sauvages

parties tant de Panama que des Andes et du port de Bonne-Espérance. Ces nations étaient anthropophages, livrées à la sodomie, vivant comme des brutes et dans la plus hideuse dégradation.

LXXXIII. — *Ayar-Manco* régna 22 ans.

LXXXIV. — *Condorocca.*

LXXXV. — *Ayar-Manco* II mourut à l'âge de 24 ans.

LXXXVI. — *Amaru.*

LXXXVII. — *Chinchirocca* régna 41 ans et mourut à 70 ans. On commença alors à faire des idoles d'or.

LXXXVIII. — *Illa-Rocca* régna 75 ans

LXXXIX. — *Rocca-Titu* régna 25 ans.

XC. — *Inti-Capac-Maita-Pachacuti* VII. Sous le règne de ce prince finit le quatrième cycle millénaire après le déluge. Les mœurs étaient si corrompues, les vices si abominables, les liens de la société si relâchés, la loi et la royauté si peu respectées, que l'empire était menacé d'une ruine inévitable. Dans cette alternative une princesse de sang royal nommée *Mama- Ciboca* fit si bien par ses trames et son adresse qu'elle fit monter sur le trône son fils *Rocca*, jeune homme de 20 ans, si beau et si vaillant que ses admirateurs l'appelèrent *Inca*, c'est-à-dire maître, comme les Arabes qualifièrent du titre de *Cid*, qui dans leur langue a la même signification, le beau et intrépide Rodrigo de Bivar. Ce titre d'inca fut adopté plus tard par les héritiers du trône du Pérou.

XCI. — *Inca-Rocca* régna 40 ans et mourut septuagénaire.

Le jeune Rocca sortit de la caverne de Chingana, près de Cuzco, et se présenta aux Indiens comme véritable fils du Soleil, cherchant à les convaincre de son origine céleste, et sa mère, la rusée Mama-Ciboca, lui fut pour cela d'un grand secours. Le jeune prince fit tout pour corriger les mœurs; il ordonna de châtier la sodomie par le feu, et afin de donner à ses sujets l'exemple des vertus conjugales, il épousa sa sœur *Mama-Cora*; son exemple se propagea bientôt au point que le lendemain de son mariage six mille personnes se mariaient. Ensuite il déclara la guerre aux caciques, ses voisins, qui refusaient de lui obéir, ne le considérant pas comme fils du Soleil. Il vainquit le roi de Huan-Carama, celui de Andahuaylas, celui d'Huillcas, et rentra triomphant à Cuzco. Il voulut que le Soleil fût adoré comme le premier des dieux, et

promulgua plusieurs ordres relatifs à la religion et à l'état militaire.

XCII. — *Inca-Hualloque-Yupanqui*. Il prit pour femme sa sœur *Mama-Chahua*. C'est de son frère Manco-Capac que descend la famille des *Raucas-Panacas*.

XCIII. — *Inca-May-Tacapaca*. Il contracta mariage avec sa sœur *Mama-Tanca-Riachu*. Son jeune frère *Aputaca* fut la souche de la famille des *Illochibainin*, et le second de ses fils *Putano-Uman*, la souche des *Uscamaytas*.

XCIV. — *Inca-Capac-Yupanqui*. Il épousa sa sœur *Mama-Corilpa-Ychaca*, dont il eut quatre fils : *Sinchi-Rocca-Inca*, *Apoc-Colla-Unapiri*, *Apu-Chancay* et *Chima-Chavin*, d'où sont issus les *Apu-Maytas* de Cuzco.

Son frère *Putano-Uman* conspira contre lui; mais l'Inca prévenu fit enterrer vivant le traître, et jeter les autres conjurés dans une fosse pleine de serpents, de tigres et de lions.

XCV. — *Inca-Sinchi-Rocca* vécut 90 ans. Il fit choix pour épouse de sa sœur *Mama-Micay*. Il défit dans un combat acharné, à une lieue de Andahuaylos, le roi des Canchas, et entra triomphalement à Cuzco avec une pompe inouïe.

Il eut quatre fils : *Mayta-Yupanqui*, *Mayta-Capac*, *Huaman-Tacsi* et *Huiraquira*, souche des *Huiraquiras*.

XCVI. — *Inca-Yahuar-Huaccac*, ou bien *Mayta-Tupanqui*. De son union avec sa sœur *Mama-Cochaquiela*, il eut six fils : *Huiracocha*, *Paucariali*, *Pahuac-Huallpamayta*, *Marcayutu*, *Yupa-Paucar* et *Cincar-Rocca*, duquel descendent les *Aucay-Lipaunacas*, et qui soumit les Chancas.

Cet Inca souffrit toute sa vie d'une ophtalmie qui faisait paraître ses yeux toujours en feu, ce qui fit dire à ses sujets qu'il pleurait du sang et le fit nommer *Yahuar-Huaccac*.

XCVII. — *Inca-Topa-Yupanqui*, nommé *Huiracocha* pour ses hauts faits extraordinaires, vécut 75 ans, en régna 45. Il se maria avec sa sœur *Mama-Runtucay*, et fit une campagne au Chili; il y installa pour gouverneurs deux de ses neveux, et fit contruire une grande route de Chirihuanos au détroit traversant tout le Chili. De là, il se porta vers le nord, subjugua les Indiens des Canaries, ceux de Quito, les Atarunos, les Sichos, les Lampatos; et plus loin les Chonos, les habitants de la province de Guayaquil, et les caciques de l'île de Puna, et enfin les Chimus à son retour à Cuzco. Il répara le temple de Pachacamac, et son règne fut

remarquable par de grands tremblements de terre et deux éruptions des volcans de Quito, l'une en face de Paucallo, l'autre en face des monts Oyumbicho.

XCVIII. — *Inca-Topa-Yupanqui* II régna 20 ans et atteignit la cinquantaine. Il prit pour femme sa sœur *Caya-Mama-Ocho*, et soumit de nouveau les Chimus révoltés, en les privant des eaux nécessaires pour arroser leurs terres.

XCIX. — *Inca-Inticusi-Huallpa*, connu aussi sous le nom de *Huayna-Capac*, à cause de sa grâce et de sa prudence. Après avoir contracté mariage avec sa sœur *Coya-Rahua-Ozollo*, il marcha contre la province de Chachapoyas, embarqua des troupes par la rivière de Moyobamba, et anéantit pour ainsi dire la nation des Palcos. Peu de temps après, il dompta les Indiens de la rivière de Quispo, commandés par une femme nommée *Quilago*. Enfin, après une lutte obstinée, il mit complétement en déroute le cacique de Coyambo aux bords du lac Yahuarcocha.

C. — *Inca-Inticusi-Huallpa-Huascar*. Montesinos affirme que le nom de Huascar fut donné à cet Inca par sa nourrice, et il déclare apocryphe le récit de Garcilasso et des autres historiens, au sujet de la chaîne d'or qui fut fabriquée en mémoire de sa naissance.

CI. — *Inca-Huaypar-Titu-Yupanqui-Atahuallpa*. Montesinos fait dériver le surnom de ce prince des mots : *atahu*, vertu, force, et *allpa*, bon, suave.

D'après cet exposé, on voit que l'œuvre de Montesinos se prête à l'analyse. On remarque tout d'abord que la base sur laquelle l'auteur a placé son histoire, c'est-à-dire l'identité du Pérou avec le pays d'Ophir, et les rapports continuels de l'Arménie avec le nouveau monde, est une hypothèse gratuite, et seulement l'expression des recherches historiques des auteurs espagnols qui se sont occupés, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, de la découverte de l'Amérique.

D'un autre côté, les mémoires de Montesinos offrent tant de contradictions, tant d'erreurs chronologiques et d'incorrections palpables, que ce n'est qu'en tâtonnant et avec une extrême défiance qu'il est possible de faire usage de semblables documents. Malgré la vaste érudition de l'auteur et les innombrables détails qu'il a pu recueillir pendant un long séjour au Pérou, le cadre de son histoire ne saurait être adopté à la légère, et la succession des monarques péruviens paraît bien arbitraire. Et cependant, vers la fin, les récits de Montesinos prennent un

caractère d'authenticité qui l'emporte sur ceux de Garcilasso de la Vega; enfin, quels que soient leurs erreurs et leurs défauts, ces mémoires forment un élément important de la littérature historique du Pérou.

Maintenant il nous reste à parler d'un troisième ouvrage sur les antiquités péruviennes, de l'*Histoire de la conquête du Pérou*, par un auteur américain d'un haut mérite, W. H. Prescott, qui, ayant l'avantage immense d'avoir sous la main plus de matériaux que tout autre historien, et en les employant avec le jugement et l'élégance qui lui sont propres, nous trace de main de maître, avec une méthode parfaite et des couleurs brillantes, un tableau animé de l'état du Pérou avant la conquête, du degré de civilisation de la nation sous la dynastie des Incas, et de la forme de gouvernement de ces souverains. Nous regrettons infiniment que tant d'anciens manuscrits qui jettent une si vive lumière dans la nuit de l'histoire péruvienne nous soient connus uniquement par les citations de Prescott, et nous avons la certitude que les archéologues et les antiquaires liraient avec un intérêt immense les récits de Sarmiento, d'Ondegardo, de Betanzos, de même que les mémoires anonymes sur la découverte et la conquête; enfin les détails relatifs aux inscriptions, médailles, raretés, etc.

Au premier chapitre de cet ouvrage, nous avons exposé avec quelques détails notre pensée sur le grand réformateur péruvien, connu traditionnellement sous le nom de *Manco-Capac*. Il est incontestable qu'il existait au Pérou, avant son apparition, un certain degré de civilisation; mais il reste, pour voir clair dans ce problème, qui peut-être ne sera jamais résolu, à trouver l'origine de cette civilisation; était-elle un résultat successif et progressif de l'esprit des nations aborigènes? Etait-elle plutôt transplantée d'un autre sol? Ce qui est constant, c'est que cette civilisation allait à grands pas vers son déclin avant l'ère réformatrice. La suprême habileté et la connaissance exacte du terrain sur lequel il allait édifier, engagèrent le réformateur à prendre pour base la civilisation déchue; et voilà comment nous trouvons, principalement dans le culte, des éléments hétérogènes, mêlés et non fondus; preuve, d'ailleurs, incontestable pour tout observateur attentif et profond, de la sagesse de celui qui sut les unir si habilement; tandis que l'organisation parfaite de la monarchie et ses libres progrès démontrent la simplicité et l'adresse qui présidèrent à la formation de ses lois politiques et religieuses.

L'opinion générale est que les Incas descendent immédiatement

de Manco-Capac. Toutes les traditions rapportent que ce personnage se distinguait des indigènes par sa physionomie et la clarté de son teint; et quoique la plupart des historiens attribuent à tous les Incas ces qualités personnelles, rien n'est bien avéré à cet égard; mais nous savons positivement que certains voyageurs modernes ont été dans l'erreur en prétendant que les descendants de la famille royale diffèrent des autres Indiens par leur aspect physique. Des recherches exactes et récentes nous prouveraient que les Incas ne tiraient pas leur origine du législateur que nous avons cité (Manco-Capac, ou autre) par succession de race, mais d'une famille indigène élevée à la dignité royale par le réformateur étranger. Suivant cette hypothèse, Inca-Rocca fut le premier autocrate indien et la souche de l'*Ayllo* des monarques péruviens. Nous savons que cette question ne sera probablement jamais dégagée de son obscurité: mais cette opinion est dictée par une étude critique de l'histoire qui nous commande une foi aveugle à la tradition, et qui s'efforce de pénétrer dans la liaison des causes et des effets historiques.

Les traditions des Indiens et les opinions des historiens diffèrent essentiellement sur l'origine des Incas et sur leur arrivée au Pérou: quelques-unes, par leur vraisemblance et leur simplicité, satisfont l'esprit, en quelque sorte; tandis que d'autres, par leur ridicule, leur arbitraire et leur défaut de probabilité historique, ne méritent pas d'être appréciées et choquent à première vue. Telle est l'idée de faire d'un marin anglais le législateur du Pérou. Il n'est pas hors de propos de rappeler l'origine de cette assertion, ne fût-ce que pour montrer jusqu'où peuvent égarer l'absence de jugement ou la manie d'originalité. Il y a huit siècles, un marin anglais fit naufrage sur les côtes du Pérou; un cacique le trouva au bord de la mer, lui demanda qui il était, et le naufragé répondit dans sa langue « Englishman, » mot que le cacique répéta avec sa prononciation quichire, disant: *Ingasman*; et l'Anglais étant de bonne mine, le cacique ajouta en s'adressant à ses amis: *Ingasman-Capac* (le superbe Anglais), et depuis l'étranger conserva le nom d'*Ingasman-Capac*, qui plus tard se convertit en *Inga-Manco-Capac*. Il suffit de citer ce conte apocryphe et ridicule pour montrer la pauvreté et la nullité de la synthèse historique que l'on voudrait fonder là-dessus. S'il faut en croire certains auteurs, ce serait de même aux Anglais que serait dû le rétablissement de la monarchie péruvienne (1); en

(1) *Gualtero Ralegh*, dans son *Voyage à la Guyane*, (fol. 97, pag. 8 de l'*Amé-*

effet un certain D. Antonio affirme (1) qu'au nombre des prophéties conservées dans le temple principal de Cuzco, et relatives à la destruction de l'empire, il en était une qui affirmait que les Incas seraient de nouveau replacés sur le trône par une nation qui viendrait d'un pays nommé *Inclaterra*. Il est inutile d'ajouter qu'une semblable prophétie n'exista jamais, et que ce n'est là qu'un tissu de grossières impostures.

La période éminente de la dynastie des Incas est le règne de Huayna-Capac; il mourut sept ans avant la venue des Espagnols, après avoir gouverné durant un demi-siècle. Les événements militaires et civils d'un si grand souverain sont dignes de trouver une plume éloquente, et sa biographie, établie avec la circonspection nécessaire, ferait mieux ressortir l'histoire ancienne du Pérou que tant de mémoires, de récits et de commentaires entassés dans une infinité de volumes pleins d'erreurs, de fables et de contradictions. Le sceptre de Huayna-Capac éleva l'empire au plus haut point de grandeur et de prospérité; il s'étendait depuis le rio Andasmayo, au nord de Quito jusqu'au rio Maule, au Chili, en d'autres termes il embrassait un espace de plus de 40 degrés géographiques ou 800 lieues, — ce qui est supérieur de quelques degrés à la plus grande étendue de l'Europe. — Limité dans toute sa longueur occidentale par l'océan Pacifique, il allait jusqu'aux pampas de Tucaman au sud-est, et jusqu'aux fleuves d'Ucayali et de Marañon au nord-est. Ce vaste empire ne contenait que 10 ou 11 millions d'habitants, nombre qui décrut rapidement après la conquête; en 1580, le cens général ordonné par Philippe II et fait par l'archevêque Louiza, ne constata pas plus de 8,280,000 âmes (2). La population diminua encore avec le temps au moins de la moitié; et en général on peut admettre que les vallées de la côte péruvienne n'ont aujourd'hui que la dixième partie, et peut-être moins, des

---

rique de Théodore Bry); voir encore la préface de la seconde édition des *Commentaires* de Garcilasso de la Vega, écrite par D. Gabriel de Cardenas, 1723.

(1) *Deum ego testor, mihi à Don Antonio de Berreo affirmatum, quemadmodum etiam ab aliis cognovi, quod in præcipuo ipsorum templo inter alia vaticinia, quæ de amissione regni loquuntur, hoc enim sit, quod dicitur fore ut Ingæ sive imperatores et reges Peruviæ ab aliquo populo, qui ex regione quadam, quæ Inclaterra vocetur, regnum suum rursus introducantur.*

(2) Le calcul du père Cisneros, en 1579, s'élève à 1,500,000 habitants, en ne comprenant que les tributaires; et M. de Humboldt s'est trompé en prenant ce nombre pour la totalité des habitants du Pérou.

habitants au temps des Incas. La vallée de Santa, par exemple, avait 700,000 âmes ; aujourd'hui on n'en compte pas 1,200. Suivant le père Melendez, peu après la conquête, la paroisse d'Aucallama (province de Chancay), contenait 30,000 individus tributaires, c'est-à-dire des hommes au delà de 18 à 20 ans : maintenant on y trouve 425 habitants, dont 320 esclaves.

Nous terminerons ces considérations en faisant des vœux sincères pour que l'histoire ancienne du Pérou rencontre un écrivain aussi éminent que celui qui devait échoir, dans M. Prescott, à l'histoire de la conquête. Puisse un gouvernement véritablement patriotique se prêter à l'accomplissement d'une œuvre aussi importante !

CHAPITRE IV.

Système de gouvernement et institutions politiques des Incas.

Notre but n'est pas d'exposer en détail tout ce qui touche au gouvernement et à l'administration du territoire antique du Pérou ; mais pour plus d'intelligence des chapitres à venir, nous devons offrir à nos lecteurs un cadre abrégé de l'organisation politique de l'empire des Incas.

L'autorité des monarques péruviens dépassait, comme nous l'avons déjà fait entendre dans le chapitre précédent, l'autorité des plus grands rois du monde. Leur volonté était la suprême loi ; nul conseil d'État, nul ministre ou institution quelconque n'était là pour limiter le pouvoir du souverain ; et si quelques-uns avaient coutume de recourir à l'expérience des anciens, c'était uniquement par déférence ou dans un but d'utilité particulière et nullement en vertu d'une loi organique de la dynastie. L'Inca était maître de la vie et des biens de ses sujets, et on le regardait dans son vaste empire comme l'arbitre souverain de tout ce qui respirait dans l'air ou dans les eaux. « *Les oiseaux même suspendraient leur vol, si je le voulais,* » disait aux Espagnols Atahuallpa dans son langage hyperbolique.

D'autre part, les monarques du Pérou, en leur qualité incontestée de fils du Soleil et issus en ligne directe de Manco-Capac, étaient grands-prêtres et oracles en matière de religion. Ainsi, réunissant les pouvoirs législatif et exécutif, chefs suprêmes dans la guerre, monarques absolus dans la paix et prêtres vénérés

dans les fêtes religieuses, ils exerçaient le plus vaste pouvoir qui puisse être attribué à un homme ; ils réalisaient en eux le double rôle de pape et d'empereur, et ils pouvaient s'écrier avec plus de raison que Louis XIV :

« *L'État, c'est moi.* »

On pourrait caractériser la forme du gouvernement des Incas par ces mots : autocratie, théocratie. A les voir investis d'un tel pouvoir, on ne doit pas s'étonner de l'obéissance aveugle qui leur était prêtée par leurs sujets, et de l'humilité profonde avec laquelle on approchait de leur personne. Il y a plus, l'origine céleste de l'Inca faisait qu'on lui obéissait non-seulement comme à un monarque absolu et à un prêtre vénéré, mais comme à un Dieu ; sa personne était sainte ; ses restes, une relique sacrée ; sa mémoire conservée religieusement.

Ce respect inné fut augmenté par des lois sévères. Ainsi les grands de l'empire n'osaient paraître chaussés en présence de l'Inca ; les plus hauts seigneurs venaient à la cour avec un ballot vil en signe de soumission, et le peuple avait à se déchausser et à se découvrir aux abords de la rue où était le palais. Les autres membres de la famille royale avaient part à la vénération de tous, moins cependant que le monarque et son auguste épouse ; celle-ci avait droit au plus profond respect, après l'Inca.

Ce respect sans bornes n'empêchait pas, au dire de Garcilasso de la Véga, le gouvernement des Incas d'être paternel, et tous les membres de la dynastie, sans exception, étaient pleins d'une tendre sollicitude pour leurs sujets ; oubliant leur rang, ils ne dédaignaient pas de se mêler à eux ; ils s'informaient de la condition des classes inférieures, veillaient à ce qu'elles fussent à l'abri du besoin, et que tous enfin pussent goûter autant que possible la joie et l'abondance. De même, à l'époque de certaines fêtes religieuses, le souverain daignait y présider en personne ; il offrait à la noblesse des banquets où, selon l'usage des Européens, ils buvaient à la santé des personnes qui leur étaient le plus chères : usage vraiment extraordinaire et qu'on rencontre avec surprise chez les Indiens de l'Amérique. Les Incas avaient encore l'habitude de voyager dans leurs Etats, pour voir de leurs propres yeux ce qui se passait, pour écouter les plaintes, et pour décider sur les questions que les tribunaux avaient à leur soumettre. De toutes parts on accourait avec empressement contempler un moment son souverain ; et quand il venait à écarter les rideaux des *andas* ou palanquins dans lesquels il voyageait, afin de s'offrir aux regards de la multitude, tels

étaient les cris avec lesquels elle le félicitait et appelait sur sa tête les bénédictions du ciel, que l'ébranlement de l'air tuait les oiseaux dans leur vol (1). Plutarque affirme, sans plus de vraisemblance, que cet effet prodigieux eut également lieu en Grèce, quand le héraut proclama la liberté des habitants de ce pays. Les endroits où le monarque daignait s'arrêter étaient religieusement vénérés, et ils se transformaient en pèlerinages où accouraient les habitants animés d'une vraie dévotion; on les montrait avec le même respect que les moines du Saint-Sépulcre montrent les lieux consacrés par la présence du Sauveur.

L'Inca, à l'exemple des monarques de l'Orient, possédait un nombre illimité de concubines, mais une seule femme légitime, nommée *Coya,* prise entre ses sœurs. Cet inceste pourra révolter notre code de morale : il était pourtant la conséquence naturelle de l'idée que se formaient les Indiens de leur monarque, être surnaturel, fils du Soleil, ne devant s'allier en aucune sorte à la boue dont est pétri le reste des mortels. L'inceste, d'ailleurs, pour des raisons probablement analogues, avait force de loi dans plusieurs dynasties de l'Orient : tels furent les Lagides d'Egypte. Cette concentration du sang d'une même famille, et l'absence de tout élément étranger, devait nécessairement imprimer une physionomie à part à la famille régnante, et augmenter ainsi le respect, disons mieux, l'idolâtrie des peuples.

Tous les enfants mâles (2) portaient le nom d'*Inca*, une fois mariés; sinon, on les appelait *Auqui*. Voulait-on désigner le monarque régnant, sans dire son nom, on disait : *Capac-Inca* (le roi unique); la reine était connue sous le nom de *Coya;* les femmes de sang royal avaient le titre de *Pallas* lorsqu'elles étaient mariées, de *Nustas* avant ce moment. Le nom de *Mamacunas* ou *Shĭpa-Coyas* était réservé aux concubines qui n'étaient pas de sang royal. Le sceptre appartenait au fils aîné de la *Coya*, ou reine légitime, sceptre qui passa sans interruption, suivant Garcilasso, de père en fils durant la période florissante de la dynastie impériale.

La cour du souverain se composait de nombreux personnages

---

(1) *Sarmiento*, Relacion MS. cap. X (vid. *Prescott*, 1. c., pag. 16, nota).

(2) Garcilasso avance dans ses *Commentaires*, part. 1, chap. XXXI, liv. I, de la manière la plus formelle, que les descendants des Incas, par les femmes, ne portaient pas ce nom : ce qui ne l'a pas empêché de l'usurper lui-même, tout fils d'une *palla* qu'il était.

d'un rang plus ou moins élevé. Immédiatement après le monarque venaient les enfants, les grands de premier ordre et les seigneurs les plus distingués. Puis venaient les chambellans et les officiers du palais, membres des familles nobles du royaume; enfin les *curacas*, ou gouverneurs des provinces conquise . En dehors de ceux que nous venons d'énumérer se trouvaient les astrologues, les *amautas* ou savants, les poëtes, les grands officiers, les adjudants, une garde d'honneur, des serviteurs de plusieurs classes, et encore d'innombrables *chasquis*, courriers toujours prêts à partir à un signe du souverain, soit pour affaires d'Etat, soit pour affaires toutes particulières, par exemple lorsque celui-ci voulait manger de la marée fraîche, venant de 200 lieues de distance (1). Qu'on ajoute à cela le harem du monarque, qui compta aux jours de gloire jusqu'à 700 femmes, lesquelles avaient tcutes nombre d'esclaves. Garcilasso affirme que certains Incas laissèrent plus de 300 descendants directs. Il ne faut donc pas être surpris que la cour de Capac-Inca se soit composée de plus de 8,000 personnes.

Comme en Europe, l'aristocratie péruvienne était due à la valeur personnelle et à la parenté avec le souverain. Elle se divisait en cinq ordres :

I. — L'ordre des Incas de sang royal issus du même trône que le souverain. Cet ordre, le plus important de tous, se subdivisait en plusieurs branches; chacune d'elles procédait de sang royal, et toutes aboutissaient au diviu fondateur de l'empire.

II. — L'ordre des Incas privilégiés, c'est-à-dire les descendants des principaux vassaux du premier Inca; ils jouissaient exclusivement du droit de porter ce titre.

III. — L'ordre des seigneurs appartenant à des familles distinguées par leurs richesses, leur courage, leur science ou tout autre mérite de leurs ancêtres.

IV. — L'ordre des personnes revêtues des premières dignités.

V. — L'ordre des prêtres.

Les seigneurs de sang royal étaient élevés par les *amautas*,

---

(1) On observait encore un peu alors l'usage antique, qui consistait en ce que le chasqui ou courrier reçût de son cacique, de son *paroco* (prêtre) ou de son alcade, un certain nombre de coups de fouet, châtiment qu'eux-mêmes imploraient afin de ne pas s'arrêter en chemin dans les fêtes ou les lieux de repos.

qui les préparaient au *huaracu*, cérémonie analogue à celle des chevaliers au moyen âge. A l'âge de seize ans, ils étaient examinés à Cusco dans une maison du quartier de *Collcampata;* les juges étaient des Incas recommandables par leur âge et leur expérience. Les candidats devaient connaître les exercices athlétiques du guerrier, et faire preuve à la lutte et à la course de leur force et de leur agilité. Ils devaient encore combattre en bataille rangée; et bien que les armes ne fussent pas effilées, plus d'une fois il en résulta des blessures et même la mort. Il leur fallait de plus jeûner durant plusieurs jours, marcher pieds nus, dormir sur la terre, être vêtus pauvrement et affronter maintes privations, tant pour se faire aux fatigues de la guerre que pour comprendre la misère et y compatir. Ces épreuves subies, on présentait le novice à l'Inca régnant. Il lui perçait le bout des oreilles avec une aiguille d'or, qu'il gardait jusqu'à ce que l'ouverture fut assez grande pour recevoir les énormes pendants, distinctifs de son rang, sortes d'anneaux d'or ou d'argent, si massifs et si lourds, que l'oreille en était démesurément allongée et prenait des proportions énormes, pour nous affreuses, pour les Péruviens le comble de la beauté et de la distinction. Les Espagnols, choqués de cette difformité, donnèrent le nom d'*orejones* (grandes oreilles) à ces nobles qui exerçaient les premières charges de l'Etat, tant civiles que militaires (1).

Le terme de *Peru* n'était pas connu des indigènes. Suivant Garcilasso, il signifie *rio* (rivière), mot qui, prononcé par un des naturels interrogé par les Espagnols, donna lieu à une méprise, à la suite de laquelle on donna au vaste empire des Incas le nom qu'il a de nos jours, les compagnons de Pizarre s'étant imaginés que les habitants l'appelaient ainsi. Montesinos, plein de son idée que le Pérou est l'antique Ophir, où Salomon puisait tant de trésors, soutient que *Peru* n'est qu'une corruption d'*Ophir.* Quoi qu'il en soit, il est constant que le nom par lequel les sujets des Incas désignaient tous les Etats au pouvoir de leurs souverains était *Tahuantisuyu*, qui veut dire *les quatre parties du monde.* Le pays se partageait en quatre provinces d'égale dimension : la province du sud avait nom *Collasuyu;* celle du nord, *Chinchasuyu*, celle de l'orient, *Antisuyu*, et celle de l'occident, *Cantisuyu.* A chacune des quatre provinces aboutissait une route partant de Cuzco, capitale ou centre de la monarchie péruvienne. A la tête de chacune d'elles était un vice-roi ou gouverneur qui

(1) Garcilasso de la Vega, *Com.* part. 1, liv. VI, chap. XXIV, XXVIII.

commandait avec un ou plusieurs conseillers. Chaque province était divisée en plus ou moins de départements, non en raison de la grandeur du territoire, mais du nombre de ses habitants.

C'était peu. Les Incas, voulant améliorer l'administration et rendre l'inspection plus facile, imaginèrent un système de subdivision d'une extrême simplicité. D'après ce système, la population du pays était partagée en décuries sous les ordres d'un décurion; dix décuries obéissaient à un centurion; dix centuries ou mille habitants avaient pour chef un officier supérieur, et cent centuries ou dix mille hommes formaient un département avec son gouverneur. Le décurion avait pour mission de veiller aux besoins de ceux qui étaient sous ses ordres, de rendre compte au gouverneur, de dénoncer le moindre délit au chef supérieur, qui infligeait le châtiment. Plus le délit était grand, plus forte était la peine, et plus haut placé était celui qui devait prononcer la sentence. Tout chef d'une grande ou d'une petite section qui ne remplissait pas rigoureusement son devoir encourait une peine sévère et la destitution. Afin de s'assurer si chacun s'acquittait de son emploi, l'Inca avait coutume d'envoyer des inspecteurs dans tout le royaume. Les délits étaient châtiés presque immédiatement après l'accusation par le décurion; toute cause devait être jugée cinq jours au plus après avoir été portée devant le juge, et l'arrêt une fois prononcé il n'y avait point appel. Chaque juge, depuis le décurion jusqu'au gouverneur, était dans l'obligation de faire tous les mois à son supérieur un rapport détaillé de ce qui s'était passé dans sa section, et l'Inca recevait des vice-rois un résumé du plus important. De cette manière le souverain, placé au centre de ses Etats, pouvait voir aux dernières extrémités, réviser et rectifier le moindre abus qui se serait glissé dans l'administration de la justice. Ce système exigeait un million d'employés; vice immense, quels que soient les avantages qu'il pût offrir sous d'autres rapports.

Ce mode d'administration n'est pas sans analogie avec les idées de certains publicistes européens du siècle dernier et du nôtre, connus sous le nom de socialistes; mais il est une autre ramification réalisant presque complétement certaines idées sociales de l'époque qui font abstraction en quelque sorte de la liberté, idole de nos pères, et l'immolent à je ne sais quelle égalité fraternelle, et à la satisfaction sûre et entière des besoins matériels. L'égoïsme sec et farouche, source de tant de maux, et la misère universelle qui ronge et abâtardit la grande partie des masses, pourraient seuls excuser ce système monacal qui opère avec les hommes

comme fait le savant avec des quantités homogènes, et qui les dépouille de leur liberté, en d'autres termes de leur individualité et de l'expansion de leur être.

Ce n'est que sous un gouvernement autocratique, sous un monarque qui est à la fois chef absolu et pontife vénéré, et avec une population essentiellement soumise et agricole, que le socialisme péruvien était possible.

Toute terre propre à la culture était divisée en trois parties : une pour le Soleil, une pour l'Inca, une pour le peuple. Tout Péruvien recevait un *topu* de terre, assez pour produire le maïs nécessaire à la nourriture d'un homme marié sans enfants. En avait-il, il recevait pour chaque garçon un *topu* de plus, et pour chaque fille un demi-*topu*. Quand un enfant se mariait, il recevait du père le *topu* qui lui avait été adjugé à sa naissance.

Pour labourer les terres, on suivait un ordre invariable : d'abord on labourait les terres appartenant à la divinité protectrice ; puis on passait aux terres des vieillards, des malades, des veuves et des orphelins, et à celles des soldats occupés au service actif, dont les femmes étaient considérées comme veuves. Ceux qui manquaient de grain pour la semence en recevaient des dépôts royaux par les soins du décurion. Le peuple se mettait ensuite à labourer ses propres terres, chacun la sienne, mais avec l'obligation de venir en aide à son voisin, si l'exigeait la charge d'une nombreuse famille ou autre circonstance analogue ; coutume fraternelle, continuée de nos jours par les Indiens du Pérou. Venait ensuite le labourage des terres du curaca, et enfin de celles de l'Inca. Toute la nation se mettait à l'œuvre comme pour une fête, avec les plus grandes démonstrations de joie, chantant des hymnes populaires, assez semblables aux romances espagnoles, où étaient célébrés les hauts faits et les nobles souvenirs de la dynastie impériale. Ces chants rendaient la tâche plus douce, soit par l'ivresse morale qu'ils produisaient, soit parce qu'on travaillait en cadence, comme les soldats règlent leur pas au son mesuré du tambour. Le refrain était presque toujours le mot *hailli*, qui signifie triomphe. Garcilasso rapporte que nombre de ces hymnes étaient chantés par les Espagnols, qui les trouvèrent fort à leur goût.

Les Péruviens amendaient les terres au moyen des matières fécales, principalement avec les excréments humains, qu'ils amassaient et faisaient sécher ; ils les employaient à l'état de poudre après les semailles. Dans certaines provinces on se servait de la fiente de lamas, d'alpacas, de huanacos et de vigognes. Les

provinces maritimes mettaient à profit, comme engrais, les restes de poissons secs, et le *huano* ou fiente des oiseaux. La sagesse des Incas se montrait même dans ces moindres détails : « Chaque » île, dit Garcilasso, était assignée à telle ou telle province, et » si l'île était grande, elle était pour deux ou trois provinces. » Des bornes étaient placées afin que ceux d'une province n'en- » trassent pas dans le district d'une autre; on répartissait ensuite » d'une manière plus précise : on donnait à chaque village sa » part, à chaque habitant la sienne; on mesurait la quantité de » fumier nécessaire à chacun; et, sous peine de mort, l'habitant » de tel village ne pouvait s'approprier le fumier d'un autre, » parce que c'eût été un vol; de même il ne pouvait, dans le lot » qui lui était échu, prendre au delà de la taxe évaluée propor- » tionnellement à ses besoins. Le surplus enlevé était châtié » comme délit. »

La distribution de la nation telle que nous l'avons indiquée avait plus d'avantages; elle rendait plus facile l'administration de tout le pays ; elle cimentait tous les rapports de l'État, lui donnait l'unité, en ce qu'on pouvait la moraliser d'un coup d'œil, et présentait le compte le plus exact du plus ou du moins dans la population. Par la répartition égale du terrain, les Incas évitaient le paupérisme, cette plaie terrible qui ronge les États d'Europe. L'oisiveté était impossible au Pérou, car chacun avait son travail forcé ; il n'y avait pas non plus de nécessiteux, et l'égale répartition des biens faisait pencher le gain pour le plus actif et le plus habile.

La méthode qui précède facilitait au plus haut point la perception de l'impôt. De vingt-cinq à cinquante ans d'âge, tout Indien était tributaire. Etaient exempts de cette charge les personnes issues du sang royal, tous les chefs et juges, jusqu'au centurion, les *curacas* et leurs parents, tous les employés subalternes, tant que durait leur emploi, les soldats au service actif, les prêtres, les ministres du temple du Soleil, et enfin tous les infirmes, estropiés ou malades.

Le tribut, c'était le travail personnel. Chaque tributaire était dans la nécessité de travailler pendant les jours ou les semaines consacrés au Soleil ou à l'Inca, chacun suivant ses moyens : le laboureur cultivait les terres du monarque ; le tisserand tissait les robes et les vêtements pour la cour et les dépôts de l'État; les orfévres faisaient des idoles ou des vases pour les temples ; les potiers, des vases à l'usage de l'Inca, etc. Mais les matériaux étaient à la charge de l'État, qui s'imposait également les frais

de subsistance du tributaire pendant la durée de son travail. Tous les grands ouvrages, toutes les entreprises colossales d'utilité publique incombaient aux tributaires : ils étaient chargés de construire les temples, les grandes routes, les ponts, les aqueducs destinés à arroser les terres ensemencées, les auberges pour les voyageurs, les palais pour les gouverneurs, les magasins de l'État ; ils devaient de plus veiller à la conservation et à la réparation de ces travaux, assister les voyageurs, les servir dans les *tambos*, faire le service de courriers, et faire paître les troupeaux appartenant à l'Inca et au Soleil. D'innombrables troupeaux de lamas et d'alpacas étaient répartis dans les *punas* de tout l'empire, et les agents auxquels ce soin était confié avaient un système à eux pour connaître d'une manière exacte le nombre des têtes de bétail à un moment donné.

Tout jeune Indien était tenu de suivre l'état ou l'office de son père, et il était interdit aux fils de plébéiens d'apprendre les sciences, apanage exclusif des classes nobles ; cette mesure avait pour but d'empêcher le peuple de s'enorgueillir ; seuls les *curacas* et les centurions pouvaient choisir une autre condition. Il était encore défendu de changer de demeure ; pour cela il fallait l'agrément des supérieurs, qui ne s'y prêtaient qu'exceptionnellement. Cependant, les Incas voulaient que les Indiens passassent, au besoin, par grandes fractions, dans les provinces lointaines, surtout les provinces récemment conquises ; ils voulaient en assurer l'obéissance par le mélange des races ; et ils avaient soin de les transporter sous des latitudes analogues, et de les maintenir dans leurs mêmes occupations.

Les lois politiques étaient concises et sages. Le père Blas-Valera, historien digne de foi, et dont les manuscrits ne furent pas sans fruit pour Garcilasso, cite les suivantes (Garc. *Com.* 1, liv. V, chap. XI, fol. 109) :

I. — *La loi municipale*, qui traitait des devoirs spéciaux à la juridiction de chaque nation.

II. — *La loi agraire*, qui traitait de la distribution des terres ; l'officier chargé de cet office se nommait *chacracamayoc*.

III. — *La loi commune*, qui comprenait les travaux auxquels devaient concourir tous les Indiens, par exemple, l'aplanissement des routes sous les ordres du *hatunnancamayoc* (directeur des chemins), la construction des ponts, sous les ordres du *chacacamayoc* (directeur des ponts) ; l'établissement des aqueducs et des

çanaux, sous les ordres du *yacucamayoc*, ou surintendant des eaux, etc.

IV. *La loi de Hermandad* (fraternité), qui traitait des secours mutuels à prêter pour le travail des terres et la construction des maisons.

V. — *La loi Mitachanacuy*, qui réglait les époques du travail des différentes provinces, des villages, des familles et des individus.

VI. *La loi économique*, comprenant les dépenses ordinaires et individuelles; elle prescrivait la simplicité dans les vêtements et dans les repas. La même loi ordonnait aux habitants de chaque village de prendre, deux ou trois fois par mois, leur nourriture ensemble et en présence de leur chef supérieur; de s'exercer à des évolutions guerrières ou populaires, afin de réconcilier les esprits, d'éteindre les haines et de faire régner la paix.

VII. — *La loi en faveur des invalides*, qui voulait que les estropiés, sourds, muets, aveugles, boiteux, perclus, décrépits et malades fussent nourris sur les fonds publics. Il était enjoint, par la même loi, de convier deux ou trois fois par mois ces invalides à des fêtes et banquets publics, afin de leur faire oublier en partie, au milieu de l'allégresse générale, leur malheureux état. Le *oncocamayoc*, ou directeur des malades, était chargé de l'exécution de cette loi.

VIII. — *La loi d'hospitalité* prescrivait les mesures à prendre pour fournir aux besoins des étrangers et des voyageurs dans les hôtelleries nommées *corpahuasis*, sous la surveillance des *corpahuasicamayoc*.

VIII. —*La loi domestique* réglait le travail individuel et attribuait aux enfants de cinq ans d'âge des travaux proportionnés à leur force et à leurs années; les infirmes devaient se rendre utiles dans la mesure de leurs facultés. Cette loi ordonnait aux Indiens de dîner et de souper les portes restant ouvertes, afin que les administrateurs de la justice pussent librement entrer chez eux. Il y avait des officiers appelés *llactacamayoc*, ou intendant des villages; ils avaient pour mission de visiter avec soin les temples, les édifices publics et les maisons particulières; ils veillaient au maintien de l'ordre, de la propreté, de la commodité; ils châtiaient, en les frappant aux bras et aux pieds, les gens malpropres et fainéants, et, au contraire, louaient publiquement

ceux qui se faisaient remarquer par leur élégance et leur propreté.

On ne peut le nier, de telles lois étaient de puissants moyens pour sauvegarder la morale et les vertus sociales de la nation; elles étaient vraiment paternelles, car elles faisaient de tous les citoyens une seule famille, dont les membres se prêtaient aide et assistance, et ce n'est pas sans raison que le comte Carli disait dans ses *Lettres américaines* (t. 1, p. 215), que l'homme *moral* du Pérou était infiniment au-dessus de l'Européen.

Le code des lois civiles était simple, les peines sévères, les maximes concises, entre autres celles-ci : *ama quellanquichu*, évite l'oisiveté ; *ama lluilanquichu*, tu ne mentiras pas ; *ama suacunquichu*, tu ne voleras pas ; *ama huachocchucanqui*, tu ne commettras pas l'adultère ; *ama pictapas huanuchinquichu*, tu ne tueras pas.

L'oisiveté était châtiée avec rigueur, et c'était une honte d'être puni pour ce vice. Le menteur était flagellé, et parfois condamné à mort. Il existait des peines sévères contre celui qui détruisait les limites; contre celui qui détournait l'eau destinée à arroser la *chacra* (propriété) d'autrui, au profit de la sienne ; contre celui qui endommageait les récoltes. Le voleur, l'homicide, l'incendiaire d'un pont étaient punis de mort, sans merci. Mais les châtiments les plus terribles étaient réservés à ceux qui manquaient à la religion ou à la majesté sacrée des Incas, ou à tout ce qui appartenait à leur personne. Le viol d'une fille du Soleil, l'adultère consommé avec une des femmes de l'Inca, étaient regardés comme des crimes si abominables que non-seulement l'on enterrait ou l'on brûlait vif le coupable, mais que ce dernier sort attendait sa femme, ses enfants, sa famille, ses domestiques, les habitants du lieu, et jusqu'aux troupeaux. La loi ordonnait en même temps que ses maisons fussent démolies, ses arbres coupés, son domaine changé en désert, afin qu'il ne restât pas vestige qui pût rappeler la mémoire d'un crime aussi horrible. Les peines portées contre les provinces rebelles à l'Inca n'étaient pas moins redoutables ; presque toujours elles étaient envahies et ravagées par les soldats ; et l'on égorgeait tous les hommes, sans excepter les enfants de l'âge le plus tendre.

Il nous reste à parler du système militaire des Incas. Tout Indien tributaire était tenu de servir un certain temps dans les armées royales, et quand il se trouvait libre, il retournait au pays et prenait part aux exercices militaires qui avaient lieu une ou deux fois par mois sous les ordres des centurions. C'était la même organisation, et telle que nous l'avons exposée pour

l'ordre civil, qui régissait l'ordre militaire : dix hommes obéissaient au *chuncacamayoc* (décurion) ; cinquante au *pichcachuncacamayoc* ; cent au *pachcacamayoc* (centurion) et mille au *huarancamayoc*. Cinq mille hommes se trouvaient sous les ordres du *hatun-apu* (capitaine-major), lequel avait avec lui un *hatun-apuprantin* ou capitaine en second. La moitié de ce dernier nombre était commandée par un *apu* (capitaine) ayant avec lui son *apuprantin* (lieutenant). Le *apusquipay* était général d'une armée entière, et son lieutenant-général portait le nom de *apus quiprantin*. Chaque division avait son *unanchacamayoc* ou enseigne, ses trompettes (*queppacamayoc*) ou ses tambours (*huancarcamayoc*). et l'armée entière portait l'étendard royal. Les bataillons étaient distingués par leurs armes dont nous parlerons plus tard.

Nous ne savons pas au juste combien de temps le soldat devait servir ; il semblerait que cela dépendait des circonstances. Si l'Inca était aux prises avec un ennemi acharné ou dans des pays malsains, il permettait à ses soldats de retourner tous les trois mois et même moins dans leur patrie, et les remplaçait par une nouvelle levée. L'Inca fournissait à ses soldats un uniforme de gros drap (*auasca*), des souliers de *pitahaya* (lin), et les armes. Il est inutile de dire que c'était la nation qui payait.

L'Inca était plein de précaution et de sollicitude pour les soldats en campagne. Dans presque tout l'empire se trouvaient, sur les grandes voies, de journée en journée, des dépôts d'armes et d'uniformes, et si bien approvisionnés que chacun de ces dépôts eût suffi à équiper complétement une armée. Les gouverneurs de provinces et les préposés des magasins royaux (*coptracamayoc*) étaient chargés de les tenir constamment au grand complet.

Lorsqu'elles traversaient une contrée amie, les troupes n'auraient pas osé commettre le moindre préjudice, et toute infraction à cet égard était punie de mort. Quelle différence entre les armées d'alors et les nôtres !

Quant aux provinces conquises, les Incas usaient de la plus grande bienveillance, à moins que l'obstination de ces provinces ne les forçât à recourir à des mesures sévères. Leurs efforts tendaient avant tout à incorporer à leurs Etats les contrées vaincues ; et ce but, ils l'ont, à de rares exceptions près, atteint mieux que tous les conquérants anciens et modernes de l'hémisphère oriental. Le vainqueur imposait au vaincu sa religion, son langage, son système de gouvernement, et la nécessité de recevoir un certain

nombre de ses sujets; mais, malgré cela, il savait en peu de temps gagner l'amour et la vénération des nouveaux peuples (1). A peine une ville était-elle rendue, l'Inca faisait porter à Cuzco son idole principale, il ordonnait d'adorer le dieu suprême, *Ticci-Huicarocha*, et faisait une loi aux prêtres d'enseigner le culte de la nouvelle divinité. En même temps il envoyait des amautas et des grammairiens enseigner au pays conquis la langue quichua, si l'idiome différait, avec ordre, et sous les peines les plus sévères, de faire apprendre à tous les enfants la langue générale du royaume. Le souverain était aussi dans l'usage d'amener à la capitale le cacique et tous ses enfants; tous étaient traités avec les plus grands égards et chargés des plus riches présents; au bout d'un certain temps, on rendait au père son ancienne dignité, on gardait ses fils pour ôtages à la cour, mais on leur donnait une excellente éducation, et on les comblait de largesses et de marques d'attachement. Comme il avait à cœur de se concilier la popularité des masses au pays annexé, l'Inca réduisait d'abord les tributs, et traitait avec une excessive libéralité les orphelins, les veuves, les invalides. Il envoyait en même temps ses divers officiers à la nouvelle province pour recenser et taxer tous les habitants par âge, famille et emploi. et ils étaient distribués conformément au système adopté dans le reste du royaume. Les jeunes Indiens étaient enrôlés sous l'étendard royal, et ceux qui demeuraient au pays étaient l'objet d'une sévère et continuelle vigilance, afin de pouvoir étouffer jusqu'à la racine tout germe possible d'insurrection. Et, en outre, comme dernière mesure de sécurité, les Incas désignaient des colonies de six ou dix mille hommes des provinces fidèles pour être incorporées aux provinces conquises, tandis qu'un nombre égal, distrait de ces dernières, était affecté à la province des colons; seulement on avait soin de choisir des climats, autant que possible, semblables. Ces colonies, appelées *mitimas*, jouissaient d'importants privilèges, par lesquels le monarque s'assurait de la soumission des vaincus.

L'histoire, assurément, ne garde pas le souvenir d'un gouvernement qui, par des moyens plus sages, soit parvenu à amalgamer aussi intimement des nations diverses et à en former un tout

(1) Les Incas traitaient ainsi les nations vaincues afin de ne pas les voir disparaître : politique adroite et conciliatrice qui devait et qui doit être adoptée par les Etats civilisés, au lieu d'avoir recours aux moyens odieux qui ne tendent qu'à les détruire.

aussi compact ; et l'on ne saurait trop admirer le système intéressant qui a pu fonder un des plus vastes empires qui aient existé dans la mémoire des hommes.

CHAPITRE V.

La langue Quichua.

Le superbe dédain des peuples civilisés appelle barbares toutes les langues qui, parlées par des nations moins civilisées, n'ont pas de littérature et de génie à part. Ainsi ont été jugées les langues américaines, qui toutes, comme nous le verrons bientôt, ont été classées au même rang. Bien qu'il soit généralement reconnu que les empires du Mexique et du Pérou ont surpassé en pouvoir et en civilisation les autres nations du nouveau monde, cependant, à notre sens, on a fait preuve de peu de justice envers ces nations ; l'apathie et l'orgueil des Européens a privé le monde scientifique et littéraire de nombreux trésors qu'eût apportés l'étude de ces monuments aujourd'hui détruits, et dont les restes, honneur des siècles passés, gisent dans une indigne poussière.

La meilleure preuve de cette vérité, c'est le peu de cas que l'on fait en général de l'étude des langues de ces deux pays ; et c'est chose inouïe que les personnes même qui en ont étudié avec plus d'ardeur l'archéologie, aient à peu près ou complétement négligé l'étude des idiomes que parlèrent des peuples jadis indépendants et forts. Et pourtant, c'est la langue qui renferme le premier élément archéologique, le monument unique de reconstruction, selon l'expression de Volney ; dans la langue est déposée et conservée toute l'essence d'un peuple.

La langue est comme une stratification montrant au savant, au philosophe qui en étudient toutes les faces, le caractère, la civilisation et les diverses phases historiques du peuple qui la parla. « Tant que les hommes seront obligés de se servir de paroles, il sera nécessaire de les peser, » a dit Mirabeau. Les modifications d'une langue indiquent le mouvement de la pensée, les sentiments, les aspirations et en même temps les coutumes nationales, fixes ou passagères. « Gardez-vous de considérer comme minutieux et stériles les éléments de l'alphabet, s'écrie Quintilien ; sondez-en les merveilleux replis, et il en surgira une foule de questions subtiles, capables non-seulement de

former les enfants, mais encore de féconder et d'instruire les savants les plus profonds. »

Pénétré de ces principes, nous ne croyons pas indigne de l'intérêt de nos lecteurs de tracer ici une rapide revue des rapports des langues américaines entre elles et du caractère propre de la langue quichua ; nous aimons à croire que le présent chapitre, où nous exposons le résumé de longues et laborieuses recherches sur le sujet qui nous occupe, ne sera pas le moins important de notre ouvrage.

En étudiant au premier chapitre les rapports des deux hémisphères entre eux avant l'arrivée de Colomb, une question s'offre naturellement aux personnes qui s'occupent de linguistique : quelle influence avaient les migrations venues de l'ancien continent sur les nations aborigènes de l'Amérique ? On peut répondre sans hésiter que cette influence était insensible, incapable de laisser aucun type à la langue ou d'orienter le philologue pour connaître la nature des races émigrantes. Faisant abstraction des irruptions effectuées au sein du continent américain, irruptions venues presque toujours du nord au sud, la majeure partie des migrations émanées de l'hémisphère oriental présentait un caractère pacifique, et les migrations de cette nature peu ou pas d'influence sur la langue du pays qui les reçut. A l'appui de cette vérité, nous citerons entre autres l'exemple des États-Unis dont l'idiome national n'est en aucune manière altéré par les nombreuses migrations hollandaises, allemandes et françaises affluant dans ses ports.

Se basant sur l'analogie de termes vagues et exceptionnels, des philologues ont prétendu que le continent américain fut peuplé par des Indiens d'Orient, des Malais, des Chinois et des Japonais ; d'autres, alléguant des preuves de même force, ont pensé que l'Amérique doit sa population aux habitants du Caucase, aux Carthaginois, aux Juifs et aux Irlandais ; d'autres encore affirment que cette origine doit être attribuée aux Scandinaves, aux indigènes de l'Afrique occidentale, aux Castillans et aux Basques (1).

(1) M. de *Castelneau* (tome IV de son *Expédition à l'Amérique du Sud* (Paris, 1851), au chapitre qui traite des antiquités de Cuzco, divise l'espèce humaine en trois races, blanche, rouge et noire, comme descendant des trois fils d'Adam et des trois fils de Noé. Après certaines considérations à l'appui de son opinion, il cite divers auteurs anciens et modernes, et conclut :

I. — Que les Indiens d'Amérique appartiennent à la race sémitique ;

L'analogie si importante entre les mots des langues américaines et les mots des langues de l'ancien continent, nous a porté à calculer approximativement la valeur numérique de la comparaison des deux idiomes. Le résultat a été un seul terme analogue pour le sens ou le son avec un autre terme d'un idiome de l'ancien continent, et cela entre huit ou neuf mille termes américains; encore pour les deux cinquièmes de ces mots il est nécessaire de forcer le son pour obtenir le même sens, comme nous pouvons le démontrer par quelques exemples empruntés aux philologues :

Ne, dans la langue des Cherques, *nahui* dans la langue quichua — l'œil.

Muts, dans la langue des Lesgos, *metztle* dans la mexicaine — la lune.

Nane, dans le copte, *neen* dans la langue des Abipones — bon.

Hosono, dans la langue indienne (Inde orientale), *acsi* dans la angue quichua — rire.

Fiote, dans la langue du Congo, *bode* dans la langue othomi (Mexique) — noir.

Zippen en langue celtique, *sapi* en quichua, — racine.

Il n'est pas douteux que certains termes, par la ressemblance du son et du sens, demandent une sérieuse attention; et cette ressemblance, combinée avec telles considérations historiques, nous offre parfois de graves révélations; de ce nombre, en passant sous silence bien d'autres exemples, est le mot quichua *inti*, le soleil, qui tire son origine évidente de la racine sanscrite (indh. *lucere*, *flagrare*, *flammare*), resplendir, et qui est identique avec le mot *indra*, le soleil, des Indiens orientaux. Le mot *inti*, qui avait dans la religion des anciens Péruviens une si importante

---

II. — Qu'ils descendent des Atlantes et font partie de la race rouge qui s'étendit à une époque lointaine sur une grande partie de l'ancien continent ;

III. — Que l'Amérique ne fut jamais pendant une longue suite de siècles privée de communication avec l'ancien monde.

Il se fonde sur des identités philologiques et sur d'autres observations ; il cite le rapport d'un Israélite qu'il rencontra à Santarem, sur les rives des Amazones ; il affirmait, dit-il, que dans les idiomes qui se parlent aux environs, il trouva plus de cinquante termes semblables à ceux des Hébreux ; assertion dont nous doutons, et qui de nos jours n'a pas la même importance que l'assertion en tout identique émanée au XVIIe siècle du juif Montesini, et que nous avons citée au chapitre Ier.

On ne saurait, de paroles vagues ni de coutumes et d'instruments particuliers, tirer des conséquences d'une telle importance.

signification, fut tiré du langage privé des Incas, et donne à entendre quels éléments contenait l'idiome des réformateurs du culte péruvien. Jusqu'à ce jour il n'a pas été possible de présenter des rapports satisfaisants entre les langues des Indiens barbares, principalement de l'Amérique du Sud, et les idiomes de l'hémisphère oriental, quoique le nombre extraordinaire des premières monte, suivant quelques philologues, jusqu'à deux ou trois mille, et suivant d'autres seulement à cinq cents et moins. Les efforts réitérés faits à cet égard n'ont pu amener un résultat sérieux, tant sont grandes les difficultés dont ce sujet est hérissé. Il est probable que le nombre réel doit se trouver entre les deux nombres précités. Dans le continent de l'Amérique du Sud, de l'isthme de Panama au cap Horn, il est question de deux cent quatre-vingt à trois cent quarante langues, dont les quatre cinquièmes se composent d'idiomes radicalement différents, et un cinquième de dialectes indépendants; les idiomes de l'Amérique centrale et septentrionale s'élèvent à plus du double. Suivant **Jefferson**, les langues radicales de l'Amérique, c'est-à-dire par rapport aux racines d'où elles dérivent évidemment, sont vingt fois plus nombreuses que les langues radicales d'Asie.

Que plusieurs idiomes américains reconnaissent une même source, c'est un point incontestable, bien qu'il ne soit pas toujours très-facile d'apporter les preuves de cette origine commune. Il faut pour cela considérer surtout l'influence du genre de vie des indigènes dans la formation du langage, et en déduire les raisons des différences. La vie nomade des Indiens était une des plus puissantes raisons de la formation de dialectes qui se transformaient avec le temps, jusqu'au point de conserver à peine un vestige de la langue mère. La dispersion des tribus en d'immenses plaines ou montagnes abruptes, la vue d'objets nouveaux, de nouveaux usages, la séparation complète d'avec les tribus amies, étaient des motifs plus que suffisants pour créer bientôt un fonds de mots nouveaux, un idiome à première vue tout à fait distinct de la langue mère. Il ne reste plus comme preuve de filiation que la construction grammaticale, monument indispensable que ne peuvent faire disparaître les circonstances de temps et de lieu.

Mais plus souvent que ces langues transformées ou dialectes, nous trouvons des idiomes originaux complétement distincts chez deux peuples limitrophes et dont les relations sont incessantes; tandis que nous voyons au milieu des montagnes, à plus de 100 lieues de distance, telle tribu parlant l'une des langues que nous

venons de mentionner, et ces deux peuples d'un même idiome séparés par plus de vingt idiomes intermédiaires tout à fait différents. A l'appui de cette assertion, nous établirons un parallèle entre les langues quichua et moxa, sans parler de plusieurs autres exemples analogues. Pour ce qui concerne les mots, il n'y en a pas six qui soient semblables dans les deux langues tant par le sens que pour le son, et les différences grammaticales sont des plus importantes. La langue quichua a une déclinaison complète à l'aide de certaines particules placées après le nom, au lieu que la langue moxa n'a pas de déclinaison ; il est nécessaire d'employer des périphrases pour certains cas, le datif, par exemple, formé souvent par le futur du verbe substantif. La langue quichua a des pronoms personnels primitifs et des pronoms possessifs distincts du pronom personnel ; ils sont inséparables du nom et sont toujours placés après lui ; ou bien, dans la conjugaison, ils prennent la place du pronom personnel du verbe. La langue moxa a des pronoms personnels primitifs qui sont identiques avec les possessifs, toujours placés en avant. La langue quichua possède un système de nombres si complet qu'elle peut exprimer toute quantité arithmétique ; tandis que la langue moxa n'en possède que quatre : *ete*, un, *api*, deux, *mopo*, trois, *ticahiri*, quatre. A compter de cinq, il faut recourir aux périphrases pour exprimer un nombre.

La langue quichua a une conjugaison parfaite, des temps et des modes plus complets que les langues les plus renommées de l'ancien continent, tandis que la langue moxa n'a qu'un seul mode, l'indicatif, et deux temps : un pour le présent et le passé, et un autre pour le futur et l'impératif. Ces différences en petit nombre, mais très-notables, montrent assez que ces deux idiomes voisins sont tous deux primitifs et ne sortent pas de la même racine.

Toutes les langues américaines, depuis l'extrémité septentrionale du Groënland jusqu'à la pointe méridionale de la Patagonie, possèdent deux caractères grammaticaux communs : l'un se trouve également dans quelques langues primitives de l'ancien continent ; l'autre est propre aux langues américaines, et c'est le lien qui les unit. Le premier se rapporte à la grammaire générale, car celle-ci n'est pas formée par un changement intime du son radical ou par *flexion*, mais en ajoutant au mot radical des particules ou des mots spéciaux, qui déjà renferment la somme du rapport qui doit être exprimé, ou autrement par une *affixe mécanique*. C'est ce qui a fait donner à ces idiomes le nom de langues polysonthétiques ou langues agglutinées. Cette liaison mécanique est souvent

si simple qu'on ne peut la méconnaître ; parfois aussi les affixes sont si intimement liées au mot radical, qu'une étude profonde est seule capable de reconnaître qu'en effet il n'y a pas flexion, mais seulement agglutination.

Le second caractère, propre, comme nous l'avons dit, aux langues américaines, consiste dans des formes particulières du verbe par lesquelles l'activité du sujet se transporte à l'objet personnel ; c'est-à-dire que si l'action du sujet *personnel* s'applique à une personne, on exprime le pronom qui indique cette personne par une modification du verbe, et non point par l'intercalation de l'accusatif du pronom, comme dans les langues d'Europe, mais par des affixes différentes du pronom, et intimement liées à lui et au tronc du verbe, ou bien au verbe déjà combiné avec les particules. Il y a six formes de ce transport de l'action : de la première à la seconde personne ; de la première à la troisième ; de la seconde à la première ; de la seconde à la troisième ; de la troisième à la première ; de la troisième à la seconde. Toutes les langues américaines n'ont pas toutes ces six formes : quelques-unes sont privées de celles qui expriment le rapport à la troisième personne ; d'autres manquent de celles de la troisième aux deux premières, de manière qu'elles n'ont en tout que deux formes. La précision avec laquelle se distinguent ces rapports étonne principalement dans les langues mexicaines ; car on y remarque une forme du verbe quand l'action se rapporte à un objet personnel ; une autre forme quand il s'agit d'un objet inanimé ; et une troisième quand l'objet n'existe pas. Il n'y a pas moins d'artifice, à ce point de vue, dans les langues groënlandaise et quichua, mais l'idiome des Indiens Delawares et de Chilidugu dans l'Arauca présente un plus haut degré encore de perfection ; là, en effet, deux verbes qui se conjuguent par toutes ces formes s'unissent quelquefois complétement, de façon qu'une seule forme de verbe exprime trois ou quatre idées à la fois. Les grammairiens espagnols ont donné le nom de *transition* à cette union du pronom personnel avec le verbe ; le docteur G. D. de Tschudi, dans son grand ouvrage sur la langue quichua, l'appelle *conjugaison de l'objet personnel.*

Nous voulons appeler aussi l'attention de nos lecteurs sur certaines particularités des langues américaines, particularités qui se rencontrent, non pas dans toutes, mais dans la plupart d'entre elles. Elles se rapportent principalement à l'usage du pronom : il existe une forme double de la première personne du pluriel dans les pronoms personnels et possessifs. On se sert de la première

forme quand la personne qui parle se comprend dans le discours elle-même, et toutes les personnes présentes qui lui appartiennent par hasard ou nécessairement ; on se sert de la seconde forme quand un certain nombre est exclu de l'action dont il s'agit. On nomme ces deux formes : *pluriel inclusif* et *pluriel exclusif*, et elles se répètent dans le verbe, si elles ne sont pas exprimées au substantif. Indépendamment de ces deux pluriels, quelques idiomes ont un duel spécial. Plusieurs duels concrets se forment au moyen d'affixes qui, jointes à un substantif, signifient l'objet ou la personne exprimée par le substantif avec la partie ou le membre qui lui est intimement lié Exemple : dans la langue quichua, *cosa* veut dire mari, et l'affixe *ntin* renfermant l'idée d'union, *cosantin* veut dire le mari et la femme. Autre exemple : *hacha* signifie arbre ; *hachantin*, l'arbre et ses racines.

Une circonstance singulière, c'est que dans certains idiomes américains, les femmes se servent d'autres pronoms que les hommes. Ainsi, dans la langue moxa, le démonstratif *ema* veut dire *ce*, quand c'est un homme qui parle ; *eni* a le même sens quand c'est une femme. *Marcani* signifie *celui-ci* dans la bouche de l'homme ; et *pocnaqui* n'a pas d'autre signification dans la bouche de la femme. La même différence se fait remarquer dans d'autres parties du discours, suivant les sexes. Ainsi, dans la langue quichua, le frère dit, en parlant de sa sœur, *panay* (ma sœur), lorsque sa sœur dit dans le même cas ñañay (ma sœur) ; la sœur dit en parlant de son frère *huauquey* (mon frère), et pour désigner la même personne, le frère dira : *llocsimasiy huauquey* (mon frère); le père dit au fils *churiy* (mon fils), et la mère *karihuahuay* (mon fils) ; le père dit à sa fille *ususiy* (ma fille), et la mère l'appelle *huarma huahuay* (ma fille). Il existe aussi des différences lorsque ce sont les oncles qui parlent, et s'ils tiennent cette qualité du côté paternel ou du côté maternel. Nous trouvons des différences de ce genre dans les langues chilidugu, maypuri, tamenaki, dans les langues du Mexique, dans celle des Chippewaes, des Kickapos, des Sacet, des Foxindiens, des Ottawes, des Pottowatanies, des Wyandotes, des Shawnises et autres nations. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que cette même différence subsiste pour les parties les plus simples du discours : ainsi, les interjections de douleur usitées par les hommes sont autres que celles des femmes ; celles-ci prononcent d'autres mots que ceux-là pour s'adresser à quelqu'un, et les deux sexes n'ont pas les mêmes interjections pour animer le travail. Azara assure que parmi les Indiens Mbayas du Paraguay, le langage varie selon que la

personne qui parle est mariée ou non, ce qui n'a lieu probablement que pour certaines formes d'expression.

Toutes les langues américaines ont cela de commun, qu'au moyen d'une ou plusieurs affixes jointes au mot primitif, on peut former un nombre considérable de mots composés. Mais la composition ne se borne pas à ces seules particules ; on réunit parfois plusieurs parties du discours soit en entier, soit en partie, avec le mot primitif, qui est ordinairement un verbe. Il résulte de là des phrases entières exprimées uniquement par un mot surcomposé. Cette faculté de composition ou polysynthèse, suivant les expressions de M. du Ponceau, est portée à un bien plus haut degré dans les langues de l'Amérique du Nord que dans celles de l'Amérique du Sud ; il n'est pas rare de voir, dans les premières, douze ou seize parties du discours pour former une seule parole.

De la seule composition des mots, c'est-à-dire de la réunion seule des particules au mot primitif, il résulte, pour les langues américaines, une immense quantité d'expressions qui, comme nous l'avons déjà dit, peuvent augmenter à l'infini. Cette prodigieuse richesse a mis le comble à l'étonnement des philologues qui assurent que, pour chaque parole espagnole ou anglaise, les Indiens en ont trois ou quatre dans leur idiome.

La désignation la plus précise d'un objet ou d'une action est un caractère essentiel des nations américaines. Leur manière de vivre, leurs rapports immédiats avec la nature, la vigilance qu'ils ont à exercer jour et nuit pour se garder des bêtes féroces ou de leurs ennemis, les mettent dans la nécessité d'une grande précision de langage. Avec toutes les superfluités de notre beau langage, nous serions embarrassés pour décrire avec la même justesse que les Indiens de l'Amérique les traces d'un jaguar ou d'un ennemi.

Il est inutile d'observer que cette immense richesse de paroles sème une variété extraordinaire dans le discours ; et pourtant ces langues se distinguent par leur énergie et leur concision, et l'emportent même par ce mérite sur les langues les plus parfaites de l'Europe. Et ce sont ces mêmes langues qu'on ose appeler barbares !

Il est triste de dire qu'un type si parfait, que tant de beauté et de richesse qui rehaussent les langues américaines, coïncident avec un défaut presque total de littérature ; et sous ce point de vue, il est certain que l'hémisphère oriental était supérieur il y a deux mille ans à tout ce que sont aujourd'hui les populations

indiennes. Il leur manquait, avant de connaître les Européens, des caractères représentatifs, soit qu'ils se bornassent à une faible esquisse graphique, soit à des signes matériels et imparfaits de la parole. Le premier de ces procédés avait lieu au Mexique, où on faisait usage d'hiéroglyphes peints sur papier ou gravés sur pierre ; le second était usité au Pérou, au moyen de *quippus*, dont nous parlerons plus tard avec détail. L'ardeur infatigable de quelques savants est parvenue à déchiffrer en partie le sens des hiéroglyphes, et il est probable qu'on aurait suppléé à ce qui nous manque, si nous avions trouvé un plus grand nombre de ces caractères ; mais les immenses collections d'écritures mexicaines furent presque toutes détruites par le fanatisme des conquérants espagnols, et surtout des religieux dominicains qui les accompagnaient, de manière qu'il n'en reste guère aujourd'hui que de rares fragments. On peut avoir une idée de ces trésors d'écriture par les récits de *Torquemada*, qui raconte que vers les derniers temps de la monarchie mexicaine, cinq villes livrèrent au gouvernement seize mille ballots de papier de *maguay* (*agave americana*), et que tout était couvert de peintures hiéroglyphiques.

En dehors de ces deux nations civilisées, le Mexique et le Pérou, il en est encore qui nous offrent quelques traces, bien que grossières, de caractères hiéroglyphiques qui n'ont pas été déchiffrés : le seront-ils jamais ? Nous entendons parler des Hurons, des Iroquois, des Indiens du *Rio-del-Norte*, de la Louisiane, et autres. Ces pays, dès qu'ils purent faire usage de caractères étrangers, eurent une faible et pauvre littérature, consistant surtout en prières, catéchisme, sermons et livres de premier enseignement.

Au dessus de toutes les autres langues américaines s'élève la langue *Tiroki*, dans l'Amérique du Nord, grâce aux travaux incroyables du métis Sequojah, l'un des hommes les plus éminents de l'Amérique, qui inventa, il y a un peu plus de vingt ans, un alphabet syllabaire qui devint si promptement familier à la nation, qu'aujourd'hui on imprime en cette langue, au moyen de cet alphabet, un journal quotidien, le *Tiroki Phœnix*.

A la suite de ces observations sur les principes des langues américaines en général, nous ne croyons pas devoir nous étendre spécialement sur la partie grammaticale de la langue quichua ; ceux qui seraient jaloux de l'étudier pourront avoir recours à l'une des grammaires de cet idiome. Quelque intérêt s'attachera, peut-être, pour les admirateurs de cette belle langue, à connaître au moins les titres des ouvrages philologiques qui trai-

tent ce sujet; et comme, même parmi les Péruviens, ils sont peu connus, nous allons leur offrir ici un catalogue bibliographique et chronologique des publications grammaticales qui ont paru sur l'idiome quichua (1).

Plaise à Dieu que quelque savant Péruvien, vraiment patriote, s'adonne à l'étude de la langue quichua, et puisse jeter les fondements d'une littérature en une langue si précieuse et si originale, dont devraient s'enorgueillir et non pas rougir les fils de l'antique monarchie des Incas !

---

(1) La bibliothèque nationale du Pérou doit posséder tous les ouvrages ci-après :

I. — *San Thomas* (Domingo de). Gramática ó arte general de la lengua de los Indios del Perú. Nuevamente compuesto por el maestro Fray Domingo de San Thomas, de la órden de Santo-Domingo, morador en dichos reinos. Impreso en Valladolid por Francisco Fernandez de Cordua. Acabóse á diez dias del mes de Henero año 1560, 8 vº ; y, como apéndice : lexicon ó vocabulario de la lengua general del Perú llamada quichua. Valladolid, 1560.

II. — *Ricardo* (Antonio). Arte y vocabulario de la lengua llamada quichua. En la ciudad de los Reyes, 1586. 8°.

III. — *Ricardo* (Antonio). Vocabulario en lengua general del Perú, llamada quí chua, y en lengua española. En la ciudad de los Reyes, 1586. 8°.

(*Ces livres furent des premiers imprimés dans l'Amérique méridionale.*)

IV. — *Torres Rubio* (Diego de). Gramática y vocabulario en lengua general del Perú, llamada quichua, y en lengua española. Sevilla, 1603.

V. — *Martinez* (El Padre Maestro Fray Juan). Vocabulario en la lengua general del Perú, llamadá quichua y en la lengua española. En los Reyes, 1604. 8°.

VI. - *Holguin* (Diego Gonzalez). Gramática y arte nueva de la lengua general del Perú, llamada quichua ó lengua del Inca (en cuatro libros). Impreso en la ciudad de los Reyes del Perú por Francisco del Canto, 1607. 4°.

VII. — *Holguin* (Diego Gonzalez). Vocabulario de la lengua general de todo el Perú, llamada quichua ó del Inca. Los reyes por Francisco del Canto. 1608. 4° dos partes en un vol.

VIII. — Arte y vocabulario en la lengua general del Perú; llamada quichua y en la lengua española. Lima, 1614. 8°, por Francisco del Canto.

IX. — *Huerta* (Don Alonzo de). Arte de la lengua quichua general de los Indios de este regno del Perú. Inpreso por Francisco del Canto en los Reyes 1616, 4°.

X. — *Torres Rubio* (Diego de). Secunda edition, en Lima, por Francisco Lasso año de 1619. 8°.

XI. — *Olmos* (Diego de). Gramática de la lengua indica, Lima, 1633. 4°.

XII. — *Carrera* (Fernando de Cura y vicario de San Martin de Reque en el corregimiento de Chiclayo). Arte de la lengua yungo de los valles del obispado de Truxillo; con un confesonario y todas las oraciones cotidianas y otras cosas. Lima, por Juan de Contreras. 1644. 16°.

XIII. — *Roxo Mexia y Ocon* (Don Juan, natural de Cuzco). Arte de la lengua general de los Indios del Perú. En Lima, por Jorge Lopez de Herrera. 1648. 8°.

XIV. — *Melgar* (Estevan Sancho de). Arte de la lengua general del Inga, llamada qquecchua. Lima por Diego de Lyra. 1691. 8°.

XV. *Torres Rubio* (Diego de) de la compañia de Jesus. Tercera edicion, y nuev-

Les anciens Péruviens avaient deux sortes d'écritures. L'une, évidemment la plus ancienne, consistait en caractères hiéroglyphiques ; l'autre se composait de nœuds de fils de diverses couleurs. Les hiéroglyphes étaient parfaitement distincts de ceux des Mexicains ; ils étaient gravés sur la pierre ou sur le métal. Dans le sud du Pérou, on n'a pas trouvé encore de traces d'hiéroglyphes peints sur papier ; mais, d'après les observations de don Mariano E. de Rivero, il existe au sommet de la Caldera, à huit lieues au nord d'Arequipa, une infinité de gravures sur granit, représentant des figures d'animaux, de fleurs, de fortifications (voir la planche XLIII), qui doivent nécessairement rappeler des événements antérieurs à la dynastie des Incas. Dans la province de Castro-Vireyna, au village de Huaytara, on rencontre au milieu des ruines d'un édifice construit dans le style du fameux palais de Huanuco le vieux, une masse granitique de plusieurs *vares* de long, avec des gravures grossières pareilles à celles de la Caldera. Pas un historien digne de foi ne fait allusion à ces inscriptions et peintures, et ne raconte la moindre chose touchant les hiéroglyphes péruviens, de manière qu'on peut en tirer cette conséquence plausible, qu'à l'époque des Incas on ignorait complétement l'art d'écrire à l'aide de caractères, et que toutes ces gravures sont des restes qui ont survécu aux âges les plus lointains.

Montesinos est le seul qui nous dise que dès les premiers siècles qui suivirent la conquête du Pérou par les Arméniens, sous le règne de Huainacavi-Pirhua, on connaissait l'usage des lettres, usage qui se perdit sous le règne de Titu, fils de Titu-Yapanqui V.

---

mente van añadidos los romances, el catecismo pequeño, todas las oraciones, los dias de Fiesta y ayunos de los Indios, el vocabulario añadido y otro vocabulario de la lengua chinchaysuyu, por el M. R. Juan de Figueredo. En Lima, por Joseph de Contreras. 1700. 8°.

XVI. — *Torres Rubio* (Diego de). Cuarta edition. Arte vocabulario de la lengua Quichua general de los Indios del Perú, que compuso el padre Diego de Torres Rubio, de la compañia de Jesus, y añadió el P. Juan de Figueredo, de la misma compañia. Ahora nuevamente corregido y aumentado en muchos vocablos y varias advertencias, notas y observaciones para la major intelligencia del idioma y perfecta instruction de los parochos y cathequistas de los Indios. Por un religioso de la misma compañia. Lima, 1754. 8°.

Cette dernière édition est la plus répandue ; ce qui a fait croire à plusieurs personnes que c'est la plus ancienne grammaire qu'on puisse se procurer, lorsque quelques, autres et surtout celle intitulée Arte y vocabulario, *de Antonio Ricardo, et celle de Domingo de San-Thomas sont des raretés bibliographiques.*

Mais nous savons le peu de confiance que méritent les récits de cet auteur.

Dans plusieurs parties du Pérou, principalement sur les points les plus élevés au-dessus du niveau de la mer, on voit des restes d'inscriptions, quoiqu'assez souvent presque effacées par l'aile dévastatrice du temps. On cite, entre autres, une pierre fendue, de deux pieds de large, rencontrée par le docteur J.-D. de Tschudi, dans un village ancien situé à une lieue de Huari.

Au siècle dernier, un missionnaire européen trouva chez les Panos, qui habitent les rives du Ucayali, aux pampas du Sacramento, des manuscrits sur papier de feuilles de platane, avec des hiéroglyphes liés entre eux et des caractères isolés, contenant, au dire des Indiens, l'histoire de leurs ancêtres ; mais il reste à constater si ces manuscrits contiennent l'histoire d'une nation venue du Nord ou de l'Est aux montagnes de l'Ucayali, apportant avec elle la connaissance de cette écriture, ou bien si ce sont des restes de l'ancienne civilisation (1).

Sous le règne des Incas, les Péruviens se servaient, au lieu de caractères, de fils de couleurs noués de plusieurs façons ; ils les nommaient *quippus*.

Il est certain que ce mode d'écriture ne fut pas imaginé au Pérou ; il est probable qu'il fut transmis aux indigènes par le premier Inca, puisque nous le voyons en usage dans diverses parties de l'Asie centrale, principalement en Chine, où depuis un temps immémorial on connaissait ces nœuds de fils comme au Pérou, au Mexique et au Canada.

(1) Dans le centre de l'Amérique méridionale, entre le deuxième et le quatrième degré de latitude nord, s'étend une plaine boisée bornée par quatre rivières : l'Orénoque, l'Atabasco, le Rio-Negro et le Casiquiare. Là on rencontre des roches de granit et de syénite, semblables à celles de Caicara et de Uruana, chargées de figures symboliques, d'énormes crocodiles, de tigres, de maisons et des signes du soleil et de la lune.

Aujourd'hui ces lointains parages sont entièrement dépeuplés sur une étendue de plus de 500 milles carrés. Les peuplades voisines, d'une ignorance totale, mènent une vie misérable, errante, et sont incapables de tracer des hiéroglyphes. Dans l'Amérique méridionale on peut suivre une zone de ces rochers couverts d'emblèmes symboliques depuis le Rupanuri, l'Essequibo, les monts Paracaima, jusqu'aux rives de l'Orénoque et de l'Yupara, sur une longueur de plus de 8 degrés de longitude. Ces signes, gravés sur la pierre, peuvent appartenir à plusieurs époques, puisque M. Robert Schomburgk a vu, au Rio-Negro, un dessin de *galion* espagnol, par conséquent d'une origine postérieure au commencement du XVI[e] siècle, et cela dans un pays sauvage, où les indigènes étaient probablement aussi ignorants qu'ils le sont aujourd'hui. (*Humboldt*, Ansichten der natur. 3 ausgabc, Bd. 1, pag. 240.)

Les quippus des Péruviens sont de laine tordue ; ils consistent en un fil ou gros cordon servant de base au document, et en fils plus ou moins déliés qui s'attachent au fil principal. Ces rameaux, si l'on peut parler ainsi, renferment le contenu du quippu exprimé par des nœuds simples ou compliqués. La longueur des quippus est variable : souvent le fil principal a cinq ou six vares, d'autres fois il n'est que d'un pied ; les rameaux ont rarement plus d'une vare de longueur, et, en général, ils sont très-courts. Près de Lurin, nous avons vu un quippu pesant un demi-arrobe, et nous sommes certains qu'il en est encore de plus volumineux.

Les diverses couleurs des fils ont diverses significations ; ainsi le fil rouge veut dire soldat ou guerre ; le fil jaune désigne l'or ; le fil blanc, l'argent ou la paix ; le vert, blé ou maïs, etc. Dans le système des nombres, un nœud simple équivaut à *dix ;* deux nœuds simples, à *vingt ;* le nœud deux fois entrelacé exprime *cent ;* trois fois, *mille ;* deux nœuds entrelacés de cette dernière façon, *deux mille,* etc. Non-seulement la couleur et la manière d'entrelacer les nœuds, mais aussi la manière de tordre les fils, et surtout la distance des fils au nœud principal sont d'une grande importance pour l'intelligence de l'écriture.

Il semble probable que ces nœuds, dans le principe, servaient simplement à compter ; mais les siècles suivants apportèrent à cette science un tel degré de perfection, que les savants purent par là consigner les faits historiques, les lois et les décrets, de manière qu'ils transmettaient à la postérité les événements principaux de l'empire, et que les quippus devenaient de véritables chroniques. Les registres des impôts, l'immatriculation des populations, en tant que tributaires, anciens, invalides, femmes et enfants ; l'état des armées, des soldats, des officiers et de leur grade ; les inventaires de provisions de blé, de maïs, d'armes, de souliers et de vêtements dans les magasins de l'Etat ; l'inscription des morts et des naissancss ; tout cela fut transmis par les quippus avec une admirable exactitude. Toute localité un peu importante avait un officier nommé *quippucamayoc*, souvent plusieurs, pour établir et expliquer ces documents. Mais quelle que fût leur habileté, chaque fois qu'un quippu venait d'une province éloignée, il fallait un commentaire verbal établissant le sujet dont il était question, soit tribut, soit matricule de population, etc.

Pour indiquer les événements parvenus dans leur district, ces officiers faisaient certaines marques à l'extrémité du fil mère, marques connues d'eux seuls, et ils conservaient toujours les

quippus de même nature réunis dans des sortes de coffres, afin de n'être pas exposés à prendre un quippu militaire pour un quippu d'impôts, etc.

Aujourd'hui même, dans les *punas* du Pérou, on compte à l'aide des quippus. Il en est de même dans certaines fermes et *estancias* de troupeaux. Au premier rameau, les bergers mettent ordinairement les taureaux ; au second, les vaches laitières ; au troisième, les vaches stériles ; enfin les veaux par âge et par sexe. Les autres rameaux comprennent la liste des bêtes à laine, avec leurs subdivisions, le nombre des renards tués, la dépense de sel et le détail des pertes.

Les nombreux essais tentés de nos jours pour expliquer les quippus ont été inutiles, tant la tâche est difficile. En effet chaque nœud représente une idée, tandis qu'il manque les idées intermédiaires. — Il y a un autre obstacle plus sérieux pour interpréter les quippus trouvés dans les *huacas*, c'est le défaut de commentaire verbal pour mettre au fait du document, ce qui nécessitait l'intervention du plus habile quippucamayoc. Nous savons qu'il existe encore de nos jours, dans les provinces méridionales du Pérou, un certain nombre d'Indiens habiles à déchiffrer ces titres entrelacés; mais ils gardent leur science comme un religieux secret qu'ils tiennent de leurs aïeux.

L'opinion soutenue par le prince de *San-Severo*, qui publia à Naples un mémoire tendant à prouver que les nœuds des quippus servaient de lettres, est évidemment fausse et ne mérite pas d'être réfutée.

Quand on songe combien ce système d'écriture est défectueux, on ne doit pas être surpris que la langue quichua n'ait pas d'ancienne littérature qui soit au moins intelligible pour nous. Et depuis que la possibilité existe de former une littérature nationale avec les caractères européens, ce beau champ reste stérile, il attend le labeur du génie et du patriotisme ! Quelle nullité que les traductions de premier enseignement de la religion chrétienne faites par les missionnaires, comme monuments de la langue d'une nation qui a une histoire telle que celle du Pérou ! Un système de conquête et de colonisation mal entendu, la barbarie de l'époque, la rudesse d'aventuriers triomphants, ont englouti d'immenses trésors que renfermait un idiome si riche, si élégant, si flexible et si harmonieux.

Peu de temps après la conquête, au commencement de la seconde moitié du XVI[e] siècle, la doctrine chrétienne fut traduite en quichua par des frères franciscains ; car les dominicains

venus à la suite des premiers conquérants, entraînés par leur zèle, ne songeaient pas uniquement à convertir les Indiens par la force de la parole, ils prêchaient l'Évangile et par le fer et par le feu ; aux jésuites revient la gloire d'avoir achevé avec une rare perfection ces traductions qui se trouvent comme appendice dans presque toutes les méthodes de la langue générale. Voici un fragment de la littérature quichua, en commençant par l'élégante traduction de l'oraison dominicale :

Yayacu hanac pachacunapi cac; sutiyqui muthhasca cachun; ccapaccayñiyqui ñocaycumau hamuchun; munayñiyqui rurasca cachun; imainam hanacpachapi, hinatac, cay pachapipas; ppunchaunincuna ttantaycucta cunan cohuaycu; huchaycuctari pampachapuhuaycu imanam ñocaycupas, ñocaycuman huchallicuccunacta, pampachaycu hina. Amatac cacharihuaycuchu huateccayman urmanccaycupac; yallinrac, mana allimantac quespichi huaycu. Amen.

Nous possédons un livre très-rare, de l'année 1648, ayant pour titre : *Sermones de los misterios de nuestra santa Fe Catolica, en lengua castellana, y la general de l'Inca.* L'auteur, le docteur D. FERNANDO DE AVENDANO, y combat les erreurs des Indiens. Nous en donnons ici quelques passages avec la traduction française :

Cai checcan simi yachachisccaimantam, machuiquichiccunap lloclla pachacuti, Dilubioñisccamanta pacha, runacunap paccarinacunamanta ñiscancuna llullu simi casccanta unanchanquichic.

Huc machucunam ari ñincuña lloclla pachacuti yalliptinmi hanaccpachamanta quimça runtu urmamurccan, ñaupacc ñinmi corri runtu carccan ; cai ccori runtumantam curacacuna paccarimurccan. Iscayñeqquenmi collqquerunta carccan, cuimantam ñustacuna yurimurccan. Quimzañeqquenmi ccana antaruntu carccan, caimantatacmi huaquin yancca runacuna lloccimurccan. Caihinam huc machuiquichiccuna rimancu. Cunan tapuscayquichic churicuna ; curacacuna chiu chichu ccori runtumanta paccarimunancupacc? Mananachu caita rimay açiccuipacc cascanta ricunquichic ?

Huaquiñin machuiquichic cunam ñá lloclla pachacuti yalliptinmi, Rayo illapa huc Racco ñisca orccopi ispparccan, cai rayop isppaiñinmantam Llaquaces ñiscca runacuna paccarimurccan, ñincu ñinhuai manachu isppaipa churin caspa ppencaricunqui? Imanatacc Rayo, illapparunacunacta yumanman? çapa çapa mantam ari paiman ricchhacta churiyaccun, yuman cauollo caualloctataccmi yuman, allccapas allccoctaccmi churiyacun· cai hinacaptinri, imahinatacc Rayo runacunacta churiyaccun-

man? çapa ppunchau ricusccanchicca ari Rayo runacunacta huañuchiscccami, manam runacunacta yumascanchu: Rayop isppaiñimpa churin cai mantapas runap churin cai, ccamcuna pacc ashuan allin, ashuan yupaymi.

Huaquin machuiquichiccunam, llocllaipachacuti yalliptinmi, Mancco Ccapacc Incacunap mallquin carccan, cai Mancco Ccapaccmi Paccarecctampu llacctap huc ttoccomanta lloccçimurccan ñirccancu; qquepamanri cai quiquin Mancco Ccappacc rumimanmi tucurccan, chairincum runacunap Huaccactahina muchhasccan carccan, ñincutacc (1).

La légende suivante de saint Stanislas fait partie de la célèbre *Doctrine chrétienne* du cardinal Roberto Belarmino, traduite en langue quichua, par le bachelier Bartolome Jurado Palomino, et publiée à Lima en 1646.

Cai articulocta tacyachinan chicpacc, hucta huillasccaiqui, Santocunapas huañuccunacta cauçarichintaccmi, Diospa yanapaiñinhuan paita muchhaicuspa. Estanislao sutiyocc huc Obispos rantirccan guc Pedro sutiyoccmanta, huc haziendacta Iglesiampacc, chañintas huntallata ccorcctan. Chai rantisccanmantas, mana huntallachu qquellcan carcca; chai hacienda rantichic dueñon runañas quimça huatañа huañusca carccan, huañucpa herederoncunañas, Reyta cusichinanraicu pleitota churarccan

(1) D'après cette vérité que je vous ai démontrée, vous devez connaître les récits que vous ont faits vos ancêtres sur l'origine des hommes après le déluge.

Certains vieillards disent qu'après le déluge trois œufs tombèrent du ciel : l'un d'or d'où naquirent les Curacas ; le second d'argent, d'où naquirent les Trustas ; le troisième de cuivre, d'où naquirent les autres Indiens. Dites-moi, enfants, les Curacas sont des poussins, puisqu'ils sont sortis des œufs d'or ! Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie ?

D'autres anciens disent qu'après le déluge l'éclair urina dans un fossé, près d'un endroit nommé Rico, et que les Indiens llaquaces procèdent de ces urines. — Dites-moi, n'êtes-vous pas honteux d'être les fils de ces urines? Comment l'éclair peut-il engendrer des hommes, puisque chacun engendre son semblable : le cheval engendre le cheval ; le chien engendre le chien, et, puisqu'il en est ainsi, comment l'éclair peut-il engendrer l'homme? Ce que nous voyons chaque jour, c'est que l'éclair tue les hommes et ne les engendre pas, et il est plus honorable pour vous d'être les fils d'autres hommes que des urines de l'éclair.

D'autres vieux disent qu'après le déluge Manco-Capac fut le progéniteur et le père des Indiens; qu'il sortit par une fenêtre du village de Paccarecctampu et se changea ensuite en pierre, et qu'ensuite cette Huacca fut adorée des Indiens.

Obispocta, chai hazienda rantichisccacca, ñoccaicupam ñispa. Pleitotañas Reypa ñaupaqquempi ricurccan, Obispop qquellccancuna mana chaicama allicaptin testigoscunapas mana checcallanta Reyta manchaspa rimaita munaptinsi, sentensiascca carccan, cutichichun chai hazienda rantiscanta ñispa. Chai Obispoñas quimça ppunchaulla terminocta ccohuai, Pedropimantam rantirccani chaita pusumunaipacc ñispa; ñá quimça huata huañusccata; ccorccas cai termino manaccusccanta, açipayaspa. Cai Santo Obispoñas çaçicuspa Diosta muchhacuspa tucui sonccon-huan mañarccan, ccampa negocioiquim, ccamña caipacc sayayñispa, ña caita ruraspañas, quimça ñequen ppunchaupi misacta ruraspa sepultura, hayahuaçi maipim chai Pedro ppampascca carccan chaiman ña rirccan; huc hatun rumitañas, horccochin, allpacta hasppichin, chai ayacta riccurichispañas taunanhuan chayachispa hatariy ñispa ayactacca camachirccan. Chaipachallas ayacca Santop siminta yupaichaspa hatarirccan, camachisccan hinallataccsa, ccatirccan Reypa justicia ruranan tiananman. Apu, justicia cunatañas san Estanislaocca huillarccan: caimi chai Pedro, chai haziendacta rantichiciñiy huañusccanmantam cauçarimpun, caimi cunan ñaupaqqueiquipim atapui, manachus ñocca chai Iglesiapacc hazienda rantichihuasccampa chañinta llapallanta ccorccani: reccçisccam cai runaay ahuaçimpas quicharayanmi, Diosmi cauçarichirccam checcanta riccurichinanpacc, paipa siminmi testigoscunapmantapas ashuan yupaycancca, ima qquellccacunamantapas.

Cai chica hatun milagrocta ricuspañas, santo Obispop contran auccancunacca upayascca hinaña qqueparirccancu, manaña imatapas rimanan yachacuptin, quiquin Pedro cauçariciña checcallanta huillaptin, yahuarmaçincunactaña cunarccan, huchaiquichicmanta penitenciacta ruraichic ñispa, chai santo Obispocta yanccalla, llaquichisccayquichic raicu, chai santo Obispoñas huillarccan, caipachapi astahuan cauçaita munaptiyquicca ñocca Diosmanta usachipuscaiqui cauçanaiquipacc ñispa, Pedroñas huillarccan, ashuanmiñatac huañuita munani, mana cai chicca ñaccaricui cauçaipi, qquepariytachu, caipachapi huchallicusccaipa chaninta, ppuchucanaipacc, ashuanmi munani chaimanta hanaccpachaman checcallariyta, ñaccarinaita muchuspapas, pactach caipacha ñaccaricuipi qqueparispacca qquespinaita ccollochiyman: Dios Yayallanchicta muchhapuhuaichic, asllacca muchunaita yauyachipuhuanampacc, utccalla hanaccpachaman, paita ricuccrinaipac, caita rimaspallas, santo Obispop huallquisccan achca runaphuan, Pedrocca ayahuaçinman cutispa, uc-

cuntulluncunacta allichaicuspa, chaipi cacc cunactahuan Diosta muchhapuhuay ñispa, iscayñinmittaña huañurccan Dioshuan huiñaipacc cauçacc rinampacc. (1).

Mais ce ne sont là que des fragments peu propres à donner une idée exacte de la construction grammaticale ou des beautés de cet admirable idiome, si flexible que des savants en ont tiré

---

(1) En confirmation de cet article, nous lisons que quelques saints ressuscitèrent des personnes beaucoup de temps après leur mort. Saint Stanislas, évêque, ressuscita principalement un mort qui, depuis trois ans, avait quitté la vie. Ce saint évêque Stanislas avait acheté pour son église et payé entièrement un héritage d'un homme nommé Pierre, qui était très-riche, mais il n'avait point assez de titres pour le prouver. Le propriétaire de l'héritage était déjà mort depuis trois ans, et les héritiers du défunt, voulant profiter de l'occasion, intentèrent un procès à l'évêque en disant que l'héritage qu'il avait usurpé leur appartenait. On examina l'affaire devant le roi, et comme il manquait à l'évêque les preuves nécessaires et que les témoins ne voulurent rien dire, par crainte du roi, il fut condamné à la restitution de l'héritage. Il demanda trois jours pour amener là Pierre, mort depuis trois ans, comme nous l'avons dit, et qui le lui avait vendu. On les lui accorda en raillant, mais le saint veilla, jeûna et pria Notre-Seigneur avec une grande ferveur, le suppliant de défendre cette cause, qui était la sienne. Au bout de trois jours le saint évêque devant offrir le sacrifice de la messe, se rendit à la sépulture dans laquelle Pierre était enterré, fit lever la pierre, creuser la terre, découvrir le corps, et, le touchant de sa crosse pastorale, lui ordonna de se lever. Au même instant le mort obéit à la voix du saint et se leva vivant, puis, sur l'ordre de l'évêque, l'accompagna au tribunal du roi. Stanislas dit aux grands et aux juges de la cour :« Vous voyez ici Pierre qui m'a vendu l'héritage ; il est ressuscité, et le voici devant vous. Demandez-lui s'il est vrai que j'ai payé honorablement ce que j'ai acheté pour l'Eglise et ce qu'il m'a vendu. L'homme est connu, la tombe est ouverte. C'est Dieu qui l'a ressuscité pour établir la vérité; sa parole doit être crue avant celle de tous les témoins, et de préférence à tous les titres qui peuvent être produits. »

Après un miracle aussi grave et aussi manifeste les adversaires de l'évêque demeurèrent glacés et confondus ; ils ne surent que dire, parce que Pierre leur déclara la vérité et ordonna à ses parents de faire pénitence de leurs péchés et du mal qu'ils avaient fait contre toute justice à Stanislas. L'évêque lui ayant dit que s'il désirait vivre quelques années encore il les obtiendrait du Seigneur, Pierre préféra regagner la sépulture et mourir de nouveau, à demeurer dans une vie aussi périlleuse ; il dit au saint qu'il était dans le purgatoire et qu'il lui restait peu de temps pour expier les péchés qu'il avait commis dans ce monde; qu'il préférait être sûr de son salut, bien qu'il fût exposé à souffrir les peines qui lui restaient à endurer, que de s'exposer à le perdre en retournant au golfe et en s'abandonnant aux tourments de la mer tempêtueuse du siècle. Il le supplia seulement de conjurer Notre-Seigneur de lui faire la remise de ses peines et de le placer promptement au nombre des bienheureux. Accompagné du saint et suivi d'un grand nombre de personnes, Pierre retourna à sa sépulture, s'y recoucha, et ayant prié les assistants de le recommander à Dieu, il mourut une seconde fois pour vivre avec le Seigneur éternellement.

avec bonheur des odes grecques et latines. Malheureusement ces essais si curieux n'ont pas été publiés.

Nous nous plaisons à reproduire un essai récent de poésie quichua. C'est un dizain de M. D. M. M. *Basagoitia* en l'honneur du curé Cabrera, avec la traduction espagnole du même auteur (1).

Mana caccmanta cachispa
Pacha-camaccman ricchanqui ;
Chiri-llaquicpa rafframpi
Pachata ccapacc yachispa.
Huiccuña alpaccacc cpurinta
Tuta-ppunchau yupipanqui.
Huatan-huatan, nausai, ttampi
Tarinque ccoric ccorinta.
Mana caccmanta cachispa
Pacha-camaccman ricchanqui.

Voici la traduction espagnole :

A un Dios imitas en su poder extenso
De la náda arrancando un ser viviente,
Entre auras crudas y en soledad paciente
Descorres de natura el velo denso.

Tu lo descubres rico valor... ¡ immenso !
Et la paco vicuña que, tu afan presente
Ofrece de caudal cual una fuente,
Que de oro corre, hasta el mar mas denso ·

Este tesoro, que al mismo oro excede,
Es el hallazgo de tu desvelo intenso
Entre tinieblas y entre luz naciente.

Para honra tuya, á tu memoria quede,
« Que à un Dios imitas en su poder extenso
De la náda arrancando un ser viviente » (2).

---

(1) Le sujet est la formation d'un troupeau de paco-vigognes. Ce troupeau était connu dès l'année 1826 ; quelques-uns de ces nouveaux animaux furent offerts au général Bolivar par le gouverneur qui commandait alors le département de Puno, et l'un d'eux fut amené par M. Rivero à la capitale de Lima. Sa laine blanche et noire est très-fine et très-longue, et on en a importé en Europe, où on l'a pu voir à l'exposition de Londres.

(2) Tu imites un dieu dans son pouvoir étendu,
En arrachant du néant un être vivant
Dans des veilles cruelles et dans une patiente solitude,
Tu écartes le voile épais de la nature.

Chez tous les peuples civilisés la poésie fut la première forme de la littérature, et avant d'avoir inventé des caractères pour consigner leurs annales et leurs œuvres, ils confiaient au vers et à la tradition les hauts faits de leurs ancêtres et l'expression de leurs sentiments. Toutes les nations indiennes, même les plus barbares, ont conservé des traces de cette littérature, et c'est une circonstance digne de remarque, que les chants de guerre et de triomphe sont les plus anciens monuments poétiques des peuples américains. La vieille poésie péruvienne nous a légué peu de chose, que nous sachions, et pourtant les Indiens gardent dans leur mémoire des chants admirables des temps passés, et qui ne seraient pas indignes d'être recueillis et imprimés.

Les *amautas*, ou philosophes, étaient les poëtes qui composaient les chants des festins, les comédies et les tragédies ; les *haravicus* (inventeurs), autres poëtes, cultivaient l'élégie. La poésie, on ne peut le nier, avait un certain degré de perfection ; pour les chansons amoureuses on employait les vers de quatre syllabes seuls, ou alternant avec ceux de trois syllabes ; pour les chants de triomphe, ceux de six syllabes ou à petites stances ; pour les comédies et la plupart des *haravis*, on adoptait les vers de huit syllabes, ou à grandes stances. Ces vers sont ou libres, ou à rime pleine consonnante.

La partie la plus intéressante de la poésie quichua, ce sont les *haravis*, ou chants élégiaques, dont le thème est le plus souvent l'amour oublié ou malheureux. On ne sait ce qu'on doit le plus y admirer, de l'harmonie et du mécanisme de la composition, ou de l'expression des plus profonds sentiments de la douleur et du désespoir. Un amant a bien caractérisé cette poésie au tome IV du *Mercure péruvien* : « Quant à moi, je le confesse naïvement, quand j'écoute ces chants, mon esprit s'abat, mon cœur se serre,

---

Tu découvres une valeur riche... immense,
Dans la paco-vigogne que tes soins présents
Offrent en capital comme une source
D'or courant jusqu'à la mer la plus dense.

Ce trésor dont la valeur excède celle de l'or,
Est le résultat de tes efforts incessants
Dans les ténèbres et la lumière naissante.

Pour que l'honneur en soit acquis à ta mémoire,
Tu imites un dieu dans son pouvoir étendu,
En arrachant du néant un être vivant.

mon âme devient triste, mes sens s'apaisent, et les larmes humectent mes yeux. »

Nous placons ici la traduction espagnole d'un *haravi* tiré du même tome du *Mercure :*

I.

Quando á su consorte pierde
Triste tortolilla amante,
En sus anzias tropezando
Corre, vuela, torna y parte.

II.

Sin sosiego discursiva,
Examina todo el parque,
No reservando á su vista
Tronco, planta, rama ó cance.

III.

Perdida ya la esperanza,
Y el corazon palpitante
Flora sin intermision
Fuentes, rios, golfos, mares.

IV.

Asi vivo yo (¡ay de mi!)
Desde aquel funesto instante,
Que te perdí per desgracia,
Dulce hechizo, encanto amable.

V.

Lloro, pero sin consuelo,
Porque es mi pena tan grande,
Que solo respiro triste
Penas, sustos, ansias y ayes.

VI.

La memoria me maltrata,
Cuando á tu adorada imágen
Siempre me la representa
Muerta flor, helado jaspe.

VII.

Si salgo á llorar al campo,
Se aumentan mas mis pesares,
Porque me acuerdan de ti
Bosques, montes, prados, valles.

VIII.

Si acaso me veo sola,
Te miro en mis soledades,
Procurando me consuelo
Grato, dulce, tierno, afable.

IX.

Entre sueños mi reposo
Me perturbas y combates,
Ques que creyéndote vivo
Siento zelos, furias, males.

X.

Si acordándome de ti
Mi espiritu de somplace,
No importa que el corazon
Sienta, sufra, llore y calle.

XI.

A lastima muevo al mundo,
Siendo la mas fina amante,
Porque lloren en mi pena
Hombres, brutos, peces y aves.

XII.

Mientras me dura la vida,
Seguiré tu sombra errarte,
Aunque á mi amor se opongan
Agua, fuego, tierra y aire (1).

I.

(1) Quand perd son compagnon
La triste et aimante tourterelle,
Se heurtant dans son anxiété,
Elle court, vole, tourne et part.

II.

Sans repos dans l'espace.
Elle examine tout le parc,
Ne laissant échapper à sa vue
Ni tronc, ni plante, ni branche, ni feuille.

III.

L'espoir enfin perdu,
Et le cœur palpitant.

Il paraît que la poésie dramatique était en grand honneur au temps des Incas. Suivant Garcilasso de la Vega, les Incas et la noblesse jouaient aux fêtes solennelles des comédies et des tragédies en présence du monarque et des personnes de la cour. Les sujets des tragédies étaient les actions guerrières, les triomphes, les victoires, les exploits des anciens rois et des héros.

Les comédies empruntaient leurs arguments à l'agriculture,

Elle parcourt sans interruption
Sources, fleuves, golfes, mers.

IV.

J'existe ainsi, hélas !
Depuis le funeste instant,
Où je te perdis par malheur,
Doux ange, aimable enchanteur.

V.

Je pleure, mais sans consolation,
Car ma peine est si grande
Que je ne connais aujourd'hui
Que peines, effrois, anxiétés et soupirs.

VI.

La mémoire me cause une grande douleur,
Quand ton image adorée
M'est présentée par elle,
Fleur morte, jaspe glacé.

VII.

Si je vais pleurer dans la campagne,
Mes douleurs augmentent,
Parce qu'ils me parlent de toi,
Les bois, les monts, les prés, les vallons.

VIII.

Si parfois je suis seule,
Je te vois dans mes solitudes,
Et tu me consoles
Doucement, tendrement, agréablement et avec affabilité.

IX.

Mon repos par mes songes
Est combattu et troublé,

aux fermes, aux choses domestiques et familières. Ceux qui excellaient par leur grâce et leur talent recevaient des présents d'un grand prix. Nous sommes assez heureux pour avoir conservé un monument de ce genre de poésie. C'est un drame tragique en trois actes, la plus importante production littéraire, à notre avis, de toutes les langues américaines. Rien n'est positif sur son auteur ni sur son époque : on ne saurait décider s'il nous est parvenu par tradition depuis les Incas, ou si c'est le fruit d'un génie plus moderne. Les uns croient qu'il fut composé dans la seconde moitié du XV[e] siècle et représenté à Cuzco devant les Incas; d'autres prétendent, au contraire, qu'il est d'un auteur illustre venu plus tard. La première opinion compte plus d'une raison en sa faveur, car le style de la pièce n'est pas si corrompu qu'il le fut dans les derniers siècles ; quelques mots castillans qui se trouvent dans le texte et quelques termes impropres accusent sans peine l'intervention du copiste. On assure également qu'il existe dans plusieurs bibliothèques privées de Cuzco des copies de cette œuvre, écrites au XVI[e] et au XVII[e] siècle.

Le drame a pour titre : *Ollanta, ou les rigueurs d'un père et la générosité d'un roi*. Le premier acte se passe à la fin du XIV[e] siècle; les deux autres, dix ou douze ans plus tard, au commencement du XV[e]. Le héros de la pièce est le célèbre chef *Ollanta*, dont le nom est resté de nos jours à un pont, à une forteresse

---

Car te croyant vivant,
J'éprouve les maux et les fureurs de la jalousie.

X.

Si à me souvenir de toi,
Mon esprit se complaît,
Qu'importe que le cœur
Sente, souffre, pleure et se taise.

XI.

J'émeus le monde par ma douleur,
Je suis la plus tendre des amantes,
Car je fais pleurer de mes peines
Hommes, bêtes, poissons et oiseaux.

XII.

Tant que durera ma vie,
Je suivrai ton ombre errante,
Lors même que s'opposeraient à mon amour
Eau, feu, terre et air.

et à un palais, et dont les hauts faits ne sont ignorés d'aucun des Indiens du Pérou. Son amour pour Cusi Coyllur, fille de l'inca Pachacutec, la rigueur de ce monarque contre sa fille, la prison de celle-ci, la révolte d'Ollanta, couronnée d'abord de succès, puis ses malheurs et sa défaite par Rumiñahui, général de l'Inca Yapanqui, fils de Pachacutec; enfin la générosité de ce dernier en faveur d'Ollanta et de Cusi Coyllur, tels sont les éléments du drame, composé, on doit l'avouer, de main de maître (1).

Pour ceux de nos lecteurs qui entendent la langue quichua, nous citerons des passages remarquables, et par l'expression vraie des sentiments, et par la beauté du style.

Cusi Coyllur au désespoir dit à sa mère Coya :

¡ Ay ñustallay, ay mamallay !
Ymaynam mana huaccasac,
Ymaynam mana sullasac,
Y chay auqui munasccallay,
Y chay ccacca huaylluscallay
Cai chica tuta ppunchaupi
Cai chica huarma cascaipi
Y cconcchahuan, y saqquehuan
Y huyayta pay ppaquihuan
Mana huaturicuhuaspa.
! Ay mammallay, ay ñustallay.
Ay huayllucusccay ccosallay ! (*Elle pleure.*)
Camta ricsicunaypaccha
Quillapi chay yana ppacha
Yntipas paccaricuspa
Ccospapurccan chiri uspha,
Phuyupas tacra ninahuan
Llaquita paylla huillahuan,
Ccoillurpas chasca tucuspa
Chupata aisaricuspa
Tucuiñincu tapia carccan
Hinantinpas piziparccan,
¡ Ay mamallay, ay ñustallay,
Ay huayllucasccay ccosallay !

---

(1) M. le docteur *J. D. de Tschudi*, dans son ouvrage sur la langue quichua, donne *in extenso* cette curieuse production littéraire.

Monologue d'Oyanta après son entrevue avec l'inca Pachacutec :

¡ Ay Cusco! ay sumac llacta!
Cunanmanta ccayamancca
Aucan casac, casan auca
Chay ccasccoiquita ccaracta
Lliquirccuspa, sonccoyquita
Cunturcunaman cconaypac
Chay auca, chay Incayquita :
Huñu huñu huaranccata
Anticunata llullaspa
Suyuycunata tocllaspa
Pusamusac pullcanccata;
Sacsahuamanpin ricunqui
Runayta phuyuta hina;
Chaypin sayarincca nina
Yahuarpin chaipi puñunqui
Chaqueipin cancca Yncaiqui
Chaipacham paipas ricuncca
Pisinchus ñoccapac Yunca
Puchuncachus chay cuncayqui
Manapunim ccoiquimanchu
Nihuanracc chay ususinta?
¿ Pascarinracc chay siminta?
Manam Campacca canmanchu
Nispa, uticuy phinascca
Conccor sayaspa mañacctey?
Yncan paypas ñocca cactay
Tucuymi chaycca yachascca,
Cunancca cayllaña cachun.....

La langue quichua a plusieurs dialectes très-distincts. Au nord, le *quiteño*, le moins pur, rempli de termes venant d'autres idiomes, et avec des formes grammaticales corrompues ; le *lamana*, qui est parlé dans diverses parties du départemént de la Liberté ; le *yunca*, dans l'évêché de Truxillo ; le *chinchaysuyu*, dans le département du Cerro de Pasco ; le *cauqui*, dans la province de Yauyos ; le *calchaqui*, dans le Tacaman ; le *cusqueño*, dans les départements du Sud. Ce dernier dialecte est le quichua pur, qui doit servir de type à ceux qui apprennent la langue générale.

La langue *aymara*, usitée en Bolivie, se rapproche beaucoup de la quichua ; elle doit provenir de la même source ; une infinité de mots sont les mêmes, et dans la construction grammati-

cale existe une ressemblance frappante. Le jésuite allemand *W. Bayer* a publié un sermon en langue aymara et en latin sur la passion de Notre Seigneur dans une feuille scientifique d'Allemagne (1).

La langue *puquina*, qui se parle dans quelques vallées de la côte du Pérou et dans le haut Pérou, diffère radicalement de tous les autres idiomes américains.

Si nous ajoutons foi aux assertions de Garcillasso de la Vega, les Incas avaient une langue à eux, et personne n'osait l'apprendre, à moins d'appartenir à la famille royale. Mais, par malheur, nous sommes sans aucunes données pour éclairer notre opinion à cet égard.

Nous désirons que les observations contenues dans ce chapitre servent à stimuler le zèle des Péruviens pour l'étude de la belle langue de leur pays natal, et à faire fonder dans leurs colléges des chaires où elle soit enseignée.

CHAPITRE VI.

État moral de la Société sous la dynastie des Incas.

Les institutions politiques et les moyens imparfaits qui suppléaient à l'art d'écrire, étaient deux grands obstacles aux progrès de la science chez les anciens Péruviens.

Comme nous l'avons déjà dit (chapitre IV), il fallait appartenir à la race royale pour jouir des bienfaits de l'éducation; courbées sous une honteuse tutelle, les masses populaires ne pouvaient mettre le pied dans le sanctuaire de la science; elles étaient tenues de suivre la profession de leurs pères, de peur que le flambeau de la vérité les éclairant, elles ne vinssent à s'enorgueillir et à refuser obéissance aux autorités du pays.

Le but sérieux des Incas étant d'accroître l'importance de l'empire, plutôt en reculant ses bornes qu'en cultivant l'intelligence de ses habitants, les sciences militaires résumaient pour ainsi dire toute l'éducation. Il y avait en conséquence à Cuzco et autres

(1) *Mur Journal für Kunst und Literatur.*
T. I. P. 112-121.
II. P. 297-335.
III. P. 55-100.

villes principales des académies sous la direction d'Incas expérimentés, pour former les jeunes gens à tous les genres d'exercices militaires, théoriques et pratiques. De là sortaient tous les chefs de l'armée.

Les dépositaires des autres sciences n'étaient pas des prêtres, comme en Europe pendant les siècles barbares du moyen âge; ils formaient la caste distincte dès *amautas* ou savants attachés aux écoles d'enseignement (*yachachuasi*), exerçaient sur leurs élèves la plus sévère inspection, les instruisaient des exploits de leurs ancêtres, leur expliquaient les lois et l'art de gouverner, leur montraient l'astronomie, l'arithmétique et l'art des quippus, les initiaient enfin aux mystères de la religion. Quelques Incas, et entre autres Inca-Rocca, Pachacutec et Cupa-Yapanqui protégèrent singulièrement ces écoles; ils firent bâtir exprès de somptueux palais, tels que le *Coracora* et le *Casana*, à Cuzco, afin de pouvoir les visiter plus facilement; c'est là, suivant Garcilasso, que venait l'Inca Pachacutec commenter ses lois et ses statuts.

Etudions maintenant le caractère intellectuel des Péruviens sous le point de vue scientifique, et les trésors amassés par les amautas pour être transmis à leurs disciples.

Une seule branche de philosophie abstraite était cultivée: c'était la morale émanant des croyances religieuses. Il ne paraît pas que les amautas se soient adonnés à l'étude profonde et épineuse de la métaphysique, et on ne saurait le croire en pensant au joug sous lequel les tenait pliés la théocratie; il est probable que leurs connaissances se limitaient à quelques idées confuses que daignaient leur fournir les prêtres.

Ils n'étaient pas plus versés dans la jurisprudence. La simplicité du code péruvien demandait peu de commentaires. Les juges étaient obligés de prononcer, en moins de cinq jours, quel que fût le délit; les lois pénales étaient comme celles d'Europe, les ordonnances militaires courtes et draconiennes, la justice répressive prompte et implacable, à la manière des Turcs, et souvent, comme cette dernière, arbitraire.

L'art médical était aussi en partie du domaine des amautas; on choisissait parmi eux les docteurs attachés à la personne de l'Inca. Quant au peuple, il consultait, lors de ses rares et légères maladies, les herboristes et les vieilles femmes. De toute façon, les moyens curatifs étaient empiriques et limités; ils se contentaient d'adoucir les symptômes alarmants du mal, sans suivre aucun système nosologique ou thérapeutique. De tous les moyens mis en

usage par ces médecins pour connaître le diagnostic du mal, ils ne savaient qu'inspecter l'état de la membrane muqueuse de la langue. Etait-elle blanche ou jaune, ils supposaient l'existence d'embarras gastriques et avaient recours à l'un de leurs grands remèdes, à la racine de *huachancana*, plante de la famille des euphorbiacées, dont les effets drastiques et émétiques ressemblent beaucoup à ceux du tartre stibié. Quand on observe les herbes médicinales usitées de nos jours chez les Indiens, sans l'intervention des médecins, on se fait une idée exacte de l'art pharmaceutique des anciens Péruviens, car les médicaments passaient avec leurs heureux effets de génération en génération. Ainsi aujourd'hui, comme au temps des Incas, ils emploient la cascarille, le checasoconche, le chenchelcome, le chillca, le chinapaya, le chucampa, le huacra-huacra, le huaritura (*valeriana coarctata*), le llamapnahui (*negretia inflexa*), le maprato ou ratana (*krameria triandria*) le masca, le mateclla, le moho-moho, le mulli, le parhataquia (*molina prostrata*), le panqui, le tasta et une foule d'autres plantes médicinales. Ils se servaient aussi de baumes, d'un morceau du cordon ombilical d'un enfant, remède souverain, croyaient-ils, contre plusieurs maladies des enfants ; et du crâne de tapir (*tapirus americanus*) contre l'épilepsie, etc. (1).

Les amautas avaient reconnu que dans certains cas il convient de diminuer la masse de sang du corps humain ; ils pratiquaient à cet effet des saignées, mais toujours au plus près de la partie malade. L'instrument dont ils se servaient était un petit caillou très-aigu fixé dans un morceau de bois fendu qu'ils plaçaient sur la veine, et un petit mouvement donné la faisait ouvrir et produisait une émission qui, plutôt qu'à nos saignées proprement dites, ressemblait aux émissions locales ou aux ventouses scarifiées.

La chirurgie opératoire était complétement inconnue aux médecins du Pérou. Les plaies, les blessures, les contusions, en un mot toute lésion externe était pansée avec des baumes et des feuilles médicinales ; ils n'avaient pas la moindre idée de l'amputation des membres, de l'ouverture des abcès à l'aide d'instruments tranchants, ni des sutures pour les blessures graves, ni de l'application du feu et de tant d'autres opérations chirurgicales pratiquées en Europe. Les fractures étaient traitées, dans

(1) Aujourd'hui encore, les Indiens Camatas parcourent presque tous les ans l'Amérique méridionale avec un assortiment de remèdes de leurs montagnes qu'ils vendent fort cher.

l'intérieur du pays, avec l'herbe nommée *huaritura ;* et sur les côtes, en enroulant certaines plantes marines autour du membre fracturé. Les accouchements ne regardaient pas les médecins; les matrones assistaient les femmes dans le moment critique.

Les connaissances des amautas en mathématiques étaient presque nulles. Malgré leur excellent système de numération, le procédé graphique des quippus était si incomplet, qu'ils n'allèrent jamais au delà des premiers éléments de l'arithmétique. Ils ne connaissaient pas mieux la géométrie théorique, et faisaient cependant le plus fréquent usage de son application, soit pour leur territoire si étendu, qu'ils figuraient avec des cartes et des saillies indiquant les limites et les localités ; soit pour la répartition des terres et pour l'art de tailler les pierres, soit enfin dans leur admirable architecture, en résolvant avec une rare perfection les problèmes les plus ardus.

Malgré la descendance illustre de leurs monarques, fils du Soleil, les Péruviens avaient fait peu de progrès en astronomie, et, sous ce point de vue, les amautas étaient bien au-dessous des prêtres du Mexique. L'absence presque totale de connaissances mathématiques ne leur permettait pas de déduire par le calcul les mouvements annuels du soleil, et ils étaient obligés de recourir à des moyens mécaniques pour déterminer les principales variations de son cours, au moyen desquels ils parvenaient à fixer l'époque des solstices et des équinoxes. La méthode employée par eux pour connaître le temps exact des solstices est décrite par Garcilasso (*Com.* I, liv. II, chap. XXII) de la manière suivante : « Ils trouvèrent le solstice d'été et le solstice d'hiver, qui furent déterminés par huit tours bâties à l'orient, et huit autres au couchant de la ville de Cuzco, placées de quatre en quatre, deux petites de trois *estados* à peu près de haut, entre deux autres grandes; les petites étaient à dix-huit ou vingt pieds l'une de l'autre; de l'autre côté, à une égale distance, étaient les deux autres grandes tours, beaucoup plus grandes que celles que nous nommons en Espagne *atalayas;* ces grandes tours servaient à observer les petites tours ; l'espace qui se trouvait entre les petites et par où le soleil passait à son lever et à son coucher, était le point des solstices ; les tours de l'orient correspondaient à celles du couchant du solstice du printemps ou de l'hiver. »

« Pour connaître le solstice, un Inca se plaçait à un certain point au lever et au coucher du soleil, et il observait s'il se levait et se couchait entre les deux petites tours, placées à l'orient et au couchant. »

Pour connaître les équinoxes, ils procédaient de même : « Ils avaient, continue le même auteur, des colonnes de pierres richement sculptées, dans les cours ou sur les places qui étaient devant les temples du Soleil; les prêtres, à l'approche de l'équinoxe, avaient soin de remarquer chaque jour l'ombre que donnait la colonne; les colonnes étaient placées au milieu d'une vaste cercle qui mesurait toute la largeur de la place ou de la cour; du centre partait un fil traçant une ligne de l'orient au couchant, et ils savaient par une longue expérience où ils devaient le placer, sur un point où sur l'autre. Par l'ombre que la colonne faisait sur la ligne, ils voyaient que l'équinoxe approchait; et au moment où l'ombre partageait la ligne par le milieu, à partir du lever jusqu'au coucher du soleil, et lorsque au milieu du jour la lumière du soleil inondait toute la colonne, sans produire aucune ombre, ils disaient que ce jour était celui de l'équinoxe. Alors ils ornaient les colonnes avec toutes sortes de fleurs, et de plantes aromatiques, ils y plaçaient le trône du Soleil, et ils disaient que ce jour-là le Soleil s'asseyait sur ces colonnes dans toute la plénitude de ses rayons. Aussi, ils adoraient plus particulièrement, ce jour-là, le Soleil avec toute la pompe et l'allégresse possibles, et lui faisaient de grands présents en or et en argent, en pierres précieuses et autres objets du plus haut prix. Et c'est à remarquer que les rois incas et leurs amautas, tout en gagnant des provinces, s'assuraient que plus ils approchaient de la ligne équinoxiale, moins la colonne faisait d'ombre à midi : ils pensèrent ainsi de plus en plus que les colonnes étaient près de la ville de Quito ; ils firent le plus de cas de celles qu'ils érigèrent dans cette ville, et dans cette contrée jusqu'au bord de la mer, où le soleil étant à-plomb, ne laissait pas le moindre vestige d'ombre à midi. Aussi ils les eurent en grande vénération, parce qu'ils disaient que c'était le trône le plus agréable au Soleil, qui s'y asseyait directement, et sur les autres obliquement. »

Les amautas observaient les mouvements de Vénus; c'était l'unique planète qui appelât leur attention; ils l'adoraient comme page du Soleil. Ils connaissaient un petit nombre de constellations, telles que les hyades, qu'ils nommaient *ahuaracaqui*, ou mâchoires du tapir, et les pléiades *oncoy-coyllur*. Comme toutes les nations ignorant l'astronomie, ils avaient peur des éclipses du soleil et de la lune, surtout de la dernière ; ils s'imaginaient qu'elle menaçait de fondre sur la terre, et afin de conjurer ce malheur, ils poussaient des hurlements effroyables, faisant le plus de bruit possible dès le commencement de l'éclipse avec

toutes sortes d'instruments, et rouant les chiens de coups pour augmenter le fracas.

Les phases de la lune (*quilla*) s'expliquaient ainsi : quand l'astre commençait à décroître, on disait qu'il tombait malade, et le quartier s'appelait *huanuc quilla* ou lune mourante ; la nouvelle lune était nommée *mosoc quilla ;* le croissant *puca quilla* ou lune colorée, et *quilla huanuy* ou lune morte était la lune en conjonction. Les lunaisons se partageaient en quatre quartiers égaux, en commençant toujours par le premier jour de la nouvelle lune. Ainsi la première section ou période durait jusqu'au jour du quatrième croissant, la seconde jusqu'à l'opposition, la troisième jusqu'au quatrième quartier et la quatrième jusqu'à la conjonction. On comptait les mois par lunes ; mais l'année, d'un solstice d'hiver à l'autre, était subdivisée en douze parties égales, formant ainsi une année solaire qui les guidait dans le travail des terres. Le temps compris entre la fin de l'année lunaire et de l'année solaire s'appelait *puchuc quilla* ou restant de lune ; ce temps était donné au chômage. On distribuait l'année solaire en quatre temps : le printemps *panchin* (1), qui durait de l'équinoxe du printemps au solstice d'été ; l'été, ou *rupay mitta*, du solstice d'été à l'équinoxe d'automne ; l'automne, *uma raymi*, de l'équinoxe d'automne au solstice d'hiver, et enfin l'hiver ou *para mitta*, nommé aussi *casacpuchu*, du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps. Chacune de ces quatre saisons amenait une fête solennelle.

Montesinos nous dit que le roi Inti-Capac renouvela la supputation des temps qui allait se perdant, et que sous son règne les années comprirent 365 jours et 6 heures ; aux années il ajouta des décades de dix ans ; à chaque dix décades une centurie de cent ans, et à chaque dix centuries une *capac huata* (année puissante), autrement *intiphuata*, mille ans, la grande année du soleil. C'est ainsi qu'ils comptaient les siècles ou les faits mémorables de leurs rois.

Le même auteur avance que le roi Yahuar-Huquiz, astronome habile, vit la nécessité d'intercaler un jour tous les quatre ans pour former une année bissextile, mais qu'il renonça à ce projet pour un autre qui lui sembla p r éférable, et qui obtit l'approbation des amautas : ce fut d'intercaler une année après quatre siècles. En mémoire de ce dernier roi, les Indiens appe-

(1) Ou encore *tuctu*, brin de fleur de maïs.

lèrent l'année bissextile *Huquiz*, nommée auparavant *allca allca*, et pour la même raison ils donnèrent au mois de mai le nom de *huar-huquiz*. Telle est l'assertion de Montésinos, assertion bien erronée si l'on considère que (sans compter le silence des autres historiens, l'absence de tout monument qui prouve l'existence d'un tel calendrier, et le caractère peu authentique de l'auteur) les savants du Pérou ne partageaient pas les jours en heures et ne pouvaient pas avoir de calcul astronomique exact, lorsqu'ils avaient si peu de connaissances arithmétiques et qu'ils étaient dépourvus de l'aide de l'écriture. Cependant, il est possible que les amautas aient compté les années au moyen du système décimal.

L'année (*huata*) se divisait, comme nous l'avons vu, en douze mois et commençait, suivant quelques auteurs, au solstice d'été, à la fin de juin ; suivant d'autres, au solstice d'hiver, fin de décembre. C'est qu'à Cuzco l'année commençait par ce dernier mois, et à Quitto, d'après les lois de Inca-Huayna-Capac, par le solstice d'été.

Nous donnons maintenant le tableau de la division des mois, et le détail des principaux travaux et fêtes qui correspondaient à chacun d'eux. Nous suivons l'étimologie dérivée de la langue quichua ; mais comme il y en a une autre, dont l'origine est moins claire, n'étant pas quichua pur, et n'appartenant à aucune autre langue voisine, nous avons cru devoir citer à la fin de chaque mois ces noms particuliers.

I. — *Raymi* (décembre, de *raymi*, danse solennelle). Ce premier mois de l'année, par la raison qu'il commençait avec le jour du solstice d'hiver, était célébré par de grands bals, la musique et le chant. Il était au nombre des quatre fêtes principales et était précédé d'un jour de jeûne — *Sasi-ppunchau* (1).

Les chefs militaires se réunissaient à Cuzco avec des troupes d'élite pour les évolutions militaires. — *Camayquiz*.

II. — *Huchhuy-poccoy* (janvier, de *huchhuy* petit, et *poccoy*, mûrir). On l'appelait ainsi parce que le maïs commençait à former de petites touffes d'épi.

Continuation d'exercices militaires. . . . .
Prix décernés aux vainqueurs. — *Pura opiayquiz*.

III. — *Hatun-poccoy* (février, de *hatun*, grand, et *poccoy*

(1) Il faut remarquer que les mois commençaient les 20, 21 ou 22, suivant le solstice, jusqu'à pareil jour du mois suivant, en sorte que le mois que nous nommons décembre, — raymi, — comprend 21 jours de janvier.

mûrir). Nommé ainsi à cause de la croissance du maïs — *Cacnayquiz.*

IV. — *Paucar-huaray* (mars). En parlant de l'étymologie de ce nom, le prêtre don Juan de Velasco (*Histoire du royaume de Quito*, tome II, page 40) dit : « *Paucar-huatay* signifie mois du printemps réunissant la fin et le commencement de l'année solaire; car *paucar* désigne la beauté des couleurs que les fleurs étalent à cette époque, et *huatay* veut dire bien. Les historiens écrivent de plusieurs manières ce mot incertain, soit par corruption, soit par ignorance : *pacar-huaruy*, *pacar-huaray* et *pacar-huatuy*, et chacun invoque une étimologie différente, sans fondement et sans trouver le vrai sens de ces mots corrompus. » Selon nous le vrai nom de ce mois est *paucar-huaray*, de *paucar* bien fleuri, belle prairie, et de *huaray*, poser des paniers. . . . . . . et au figuré déployer un tapis, parce que la terre est couverte pendant ce mois comme d'un tapis magnifique.

A cette époque avait lieu la seconde fête principale de l'année, précédée de trois jours de jeûne, la grande fête du renouvellement du feu sacré, ou *mosoc-nina.* Au jour de l'équinoxe, l'Inca attendait, entouré des prêtres et des seigneurs de la cour, à la porte du grand temple le lever du soleil; et au moyen d'un miroir ardent métallique, appelé *inca-rirpa*, il concentrait les premiers rayons et brûlait un peu de coton sacré préparé à cette effet. Cette matière était portée, toute ardente, au temple où avaient lieu les sacrifices et les offrandes au Soleil, et de là dans toutes les maisons. L'Inca avait aussi coutume de distribuer à tous les assistants du pain et du *chicha* (boisson) sacrés. La fête se terminait par les danses, la musique et des réjouissances générales. Que de rapports entre cette cérémonie et ce qui se pratique au jour de Pâques chez les chrétiens ! — *Pacar-ruarayquiz.*

V. — *Ayrihuay* (avril). Ce mot veut dire maïs, chargé de grains de diverses couleurs.

On commençait pendant ce mois la récolte de ces céréales, accompagnée de danses, de musique et de libations copieuses, qui allaient jusqu'à l'ivresse. On décernait les prix à ceux qui rencontraient certaines couleurs indiquées d'avance dans les graines du maïs complet. Celui qui gagnait le prix était proclamé par toute la nation. — *Arihuaquiz.*

VI. — *Aymuray* (mai). Nommé ainsi parce qu'on transportait alors le maïs dans les dépôts et les greniers publics. Après la récolte, les Péruviens, en habits de fête, goûtaient les plaisirs de

la musique, du chicha, de la danse et des jeux. On commençait à arracher les souches de maïs pour préparer la terre. — *Aymuray-quiz.*

VII. — *Inti-raymi* (juin, de *Inti*, soleil, et *raymy*, danse). Ce mois ramenait la troisième fête solennelle, précédée de jeûnes. Les travaux cessaient, on se reposait et on se livrait au plaisir et à la joie. — *Aucay-cuxqui.*

VIII.— *Anta-asitua* (juillet, de *anta* cuivre, et *asitua*, grand bal). Ce mois, que certains auteurs nomment seulement *asitua*, commençait au solstice d'été. C'était l'époque des bals militaires. Revêtues de leurs habits de grande tenue, les troupes faisaient de brillants exercices, célébraient leurs fêtes et parcouraient les rues avec une musique bruyante. Le peuple était ivre et suivait en dansant.

On labourait les terres et l'on se préparait à les ensemencer; on versait du chicha dans les aqueducs et dans les rivières, dans l'espoir que ces libations procureraient à leurs champs les pluies nécessaires. — *Chahuar-huayquiz.*

IX. — *Capac-asitua* (août, de *capac*, puissant, et *asitua*, grand bal.)

Continuation des fêtes du mois précédent, plus brillantes encore et plus solennelles. On appelait aussi ce mois *yapay-asitua*, mois des bals supplémentaires. On commençait à semer le maïs, les batates, les ocas, les ullucos et le quinoa, et on pratiquait des cérémonies bizarres pour conjurer les maladies épidémiques. — *Cituaquiz.*

X. — *Umu-raymi* (septembre, de *umu*, tête, et *raymi*, danse). On faisait dans ce mois le recensement de l'empire et la vérification des recensements antérieurs. On célébrait de grandes fêtes à cette occasion.

Ce mois portait aussi le nom de *coya-ramy*, parce que c'était l'époque des mariages des coyas ou princesses royales; leur exemple était suivi dans tout le reste de l'empire.

Les femmes tissaient les robes de gala, et on célébrait la quatrième fête principale, ou *asitua-raymi*, précédée d'un jour de jeûne. — *Puscuayquiz.*

XI. — *Aya-marca* (octobre). On ne sait pas au juste l'étymologie de ce mot. La plupart des historiens écrivent *ayarmaca*; mais on doit écrire, à notre avis, *ayamarca*, de *aya*, mort, et *marca*, porter dans les bras, parce qu'on célébrait la fête solennelle de

la commémoration des morts, avec des pleurs, des chants lugubres et une musique plaintive; et c'était l'usage de visiter les tombeaux de ses parents, de ses amis et de leur apporter à boire et à manger. C'est une chose digne de remarque que cette fête eût lieu chez les anciens Péruviens à la même époque et au même jour (2 novembre), où les chrétiens célèbrent la fête de la commémoration des morts.

C'était le temps choisi de préférence par les potiers pour fabriquer les jares destinées à contenir la chicha, et dans chaque ménage on faisait cette liqueur pour les fêtes du mois suivant. — *Cantarayquiz.*

XII. — *Capac-raymi* (novembre, de *capac*, et de *raymi* dont le sens nous est connu.

C'était le dernier mois, celui des bals solennels qui terminaient l'année. Les fêtes et les danses avaient souvent un caractère d'excessive gaieté, qui dégénérait en ivresse et en licence. On finissait de semer. On représentait ordinairement sur la place publique de Cuzco des comédies et des tragédies composées par les amautas. Les Péruviens se plaisaient aussi à certains jeux, comme le *huayrachina*, ou jeu de balle; le *huayrac*, sorte de dés; le *chueca*, jeu de balles et de bâtons; le *huatucay*, ou jeu d'énigmes, etc.

Il y avait des réunions et des assemblées nombreuses dans la capitale et dans les villes sous la direction des caciques. — *Laymequiz.*

Le peu de connaissances qu'ils avaient en astronomie ne permettait pas aux Péruviens de faire des progrès dans l'art de naviguer. Avec leurs faibles embarcations construites de troncs d'arbres, de radeaux, de peaux de loups marins et de roseaux, dans lesquelles ils visitaient les côtes de leur territoire et les lacs de l'intérieur, ils n'osèrent pas s'aventurer en pleine mer; il leur suffisait de connaître les domaines qu'ils avaient conquis; cependant ils devaient en connaître d'autres, d'après ces paroles de Huaynacapac (rapportées par Garcilasso): « Je soupçonne que nous connaissons ceux qui ont passé sur les côtes de notre mer; ils doivent être braves et nous feront honneur. » — Ce qu'avance M. de Castelnau sur cette question n'est pas moins curieux, à savoir que les voiles de *totora* dont on fait usage sur le lac de Titicaca, et leur appareillage rappellent exactement ce qui se voit à Thèbes sur le tombeau de Ramessès III. La construction de ces faibles machines flottantes, connues sous le nom de

balsas et de radeaux de *totora* qui font aujourd'hui le service de la côte et des lacs des Cordilières, ont servi de modèle aux canots à vapeur et aux canaux de sauvetage faits de gomme élastique et de gutta-percha. Ces canaux sont ordinairement employés pour faire la contrebande dans les ports et dans les cales, avec toute facilité et commodité, car ils se transportent aisément par terre et coûtent peu ; aussi on les brûle ou on les désenfle une fois qu'on a achevé le honteux trafic.

En parlant de la langue quichua dans le précédent chapitre, nous avons rappelé ce que nous savons des progrès des amautas dans la poésie, et principalement dans le drame auquel ils s'adonnaient de préférence. Il est aisé de reconnaître dans le tableau abrégé que nous avons esquissé des travaux de la campagne, des fêtes et solennités des douze mois de l'année péruvienne, la haute sagesse des Incas, dont le tact et la bienveillance savaient toujours réunir l'utile à l'agréable, tant pour le bien général que pour l'intérêt particulier, en allégeant les plus pénibles travaux par l'heureux mélange des plaisirs qui les accompagnaient. Quand étaient achevés les travaux des semailles pour le monarque, ce qui avait lieu après les travaux indispensables des terres du Soleil et de la nation, les Indiens jouissaient du charme des représentations de comédies civiles, dont la source inépuisable étaient les vertus sociales, soit des membres de la famille entre eux, soit du sujet à l'égard du monarque, soit de l'individu à l'égard de l'Etat, soit du citoyen à l'égard du citoyen. Au mois d'octobre, après la fête des morts, ils assistaient à des drames ou à des tragédies qui évoquaient les vertus civiles de leurs ancêtres ; et pendant les mois des exercices militaires, on était dans l'usage de donner des comédies qui fissent allusion aux exploits des guerriers.

Nous ignorons à quel degré de perfection était arrivé l'art dramatique, mais il est certain qu'à la longue les comédiens devaient atteindre une perfection notable ; et en outre, les applaudissements de la foule et les récompenses reçues avaient excité au plus haut point leur zèle et leur talent. L'art oratoire était protégé par les Incas, et l'on faisait le plus grand cas d'une prononciation pure et agréable, tant dans les discours publics qu'au théâtre.

Toutes les compositions poétiques, moins celles du drame, étaient destinées au chant, et il est très-probable que les poëtes eux-mêmes composaient la musique pour leurs chants. Il existe encore plusieurs chansons anciennes des plus mélodieuses qui
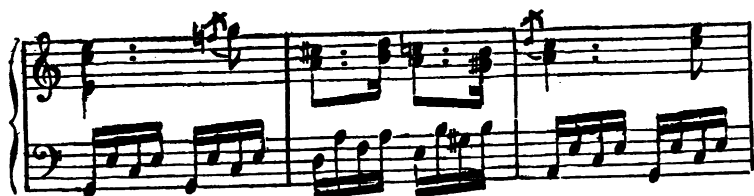
peuvent donner la mesure des connaissances musicales des Péruviens de cette époque.
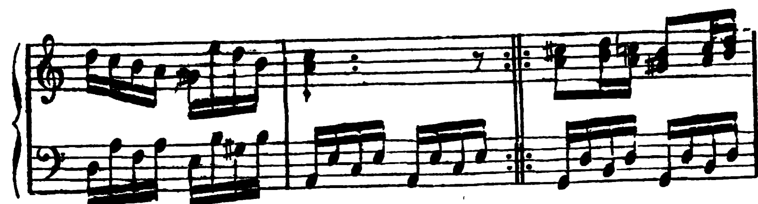
Pour donner une idée de cette musique, nous reproduirons celle des *trois haravis.*
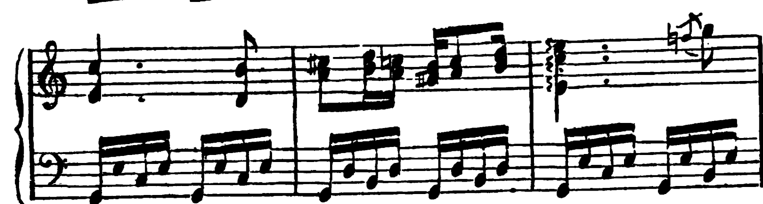
I.
HARAVI
pour
sol mineur.
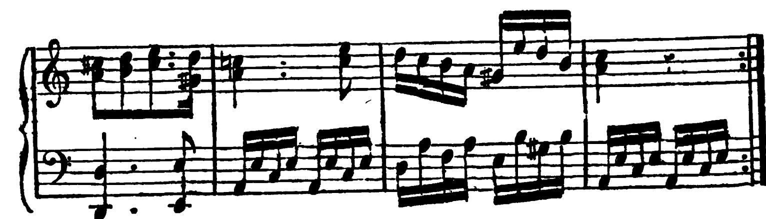
tr.

II.
HARAVI
pour
***la* mineur.**
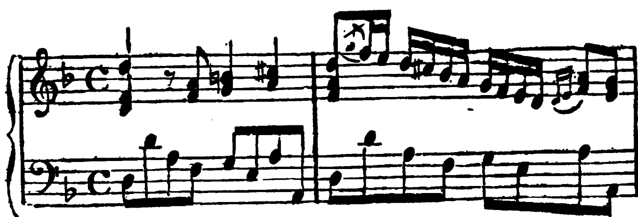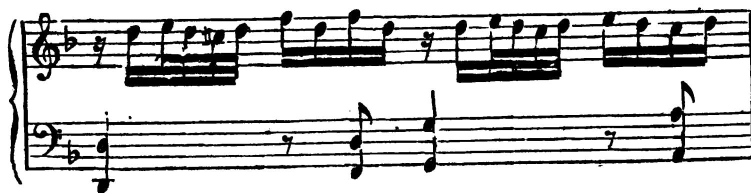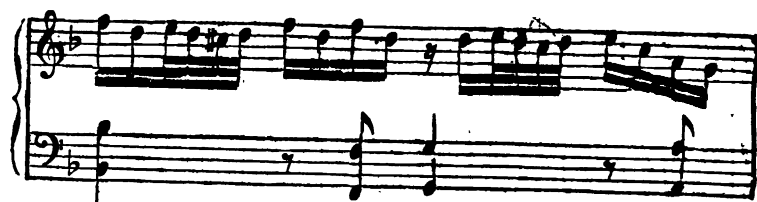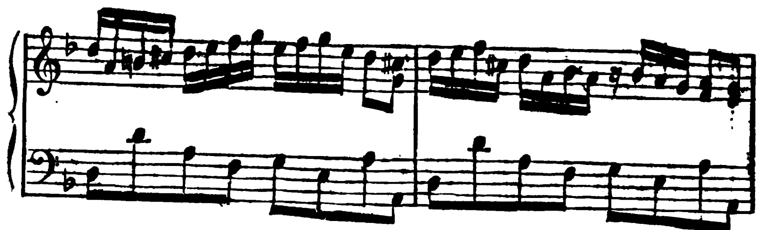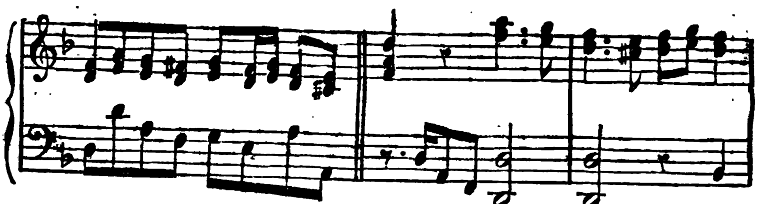








III.
HARAVI
pour
ré mineur.
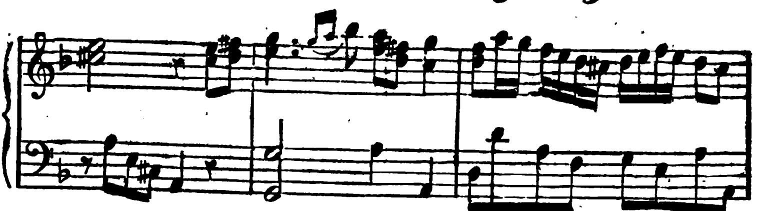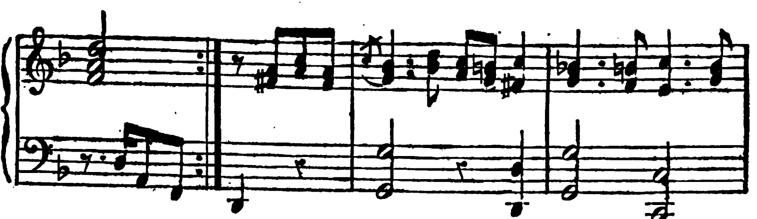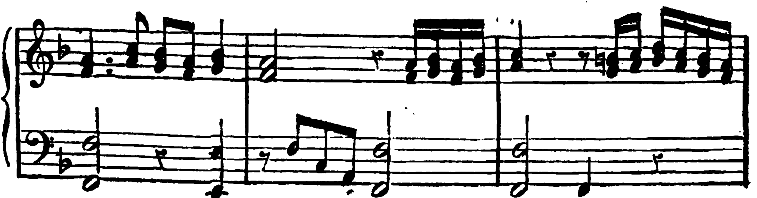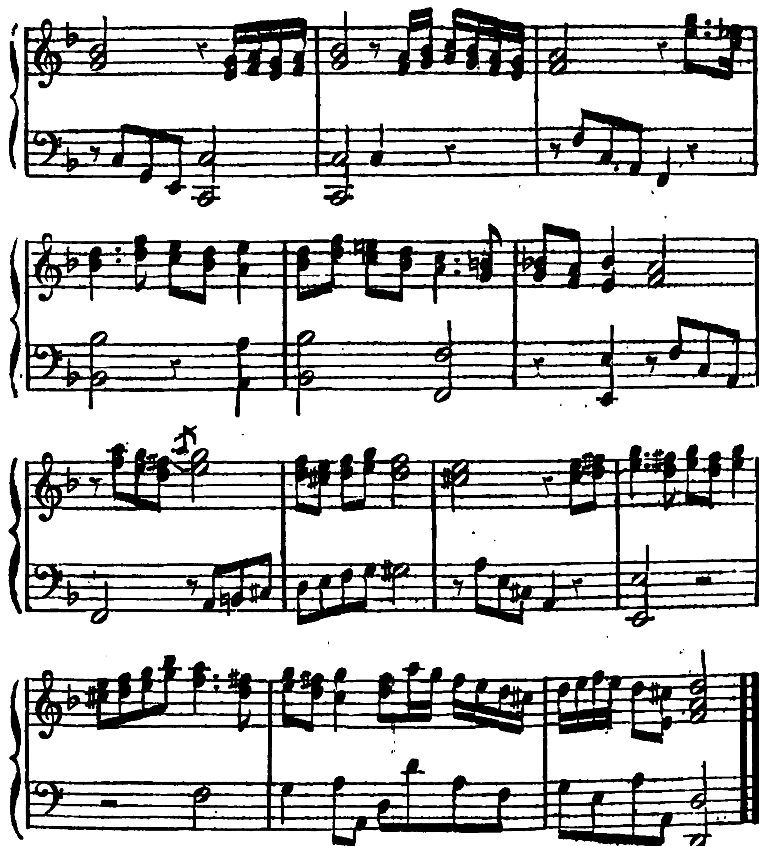


















Quoique les Indiens aient une grande aptitude pour la musique, il faut avouer que cet art était dans son enfance avant l'arrivée des Espagnols.
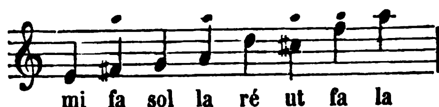
La musique instrumentale, grossière et bruyante, plaisait par l'excès même du vacarme qu'elle produisait. Ce vacarme provenait surtout des *chhilchiles* et des *chancares*, sorte de tambours de basque et de grelots ; et aussi du *huancar* ou tambour. Parmi les instruments à corde, on ne connaissait que la *tinya*, sorte de gui-

tare à cinq ou six cordes. Les instruments à vent étaient la *cqueppa* ou trompette, le *ccuivi* ou siffleur à cinq tons, le *pincullu* ou flûte, le huayllaca ou flageolet, la *chhayna*, sorte de flûte grossière dont les sons lugubres et mélancoliques remplissent le cœur de désirs incertains et ineffables, et mouillent involontairement les yeux de larmes. L'instrument le plus parfait était le *huayra-puhura;* il consistait en une sorte de *sirinx* ou flûte de Pan, composée de roseaux réunis et inégaux; c'était le seul instrument avec lequel les musiciens pouvaient s'accorder, les autres étaient dépourvus d'harmonie. Le *huayra-puhura* était fait de tuyaux de roseaux ou de *pierro*, et parfois orné avec soin. Le général français Paroissien trouva dans une *huaca,* sur un cadavre, un de ces instruments fait en talc jaunâtre; et on conserve au musée de Berlin un moule en plâtre de ce curieux objet que le célèbre Humboldt reçut du médecin anglais Stewart Traill, avec une lettre d'où nous tirons les passages suivants. (Vid. MINUTOLI, *Description de una ciudad vieja en Guatemala, etc.* Berlin, 1832. Notas pag. 53, tom. XII, fig. I.)
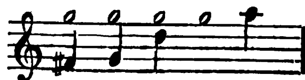
Les trous des tuyaux sont cylindriques et régulièrement percés; ils ont 0,3 pouces de diamètre de base.

N° 1,	4.90 pouces.	N° 5,	2.45 pouces.
N° 2,	4.50 —	N° 6,	2.85 —
N° 3,	4.12 —	N° 7,	2.00 —
N° 4,	3.50 —	N° 8,	1.58 —

Les tuyaux n°s 2, 4, 6 et 7 (voyez la seconde figure de la planche XXXII de l'atlas) ont de petits trous latéraux qui, ouverts ne donnent pas de tons, fermés, ils donnent les suivants :

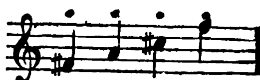


Ce tétracorde est parfait et facile à toucher. Au moyen des trous, ce diapason se divise en tétracordes distincts. L'un d'eux, par exemple, est la clef de *mi* mineur, l'autre de *fa* majeur. Tous les trous étant ouverts, l'instrument donne les tons suivants :



Ce tétracorde est parfait et également facile à toucher ; c'était probablement la clef favorite des Péruviens, et produisait sans doute une mélodie complète.

Le second tétracorde a lieu en touchant seulement les notes ci-dessus qui donnent une clef majeure complète :



Mais avec cette clef l'instrument a une demi-note de plus que celle du violon qui change le *fa* ♮ en *fa* ♯ et l'*ut* ♮ en *ut* ♯.

Les trous permettent de varier à volonté le diapason, qui se trouve modifié, selon M. Mendelsohn, en un instrument de cette sorte.

Selon Garcilasso (*Comment.* liv. II, chap. XXVI), « chaque chant avait son air connu, et l'on ne pouvait pas dire deux chants sur un même air, parce que l'amoureux faisant entendre de nuit les sons de sa flûte, par l'air qu'il prenait, exprimait à sa dame et au monde entier son ravissement ou son désespoir, suivant la faveur ou l'indifférence qu'on lui montrait, en sorte qu'on peut dire qu'il parlait avec sa flûte. » Selon le même auteur, « ils n'accompagnaient pas avec la musique les chants qu'ils composaient sur leurs guerres et leurs exploits, mais ils les chantaient aux fêtes principales et dans leurs victoires et triomphes en mémoire de leurs faits d'armes. »

CHAPITRE VII.

Système religieux des anciens Péruviens.

La religion ouvre une longue carrière à l'espérance humaine et trace une route précise à la volonté. De tout ce qui peut occuper la pensée, rien ne l'intéresse davantage, car rien n'est plus étroitement lié à la partie la plus noble de la nature humaine. On peut donc dire que c'est le sentiment le plus élevé, comme le plus vif, et l'expression de la valeur des générations. « Donnez-moi l'idée qu'a un peuple de la Divinité, disait Descartes, et je vous donnerai sa valeur. »

Ainsi, pour ce qui touche à l'empire autrefois si florissant du Pérou, il n'est pas de monument plus propre à nous montrer son caractère, son génie, ses tendances et l'apogée de sa civilisation,

que son culte, culte poétique et pompeux, tirant sa source de dogmes et de légendes admirables empruntés à la nature; sanctifiant l'agriculture et formant la base de toute politique et la condition même du gouvernement théocratique de la dynastie des Incas.

La religion péruvienne, telle que nous la connaissons, basée sur le culte du Soleil, fut introduite par les Incas et substituée à un culte primitif par un de ces bouleversements ou cataclysmes religieux dont on trouve plus d'un exemple dans les annales de l'Asie. Avant cette réforme et l'établissement des institutions politiques décrites dans cet ouvrage, les anciens habitants du Pérou avaient un système de croyance qui, tout défiguré qu'il était par de puériles superstitions, s'élevait toutefois à l'idée d'un être suprême, créateur de tout ce qui existe, système qui conserve des vestiges des dogmes de la chute de l'homme et de la rédemption. Quelques historiens des premiers temps de la conquête nous font part de ce qu'ils purent apprendre à ce sujet, et nous sommes dans la nécessité de nous en tenir à leurs dépositions, car la nation a pour ainsi dire oublié toute espèce de tradition des temps passés, antérieurs au gouvernement des Incas.

D'après ces dépositions, l'Etre suprême se nommait *Con;* il n'avait pas de forme humaine ni de corps matériel; mais c'était un esprit invisible et tout-puissant qui habitait l'univers. Sa parole seule créa le monde, éleva les montagnes, creusa les vallées, emplit d'eau les rivières, les lacs, les mers, et donna l'existence aux hommes, qui peuplèrent les plaines et les montagnes, et mit à leur portée tout ce qu'il faut pour vivre heureux. Comblé des dons de la Divinité, le genre humain jouit longtemps du bonheur, jusqu'au jour où, livrés à tous les vices, ils négligèrent le culte de *Con* et se corrompirent de plus en plus.

A la vue de tant d'insolence et de perversité, *Con*, irrité contre les hommes ingrats, changea les pays fertiles en tristes solitudes, et dépouillant les habitants de ce qui était nécessaire à leur subsistance, les convertit en chats noirs et autres bêtes horribles, et laissa la terre déserte et sans culture, jusqu'au moment où Pachacamac, fils de *Con*, prenant les rênes du monde, refit toutes choses détruites par son père et créa de nouveau les hommes, dont il eut un grand soin. Moins ingrate que la précédente, cette génération érigea à Pachacamac un temple magnifique au bord de la mer, et adora avec toute la ferveur possible une divinité si bienfaisante, à laquelle elle se garda bien de donner une forme corporelle, car elle la croyait incorporelle et par conséquent invisible, quoiqu'elle crût à sa présence dans le temple. Jamais

ses adorateurs n'osèrent invoquer le nom de la divinité sans se prosterner, sans baiser la terre et sans donner les marques de la plus grande humilité; et quand ils lui offraient des sacrifices, ils entraient dans le temple les pieds nus et en silence, et se jetaient à terre devant l'autel des holocaustes.

Le temple de Pachacamac, dont on voit encore les ruines gigantesques près de Lurin, au sud de Lima, était l'unique temple consacré, dans tout le Pérou, à l'Etre suprême; aussi on y accourait en foule, en pèlerinage, des contrées les plus lointaines, pour offrir ses dons et ses hommages à la divinité. Les historiens rapportent « que les pèlerins traversaient en toute sécurité même les provinces ennemies avec lesquelles ils se trouvaient en guerre, sans autres conditions que de passer sans armes et en petit nombre; ils étaient reçus et pourvus de tout, conformément aux mutuelles prescriptions convenues entre les provinces. » Tels étaient les effets du respect de tous pour l'Etre suprême.

On ne sait pas positivement si à cette époque les anciens Péruviens adoraient d'autres divinités; mais d'après quelques indices bien antérieurs à la religion des Incas, il n'est pas probable que la religion se bornât à l'adoration de Con et de Pachacamac; et en étudiant avec soin le culte de la dynastie péruvienne, on trouve nombre de vestiges d'un système hétérogène, qui doivent être regardés comme ayant survécu à une religion primitive. L'analogie qu'ils présentent avec les cultes des autres nations de l'ancien et du nouveau continent, est une nouvelle preuve qui tendrait à faire admettre la supposition d'un système polythéiste chez les anciens Péruviens.

On ne peut le nier, la tradition précédente de la création du monde par l'invisible et tout-puissant *Con*, l'état de bonheur primitif des hommes, leur corruption après le péché, la destruction de la terre et sa régénération, tout cela a une ressemblance frappante avec l'histoire de Moïse et des premiers âges du genre humain, et il est facile de reconnaître dans ce système la religion monothéiste primitive, commune à toutes les nations du globe; culte simple et élevé, qui ne tarda pas à se corrompre par la personnification de l'Être suprême et l'admission de divinités nouvelles.

Pour introduire et enter, pour ainsi dire, son nouveau culte sur le culte dominant, l'Inca fondateur s'y prit avec une adresse incroyable. Il déclara aux indigènes que l'Etre suprême était le Soleil, sans lequel rien ne pouvait exister au monde; que les dieux Con et Pachacamac étaient fils de cet astre; que lui-même

(qui leur révélait la nouvelle doctrine) était leur frère et par conséquent fils aussi du Soleil ; que son père tout-puissant lui avait permis de s'incarner et de descendre sur la terre pour enseigner aux hommes les arts et les sciences et les instruire de ce qui concernait la volonté de la divinité suprême.

Pour un homme rusé et insinuant, il n'était pas difficile de faire prévaloir sa supériorité intellectuelle au profit de tous ; car le naturel docile et soumis des Péruviens se prêtait à adopter une religion qui, sans détrôner une religion établie, l'enrichissait en lui donnant un caractère plus distinct et plus conforme à leurs plaisirs et à leurs goûts. Il ne faut donc pas s'étonner que la nouvelle doctrine s'implantât si rapidement au centre péruvien, pour s'étendre de là et s'accréditer avec les conquêtes de la dynastie impériale.

Quand on observe attentivement le système religieux introduit par les Incas, on n'y rencontre pas une de ces idées profondément métaphysiques et sublimes qui sont l'essence des religions d'Asie, et que révèlent même les cultes polythéistes. La base de la religion était l'intérêt particulier de la famille royale, dont l'autorité était ainsi plus ferme et plus illimitée que celle du plus puissant autocrate d'Orient. Le soleil était le Dieu suprême qu'adorait la nation dans les temples somptueux où elle offrait les dons les plus riches et les plus rares; mais l'Inca, comme fils du Dieu, était considéré comme une divinité personnifiée, organe immédiat de l'Etre suprême, et ayant droit aux mêmes hommages. Un tel culte, dont les dogmes illusoires ne pouvaient résister à la moindre analyse, n'était possible que chez un peuple crédule, dont les facultes anéanties par les institutions politiques et absorbées par la guerre, les travaux et les fêtes, ne lui permettaient pas d'approfondir des choses qui étaient au-dessus de ses triviales occupations. Les Incas voyaient bien le côté faible de leur doctrine, et pour cela ils conservaient d'une part le culte antique de Pachacamac, et de l'autre établissaient avec une extrême rigueur l'adoration du Soleil.

Nous ne parlerons pas des hypothèses imaginaires à faire sur le résultat de la fusion de la religion des Incas avec celle qui la précédait, car il n'est pas possible de déterminer complétement les éléments conservés, les éléments retranchés ou ajoutés à cet ancien culte par celui qui le remplaça, et dont nous ne chercherons pas à définir l'influence.

Les ouvrages les plus importants sur cette matière, pour les personnes qui voudraient autant que possible l'approfondir, sont :

l'*Histoire naturelle et morale des Indiens*, du père Acosta; la *Chronique du grand royaume du Pérou*, de Pedro Cieza de Léon; l'*Histoire naturelle des Indes occidentales*, de don Francisco Lopez de Gomara; une partie des *Commentaires* de Garcilasso de la Vega ; et surtout l'*Extinction de l'idolâtrie des Indiens du Pérou* (Lima , Hieronimo de Contreras, 1621 , in-4°) écrite par le jésuite Pedro José de Arriaga. L'auteur, chargé par ordre de Don Francisco de Borja y Aragon, prince d'Esquilache, seizième vice-roi du Pérou, et par l'archevêque Bartolomé Lobo Guerro, de visiter avec plusieurs autres délégués les provinces du diocèse, afin de s'informer du culte pratiqué par les indigènes et de briser leurs idoles, parcourut le territoire qui lui était assigné depuis le mois de février 1617 jusqu'au mois de juillet 1618, et publia plus tard un récit de son voyage, plein de détails d'un immense intérêt. Cette œuvre, des plus rares dans les bibliothèques d'Europe, donne plus de détails sur la mythologie péruvienne que toutes celles qui ont traité le même sujet; elle renferme un résumé des confessions auriculaires de plus de 5,000 personnes plongées dans l'idolâtrie, et l'examen d'innombrables idoles (1); détails qui nous ont été des plus utiles au chapitre des idoles que nous verrons plus tard.

La croyance à l'immortalité de l'âme était une des idées fondamentales de toutes les nations péruviennes. Elles croyaient qu'après la mort les justes allaient dans un lieu de délices, inconnu aux vivants, où ils recevaient le prix de leur vertu, tandis que les âmes des méchants étaient tourmentées dans un lieu lugubre, plein de douleurs et d'effroi, et qu'après un certain temps dont les limites étaient variables, chacun reprenait son corps pour recommencer une nouvelle vie terrestre, continuer les mêmes travaux, et se servir de tous les objets abandonnés à l'instant de la mort. Cette persuasion les engageait à conserver les cadavres avec le plus grand soin et à enterrer les morts avec une partie de leurs vêtements, avec leurs ustensiles et parfois avec leurs trésors.

Le juge des humains était, selon la croyance des Indiens, Pachacamac lui-même, et, dans quelques provinces, le dieu Con, les Incas n'ayant pu persuader que le juge suprême fût le Soleil,

(1) L'auteur cité ci-dessus dit avoir confessé pendant les dix-huit mois 5,624 personnes, découvert 679 ministres idolâtres auxquels il imposa des pénitences, détruit 603 *huacas* principaux, 3,418 *conopas*, 45 *mamazarras*, 189 *huancas* et 617 *mallquis*.

malgré tous leurs efforts pour familiariser les Indiens avec cette opinion. Ainsi, aux premiers âges du monde, Con châtia le genre humain par une sécheresse effrayante ; aux âges suivants, Pachacamac, irrité, envoya le déluge, et il existait parmi les Péruviens une tradition analogue à celle de la Genèse, faisant allusion à la construction d'une arche et à une faible portion de l'humanité sauvée par là d'une ruine totale. On croyait aussi que la fin du monde serait annoncée par une grande disette ; que le soleil s'obscurcirait, et que la lune tomberait sur notre planète, qui serait ensevelie dans d'épaisses ténèbres.

En opposition à l'Etre suprême, titre donné par la religion à Pachacamac, qui était l'essence infinie, dotée de nombreux et ineffables attributs, les Indiens croyaient également à l'existence d'un autre Etre, malveillant et fort, animé d'une haine inextinguible contre la race humaine, et disposé à lui être nuisible dans toutes les occasions. Cet Etre qui, par le caractère qui lui était attribué, rappelle l'Arimanes des Perses ou le Satan des Juifs et des chrétiens, se nommait *Supay;* il avait ses temples où il était adoré et où on lui sacrifiait des enfants en bas âge, culte horrible qui retrace les sanguinaires offrandes faites à Moloch et à Typhon. Mais *Supay* était sous la dépendance de Pachacamac ; il n'avait aucun droit sur ceux que protégeait cette divinité bienfaisante, dont le nom invoqué suffisait pour mettre en fuite l'esprit malin.

Le culte de Pachacamac était beaucoup plus grand que ne le supposent les historiens, et l'on peut dire hardiment que c'était la divinité populaire objet des respects des masses péruviennes, tandis que le culte du Soleil était celui de la cour, culte qui, tout immense qu'il fût chez les Indiens, ne parvint jamais à déraciner la foi en la divinité primitive.

En effet, dans toutes les phases de la vie des Indiens apparaît leur profonde vénération pour Pachacamac. Si un enfant venait à naître, ils le prenaient dans leurs bras et l'offraient au dieu en implorant sa protection pour le nouveau-né. Si un pauvre Péruvien gravissait une côte, arrivé à la cime il déposait son fardeau, faisait les saluts d'usage avant d'invoquer le nom de Pachacamac, puis s'inclinant il disait trois fois : *Apachicta*, abréviation de *Apachicta muchhani*, dont la signification est celle ci : *J'adore celui qui fait porter; je rends grâces à celui qui m'a donné la force de venir jusqu'ici*, et en même temps il présentait à Apachic ou Pachacamac une offrande qui consistait en un poil qu'il arrachait de ses sourcils et qu'il soufflait dans l'air, ou bien en la

feuille de *coca* qu'il mâchait, un morceau de bois, une herbe, une petite pierre ou une poignée de terre. De nos jours encore, le voyageur observe au haut des Cordilières (*Pachetas*) des monceaux de pierres ou de terre dus à ces offrandes, et les Indiens ne cessent pas de faire la même chose aux mêmes lieux, quoiqu'ils aient une tout autre pensée.

Le culte primitif ne s'accordant pas avec le nouveau culte des Incas, ou s'y alliant difficilement, fut toujours un écueil pour la dynastie impériale qui chercha à modifier le culte primitif sans pouvoir y réussir qu'après de longues années. L'Inca Pachacutec ayant vaincu le roi Cuyusmancu, maître des vallées de Pachacamac, Rimac, Chancay et Huaman, le temple somptueux de Pachacamac tomba au pouvoir du vainqueur. Le monarque indien n'ignorait pas quelle imprudence il y aurait à persécuter ouvertement le culte de cette divinité ; aussi, avec son habileté ordinaire, ne négligea-t-il rien pour lui nuire indirectement et pour le fondre avec le culte du Soleil, tantôt en gagnant les prêtres de Pachacamac, tantôt en faisant construire aux environs un autre temple aussi riche en l'honneur du Soleil, en le faisant orner avec magnificence et en fondant une maison pour les vierges consacrées à la divinité. Ses successeurs suivirent la même politique qui rappelle celle des sultans de Delhi et Misora — zélés mahométans qui faisaient bâtir des mosquées près des pagodes des brahmes ; — et en quelques années le culte de Pachacamac fut à deux doigts de sa ruine. Enfin les *cushipatas* ou prêtres fabriquèrent une idole monstrueuse de bois à figure humaine, personnifiant ainsi de la façon la plus profane le dieu qui, durant tant de siècles, avait formé l'idée sublime du culte péruvien ; et ils firent même servir l'idole à leurs mauvais desseins en lui faisant prononcer de faux oracles et en s'enrichissant aux dépens de la crédulité de la nation.

Lorsqu'on étudie la religion qui dominait au Pérou à la venue des Espagnols, on se fait naturellement la question de savoir si les Incas, les fondateurs si renommés par leur sagesse et leur prudence, croyaient eux-mêmes aux dogmes de cette religion qu'ils s'efforçaient d'enraciner dans leur vaste empire et d'introduire dans les provinces conquises. Sans prétendre donner la solution de ce problème si difficile, nous citerons seulement les paroles assez significatives de deux souverains. L'un d'eux, *Tupac-Inca-Yupanqui*, disait, suivant le père *Blas Valera* (Garcilasso de la Vega, *Commentaires royaux*, 1re part., liv. VIII, chap. VIII) : « J'entends dire que le Soleil vit et qu'il a fait toutes choses ; il

importe que celui qui fait quelque chose soit présent à cet acte; mais plusieurs choses se font en l'absence du Soleil, donc il n'est pas l'auteur de toutes choses. Il est clair qu'il ne vit pas, parce que ses courses ne le fatiguent pas; s'il était vivant, il se lasserait comme nous, ou s'il était libre il visiterait d'autres parties du ciel où jamais il ne paraît. C'est comme un objet attaché qui parcourt sans fin la même courbe; c'est comme la flèche qui va où on l'envoie, et non pas où elle veut (1). » — L'autre discours est du savant *Inca-Huayna-Capac*. On le trouve dans l *Histoire du Nouveau-Monde* (chap. V) du père Acosta : « Les Indiens rapportent qu'un des neuf jours de la fête du Soleil, appelée Raymi, l'Inca, avec plus de liberté qu'ils n'en mettaient d'ordinaire à regarder le soleil (ce qui leur était interdit comme manque de respect), fixa les yeux sur cet astre ou sur la place où on peut le faire impunément, et qu'il resta assez longtemps dans cette attitude. Le grand prêtre (un de ses oncles) se trouvant près de lui, lui dit : Que fais-tu, Inca? Ne sais-tu pas que cela est défendu ?

» Le roi alors baissa les yeux, mais ensuite peu à peu il les releva avec la même liberté et les fixa sur le soleil. Le grand prêtre reprit : Songe un peu à ce que tu fais; songe que, sans la défense qui nous est faite de regarder notre père le Soleil, comme action inconvenante, tu donnes le mauvais exemple à toute la cour et à tout l'empire assemblé ici pour consacrer le respect et l'adoration qu'ils doivent à ton père, comme à leur seul et souverain maître.— Huayna-Capac se tournant vers le prêtre, lui dit : Je te ferai deux questions pour répondre à ce que tu m'as dit. Je suis votre roi et maître à tous; l'un de vous serait-il assez osé pour m'ordonner, quand il en aurait le caprice, de me lever de mon trône et d'aller me promener? — Le prêtre répondit : Qui aurait cette impudence? — L'Inca reprit : Et y aurait-il un de mes vassaux, si riche et si puissant qu'il puisse être, qui refusât de m'obéir, si je lui ordonnais de se rendre immédiatement d'ici au Chili? — Non, Inca, répondit le prêtre, il n'est pas un de tes sujets qui n'ait hâte de t'obéir en tout ce que tu lui commanderas, dût-il en mourir.

» Le roi dit alors : Eh bien, je te dis que le Soleil notre père doit reconnaître un maître plus grand que lui, un maître qui lui ordonne de faire chaque jour le chemin que nous le voyons faire,

(1) C'est par erreur que le savant Humboldt, dans son important ouvrage : *Ansichten der Natur,* II, p. 384, attribue ces mots à l'Inca Huayna-Capac.

sans s'arrêter; car s'il était le souverain maître, une fois ou l'autre il cesserait de marcher et se reposerait quand bon lui semblerait, et cela sans aucune nécessité. »

Les divinités péruviennes se divisent en divinités *cosmiques* (*astrales* et *terrestres*), divinités *historiques*, divinités de la *nation*, et enfin en divinités de la *famille* ou des *individus ;* ces dernières rappellent les dieux *Lares* et les *Pénates* des Romains. Aux divinités astrales appartiennent le Soleil, la Luné son épouse ou Coya, Vénus, les pléiades, les hyàdes, une étoile nommée *Mamanmircuc-Coyllur*, et la constellation de la croix du sud.

Le soleil (*Inti* ou *Ppunchau*), comme nous l'avons déjà dit, était le dieu par excellence, la divinité protectrice veillant aux destinées de l'homme, la souche de la famille royale. Le Soleil avait des temples magnifiques dans toutes les villes et, pour ainsi dire, dans tous les villages du vaste empire péruvien, temples magnifiques, autels resplendissants d'or et de pierres précieuses, que les holocaustes faisait fumer sans cesse. Le plus renommé de tous était celui de Cuzco (nous en parlerons plus au long dans un autre chapitre) tant pour son architecture merveilleuse que pour ses trésors. On y célébrait tous les ans les quatre fêtes principales ramenées par les quatre époques astronomiques. On sacrifiait alors au dieu ce que l'empire produisait de plus précieux : métaux rares, riches tissus, troupeaux, maïs, coca, fruits, et même de jeunes enfants.

Il y avait un nombre infini de prêtres, chargés à tour de rôle de veiller jour et nuit autour du temple et d'accomplir des cérémonies prescrites.

Ces prêtres étaient les plus considérés de tous les membres de cette corporation; mais ils avaient à se livrer aux études les plus difficiles, à subir des examens sévères et faire preuve d'une haute capacité. Comme ils formaient une caste à part, les enfants destinés au sacerdoce étaient élevés dans les temples dès leurs plus tendres années. Ils devaient endurer de grandes pénitences, et observer le jeûne, surtout avant les quatre fêtes principales. Le jeûne durait quelquefois un an et plus. Il consistait dans la privation de toute nourriture, s'il était de peu de jours; et dans la privation du sel et de l'*aji* (ail) s'il était plus long : souvent il était si rigoureux, que tant qu'il durait les pénitents n'auraient pas osé se toucher le corps avec les mains. Dans certaines parties de l'empire, les cushipatas gardaient un célibat perpétuel; ailleurs ils se mariaient, mais pendant tout le temps du jeûne ils s'abstenaient de tout commerce avec leurs femmes. La nation leur

portait un grand respect et le grand prêtre (*Huillca-Uma*), Inca de sang royal, appartenait au collége des prêtres du Soleil, et avait sous sa direction tous les autres prêtres de l'empire. Il résidait à Cuzco. C'était lui qui tirait les augures du vol des oiseaux et des entrailles des victimes en présence de l'Inca. Aux fêtes solennelles, le roi lui-même était grand prêtre; il était initié à cet effet à tous les mystères du culte.

Des vierges étaient consacrées au Soleil; elles étaient regardées comme les épouses du dieu et vivaient retirées dans des sortes de cloîtres ou couvents. Le plus célèbre était le *Acllahu'asi*, à Cuzco; on n'y admettait que les prêtresses d'élite, illustres par leur naissance ou leur beauté; il contenait plus de mille vierges. Il fallait, pour entrer dans ce sacré collége, être de sang royal, et, dès l'âge le plus tendre, quitter le sein de sa famille pour entrer au couvent, sous la direction de matrones vénérables, appelées *mamacunas*, qui avaient blanchi dans cet asile. Il fallait prononcer le vœu de virginité perpétuelle et de clôture, et rompre tout rapport avec le monde et même avec sa famille; et ce vœu était rempli si religieusement, cette réclusion était si fidèlement observée, que le monarque lui-même n'eût osé mettre le pied dans cette enceinte; ce privilége était réservé à la reine seule et à ses filles, en raison de leur sexe.

Sous la direction de leurs maîtresses vénérées, les épouses du Soleil apprenaient les devoirs sacrés de leur ministère. Elles étaient occupées à filer et à tisser les vêtements des Incas de la plus fine laine de vigogne, teinte des plus riches couleurs et émaillée d'or et de pierreries. Les mêmes vierges étaient chargées de faire les habits de cérémonie avec lesquels l'Inca sacrifiait au Soleil, aussi bien que la chicha et les pains de maïs nommés *zancus*, pour le monarque et sa cour.

Les maisons habitées par les vierges du Soleil étaient meublées et ornées avec autant de luxe et de magnificence que les palais des Incas et les temples du Soleil; ainsi le voulait la politique des monarques péruviens qui ne négligeaient rien pour faire fleurir cette institution, de même que les empereurs romains comblaient d'honneurs et de priviléges le collége des Vestales, — gage de la prospérité de l'empire, — qui avait plus d'un rapport avec les vierges du Soleil.

Les provinces avaient des maisons analogues, mais avec une autre destination. Là étaient admises des vierges de toute classe, nobles ou plébéiennes, pourvu qu'elles fussent remarquables par leur beauté Appelées à devenir les concubines du monarque,

celles qui étaient trouvées dignes de cet honneur étaient envoyées à Cuzco, et les autres vouées à une virginité perpétuelle comme les épouses du Soleil. Celles qui étaient entrées dans le lit du roi ne pouvaient retourner au cloître ; elles restaient au palais en qualité de dames de la reine, jusqu'au moment où leur âge devenait un motif pour les laisser retourner dans leur pays, où, malgré l'infériorité de leur naissance, elles avaient droit au respect comme propriété de l'Inca, et vivaient dans le luxe et les plaisirs. Celles qui restaient dans les couvents étaient occupées, comme les vierges du Soleil, à filer, à tisser, et les vêtements sortis de leurs mains étaient offerts en présent aux seigneurs de la cour, aux curacas et autres nobles que l'Inca avait daigné honorer de cette faveur.

L'épouse de l'Inca convaincue d'adultère se trouvait soumise à la même peine que la vierge du Soleil parjure à ses vœux. Si elle jurait que le Soleil lui-même avait consommé la faute, on lui laissait la vie jusqu'à sa délivrance, et puis on l'enterrait vive. Le fruit de son union avec la divinité était, selon le sexe, destiné au sacerdoce ou au collége des vierges du Soleil.

La Lune (*Quilla*), considérée comme sœur et épouse du Soleil, était l'objet d'un respect profond, mais son culte était beaucoup plus limité que celui de l'astre du jour. La Lune était regardée, ainsi qu'à Rome et à Athènes, comme la divinité protectrice des femmes enceintes. On voyait dans la province de Huamantanca un temple célèbre élevé en son honneur. C'est une erreur de Garcilasso de prétendre que les anciens Péruviens n'avaient d'autres dieux que le Soleil, qu'ils ne reconnaissaient pas la Lune pour déesse, ne lui offraient pas de sacrifices, ne lui élevaient pas de temples, et que, s'ils croyaient qu'elle était la mère des hommes et l'avaient pour cela en grande vénération, leur idolâtrie n'allait pas au delà. Le même auteur se contredit et se dément lui-même, en faisant allusion, dans ses *Commentaires*, aux dieux adorés par les Incas; la partialité due à sa naissance perce à chaque instant quand il traite du culte et des cérémonies religieuses de ses ancêtres, et elle a pu seule lui dicter une assertion dépourvue de preuves et heurtant de front tous les autres historiens, dont les rapports unanimes démontrent l'existence du polythéisme chez les anciens Péruviens.

La plus belle de toutes les planètes, Vénus (*Chlasqui coyllur*) était adorée comme page du Soleil, en raison de sa constance à le suivre de si près à son lever et à son coucher. La constellation des *Pléiades* (*Onccoy coyllur*) était également invoquée, à cause de

l'influence qui lui était attribuée dans certaines maladies ; les *Ayades*, pour leur action chimérique sur les semailles ; et *maman, mircuc, coyllur*, parce qu'on croyait que cette étoile, comme son nom l'indique, influe sur quelques hommes jusqu'à leur faire manger leurs pères.

Parmi les divinités *élémentaires*, se trouvaient au premier rang l'air (*huayra*), le feu (*nina*), l'éclair et le tonnerre (*llipiac*, ou *illapi*) et l'arc-en-ciel (*ckuichi*) : ces deux dernières passaient pour serviteurs du Soleil ; ils étaient honorés, surtout llipiac, auquel on sacrifiait des lamas.

Les divinités *terrestres* étaient très-nombreuses ; plusieurs avaient des temples, et toutes avaient leurs sacrifices pendant lesquels les Péruviens invoquaient leur aide, principalement quand ils étaient en contact immédiat avec elles. Ils offraient à la terre (*mamapacha*), au temps des semailles, le maïs moulu et la chicha, et imploraient d'elle une heureuse récolte. Les collines, les montagnes et les sierras couvertes de neige étaient l'objet d'une adoration toute mystérieuse, de même que les rochers à forme bizarre que l'on rencontre souvent aux Cordillères, et qui passaient pour des hommes métamorphosés en pierre. La mer, *mamacocha*, était invoquée avec ferveur par les Indiens dès qu'ils l'apercevaient en descendant vers la côte, et ils lui demandaient de les conserver en santé, persuadés qu'ils étaient, — et en cela, ils ne se trompaient pas, — que ses vapeurs produisaient les maladies auxquelles sont exposés les habitants des plaines de la mer. Au bord des rivières (*maya*), ils pratiquaient la cérémonie nommée *mayuchalla*, qui consistait à prendre un peu d'eau dans le creux de la main, et à la boire en invoquant la divinité fluviale pour en obtenir un heureux passage (1) ou une pêche copieuse ; et, pour se la rendre propice, ils jetaient du maïs dans son cours (2).

(1) Aujourd'hui même tout Indien habitant les hautes Cordillères observe cette cérémonie avant de passer une rivière à pied ou à cheval.

(2) Les principaux temples des *Chibchas* étaient, comme nous l'avons dit, les lacs où ils pouvaient faire des offrandes précieuses, sans craindre qu'elles fussent détournées ; car, avec toute la confiance que leur inspiraient les prêtres, et quelle que fût leur conviction que ceux-ci enfermaient avec soin les objets confiés dans des vases destinés à cet effet, ils étaient naturellement plus tranquilles en les précipitant dans les lacs et les fleuves profonds. Le lac de Gualavita était le plus célèbre de tous ces sanctuaires, et chaque village avait son sentier frayé pour venir faire ses offrandes. A cet effet, ils plaçaient en croix deux cordes formant des angles égaux, et au point d'intersection était placé le radeau avec les chefs du lac et ses adorateurs. Là on invoquait la cacique miraculeuse, *Bachuc* (et sa fille) qui, disait-on, habitait en toute liberté le fond du lac en un lieu délicieux, depuis qu'à la suite

Les divinités historiques sont celles qui initièrent les hommes à la vie sociale et aux institutions civiles, et dans presque toutes les religions polythéistes s'attache à chacune d'elles une tradition ou légende relative à leur caractère et à leurs actions, lorsqu'elles se trouvaient en rapport direct avec les hommes. La religion péruvienne est veuve de la majeure partie de ces traditions, ou du moins elles ne sont pas parvenues jusqu'aux Européens, faute, sans doute, de poésie épique de la langue quichua. Nous ne pouvons donc que citer nominativement quelques dieux historiques, avec quelques remarques sur leurs figures empruntées aux descriptions des anciens voyageurs qui, dans leur faux zèle, les ont brûlées ou mises en pièces. La plupart de ces divinités étaient *Huacas*, c'est-à-dire adorées dans une province, un village, ou seulement un ayllo. Un petit nombre d'entre elles avaient des temples ; mais les Indiens sacrifiaient à toutes et célébraient en leur honneur plusieurs fêtes annuelles.

La plus importante de ces divinités, intimement liée à l'histoire du Pérou, c'est *Viracocha*, qui plus d'une fois apparut sous la figure humaine à l'Inca de ce nom, fils de Yahuar-Huacac, en

---

de dépit et de brouille avec un vieux cacique, son époux, elle s'était précipitée dans le lac, où on leur offrait des sacrifices. Chaque lac avait sa tradition, et c'était l'usage, chez les Chibchas, de se rendre fréquemment en pèlerinage à ces sanctuaires.

Au temps où le cacique de Gualavita était chef indépendant, il faisait tous les ans un sacrifice solennel dont la singularité contribua à rendre ce lac célèbre, même dans les pays les plus éloignés, et qui fut l'origine de la croyance du Dorado, à la recherche duquel on employa tant d'années et de trésors. Au jour indiqué, le cacique se frottait le corps de térébenthine et se roulait dans une poudre d'or. Ainsi doré et resplendissant, il montait le radeau environné des vieillards, au bruit de la musique et des chants d'une multitude immense qui couvrait les bords autour du lac en forme d'amphithéâtre. Arrivé au centre, le cacique déposait les présents d'or, d'émeraudes et autres objets précieux, et il se jetait lui-même à l'eau pour se baigner. En ce moment surtout, les montagnes voisines résonnaient des applaudissements du peuple. La cérémonie religieuse était suivie de danses, de chants et de nombreuses libations. Ces chants monotones et mesurés répétaient sans fin l'histoire antique du pays, ce qu'on savait touchant ses dieux, ses héros, ses batailles et autres événements mémorables, qui passaient ainsi de génération en génération.

Aux portes de la demeure des caciques, qui toujours présidaient aux fêtes comme à toutes les cérémonies publiques, se tenaient jusqu'à la fin deux vieux Indiens nus, un de chaque côté, jouant du *choismia*, instrument à vent triste et désagréable. Ils avaient pour tout vêtement un filet ou épervier, symbole de la mort pour les Indiens, parce qu'ils disaient qu'on ne doit pas la perdre de vue, surtout aux jours de fêtes et de joie. Il y avait aussi des courses et des luttes pour les jeunes gens, et le cacique décernait des récompenses aux plus agiles et aux plus adroits.

(J. Acosta, *Compendio historico*, pages 198-199.)

lui disant qu'il était fils du Soleil et frère de Manco-Capac, et en lui annonçant les événements importants qui devaient avoir lieu dans l'aveuir. L'Inca donna ordre de construire en mémoire de cette apparition un temple somptueux à Cacha, à 16 lieues de Cuzco.

A l'intérieur de l'édifice il y avait une espèce de chapelle pavée de marbre noir, où l'on remarquait une niche avec un immense piédestal sur lequel était placé la divinité telle qu'elle était apparue à l'Inca. « C'était, suivant la description de Garcilasso, un homme d'une belle taille, à longue barbe (plus d'une palme), aux vêtements longs et larges comme une tunique ou une soutane et tombant jusqu'aux pieds ; il tenait un animal bizarre et inconnu, avec des griffes de lion et une chaîne au cou dont l'extrémité était dans une des mains de la statue. Tout cela était mal rendu sur la pierre, parce que l'ouvrier qui n'avait pas vu l'apparition, ne pouvait réussir à la reproduire telle que l'Inca le disait ; il prit alors l'attitude et le costume qu'il disait avoir vu.... La statue rappelait celle des bienheureux apôtres, et plus expressément celle de saint Barthélemy. » Le culte de Viracocha comptait deux siècles à l'arrivée des Espagnols.

Comme fils de l'Etre suprême, les Incas jouissaient, même après leur mort, de l'adoration générale. Leurs obsèques avaient lieu avec la plus grande pompe et solennité ; on offrait à leurs cadavres de nombreux sacrifices. Nous devons pour ces raisons les considérer comme dieux historiques. Le monarque défunt était embaumé avec tant d'adresse qu'il semblait vivant, et il se conservait dans cet état pendant des siècles entiers. Leurs intestins, placés dans des vases d'or (1), étaient conservés dans un riche temple de Tambo, à quatre lieues de Cuzco, et le corps était assis sur une sorte de trône, dans une position naturelle, devant l'image du Soleil dans le temple principal de la capitale. Il n'est pas sans intérêt de lire ce que rapportent les anciens historiens au sujet de ces momies qu'ils ont pu voir. Garcilasso (*l. c.*, liv. V, chap. XXIX) dit : « Je trouvai dans la chambre cinq corps de rois Incas, trois d'homme et deux de femme. Un d'entre eux, au

---

(1) On observe, suivant Acosta, une coutume analogue pour les *Zipas* de *Bogota*. Quand ces monarques meurent, les anciens leur ôtent les intestins et remplissent les cavités de résine liquide, puis ils placent le corps dans un gros tronc de palmier creusé, doublé de planches d'or en dedans et en dehors, et vont secrètement l'ensevelir en des parages lointains et inconnus, dans un souterrain préparé le jour même de son avénement.

dire des Indiens, était l'Inca Viracocha ; il gardait les traces de son grand âge, et avait la tête blanche comme la neige. Le second était le grand Tupac-Inca-Yupanqui, qui fut arrière-petit-fils de Viracocha-Inca. Le troisième était Huayna-Capac, fils de Tupac-Inca-Yupanqui et arrière-petit-fils de l'Inca Viracocha. Les deux derniers ne paraissaient pas avoir vécu autant que Viracocha, et leurs cheveux blancs l'étaient cependant moins que ceux de celui-ci. Une des femmes était la reine Mama-Runta, épouse du même Inca Viracocha. La seconde était la coya Mama-Allo, mère de Huayna-Capac, et il est probable que les Indiens réunirent après leur mort le mari et la femme, ainsi qu'ils avaient vécu. Les corps étaient parfaitement conservés ; ils avaient encore leurs cheveux, leurs cils et leurs sourcils ; les mêmes vêtements que pendant leur vie ; et sur la tête les ornements d'usage, sans autres insignes de la royauté. Ils étaient assis comme ont l'habitude de s'asseoir les Indiens et les Indiennes, les mains croisées sur la poitrine, la droite sur la gauche, les yeux baissés, comme s'ils regardaient la terre. »

D'autres auteurs veulent que Pizarre ait déterré à Haquijahuana le corps de l'Inca Viracocha et l'ait fait brûler ; que les Indiens aient recueilli ses cendres dans une urne d'or, et les aient conservées en leur faisant de grandes offrandes.

Le corps de Huayna-Capac fut transporté de Patallacta à Totacacha, où fut fondée la paroisse de Saint-Blas. Il était si bien conservé qu'il paraissait vivant, les yeux étaient d'une matière d'or et tout à fait naturels, et tout le corps préparé avec une sorte de bitume. Il portait à la tête une cicatrice provenant d'un coup de pierre reçu à la guerre, et sa chevelure blanche était entière. Il était mort depuis environ quatre-vingt ans. Le licencié *Paulo Ondegardo*, sous le vice-roi don Andres Hurtado de Mendoza, second marquis de Cañete, apporta cette momie et plusieurs autres momies d'Incas de Cuzco à Lima. Garcilasso ajoute, *loc. cit.* « que les corps pesaient si peu qu'un seul Indien les portait dans ses bras ou sur ses épaules d'une maison à l'autre à ceux qui voulaient les voir. Ils les portaient recouverts de draps blancs par les rues et les places ; ils s'agenouillaient et se confondaient en saluts, en larmes et en gémissements, et beaucoup d'Espagnols se découvraient, parce que c'étaient des corps de rois, ce dont les Indiens étaient tellement reconnaissants qu'ils ne savaient comment l'exprimer. » A la fin on inhuma les restes mortels de ces sages et puissants monarques dans une cour de l'hôpital de Saint-André, à Lima.

Indépendamment des Incas, les Péruviens adoraient les héros dans certaines provinces, et il semblerait que ce culte ait pris naissance avant l'occupation de ces contrées par les Incas. Dans l'ancienne ville de *Huahualla*, par exemple, on sacrifiait aux momies de *Caxaparca* et de son fils *Huaratama*, vêtus tous deux à la manière des guerriers d'une multitude de plumes de diverses couleurs ; mais la tradition est muette sur les actions de ces personnages qui vraisemblablement étaient des chefs illustres de la nation.

Nous avons déjà dit que la plupart des dieux historiques étaient *huacas*, ou dieux des villes ou des provinces, représentés sur la pierre ou le bois. Plusieurs furent détruits par les conquérants espagnols, qui, poussés par le zèle religieux ou l'orgueil national, dédaignèrent de conserver leurs légendes ou leurs traditions ; il n'est donc pas surprenant que, grâce aux curieuses observations du père Arriaga, nous ne connaissions que le nom et la forme d'un petit nombre de ces divinités.

Le plus intéressant des huacas anéantis par ce fervent apôtre se trouvait placé à deux lieues du village d'Hilavi, sur une hauteur où s'élevaient des tombeaux indiens richement sculptés.

La statue avait 15 pieds de haut; elle était de pierre admirablement sculptée, avec deux figures monstrueuses, l'une d'homme, qui regardait l'occident, l'autre de femme, sur la même pierre, derrière la première et tournée vers l'orient. Sur chaque statue, on voyait des serpents montant des pieds à la tête, et au bas ramper d'autres reptiles, pareils à des crapauds. Devant chaque idole était une pierre carrée, d'une palme et demie de hauteur, comme pour servir d'autel. Pour briser un monument si précieux, il fallut au jésuite Arriaga plus de trente hommes travaillant pendant trois jours.

L'*Huaca-Rimac* (qui parle) était en grand renom. Il était situé au bord de la rivière du même nom, où s'élève également la capitale actuelle du Pérou, dont le nom Lima est tiré de celui de l'idole précitée. Cette idole avait une figure humaine ; elle était placée dans un temple magnifique, où elle répondait comme un oracle aux questions qui lui étaient adressées par la bouche des prêtres. Non-seulement la nation des Yancas qui habitait cette vallée, mais le pays entier professait une grande vénération pour cette idole, et des provinces les plus reculées accouraient des envoyés avec des questions et des offrandes (1).

(1) La tradition rapporte que le fameux temple de l'idole *Rimac*, dans la vallée

Il existait un autre oracle dans la province de Humanchuco, le fameux huaca *Catequilla*, qui prédit à Tupac-Inca-Yupanqui, qui le consultait au moyen des prêtres, l'issue de la campagne qu'il allait entreprendre contre son frère rebelle, c'est-à-dire qu'il périrait dans la bataille : prédiction qui fut confirmée. Le fils de Tupac-Inca, irrité de la mort de son père, renversa le temple de l'oracle ; mais les prêtres surent sauver l'idole et la portèrent à Cahuana, où ils lui érigèrent un autre temple et continuèrent son culte.

Dans la province de Manta était un temple somptueux en l'honneur d'*Umina*, ou dieu de la santé ; on y voyait une idole ayant une figure humaine ; elle était faite avec une émeraude extrêmement rare, gardée avec soin et très-vénérée.

Un autre huaca-fama adoré dans quelques provinces, le *Sanacmama*, fut trouvé par Arriaga au territoire de Chanca. Il avait la forme d'une énorme jarre, placée au milieu de huit jarres semblables, entourées d'une multitude de cruches peintes, et de deux coupes de terre, dans lesquelles les Indiens buvaient à la huaca. Il était rempli de chicha, que les temps avaient changé en eau, et auprès étaient un grand nombre de *suys* (espèce de lapins) et autres offrandes. Au jour du *Corpus*, les Indiens le fêtaient, le déplaçaient et le couvraient de robes semblables à celles des *Pallas*.

Dans la ville de Quichumarca, on adorait l'huaca *Huari*, auquel les Indiens attribuaient le pouvoir de leur prêter des forces pour bâtir les maisons et cultiver les terres, et deux de ses frères, tous d'un horrible aspect.

L'huaca *Choque-Chuco* était révéré dans la ville de ce nom, ainsi que l'huaca *Humivillca* et ses frères. Le premier, grossièrement sculpté sur une pierre couleur de foie, avait une figure humaine et était assis sur un mortier de pierre.

Près de la ville de Tamor, on adorait une grande pierre que la foudre avait partagée. Cet huaca était appelé *Llipiac* (foudre) ; on lui offrait des sacrifices de lamas, d'or et d'argent. Les huacas *Quenac* et *Queñac-Huillca*, figures d'Indiens sans bras ni pieds, à

---

de *Huatica*, était tout près de Limatambo, et que la ville, ayant été détruite, on la transporta à la Magdalena. Il existe un nombre considérable de huacas de différentes dimensions, mesurant souvent 50 vares de long et jusqu'à 15 de haut, dans le parcours de Limatambo à Maranga. C'est dans l'un de ces huacas que resta longtemps le Français Matthieu Salado, qui passait pour un ermite, jusqu'au moment où il fut brûlé, en 1573, par l'horrible tribunal de l'inquisition.

l'air furieux, furent aussi adorés dans plusieurs villes. Dans la même localité de Tamor se trouvait l'huaca *Huayna-Yurac*, fils de *Apu-Yurac*, autrefois vénéré par les habitants de Hupa : tous deux avaient la forme d'hommes assis sur de petites plaques d'argent. On voyait aussi chez les Cochos le *Llaxe-Huillca*, représenté par un Indien assis, la tête basse, ayant un œil plus grand que l'autre. La nation des Sopac adorait l'huaca *Apu-Xillin* et son fils *Huayna-Xillin*, qui s'illustrèrent probablement parmi leurs ancêtres, et dans la vallée de Jauja, les Huancas adoraient le fameux *Huarivilca*, auquel ils avaient dédié un temple magnifique auprès d'une source du même nom. Les chroniques mentionnent encore les huacas *Huamantucoc* chez les Quepas; *Mullu-Cayan* et *Cota-Tumac*, au milieu des ruines de Cochallipiac; *Umy*, au territoire de Chincas; *Yusea*, dans la ville de Cayna ; de même que les huacas *Xampay*, *Atahuanca*, *Pariacaca*, *Huanchor-Huillca*, *Hananllautu*, *Quicanllautn*, *Caxaparac*, *Sian-Achcay*, *Chauca*, *Churaquella*, *Taucatanca* et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ; et il est à croire que les noms donnés par les auteurs ne sont qu'une bien faible partie du tout, car chaque ville avait son huaca protecteur, et souvent un plus grand nombre, quoiqu'ils fussent plus ou moins connus, plus ou moins vénérés aux environs. On invoquait généralement, dans les îles de la côte, les huacas que l'on prétendait être les auteurs du *huanu* (*guano*), et à l'époque de la maturité du maïs, on montait des chaloupes et des radeaux ; on portait du *chicha*, du *mullu*, du *paria* et autres offrandes, et on demandait aux huacas la permission d'amasser le *huanu*.

On doit remarquer encore que chaque nation adorait des animaux divers : ainsi les Collas rendaient hommage aux lamas complétement blancs, comme à Siam aux éléphants de cette même couleur; les Huancas adoraient les chiens ; les Artis adoraient les serpents (*amaru*) et les tigres (*utuunca*), etc.

Les divinités de *famille* et les divinités *individuelles* étaient innombrables; chaque maison et chaque individu avait sa divinité propre et tutélaire. Au nombre des premières, il faut citer particulièrement les *mallquis* ou *manaos*. C'étaient les corps entiers des ancêtres à l'état de momie ou de squelette, conservés religieusement par leurs descendants dans les *machays* ou tombes, placées de manière qu'ils pussent aisément les voir et leur sacrifier ; ils leur apportaient également à boire et à manger, et dans ce but, ils plaçaient près d'eux des vases et des plats, qu'ils remplissaient de temps en temps de nourriture. C'était aussi l'usage de mettre

à côté des morts dans les tombeaux les armes, les ustensilss et autres objets qui leur avaient servi pendant la vie : ainsi, un guerrier, un laboureur étaient enterrés avec les insignes de leur état ; une femme, avec la laine, le coton, la navette et le fuseau, etc.

Chaque famille avait dans son chacra (propriété) une grosse pierre à la limite du champ ; elle était adorée et avait ses fêtes et ses sacrifices ; on la nommait *Huanca*, *Chichi* ou *Chacrayoc*, c'est-à-dire maître du champ. De semblables pierres étaient placées aux canaux d'irrigation ; on leur sacrifiait avant et après les semailles ; on les appelait *Compa* ou *Larca Huillna*.

Les dieux domestiques. correspondant aux dieux Lares et aux Pénates des Romains, étaient de matières et de formes diverses, d'or, d'argent, de cuivre, de bois, de pierre, de terre, etc. ; ils affectaient la forme humaine, ou animale, ou toute autre forme capricieuse et bizarre. La famille entière avait le plus grand respect pour ces dieux ; ils passaient de père en fils, et le fils aîné était dans l'obligation d'en rendre compte aux autres membres de la famille.

Chacun pouvait avoir un nombre indéfini de ces dieux domestiques, différence tranchée entre le Pérou et le Mexique. Dans ce dernier empire, le nombre des lares était limité, et variait selon les personnes : ainsi le roi pouvait en avoir six, les nobles quatre, le peuple deux.

Sous le nom collectif de *Conopa* (1) ou *Chanca*, les Péruviens comprenaient tous les dieux inférieurs adorés seulement par les familles et les individus, à l'exception de ceux que nous venons de nommer, affectés aux terres et canaux. On en distinguait plusieurs classes, encore qu'on appliquât spécialement les noms précités aux dieux des individus. Une petite pierre, un morceau de bois de forme rare, étaient autant de conopas. Ces dieux privés

(1) Le mot quichua *Conopa*, ou *Canopa*, par lequel nous désignons ici les dieux particuliers, ou lares des anciens Péruviens, mérite toute l'attention des archéologues, à cause de sa coïncidence avec un mot égyptien qui a la même signification. Les Egyptiens nommaient *Canopus*, ou *Canobus*, un esprit bienfaisant, une divinité tutélaire ; ils la représentaient sous la forme d'un oiseau ou d'une tête humaine.

On appelle aussi *Canobus* les quatre objets qui se trouvent aux quatre angles des momies égyptiennes, et dont le premier représente un ibis, le second un cynocéphale, le troisième un épervier, et le quatrième une tête d'homme.

Canobus était encore le nom d'une île du Nil et d'une ville d'Egypte, fameuse par la luxure de ses habitants.

étaient enterrés avec leurs maîtres, attachés ordinairement au cou. Quelquefois, ils étaient faits de métal, et avaient une forme humaine, faisant allusion à un incident de la vie de celui qui les adorait. Le conopa d'argent qui fait partie de notre collection, était attaché au cou d'un *mallqui ;* un autre, trouvé dans un tombeau, au ravin de Huarochirin, représente un Indien accroupi, portant sur ses épaules deux fardeaux (peut-être des enfants).

Les conopas les plus estimés étaient les bézoards (*quica*) et les cristaux de roche (*quispi*, ou *llaca*).

Les Indiens consacraient par ces idoles ce qui exerçait sur leur vie une plus grande influence ; ou bien les jeux de la nature qui frappaient leur imagination et les portaient à l'idolâtrie. Le maïs (*zara*), par exemple, leur principal aliment, était l'origine de plusieurs espèces de *zarapconopas*. Ils appelaient *zaramama* certaines pierres façonnées en forme d'épis de maïs, et certains vases d'argile ou de terre avec des dessins en forme de sandales. Une autre sorte de zaramama consistait en une poupée faite avec la canne de maïs, vêtue d'*anaco* et de *lliclla* (manteau indien) et de *topus* d'argent, à la manière des Indiens. Les maïs ayant beaucoup de grains ou des fruits jumeaux étaient regardés comme des objets sacrés, mais non comme des divinités. Les Indiens les appelaient *huantayzara*, ou bien *aryhuayzara*, parce qu'ils dansaient avec eux la danse *arihuay*, et les suspendaient aux branches des saules ; ils honoraient aussi les maïs à grains bigarrés (*Ahuantayzara, micsazara*, ou *caullazara*) et ceux qui présentaient des rangées de grains en forme de spirale ou limaçon (*pirhuazara*) (1). Avec le *quinua* et le *coca* ils faisaient leurs conopas en forme de poupées imitant le maïs ; c'est ce qu'ils nommaient *quinuamama* et *cocamama*. Ils avaient aussi en grande vénération les *papas* (sorte de racine) noués, et ils en faisaient des conopas (*axomama*). Les enfants jumeaux, morts en bas âge, étaient conservés dans des marmites et respectés comme des êtres sacrés ; on avait la croyance que l'un d'eux était fils du tonnerre. On appliquait le nom de *chucas* ou *cutis* aux cadavres de ces enfants, et l'on conservait de la même manière les enfants qui naissaient par le pied (*chacpas*), lorsqu'ils mouraient dans un âge tendre.

On faisait un grand nombre de conopas imités des lamas, des alpacas, des vigognes et des *huanacos* ; la matière employée était le basalte, le schiste noir, le porphyre, le carbonate de chaux,

(1) Les Indiens sont encore aujourd'hui dans l'usage de dédier aux saints les maïs de plusieurs couleurs et de forme bizarre, et de les placer dans leur niches.

le granit, la terre, l'argent et même l'or. Les premiers de ces animaux se trouvent représentés presque toujours sans pieds, avec une cavité sur le dos où étaient placés des grains de maïs destinés au sacrifice. Les figures suivantes représentent deux conopas, une vigogne et un alpaca. On vénérait encore en qualité de conopas, d'autres animaux moins utiles, tels que les *venados* (cerfs), les singes, les chats sauvages, les perroquets, les lézards, les poissons, etc. On les modelait en terre en forme de vases, qui étaient enterrés avec les morts et qui servaient à répandre la chicha du sacrifice.

Les pages suivantes renferment un chapitre de la « lettre pas- » torale, contre l'idolâtrie des Indiens, de l'archevêque de Lima; par Mgr le docteur don Pedro de *Villa Gomez*, archevêque de Lima, adressée aux voyageurs qui visitent les idoles, à ses vicaires et aux prêtres de la doctrine des Indiens (Lima, 1649). » Elles peuvent servir à se faire une idée de l'idolâtrie des Indiens, même au XVIIe siècle, idolâtrie qui a survécu en partie de nos jours, suivant le témoignage de quelques prêtres du pays.

Chapitre LVIII. Comme il s'agit de scruter la pensée du devin ou de tout autre Indien qui viendrait à produire des renseignements sur les huacas,

« L'examinateur procédera au moyen des questions suivantes :

I. — Si l'examen a lieu à la sierra, on demandera à l'Indien s'il est *llacuaz*, ou *huari*, et s'il s'appelle *huari* ou *llactayoc*, celui qui est naturel de ce pays, et si tous ses ancêtres le furent, sans avoir eu souvenir d'être venus d'ailleurs; et si on nomme *llacahuaz* ceux qui (quoiqu'ils soient nés dans ce pays, eux, leurs pères et leurs aïeux) sont venus d'ailleurs. C'est ainsi que l'on conserve en partie dans les *ayllos* cette distinction, que les llacuaces, comme nation étrangère, ont moins d'huacas, et adorent grandement leurs *mallquis*, qui, comme nous l'avons dit, sont les corps de leurs aïeux. Et les *huaris*, qui sont les fondateurs, ont un grand nombre d'huacas, et les uns et les autres ont leurs légendes qui jettent un grand jour sur leur idolâtrie. Pour ces raisons et d'autres encore, il est convenable de fréquenter les différentes tribus ou races pour être au fait de leurs querelles et de leurs haines; par là on peut arriver à connaître les huacas des uns et des autres, et il faut saisir cette occasion quand elle se rencontre. Une fois que l'on sait de quelle race est l'Indien, on lui fait les questions suivantes :

II. — Comment se nomme l'huaca principal de ce pays que vous adorez tous?

III. — Cet huaca est-il un sceptre, un gros rocher, ou une petite pierre? Recueillir tous les renseignements possibles sur ce sujet.

IV.— Cet huaca a-t-il un fils qui soit pierre et huaca comme lui, ou un père, ou un frère, ou une femme? Il est important de faire cette demande, parce que tous les huacas principaux ont leur histoire; ils eurent des fils, et furent des hommes changés en pierre, etc.

V. — Qui garde cet huaca?

VI. — Quels autres huacas adore-t-on dans le pays?

VII. — Quel huaca adore-t-on pour les *chacras*, pour le maïs, pour les *papas*, pour le troupeau, ou pour les *cuyes* (lapins)?

VIII. — Connaît-on *cocamama*, ou *zaramama?*

IX. — Quels huacas adore-t-on dans les *chacras* pour leur prospérité, et que l'on nomme *chacrayoc?*

X. — Quels *puquios* (fontaines), quels lacs sont adorés?

XI. — Comment nomment-ils leur *pacarina* (petit oiseau) qu'ils ont l'habitude d'adorer?

XII. — Comment s'appelle le *marcayoc* ou *marcachacra*, qui est comme le génie et l'avocat du lieu; tantôt une pierre, tantôt le corps d'un de leurs aïeux, et qui est ordinairement le premier fondateur du pays? S'informer s'il est une pierre ou un corps.

XIII. — Quel est l'huaca invoqué pour les pluies? C'est parfois une pierre, parfois une pierre frappée de la foudre; et si l'on répond qu'il se nomme *liviac*, s'enquérir si c'est une pierre.

XIV. — Comment s'appelle l'huaca qu'on invoque pour que les canaux d'irrigation ne soient pas obstrués?

XV. — Quel huaca est imploré pour qu'il ne pleuve pas trop ou pour qu'il pleuve en temps opportun?

XVI. — Quel huaca adore-t-on pour que le maïs vienne bien et qu'il ne soit pas rongé des vers? De quel lac tire-t-on l'eau pour arroser le *chacra* et pour demander la pluie? De quel lac enlève-t-on les pierres pour éviter qu'il se sèche et pour obtenir la pluie?

XVII. — A quel huaca offre-t-on les nouveau-nés jumeaux, nommés *chucha* ou *curi?* ou ceux qui naissent par le pied, nommés *chacpa?*

XVIII. — Quel est l'huaca du cacique qui a toujours un grand renom ?

XIX. — Quel huaca est adoré quand on va payer l'impôt des *chacras*, des fermes, des manufactures ou des mines pour revenir vite et bien portant, et pour n'être pas maltraité des Espagnols, et quelles cérémonies se pratiquent alors ?

XX. — Il faut demander, en parlant de l'huaca, où il est, comment il est situé, quels sont ses vêtements, ses parures et tous les autres détails qui peuvent être donnés, et vérifier la chose, afin qu'ils ne donnent pas un huaca pour l'autre ; un huaca simulé pour cacher et garder le véritable, ainsi que cela est arrivé souvent ; et si cela est possible, il faut aller au lieu où il est.

XXI. — Quels sont les *mallquis* adorés (ce sont les corps de leurs ancêtres) ? Comment se nomme le père ? Combien a-t-il eu d'enfants ? Où sont-ils ? Dans quel caveau ou *machay*, et comment ?

XII. — Quel est son *conopa* ou *chanca* (dieu pénate) ; s'il est *micuyconopa*, ou *zarapconopa*, ou *llamaconopa* ; s'il est conopa du maïs ou du troupeau, et si tous les autres Indiens ont le leur (ce qui ne laisse aucun doute) ; et en cela il faut être pressant, parce qu'il est démontré que les Indiens signalent plus facilement les huacas communs que ceux des particuliers, que chacun possède.

XXIII. — Pour sonder le devin, il faut lui demander s'il est *villa* ou *huacahuanrimac*, ce qui est la même chose ; si c'est lui qui parle à l'huaca, et qui lui fait les offrandes, ou s'il est *hamamaxa*, qui est le plus souvent consulté, ou *rapiac*, ou *socyac*, ou *pachacuc*, ou *asuac*, ou *yanapac* ou devin, ou s'il parle au démon et sous quelle forme elle lui apparaît.

XXIV. — Il faut lui demander quelles fêtes ils observent ; à quelles époques et à quelles cérémonies, parce qu'il y a des différences sur plusieurs points, et plus particulièrement s'ils se sont confessés aux sorciers ? Dans les provinces de Caxatambo et de Guailas on demande : *Huchaiquita-Aucacucchucanqui ?* As-tu confessé tes péchés aux devins ? Leur demander quelles sont les cérémonies.

XXV. — Quels jours sont consacrés à boire ? Quelles danses dansent-ils ? Quelles chansons chantent-ils aux fêtes des huacas, et où s'assemblent-ils pour se confesser pendant ces fêtes à leurs devins ? Ils ont des lieux désignés à cet effet, nommés *cayan*.

XXVI. — Quels sont les corps morts de *chuchus* (jumeaux) ou de *chacpa* (venus par le pied) conservés dans leurs maisons, et quels sont ceux qui les conservent? Et si ces infortunés, morts ou vivants, ont été baptisés ? Ils ont coutume de ne pas le faire.

XXVII. — Qui a tondu ces enfants ? Qui leur a laissé les cheveux ?

XXVIII. — Quels cadavres ont été exhumés des églises ? A qui appartenaient-ils ? Où les a-t-on placés ?

XXIX. — Quels sont les lieux nommés *apachita* et *tocanca*, et où sont-ils ?

XXX. — Depuis quelle contrée et à quelle époque adore-t-on le soleil et la foudre ? Et quel est le devin nommé *Livac-Villac?* Qui est chargé de l'invoquer et qu'est-ce que le *Malquivillac ?*

XXXI. — Qui adore la *Sierra-Nevada*, et la mer en allant vers la plaine, et en s'arrachant les sourcils ?

XXXII. — Quels sorciers sont chargés des fêtes et des jeûnes, de faire faire la chicha et d'enseigner aux enfants leur idolâtrie et leurs superstitions ?

XXXIII. — Qui place des *parianas* (espèce d'oiseau) pour la garde des chacras ?

XXXIV. — Qu'offre-t-on aux huacas ? et, quand ils ont des lamas ou des chacras, quel est l'intendant des chacras des huacas que l'on nomme *pachacac ?*

XXXV. — Il faut faire au devin cette question : Quand tu allais consulter l'huaca, que répondais-tu aux Indiens, et comment supposais-tu que l'huaca parlait ? Et s'il dit qu'en parlant à l'huaca il perdait l'esprit (ce qu'ils affirment souvent) il faudra lui demander si c'était un effet de la chicha ou du démon.

XXXVI. — Dans la dernière visite qui eut lieu contre l'idolâtrie, quelles idoles cessèrent de montrer les Indiens ? Et de celles qu'ils montrèrent et qui leur furent laissées, quels restes ont-ils gardés, et où sont-ils maintenant ?

XXXVII. — On s'informera avec prudence et discernement s'il existe quelques personnes qui ne soient pas baptisées, parce qu'ils ont coutume d'en cacher une partie qu'ils ne veulent pas baptiser, et surtout ceux qui naissent hors des villes ; et on a aussi entendu des Indiennes dire, pour se séparer de leurs maris, qu'elles n'avaient pas reçu le baptême. Jusqu'où va la malice et l'ignorance !

XXXVIII. — Enfin, il faut s'informer du bien que l'huaca possède; s'il a de la monnaie, elle tombe ordinairement en partage à celui qui le garde, ou au lieu où il se trouve ; et il en est de même s'il a de l'or, de l'argent, des *huamas*, des *chacra*, des *hincas*, des *tincurpas* ou des *aquillas* qui lui servent à boire. »

D'après ce résumé du système religieux des anciens Péruviens, le lecteur initié à l'étude des religions pourra remarquer que cette déification des objets extérieurs qui leur donnait les idées de sublimité a une grande analogie avec le panthéisme de l'Inde orientale, comme on l'entend communément ; tandis que le culte des animaux et des légumes, et surtout le respect pour les morts rappelle la religion des anciens Egyptiens, amplement décrite par Hérodote, Diodore de Sicile et nombre d'auteurs modernes. En même temps l'idée de maternité (*mama*) qu'ils appliquaient aux corps terrestres est une idée métaphysique profonde et élevée professée par quelques anciens philosophes, entre autres par Platon, qui emploie le même terme pour désigner les idées ou architypes, c'est-à-dire l'essence spirituelle des choses.

Voyons maintenant une autre question qui a tant de fois appelé l'attention des savants, j'entends dire l'analogie de certaines institutions et cérémonies religieuses des Péruviens avec les sacrements de l'Eglise. Les prêtres des premiers temps de la conquête regardèrent ces coïncidences comme une ruse du prince des ténèbres qui, pour mieux tromper ses victimes, imitait les rites sacrés du christianisme. Ainsi pense Acosta, Herrera et Cieça de Leon ; ce dernier assure que Satan lui-même se montrait aux fêtes des Indiens pour usurper leurs adorations. D'autres critiques, au contraire, expliquent ces rapports frappants avec la religion évangélique en les regardant comme des restes du culte chrétien établi primitivement dans ces pays, et qu'altérèrent l'influence des nations voisines ou conquises, les migrations des peuples, et cette pente invincible vers l'idolâtrie, conséquence fatale de la chute de l'homme qui faisait prévariquer sans fin le peuple élu de Dieu. Les partisans de cette opinion attribuent à saint Barthélemy et à saint Thomas la gloire d'avoir répandu dans ces lointains rivages les semences évangéliques que les Espagnols trouvèrent imparfaitement fructifiées et pour ainsi dire étouffées par l'ivraie semée par l'ennemi. Enfin les prétendus disciples de la raison se rient de l'une et l'autre de ces opinions, et soutiennent que ces rapprochements sont dus soit au

hasard, soit à la fatalité de la condition humaine. Notre tâche est de peindre fidèlement les rites péruviens ; nous renonçons à discuter le plus ou le moins de valeur des assertions émises, et à nous perdre en conjectures sur le rapport vrai ou imaginaire des deux religions.

Le *baptême* fut en usage chez toutes les nations péruviennes ; à l'ouest des Andes, et dans quelques provinces il avait lieu deux ou trois semaines après la naissance. Le père de la famille donnait le nom à l'enfant avec certaines formalités que nous ne connaissons pas parfaitement. Dans les provinces du sud et à Cuzco, l'enfant était sevré à deux ans, puis baptisé. Toute la famille assistait à la cérémonie, et un des parents, ayant le titre de parrain, coupait avec un couteau de pierre une partie des cheveux de l'enfant ; tout le monde en faisait autant jusqu'à ce qu'il fût exactement tondu ; ensuite le parrain lui donnait un nom, et chacun des témoins lui faisait son cadeau. Le jour de la naissance, on jetait l'eau avec laquelle on avait lavé l'enfant dans un trou pratiqué dans la terre, en présence d'un des prêtres inférieurs ou d'un devin, qui prononçait des paroles cabalistiques sur la tête du nouveau-né, afin de conjurer toute maligne influence dans l'avenir. Telles sont les cérémonies du baptême péruvien, qui, sauf le nom imposé, a peu de rapport avec le sacrement des chrétiens.

La *confirmation*, sorte de second baptême, était conférée à l'époque de la puberté des enfants, c'est-à-dire lorsqu'on revêtait pour la première fois le jeune homme de la *chemisette* et de la *mante*, et, pour les jeunes filles, à la première apparition des règles. Ce moment était non-seulement pour toute la famille, mais encore pour tout l'*ayllu* ou population, un jour de fête consacré par les danses et les libations. Le chef de l'*ayllu* donnait aux jeunes gens pubères un nouveau nom distinct du premier, et leur coupant les cheveux et les ongles des mains, les sacrifiait aux conopas, aux huacas ou à l'une des divinités principales. Cette cérémonie achevée, les jeunes gens étaient regardés comme majeurs.

La *pénitence* était scrupuleusement pratiquée par les Indiens. A l'approche des fêtes principales, ils accusaient leurs fautes aux prêtres (*aucanchic* ou *ychuris*), après avoir préalablement jeûné quelques jours. Le prêtre, en s'approchant, plaçait sur une pierre un peu de cendres des sacrifices, et le pénitent la soufflait dans les airs. Ensuite il recevait une petite pierre (*parca*) et allait se laver la tête dans une *tincuna*, lieu où se réunissait deux

petites rivières, ou tel autre lieu sacré destiné à cet usage, et se tournant vers le prêtre, il disait : « Écoutez, collines, plaines, condors qui fendez l'air, hibous, insectes, vous tous animaux et plantes, je vais confesser mes fautes. » En commençant la confession, il remettait au prêtre une petite boule de terre peinte au bout d'une épine de *giganton* (*cactus*), et quand elle était terminée, le confesseur perçait la boule avec l'épine et la faisait tomber à terre. Si la boule se divisait en trois parts, la confession était bonne ; si elle se divisait en deux, la confession était nulle, et le pénitent devait recommencer. Ce dernier, à l'appui de sa sincérité, jetait une poignée de maïs dans un vase : si les grains étaient pairs, la confession était valable ; impairs, stérile. La pénitence imposée par le prêtre était l'abstinence de sel, d'ail et de coït ; ou encore, des peines corporelles, le fouet, etc. Souvent les pénitents étaient condamnés à s'habiller à neuf, afin que les péchés restassent dans les vêtements abandonnés.

Dans la distribution de pain et de chicha sacrés, faite par l'Inca aux seigneurs de la cour à la fête *Mosoc-Nina*, ou renouvellement du feu sacré, les Espagnols trouvèrent une grande analogie avec le sacrement de l'*eucharistie*. (Voir les chapitres VI et VIII.)

Les Indiens avaient aussi certains rites qui ne sont pas sans rapport avec l'*extrême-onction ;* car les mourants étaient assistés par les prêtres, les médecins, les devins et les sorciers, qui murmuraient des exorcismes contre le démon.

L'ordre sacerdotal (ou la cérémonie de la consécration des prêtres) était d'une extrême importance chez les anciens Péruviens ; il n'était conféré qu'à des jeunes gens qui eussent incontestablement mérité un tel honneur. Le sacerdoce comptait un grand nombre de membres qui se trouvaient répartis en diverses classes, selon la divinité qu'ils servaient. Le plus grand respect était attaché aux prêtres du Soleil (*Intip-huillac*), dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Dans la province des Yungas, ceux de Pachacamac étaient les principaux. Chaque huaca avait son prêtre (*huacap-huillac*) ; le respect dû à l'un était subordonné au respect voué à l'autre. Son devoir était de s'occuper de la divinité, de veiller dans son temple ou au lieu où était placée son image ; de lui parler et de communiquer ses réponses aux questions du peuple, de lui présenter les offrandes, de faire les sacrifices, célébrer ses fêtes et d'enseigner son culte. Les mêmes obligations étaient imposées aux prêtres des morts (*mall-*

quip-huillac), à ceux du tonnerre (*llipiarpa-huillac*) et à ceux des autres divinités.

Les conopas avaient aussi leurs prêtres, mais chacun était, pour ainsi dire, le prêtre de la sienne ; et lorsqu'on voulait demander quelque chose à ces pénates, il fallait les porter au prêtre nommé *macsa* ou *viha*, et attendre la réponse de ce dernier.

L'une des branches particulières du sacerdoce était formée par les sorciers ou devins, qui étaient tenus de faire preuve de capacité avant d'entrer en fonctions. Les plus révérés étaient le *socyac*, qui prédisait l'avenir au moyen de petits tas de maïs ; le *paccharicuc* (*pacchacuti* ou *pacchecuc*), qui devinait par les pieds des araignées nommées *pacchac* (il cherchait l'espèce de ces insectes velus sur les murs ou sous les pierres, et les mettant sur une couverture, les poursuivait avec une petite baguette jusqu'à ce qu'il leur eût cassé une ou deux pattes, et il devinait par les pattes manquantes) ; le *hacaricuc* ou *cuyricuc*, qui consultait les entrailles des *cuys* ou lapins ; le *pichiuricuc*, qui observait le vol des oiseaux ; le *moscoc*, qui interprétait les songes, en dormant sur les cheveux ou les vêtements de celui qui le consultait, et qui recevait les réponses en songe. Ces fonctions du sacerdoce, y compris celle de confesseur, appartenaient également à l'homme et à la femme ; les premiers seuls avaient le droit d'exercer celles des divinités supérieures (1).

Les prêtres qui conversaient avec les huacas ou mallquis, se mettaient ordinairement dans un état d'extase avec une boisson narcotique nommée *tonca*, faite avec le fruit d'une espèce de stra-

---

(1) On rencontre encore quelques-uns de ces imposteurs en plusieurs lieux de la Sierra, et don *Mariano E. de Rivero*, étant préfet du département de Junin, fut informé de certains faits rares et curieux par le curé de Huariaca et autres habitants de cette contrée ; de maléfices dont ils frappaient les personnes en les rendant percluses, malades ou stupides, en plaçant des poupées de drap cousues et clouées avec des épines de cactus dans la laine des matelas, dans les oreillers, dans les trous ou les caves de la maison. Quelques-uns de ces sorciers furent brûlés après avoir avoué leur délit, et, selon la croyance du vulgaire, les personnes exposées à leurs maléfices ont été guéries.

Les habitants de la vallée de Majes sont encore persuadés que la *kara*, maladie signalée par des taches rouges, blanches et bleues qui apparaissent sur la figure, les bras et les pieds du peuple, est produite par un breuvage fait de maïs placé dans une marmite avec un gros crapaud, et que le tout réduit en infusion, est bu par les femmes jalouses et oubliées de leurs amants. Cette maladie se combat au début au moyen de sudorifiques et de certaines potions dont le secret est au pouvoir des vieilles empiriques. On appelle ces personnes ainsi défigurées *karientos*.

monium (*datura sanguinea*, Ruiz et Pav.), ou *huacacacha*, qui veut dire herbe de huaca ; c'est alors que les gagnait l'inspiration.

On doit aux Incas d'avoir établi les cérémonies du *mariage* et certaines conditions indispensables pour le contracter. Avant eux, l'union des deux sexes était volontaire, sans lois, et accompagnée d'usages barbares : ainsi, dans certaines provinces, les parents du fiancé défloraient la fiancée et la livraient telle à son futur ; ailleurs, les mères rompaient, en présence de tous les parents, l'*hymen* de leur fille, et montraient leurs doigts ensanglantés pour attester la virginité de la jeune fille ; et il existe encore aujourd'hui des usages analogues chez les nations barbares de l'Amérique du Sud. Les Incas mirent un terme à de semblables abus, et déterminèrent les conditions nécessaires à l'accomplissement du mariage. Les futurs devaient être de la même nation ou *ayllu*, de la même classe ou dignité ; le jeune homme devait compter au moins vingt-quatre ans, et la jeune fille dix-huit ; le consentement des parents et des chefs était exigé ; le futur devait fournir les matériaux de la maison que tous devaient l'aider à construire. Les meubles regardaient les parents de la fille ; tous les mariages devaient se conclure à un jour fixe, en présence du gouverneur de la province. L'Inca en personne présidait aux liens de la famille royale en qualité de souverain et de grand prêtre ; il prenait par la main les couples qui allaient s'unir, les invitait à se la donner à leur tour, et les déclarait mari et femme ; les chefs de provinces conquises procédaient de la même manière avec des personnes de leur rangs ou d'autres classes inférieures dans leurs districts, sans recourir à l'intervention du prêtre. Puis venait la noce, les festins splendides, les bals brillants, en rapport avec la fortune du mari.

La polygamie était une des prérogatives de la famille royale et des nobles ; mais le souverain seul pouvait avoir plus d'une femme et un nombre illimité de concubines. Les seigneurs avaient la liberté d'en avoir quelques-unes, et une seule femme légitime. Pour divorcer, il fallait avec l'agrément du gouverneur de la province ou du chef de l'*ayllu*, et une sentence légale, consentement réciproque ou de graves raisons, et il est à remarquer que l'adultère du mari n'entraînait pas châtiment, si la femme était libre, et que si elle était mariée, la loi prononçait la peine capitale.

Après la mort de son mari, la femme pouvait choisir du veuvage ou de s'ensevelir vivante avec le défunt. L'usage voulait qu'on enterrât avec les Incas et les nobles les femmes légitimes,

les concubines favorites, un nombre plus ou moins grand de serviteurs, en même temps que les joyaux, l'argent ouvré, des lamas des armes, des vivres et des vêtements. Parfois on voyait des personnes destinées à suivre le monarque au tombeau frémir à cette idée; mais, en général, les femmes et les serviteurs s'offraient d'eux-mêmes; des épouses préférèrent même se suicider pour prouver leur fidélité conjugale, quand on les empêchait de descendre à la fosse avec le corps de leur époux. La femme ou le serviteur qui aimaient mieux la vie que le martyre, témoignage de leur fidélité, étaient l'objet du mépris de tous et ils traînaient une vie misérable, pire que la mort. Cet usage introduit par les Incas, qui rappelle les veuves de Malabar consumées sur le bûcher de leur époux, est digne de l'attention particulière des savants et des archéologues.

Garcilasso de la Vega rapporte (*Comment.*, part. I, liv. II, ch. III) que les Incas avaient à Cuzco une croix carrée de marbre blanc et rouge (jaspe cristallisé) de 75 centimètres de long, en un lieu sacré (huaca) en grande vénération (1); et on trouve aux ruines de Coati plusieurs croix taillées sur un mur. Il ne faudrait pas en conclure une analogie entre les deux religions péruvienne et chrétienne. La croix est une figure si simple et si aisée à reproduire par le dessin et la sculpture qu'elle existe à l'état d'ornement chez presque toutes les nations barbares.

CHAPITRE VIII.

Cérémonies religieuses.

Au Pérou, chaque mois avait ses fêtes, mais les principales étaient en l'honneur du Soleil, aux quatre grandes périodes de son cours annuel, les solstices et les équinoxes (voir chapitre VI). La plus solennelle de toutes était la fête de *Raymi* ou *Intip-Raymi;* elle était célébrée au solstice d'été, quand le soleil, arrivé au dernier point de sa carrière méridionale, reprend son cours vers le nord.

C'était une fête de profonde gratitude pour tous les bienfaits que la nation devait à la Divinité, la fête de l'adoration sans bornes de l'Être suprême, et, par conséquent, elle était fêtée avec la même dévotion dans tous les pays soumis au sceptre des Incas. On y voyait accourir tous les chefs de l'empire, et s'il en était qui fussent

---

(1) Voir aussi Garcilasso (*Comment.* part. II, liv. I, chap. XXXII).

privés de ce plaisir par leur âge, leur maladie ou leur service, ils envoyaient leurs fils ou leurs parents, et les plus illustres seigneurs de la contrée Ils venaient tous dans leurs riches habits de cérémonie, avec leurs armes de guerre, chacun avec son costume national, rivalisant pour la forme et pour la beauté des armoiries et des ornements les plus magnifiques. La foule était immense; la capitale, envahie par les nobles et par le peuple, ne pouvait donner à tous l'hospitalité, et une bonne partie était dans la nécessité de camper sur les places et dans les rues. Des provinces voisines venait une multitude de femmes pour apprêter les repas des voyageurs, et surtout pour faire certains petits pains de maïs nommés *zancus*, qu'on ne mangeait qu'aux fêtes solennelles. Les vierges du Soleil préparaient pour l'Inca et les grands de l'empire ces pains et autres accessoires, pendant la nuit qui précédait la solennité. Un jeûne rigoureux était observé pendant trois jours; la seule nourriture consistait en un peu de maïs blanc et cru, et une certaine herbe nommée *chucan;* il était défendu alors de faire du feu dans les maisons.

Pour ajouter à la pompe de la fête, l'Inca officiait en personne accompagné de toute la cour. Aux premières lueurs du jour, le monarque sortait du palais, suivi de la famille royale, et il arrivait pieds nus sur la place de Haucaypata pour saluer le lever du soleil. Tout le cortége était revêtu de ses plus beaux habits, et les nobles étalaient à l'envi un luxe inouï de bijoux et de pierreries; tandis que les dais de plumes brillantes et les toiles splendides que plaçaient les serviteurs sur la tête de leurs maîtres, faisaient paraître la place et les rues qui y aboutissaient, comme abritées sous un vaste et riche parasol.

A peine les premiers rayons du soleil doraient-ils les cimes des montagnes voisines, qu'un immense cri de joie partait de toutes les bouches, et qu'on entendait à la fois et les chants de triomphe, et le bruit de la musique et des instruments barbares, dont le vacarme allait croissant à mesure que le dieu s'élevait dans sa course et versait sur son peuple des torrents de lumière. La foule ravie levait les bras, envoyait mille baisers au vent, et absorbait avec ivresse l'atmosphère imprégnée de lumière. Bientôt l'Inca paraissait, il prenait deux *aquillas* (vases d'or) pleins de chicha préparée par des prêtresses d'élite; il sacrifiait l'aquilla de la main droite au Soleil, en versant la liqueur dans un lieu d'où se trouvait un petit canal taillé dans le roc jusqu'au temple de la divinité; de la main gauche, il buvait à sa famille, et versait à chaque membre, dans un vase d'or, la liqueur sacrée. Les *curacas*, sur

la place immédiate (*Cusipata*), adoraient également le Soleil à son lever, sous la direction d'un Inca qui officiait et distribuait la chicha, comme nous l'avons dit.

Ensuite on allait processionnellement au temple, et le monarque, la famille royale et les curacas offraient leurs vases d'or à l'image du Soleil. Le monarque seul et sa famille avaient le droit d'entrer dans le sanctuaire. Tous les autres offraient, par la main des prêtres, leurs nombreux et riches présents à la divinité. Quand toutes les offrandes étaient faites, on revenait dans le même ordre sur la place publique pour assister aux sacrifices que faisait le grand prêtre (ce n'était plus l'Inca) sur un autel pompeusement orné. D'abord on sacrifiait un jeune lama noir; le prêtre ouvrait le corps et fouillait dans les entrailles pour lire l'avenir. La victime, tournée vers l'orient, était saisie par quatre serviteurs des prêtres: en ce moment, le sacrificateur plongeait au flanc gauche le couteau sacré et arrachait le cœur avec les poumons et le larynx. Si les augures n'étaient pas favorables, on sacrifiait un autre lama mâle; s'ils n'étaient pas plus heureux, on immolait une femelle de lama stérile, et lorsque ce dernier sacrifice était contraire, la tristesse s'emparait de la foule, et tous redoutaient un funeste avenir.

Après l'holocauste des augures, les prêtres faisaient le sacrifice général au Soleil. Il consistait en un nombre considérable de lamas et d'alpacas qui étaient décapités, et dont ils offraient le cœur au Soleil; les entrailles de la victime étaient brûlées et réduites en cendres; la viande était rôtie sur la place et distribuée avec le *zancu* et autres provisions. On se mettait ensuite à boire la chicha qui était en abondance. Le roi était assis sur son trône d'or placé sur un bloc massif de même métal; il buvait à sa famille, aux chefs les plus braves; puis les membres de la famille royale buvaient réciproquement à leur santé, et les chefs imitaient leur exemple. Peu à peu la chicha produisait son effet, la joie augmentait, alimentée de toutes parts par les danses, les mascarades, la musique, le chants et les fêtes, qui duraient huit ou neuf jours. La danse favorite des Indiens alors et même aujourd'hui était la *cachua,* dans laquelle on faisait, tout en chantant, mille mouvements avec une excessive rapidité. La musique et les figures de cette sorte de danse ressemblent fort à celles du bal national des Écossais.

Quelques historiens rapportent que la cérémonie du renouvellement du feu sacré (*Mosoc nina*) avait lieu la veille de la fête de Raymi; le prêtre obtenait le feu au moyen d'un miroir métal-

lique concave et poli, qui, concentrant les rayons du soleil sur le coton sec, l'embrasait promptement; procédé connu dans l'antiquité et décrit par Plutarque dans la vie de Numa.

Les prêtres portaient ce miroir attaché à un bracelet de la main gauche (*chipana*), et lorsque le soleil était couvert (ce qui était de sinistre augure) on obtenait le feu au moyen du frottement. D'autres auteurs prétendent, au contraire, que le jour destiné au renouvellement du feu était celui de l'équinoxe de printemps.

La seconde fête principale, nommée *Situa*, était célébrée à l'équinoxe d'automne; elle était précédée d'un jeûne qui avait lieu le jour de la nouvelle lune avant la fête. Dans la nuit antérieure on préparait dans chaque maison les *zancus*, en mêlant à une partie de la masse une certaine quantité de sang humain, provenant d'enfants de cinq à six ans et extrait avec une petite pierre pointue à la naissance du nez entre les sourcils. Quelques heures avant le jour tous ceux qui avaient jeûné se lavaient, prenaient un peu de la masse qui contenait du sang, et s'en frottaient tout le corps pour chasser les maladies. Cette masse servait aussi au chef de la maison pour en frotter l'entrée, et on y laissait une partie adhérente en souvenir.

Au palais du roi, cette formalité était remplie par l'oncle le plus ancien du roi; dans le temple du Soleil, elle revenait au grand prêtre, et à d'autres délégués, pour le reste des maisons sacrées.

A l'apparition de l'astre, toute la nation s'assemblait aux lieux indiqués pour adorer la Divinité; on l'invoquait, on la priait de daigner chasser tous les maux et toutes les maladies; puis on déjeunait avec le *zancu* auquel le sang n'avait pas été mêlé. Bientôt, à un moment donné de la matinée, on voyait sortir du fort de *Sacsahuaman* un Inca, en qualité de messager du Soleil, richement vêtu, ceint d'un brillant manteau, tenant à la main une lance ornée de plumes, et courant jusqu'au milieu de la place principale où l'attendaient quatre Incas vêtus de la même manière. Arrivé près d'eux, de sa lance il touchait les leurs, et leur disait que le Soleil leur ordonnait de chasser de la ville et de ses environs tous les maux et toutes les maladies. A ce moment, les quatre Incas se dirigeaient vers les quatre parties du monde par les quatre routes royales qui partaient de la place, ils parcouraient un quart de lieue, jusqu'au point où d'autres les attendaient prêts à continuer la *course*, et se remplaçant ainsi les uns les autres, les Incas continuaient à avancer jusqu'à six lieues de la ville dans les quatre directions principales, manœuvrant

leurs lances comme pour mettre un terme aux maux qu'ils voulaient mettre en fuite. Tandis qu'ils couraient ainsi, toutes les populations voisines se pressaient sur le seuil des portes de leurs maisons, secouaient leurs vêtements en poussant de grands cris et se frottaient le corps avec les mains, comme pour arracher tous les maux et les donner aux Incas qui venaient pour les expulser. Cette cérémonie était suivie d'une fête générale, avec danse, musique et libations, pendant tout le quartier de la lune. Dans la nuit qui suivait la fête, les Indiens sortaient avec des torches de paille (*pancunca*) assujetties par des cordes grasses et ils couraient en les agitant dans les rues jusqu'au dehors de la ville, puis ils les éteignaient en les plongeant dans les ruisseaux, pensant ainsi conjurer les fléaux de la nuit.

La troisième fête, *Cusquic-Raymi*, avait lieu au solstice d'hiver; elle avait pour objet d'implorer le Soleil pour le maïs ensemencé contre les rigueurs du froid. Un jour de jeûne précédait cette solennité consacrée par des sacrifices analogues à ceux de la fête de Raymi; un agneau noir et nombre de lamas, dont le cœur et le sang étaient brûlés sur l'autel du Soleil, et la chair rôtie et distribuée aux personnes présentes à la cérémonie. La fête se terminait par des danses solennelles qui duraient trois jours.

Enfin, la quatrième fête principale du Soleil, solennisée à l'équinoxe du printemps, était réservée à la nomination des chevaliers. On l'appelait *Huaracu*. Après avoir subi les examens les plus rigoureux sur les sciences militaires et politiques (voir chapitre IV), les jeunes gens étaient admis à la cérémonie qui constituait la fête fondée en leur honneur. La nation jeûnait un jour et les candidats huit ou dix; ensuite, après avoir adoré le Soleil à son lever et achevé les sacrifices comme aux autres fêtes, l'Inca allait escorté des plus anciens membres de la famille royale jusqu'à la grande place, faisait aux candidats un discours concernant leurs devoirs futurs, après quoi ils passaient l'un après l'autre devant le monarque, qui perçait leurs oreilles avec une épingle d'or. Le novice baisait la main du roi, et se présentait devant un autre Inca qui lui ôtait ses *usutas* de sparte (sandales) portées par les aspirants pendant toute la durée de leurs examens, et le chaussait d'usutas de laine richement bordées, puis le baisant à l'épaule droite, lui disait : « Le fils du Soleil qui a donné de telles preuves de son mérite personnel a droit au respect. » Le candidat entrait alors dans une enceinte richement décorée, où les anciens Incas lui mettaient les caleçons (*huaracu*) comme insignes de l'homme, et ornaient sa tête de bouquets des

fleurs *cantur* et *chichuayhua*, et des feuilles de *Uinahuayna*. Revêtus de toutes les marques distinctives d'Incas et de chevaliers, les jeunes gens étaient conduits à la grande place où se terminait la cérémonie par des danses et des chants qui duraient plusieurs jours, et qui se prolongeaient encore chez les pères des candidats

Garcilasso de la Vega donne dans ses *Commentaires* une description minutieuse de cette fête dont nous avons extrait ce résumé. Il est probable que là ne se bornaient pas les rites et les cérémonies, ou qu'ils différaient un peu de ce que nous venons de voir : toutefois les détails que nous communiquons paraissent exacts dans leurs éléments et donnent une idée fondamentale de leur essence.

En dehors de ces fêtes principales en l'honneur du Soleil, il en était beaucoup d'autres qui se succédaient sans interruption, en sorte qu'on peut dire que près de la moitié de l'année se passait en fêtes. Nous citerons les plus importantes. Le premier jour de la lune se célébrait toujours par les sacrifices, la musique, la danse et l'ivresse. Le mois d'avril ramenait les fêtes de la récolte et du *Misac* (voir le chapitre VI); juin, les fêtes militaires précédées d'exercices et de parades; août, les fêtes de *Yupay-Asitua*, ou bals supplémentaires après les fêtes du mois précédent; en septembre se trouvait la solennité de *Coya-Raymi* (bal des coyas). A cette époque, à un jour fixe, se mariaient les princesses de la famille royale, et le jour suivant toutes les fiancées de l'empire. Enfin c'était la fête du dénombrement de toute la population.

En octobre tombait la fête de la commémoration des morts, et et en novembre la fête fin d'année et des semailles. C'était encore un jour solennel dans toute la province de Cuzco, quand l'Inca se rendait aux champs avec toute la cour, et qu'il remuait la terre, à la manière des empereurs de la Chine, avec un instrument en or semblable à notre charrue. Les grands imitaient l'exemple du monarque, et cette cérémonie inaugurait le labourage des terres.

Nous avons déjà vu qu'on célébrait dans tout l'empire la fête des Huacas une ou plusieurs fois par an, suivant leur importance; mais ces sortes de fêtes sans nombre étaient exceptionnelles; la nation entière ne connaissait que les grandes fêtes que nous avons décrites, et quelques autres fort limitées.

Les dons offerts par les Indiens au Soleil et aux autres divinités consistaient dans les produits de la nature et de l'art. Souvent ils sacrifiaient des victimes humaines, quoique Garcilasso de la Vega affirme plus d'une fois, dans ses *Commentaires*, que les Incas, non-seulement s'opposèrent à ces horribles holocaustes, mais les abo-

lirent et leur furent toujours hostiles dans les provinces conquises. En cela, comme sur bien d'autres points, Garcilasso est en contradiction complète avec tous les historiens qu'il accuse de fausseté; et, certes, ce n'est pas par ignorance des faits, mais par sa partialité en faveur de la prudence et de l'humanité des monarques péruviens dont le sang, bien que mêlé, coulait dans ses veines. Voici les noms des auteurs, des XVI[e] et XVII[e] siècles, qui parlent des sacrifices humains chez les anciens habitants du Pérou: Gomare (*Histoire des Indes*, liv. IV); Cieza de Leon (*Chroniq.*, ch. XIV); Acosta (*Hist. nat. des Indes*, liv. V, chap. XVIII); Tamara, (*Costumes de toutes nations*, liv. III, page 298); Levinus Apollonius (*Découv. du Pérou*, liv. I, page 37); Balboa, *Hist. du Pérou*, chap. VIII); Benzoni (*Hist. du Nouveau-Monde*, liv. III., chap. XX); Montesinos (*Mémoires anciens*) en plusieurs passages; Betenzos (cité par Garcia, *Hist. des Indes*, page 198); Herrera (*Hist. des Indes*, déc. V, liv. IV, chap. IV), et, selon Prescott (*Conquête du Pérou*, liv. I, chap. III); Sarmiento (*Relation*, *mss.*, chap. XXII); Ondegardo (*Seconde relation*, *mss.*); et les Décades de l'audience royale. Nous pouvons ajouter à ces témoignages celui de José de Arriaga (*Extirpation de l'idolâtrie des Indiens du Pérou*, 621). En présence de tant de preuves, la plupart authentiques, le témoignage de Garcilasso s'efface, quelque peine qu'il se donne pour laver ses ancêtres de tout l'odieux de ces usages. Il est vrai que les prêtres péruviens n'affectaient pas la férocité frénétique des Mexicains; néanmoins le nombre des victimes atteignait un chiffre horrible; c'étaient, le plus souvent, des enfants d'un âge tendre qui étaient immolés au Soleil, et il n'était pas extraordinaire d'en sacrifier jusqu'à deux cents à la fois. Dans certaines occasions on offrait au Dieu quelques vierges du Soleil. Lorsque l'Inca ou un seigneur était malade, l'usage était d'offrir un de leurs enfants à la divinité; on la conjurait d'accepter cette victime et d'épargner le malade. A l'apparition des comètes ou des épidémies, on sacrifiait des enfants au Soleil pour calmer son courroux. Nous avons déjà vu qu'à la mort de l'Inca ou d'un chef important, on avait l'habitude d'enterrer avec eux leurs serviteurs et leurs femmes; les prêtres sacrifiaient encore d'autres victimes sur les autels. On prétend qu'aux obsèques de Huayna-Capac, plus de mille hommes périrent ainsi. Cette coutume barbare subsista longtemps après la conquête. Cieza de Léon rapporte (*Chroniq.*, chap. XLII) un fait de cette nature: « Et Alaya, dit-il, maître de presque toute la vallée de Xauxa, mourut il y a environ deux ans : les Indiens racontent qu'un grand nombre de femmes et de serviteurs furent

enterrées vivants avec lui. Et si je ne me trompe, ils en ont informé le président Gasca, qui a défendu alors aux autres seigneurs de recommencer, car c'était un grand péché et une perte inutile. »

Dans certaines provinces, on n'aurait pas manqué de sacrifier le premier-né au Soleil ou à d'autres divinités; dans d'autres, un des enfants jumeaux; et plus de cinquante ans après la conquête, on immolait, dans un temple du pays de Hunayan, à une lieue et demie de Catas, tous les ans, un certain nombre de jeunes gens et d'enfants, et l'on prétendait que ces idoles vivaient de chair humaine.

Nous ne pouvons pas affirmer si, au temps des Incas, la coutume existait de sacrifier, comme au Mexique, les prisonniers de guerre, coutume pratiquée même de nos jours chez les sauvages de la pampa du Sacramento, qui mangent la chair des victimes de la guerre, après avoir brûlé et offert les entrailles en sacrifice.

Les sacrifices de lamas étaient les plus fréquents, surtout pour le Soleil. Cette divinité avait de nombreux troupeaux de ces animaux, et leur garde était confiée aux indiens de la Puna. Dans les sacrifices généraux, peu importait la couleur de la victime; mais à l'holocauste inaugural, la loi prescrivait un lama noir sans aucune tache. On a calculé approximativement que seulement à Cuzco, il était sacrifié tous les ans, au Soleil, près de deux cent mille lamas. Comme nous l'avons déjà dit, la chair était rôtie et distribuée aux spectateurs, à l'exception du lama noir, du sang et des intestins des autres victimes; c'était la part offerte à la divinité et réduite en cendres. La laine de ces animaux servait, conformément aux ordres des Incas, à faire des vêtements pour les soldats.

Les alpacas, les vigognes et les huanacos étaient encore offerts au Soleil ou aux Huacas. La graisse (*hucra*) de toutes les victimes était au premier rang parmi les offrandes. Dans la province actuelle de Jauja, on immolait des chiens (*allja*), des renards (*atoc*), des méfites (*anash*); ailleurs des lapins (*cavia kuttleri king*), des agoutis (*cuspi*) les lièvres, les chinchillas, les didelphes nommés *carachupas,* des singes, des cerfs (*lluchos*), et d'autres cerfs (*tarush* ou *taruco*). Quant aux animaux féroces et nuisibles qui ne pouvaient être offerts vivants en sacrifice, comme les tapirs (*anta*), les lions (*puma*) les tigres, les serpents, les lézards, etc., ils étaient représentés en or ou en argent et offerts à la divinité; il en était de même des lamas, quand les contrées lointaines envoyaient aux solennités leur contingent d'adorateurs.

Les oiseaux destinés ordinairement aux sacrifices étaient l'iriburu pichu (*vultur papa*, Dum.), le condor, le tunqui noir (*cephalopterus ornatus*, Geof.), et le tunqui coloré (*rupicola peruana*, Dum.) le tornasol (*trogon heliothrix*, Tscudi), les oiseaux-mouches, les aras, les perroquets, les cuculis, les flamants (*parra*) et autres oiseaux au brillant plumage.

Les Péruviens avaient aussi coutume de faire des offrandes de coquilles marines (*nulla*) remarquables par leurs riches couleurs, la pierre bezoar et le miel.

Les offrandes tirées du règne végétal étaient le maïs sous toutes les formes : le fruit entier (*mazorca*), les grains, crus ou rôtis, ou convertis en la boisson ordinaire des Indiens (*acca* ou *asahua*) *chicha*. Dans toutes les fêtes, ils offraient en libation à la divinité un grand vase plein de chicha, et, après la cérémonie, ils en absorbaient une large part, de telle sorte que c'était chaque fois une ivresse générale et souvent de sanglantes querelles. L'herbe dite *coca* était un des dons les plus agréables à la divinité, et surtout aux huacas ; on la leur plaçait toute mâchée dans la bouche, ou mêlée à la graisse et au maïs broyé sous les pieds. Un grand nombre d'autres produits végétaux étaient offerts en sacrifice : le quinua, par exemple, la patate, l'ananas, le palmier, la grenadille, certains fruits semblables aux amandes sèches, exhalant une odeur forte et aromatique, et toute espèce de boisson faite de racines et de fruits, le coton, l'aloès, etc.

Les offrandes empruntées au règne minéral étaient les plus riches ; c'étaient les métaux nobles et les pierres précieuses, dont la valeur relative était bien connue des Indiens, quoiqu'ils fussent rares dans leur pays. L'or était offert en poudre, ou en petits blocs, ou en feuilles légères, ou travaillé de mille façons; l'argent était fondu en morceaux plus ou moins volumineux, ou en lames minces ; le cuivre seul devait être travaillé. On apportait encore aux sacrifices la poudre de cinabre (*paria* ou *puccullimpi*), le sulfate de cuivre (*pinso* ou *anas-llimpi*), le sulfate de fer (*llacsa* ou *comer-llimpi*) et les pyrites en poudre (*carhuanuqui* ou *carhua-llimpi*). En offrant ces différentes poudres, on en couvrait d'abord les huacas ou conopas, et on les soufflait dans les airs. Cette cérémonie était appelée *huatcuna*. Les pierres précieuses préférées étaient les émeraudes, les hyacinthes, les topazes, les opales, les chrysoprases, les jaspes, les grenats, les obsidiennes (1) ; les hua-

(1) Nous n'avons jamais trouvé que de ces dernières.

cas du Pérou ont fourni des échantillons de toutes ces pierres et des émeraudes de la plus grande valeur. Il existait aussi un sacrifice des plus usités chez les Indiens ; il consistait à s'arracher les poils des sourcils et à les jeter au vent. Cette offrande était générale, chacun pouvant la présenter soi-même sans l'intervention du prêtre nécessaire en toute autre circonstance.

Pour compléter ce qui concerne les cérémonies religieuses, il nous reste à examiner la manière dont les anciens Péruviens ensevelissaient leurs morts et embaumaient leurs cadavres. Nous avons vu au chapitre précédent que les rois étaient placés après leur mort dans un lieu réservé du temple du Soleil à Cuzco, embaumés et revêtus de leurs habits de gala, tenant à la main droite un riche sceptre d'or. La coya ou reine était également embaumée et déposée dans la partie du temple dédiée à la lune. Les obsèques des rois étaient des plus pompeuses : le corps était placé avec le plus grand appareil dans le temple devant l'image du Soleil ; pendant trois jours, on lui sacrifiait ce qu'il y avait de plus précieux : l'or, l'argent, le maïs, le coca ; et pendant quatre lunes, les sujets pleuraient tous les jours la perte de leur souverain. Chaque quartier de la cité se répandait dans la campagne en déployant les armes et insignes de la royauté ; on chantait des hymnes en l'honneur des exploits, de la sagesse et de la grandeur du défunt, cérémonie qui était répétée à chaque anniversaire ; et de plus, à chaque lune pleine ou nouvelle, certaines personnes étaient chargées de dire, au milieu des soupirs et des sanglots, des chants plaintifs et des dithyrambes en l'honneur du monarque qu'elles pleuraient.

Les rois de Quito ou *Scyris* étaient tous ensevelis, suivant Fray Marcos de Niza (*Conquête de la province de Quito, rites et cérémonies des Indiens*) dans un grand sépulcre de pierres formant un pyramide quadrangulaire, couvert de cailloux et de sable qui lui donnaient l'aspect d'une petite hauteur. La porte, placée à l'orient, était d'une grande épaisseur et ne s'ouvrait qu'à la mort d'un roi. Là étaient les corps embaumés, disposés circulairement, conservant les insignes de la royauté, et près d'eux le trésor qui avait été enterré par la volonté du souverain. Chacun avait une sorte de petite niche, où était représentée une figure de terre, de pierre ou de métal creux, et des pierres de diverses couleur et grosseur indiquaient l'âge, les années et les mois de chaque règne.

Le mode de sépulture des vassaux différait suivant les provinces. Dans celles du sud principalement, les princes de sang

royal, les curacas et autres grands de l'empire, étaient placés dans de grands vases d'or et d'argent en forme d'urnes, hermétiquement fermées et déposés dans des prairies ou des forêts. (Voir Gomara, *Histoire générale* chap. XXII.) Il est à regretter que nous ne possédions aucune de ces urnes que les Espagnols trouvèrent en si grand nombre, et qu'il ne nous en reste pas même un dessin. Cieza de Léon (*Chroniq.*, chap. LXII) s'exprime ainsi : « De sorte que cet usage de faire élever de grandes et riches sépultures, ornées de voûtes et de mosaïques, de placer avec le défunt tous ses biens, ses femmes et ses serviteurs, et des vivres en abondance, et des vases pleins de chicha ou vin (qui était leur boisson favorite), porterait à croire qu'ils avaient l'idée de l'immortalité de l'âme, et que l'homme ne mourait pas tout entier. » Le même auteur ajoute plus loin (même chapitre) : « Et plusieurs de ses serviteurs, afin qu'il n'en manquât pas après sa mort, creusaient des fosses dans les terres qui lui appartenaient, ou bien aux lieux qu'ils affectionnaient le plus; c'est là qu'ils s'enterraient, et ils avaient la croyance que son âme viendrait à passer par là et à les emmener avec elle pour continuer à le servir. On a vu même des femmes, pour donner plus de pompe à ses obsèques et pour rester à son service, trouver la mort en se pendant au moyen de leurs cheveux. »

La nation des Chinchas et autres faisant partie des provinces de la côte enterraient leurs cadavres (les classes inférieures, sans doute) à la superficie du sol; ils se contentaient de les couvrir d'une légère couche de sable, sans que la moindre élévation de terrain attestât le lieu où ces restes étaient déposés. On rencontre encore aujourd'hui de ces cadavres, couchés l'un près de l'autre, sur un espace très-étendu. Les habitants du revers occidental des Cordillères faisaient usage de tombes en forme de fours de brique; ceux de la Sierra les construisaient en pierres, en affectant la forme carrée, ovale ou pyramidale, comme dans les Punas du Pérou méridional, ou aux environs du rio Chucaña et entre Pisacoma et Pichu-Pichu. Ces obélisques ont été pris à tort par quelques voyageurs pour des monuments élevés à la gloire de l'Inca Yupanqui.

Un grand nombre de tombeaux étaient entourés de pierres plates de trois ou six pieds de hauts. Les sépulcres faits de briques ou de pierres contenaient toujours les corps des familles principales; les corps de la classe inférieure étaient rangés par files, ou formaient un demi-cercle dans les caveaux, les fentes de rochers, ou les plateaux des montagnes; dispositions qui s'observent en-

core de nos jours dans les départements de Junin, d'Ayacucho et autres; ou bien les corps étaient renfermés dans des fosses autour desquelles les Indiens amoncelaient des pierres (1).

Nous avons rencontré des momies dans les fentes des rochers; ces fentes étaient si rapprochées qu'il paraît incroyable qu'on ait pu y introduire les cadavres à l'état frais, évidemment beaucoup plus volumineux alors que les restes d'aujourd'hui, qui ne peuvent cependant être retirés qu'avec peine de leur étroite prison. Les corps qui se trouvèrent défendus contre l'inclémence de l'air et l'intempérie des saisons se sont conservés; mais ceux qui furent confiés aux plateaux n'ont laissé qu'un squelette.

Quel que fût le mode de conservation adopté, les anciens Péruviens plaçaient les cadavres accroupis, la face tournée vers l'occident, et mettaient à leur portée des provisions de chicha, de maïs, de coca, etc., dans des pots ou autres vases arrondis, afin qu'ils eussent de quoi manger. On avait l'habitude de mettre contre le cadavre deux petits sacs pleins de maïs d'excellente qualité, l'un à fruit court, à grains menus, longs, un peu arrondis à l'extrémité, l'autre à fruit plus long, mince, à grains volumineux, presque triangulaires, très inclinés, superposés comme les tuiles d'une maison. Le célèbre botaniste anglais *Robert Brown* possède un de ces fruits pétrifié, trouvé dans une rivière du Pérou. Cette espèce, nommée *zea rostrata* par M. Bonafous, dans ses monographies du maïs, aussi bien que celle que nous venons de décrire, semblent être originaires du Pérou, mais elles sont peu cultivées aujourd'hui, et on n'en rencontre guère dans la prodigieuse quantité de maïs que produit le territoire de Cuzco. Des grains de *zea rostrata* trouvés dans un sépulcre, et remontant par conséquent à une haute antiquité, ont germé en Europe, comme le blé trouvé avec les momies d'Egypte qui compte plus de trois mille ans.

Les parois des tombeaux sans portes étaient pourvues de trous et de conduits communiquant aux vases intérieurs; on vidait par là la chicha aux jours de fête célébrés en l'honneur des mallquis.

Les cadavres, à l'ouverture des tombeaux, sont revêtus de beaucoup de vêtements et de linge; nous décrirons le tout tel que nous l'avons rencontré chez plus de cinquante momies que nous

(1) Plusieurs de ces tombeaux ressemblent à ceux qui se trouvent en Asie et dans l'Amérique du Nord.

avons dépouillées. D'abord on ne distingue qu'une statue assise, informe, qui n'a de visible qu'une grosse tête, deux genoux et deux pieds grossiers. Un fort filet de pite, à mailles assez larges, serre une natte grossière de jonc, dans laquelle le cadavre est enveloppé. Dans les tombeaux du haut Pérou on trouve des momies renfermées dans des nattes de totora, offrant l'aspect d'une ruche, avec une ouverture carrée vers la face. La natte étant enlevée, on voit une large ceinture de coton qui entoure tout le corps de bas en haut; elle fixe sur le coté deux roseaux, quelquefois un bâton le long des épaules; après la ceinture, un morceau de drap rouge ou bigarré enveloppe la momie, et à la partie inférieure une ou deux sortes de draps de coton cousus solidement autour du cadavre; puis on recontre quelques petits vases, certains ornements, le hualqui et la coca, et avec presque toutes les momies, une conopa de pierre, de terre, d'argent ou d'or suspendue au cou. L'enveloppe intérieure est une étoffe de coton assez fine, probablement blanche dans le principe, mais à laquelle le temps finit par donner, comme à tout le reste, une teinte d'un jaune-rougeâtre. Puis on aperçoit le cadavre nu, seulement la tête est enveloppée de deux ou trois bandes, dont la supérieure est un tissu fin, presque toujours orné de fils de diverses couleurs; la bande inférieure est plus étroite et plus épaisse; quelquefois elle est de jonc, et ordinairement de coton jaune.

Le cadavre est accroupi la barbe touchant aux genoux, les bras croisés sur la poitrine, ou soutenant la tête, de manière que les poings portent sur les joues. Les mains sont ordinairement liées; une corde grossière fait deux ou trois tours en passant derrière le cou, et on voit un bâton partant du sol et passer entre les jambes à hauteur du gosier. Ces mesures sont prises pour soutenir le cadavre. Dans la bouche est placé le plus souvent un petit disque de cuivre, d'argent ou d'or.

La plupart des cadavres sont assez bien conservés, mais les chairs sont ridées et les joues défigurées; les cheveux restent toujours intacts; ceux des femmes sont tressés avec art, mais le pigment noir a perdu plus ou moins sa couleur primitive et est devenu rougeâtre.

Ici se présente la question intéressante de savoir si les anciens Péruviens embaumaient leurs corps, ou si leur état de conservation doit être attribué à l'influence du climat, qui seul aurait préservé leurs momies.

L'une et l'autre de ces opinions a ses partisans, qui allèguent des preuves plus ou moins fondées. Il est certain que les Péru-

viens ont connu l'art d'embaumer les corps, mais c'était probablement le secret d'une certaine classe d'Incas, mis en usage seulement pour les cadavres des rois et de leurs femmes légitimes.

Si nous devons ajouter foi aux récits déjà cités de Garcillasso de la Vega et du père Acosta, cet art avait atteint une perfection qui laisserait bien en arrière les procédés des Egyptiens, et aucune nation n'a su conserver à ses momies les chairs aussi molles, la peau aussi belle et les traits aussi purs.

Nous l'avouons avec franchise, les assertions de ces auteurs nous paraissent inexactes, ou au moins exagérées, et pour peu qu'on ait l'idée des changements inévitables qui attendent, en dépit de tout, les parties molles du corps humain dès que la vie a cessé, on se rangera assurément de notre avis.

Il est certain que les cadavres des rois étaient incomparablement mieux conservés que les autres, et que cela était dû à certains procédés, et l'assertion que ces procédés étaient un secret de famille royale est fondée sur ce que l'on n'a pas trouvé d'autres momies artificielles que celles des rois et des reines. Nous ignorons complétement les moyens usités par les personnes chargées d'embaumer les corps, et les substances employées par elles pour éviter la putréfaction et donner une certaine souplesse à la peau. Pour être instruit à cet égard, il faudrait soumettre une de ces momies à l'analyse chimique.

On croit généralement que les autres cadavres qui se trouvent par milliers à l'état de momies sur la côte et sur les hauteurs, ont été aussi embaumés ; c'est une grave erreur, et nous prouverons bientôt que ce ne sont que des momies naturelles. Don Francisco Barreda, que la mort nous a enlevé, a publié dans le *Journal d'histoire naturelle* de M. de Rivero (tom. II, p. 106), un article qui tend à prouver que les cadavres dont nous parlons étaient embaumés ; voici, selon lui, le procédé mis en usage : « Les praticiens s'y prenaient de plusieurs manières. A l'exemple des anciens Egyptiens, ils enlevaient le cerveau par les narines, ce qui explique l'absence du petit os qui sépare les yeux et la fracture que la suture qui réunit cet os au coronal a subie, en pratiquant un passage dans l'intérieur du crâne. Les opérateurs ont quelquefois conservé ce petit os tout en extrayant le cerveau en entier, sans laisser aucune trace de dégâts produits par son enlèvement, prouvant de la sorte que leur connaissance en anatomie était grande et qu'ils pouvaient extraire cet organe de plus d'une manière et par des voies diverses.

» Ils enlevaient les yeux, en raison de leur extrême corrupti-

bilité; ils remplissaient les orbites de coton et d'autres matières disposées avec art, de manière à imiter le naturel quand les paupières étaient fermées; tout cela était exécuté habilement sans rien ôter à la figure de l'expression qui l'animait pendant la vie.

» La langue et toutes les parties adhérentes, et le poumon étaient arrachés ; pour cette dernière opération on pratiquait une ouverture de l'anus au pubis, on vidait par là tous les intestins, et on débarrassait le ventre et la poitrine des parties putrescibles. Le vide était rempli d'une poudre subtile, couleur de foie, répendant une légère odeur de térébenthine, qui se dissipait bientôt à l'air libre. Cette poudre a la propriété d'absorber l'humidité, de fermenter légèrement dans l'eau froide, ce qui ferait présumer qu'elle se compose de résine de *mosle* (arbre du Pérou), de chaux et de certaine terre minérale. La face était imprégnée d'un liquide huileux couleur d'orange, et ensuite couverte de coton; les mains étaient réunies aux joues, les genoux à la poitrine, en laissant les coudes en dehors ; enfin on liait les membres avec des bandes jusqu'à ce qu'ils eussent pris la position voulue. »

Selon nous, dans cette description, M. Barreda a donné un libre cours à son imagination, ou plutôt il a retracé le procédé des Égyptiens pour la préparation de leurs momies. Aucune de celles qui se voient au musée de Lima n'a offert la moindre trace de poudre, d'herbes ou d'autres substances, comme l'atteste le directeur de cet établissement, M. Mariano de Rivero, dans son opuscule des *Antiquités péruviennes*, page 42.

Nous avons observé des centaines de cadavres, soit sur les plages brûlantes de la côte, soit dans les régions glacées de la Sierra, et jamais nous n'avons aperçu un préservatif. Nous trouvions, il est vrai, dans presque tous les crânes une masse rougeâtre ou noirâtre, tantôt réduite en une poussière subtile, tantôt en fragments de différents volumes; mais l'analyse chimique et microscopique faite par notre ami, le docteur Julien Vogel, a démontré que la poussière aussi bien que les fragments, se composent de graisse cérébrale et de globules de sang desséché, parmi lesquels on n'a pu découvrir vestige de substance minérale; c'est une preuve irréfragable contre l'extraction du cerveau soutenue par Barreda. Nous pouvons de plus affirmer par expérience, que toutes les momies renferment le cerveau et les intestins, et qu'elles ne présentent point d'incision au périnée.

Parmi les preuves nombreuses qui combattent le système des momies artificielles, nous en apporterons un petit nombre, mais

elles seront concluantes. En 1841, nous avons trouvé, dans un tombeau d'Indiens idolâtres, une momie de femme enceinte tout à fait intacte ; nous en avons extrait le fœtus, qui fait partie de notre collection, et qui, au dire d'un célèbre professeur d'accouchement, M. d'Outrepont, était parvenu au septième mois.

Quelques années auparavant, on découvrait à *Huichay*, à deux lieues de Tarma, la momie d'une femme morte à la suite des douleurs de l'enfantement ; la partie supérieure seule de la tête de l'enfant était saillante.

La momie d'un enfant de dix à douze ans, trouvée par le docteur Tschudi dans une huaca de la côte, et qu'il a offerte à l'Académie impériale de Saint-Péterbourg, présente les côtes du côté gauche détachées du sternum, la concavité de la poitrine et partie de la concavité de l'abdomen ouvertes, de telle sorte qu'on distingue parfaitement le cœur enveloppé du péricarde, les poumons rapetissés, le diaphragme, le colon transverse et une partie des intestins grêles.

Ces faits et bien d'autres, montrent jusqu'à l'évidence la nullité de l'hypothèse de M. Barreda et des partisans de son système, relativement à une procédé d'embaumement long et artifiel.

Sur la côte, le soleil brûlant et le sable calciné ont desséché les cadavres ; à l'intérieur, ce même effet a été produit par un air pur et froid, et par la sécheresse des vents ; on peut observer encore aujourd'hui ces divers phénomènes. Que l'on place, par exemple, un cadavre dans une grotte de la Sierra, ou sous les sables de la côte, défendu contre la voracité des oiseaux, et au bout de quelques mois il sera retrouvé sinon sec, au moins exempt de corruption ; et pour donner plus de force à notre assertion, nous citerons le cimetière Huacho et de nombreuses localités de la côte, de même que les animaux momifiés qu'on rencontre souvent dans les chemins, même dans ceux de la Sierra (1).

Dans les régions pluvieuses, les momies devraient difficilement se conserver, c'est du moins une conséquence de ce que nous avons avancé ; et, en effet, on les rencontre là le plus souvent à l'état de squelettes. Mais dans les parages nitreux de la Cordillère, ils persistent pendant plusieurs siècles dans un état passablement frais, malgré l'humidité.

(1) Dans les chemins de la côte, tels que ceux d'Islay à Arequipa et d'Arequipa à Lima, on voit une multitude de momies d'animaux qui servent comme de signaux, pour montrer la voie que les tourbillons de sable ont effacée.

CHAPITRE NEUVIÈME.

État des arts chez les anciens Péruviens.

Quand on étudie les ouvrages de l'art des Péruviens, depuis le moindre vase de terre sorti des mains du potier inhabile, depuis la simple idole, premier essai du ciseleur, jusqu'aux monuments hardis de cette admirable architecture, immense enfantement des hommes et des siècles, on s'adresse naturellement cette question : Les arts sont-ils nés au Pérou, sont-ils le résultat de l'évolution progressive de ses habitants, ou bien, partis d'un autre hémisphère, ne sont-ils que les fruits apportés par le grand réformateur de la civilisation et par ses successeurs? Les historiens sont loin de s'entendre sur ce point, et tandis que les uns attribuent exclusivement le haut degré de splendeur artistique du Pérou aux semences jetées par Manco-Capac, et au zèle fécond des Incas, les autres font honneur pour une large part aux indigènes de la conception et de l'exécution des œuvres monumentales et des produits de l'art, qui font encore de nos jours l'admiration de l'Europe civilisée.

L'examen critique des monuments antiques qui ont échappé en totalité ou en partie à l'action dévastatrice du temps et au vandalisme effréné des conquérants, nous instruit bien autrement que les pages erronées et contradictoires des auteurs; il nous indique deux ères distinctes dans l'art péruvien en ce qui touche à l'architecture : l'une avant, l'autre après la venue du premier Inca. Il faut ranger dans la première le palais connu sous le nom de ruines du *grand Chimu*, dans le département de la Liberté; les ruines de *Huanuco le Vieux*, celles du temple de *Pachacamac*, celles des îles du lac de *Titicaca*, la formidable pyramide, les colosses de pierre et les statues de *Tiahuanaca*, au bord méridional du lac de Chuquito. La seconde ère embrasse les ruines du département de Cuzco et quelques autres, dont nous parlerons dans ce chapitre.

Il serait inutile de rechercher l'âge véritable de ces monuments, ce serait vouloir marcher dans les ténèbres; il est constant, seulement, qu'ils remontent à une époque antérieure à l'arrivée du premier Inca, et qu'alors le Pérou, comme le Mexique, était plus avancé dans les arts que la plupart des peuples de l'Europe septentrionale.

En présence de tels faits on ne saurait comprendre Garcilasso, qui veut qu'avant la propagation de la lumière par le premier

Inca les naturels du Pérou ne fussent guère que des animaux paisibles, réunis par groupes, sans avoir même une idée des rues, places, etc.; que nombre d'entre eux se missent à l'abri de la guerre sur des rocs escarpés, dans les vallées, les cavernes, les trous des arbres, etc.; assertion que dément le même auteur, quand il vante les beaux travaux d'architecture rencontrés par les Incas dans leurs conquêtes, où évidemment la civilisation nouvelle n'avait pas pénétré.

En traitant, dans ce chapitre, des arts cultivés par les anciens Péruviens, il convient de nous borner à exposer l'état où ils se trouvaient avant les Espagnols, sans nous engager et nous perdre en suppositions sur leur perfection successive, et à signaler les progrès faits dans chaque spécialité.

L'art de travailler le bois, ou la manière de faire servir cette substance à nos besoins, fut peu connu des Péruviens, et c'est une circonstance digne de remarque qu'ils soient parvenus à travailler plus facilement des corps beaucoup plus durs, tels que les pierres, et qu'ayant trouvé les outils pour vaincre la dureté de ces dernières, ils n'aient pas su en trouver pour traiter la ténacité fibreuse du bois. Ils ne connaissaient ni la scie, ni la hache de fer, instruments indispensables en charpente; ils préparaient avec peine les poutres et madriers et suppléaient, pour leur architecture, aux pièces de bois par la pierre et la chaux. Dans leurs immenses édifices il n'y avait de bois que le faîte et les chevrons, faits de troncs de magay (*agave americana*, Linn.); les portes étaient de peaux ou de toile, ou bien de métaux précieux, soudés ou rivés; les meubles, de pierre ou de métal. Le défaut d'outils en fer propres à dompter la résistance du tissu ligneux fait que nous ne trouvons guère que des idoles de pierre; le peu d'idoles de bois qui soit arrivé jusqu'à nous est remarquable par la grossièreté du travail. Une partie des armes de guerre était fabriquée avec la *chonta* (espèce de palmier); telles étaient : la *chuqui* (grande lance), la *tupina* (pique), la *macana* (épée), la *callhua* (cimeterre), la *huiçopa* (petite massue), la *huactana* (masse d'armes); toutes armes simples et faciles à fabriquer avec les outils de pierre. Il est à remarquer que les Péruviens faisaient usage, entre autres, d'une espèce de massue dont la forme est tout à fait semblable à celle des habitants de la Nouvelle-Zélande et d'autres îles de la mer Pacifique. Don Mariano E. de Rivero est parvenu à en obtenir une qui, suivant les probabilités, avait servi au cacique de Tunga, en Colombie; et le docteur de *Tschudi* en découvrit une semblable en 1841, dans un tombeau, à trois lieues de Huacho,

et en même temps des armes de cuivre et des *ponchos* garnis de plumes de flamand. On a la certitude que les Péruviens travaillaient le bois avec des instruments de pierre. La chonta (*guilielma speciosa* et *martinezia ciliata*) et le huayacan, les bois les plus durs, et qu'ils préféraient pour leurs armes et leurs idoles, résistent aux instruments de cuivre.

Quelle différence entre ces travaux insignifiants et la perfection à laquelle ils étaient parvenus dans l'art de raffiner et de monter les métaux! Les Péruviens connaissaient l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le mercure ; mais le fer, bien qu'en abondance dans leur pays, leur était complétement inconnu. L'or, qui était chez eux le métal le plus estimé, était aussi, d'après des calculs approximatifs, absolument parlant, le plus commun de tous. Lorsqu'on compare son abondance au temps des Incas à la quantité que les Espagnols en ont retirée pendant trois siècles du fond des mines et des rivières, on demeure convaincu que les Indiens connaissaient des veines de cette précieuse matière qui ont toujours échappé aux conquérants et à leurs fils, et nous ne croyons pas qu'il soit trop hardi de prédire qu'un jour le Pérou dévoilera des trésors plus inépuisables que ceux de la Californie.

Dans la seconde moitié du seizième siècle, en vingt-cinq ans seulement, les Espagnols exportèrent, du Pérou à la mère-patrie, plus de quatre cents millions de ducats d'or et d'argent, et l'on peut affirmer que les neuf dixièmes de cette somme se composaient du butin pris sur l'ennemi. Nous ne comprenons pas, dans ce compte, les masses immenses de métaux précieux enfouies par les indigènes pour les soustraire à l'avidité des conquérants, ni la célèbre chaîne d'or (*huasca*) que fit faire l'Inca Huayna-Capac en l'honneur de la naissance de son premier né *Inti-Cusi-Huallpa-Huascar*, chaîne qui fut jetée dans le lac d'Urcos (1), non plus que les onze mille lamas chargés d'or en poudre et de vases précieux de même métal, au moyen desquels l'infortuné Atahuallpa voulut racheter sa vie et sa liberté, et que les Indiens enterrèrent dans la puna (probablement sur les hauteurs de Mito, dans la vallée de Jauja), aussitôt qu'ils surent la nouvelle du supplice auquel avait été lâchement condamné leur monarque adoré (2).

---

(1) On dit que cette chaîne était de la grosseur du poignet, qu'elle avait 350 anneaux ou 700 pieds, et qu'elle mesurait deux côtés de la place de Cuzco. (*Zarrate*, liv. I, chap. IV.)

(2) D'autres ont pensé, en raison des énormes monceaux de squelettes de lamas,

Les Péruviens appelaient l'or « les larmes que pleure le soleil; » ils le tiraient des mines et du lavage, et en trouvaient quelquefois des pépites de 35 à 40 onces et au delà. Leurs mines les plus riches étaient celles de Collahuaya, qui furent aussi d'un grand rapport pour les Espagnols. L'argent était extrait de mines en général peu profondes (à ciel ouvert); on les abandonnait dès que la dureté de la partie exploitée présentait une résistance trop forte pour leurs outils. Les Péruviens connaissaient non-seulement l'argent natif, mais encore ses composés chimiques, le chlorure, le sulfure, l'argent antimonial, etc.; ils donnaient à chacun d'eux un nom particulier, et ils savaient tirer de ces composés le métal pur, par la fusion dans des fourneaux portatifs, en mêlant aux plus rebelles le plomb, la galène (*suruchec*, « qui fait couler »), ou le sulfure d'antimoine. Les fours à fondre l'argent employés aujourd'hui généralement au Pérou sont, à quelques modifications près, les mêmes que ceux des Indiens.

Nous ignorons la manière dont on extrayait le cuivre; il s'offre, au Pérou, rarement à l'état natif. Il est probable qu'on le faisait venir du Chili, et douteux qu'on sût fondre le minerai de cuivre assez abondant dans certaines provinces du Pérou. M. Mariano E. de Rivero, dans ses analyses faites sur divers instruments de cuivre, ciseaux, haches, etc., a trouvé la silice dans la proportion de 5 à 10 pour cent. Cette substance a-t-elle été combinée pour donner plus de dureté aux instruments, ou mêlée accidentellement, en dégageant le métal de sa matrice, nous ne pouvons encore l'affirmer. Si elle existe dans tous les instruments employés par les Péruviens pour façonner les pierres et les idoles, il est à croire qu'ils ont connu sa propriété de durcir le cuivre, comme le charbon a le pouvoir de produire l'acier. Ils connaissaient aussi l'alliage du cuivre et de l'étain, et nous ignorons de même s'ils l'obtenaient en combinant ces métaux, car ils n'employaient pas le second dans leurs ouvrages à l'état pur.

Les Incas défendirent, par une loi, l'exploitation du mercure, tant pour sa funeste influence sur l'économie animale que pour

---

que ces trésors existent dans une des collines voisines de la ville de Junin ou des Rois; on y a trouvé aussi quelques figurines et des fragments d'or et d'argent que nous avons vu entre les mains du commandant de l'endroit. De nombreuses versions ont été faites en Colombie et au Pérou sur les richesses enfouies dans ces pays, et pour en donner une idée à nos lecteurs nous regrettons de ne pouvoir reproduire les rapports authentiques puisés à des sources et à des monuments que nous connaissons.

son inutilité (ils n'en connaissaient pas l'emploi). La mine de mercure de Huancavelica (1) fut découverte plus de vingt-cinq ans après la conquête, en 1567, par Enriques *Garcès*, portugais. C'était assurément la même connue des Incas, puisqu'on en rencontre aux environs de la ville des dépôts, d'où, selon quelques auteurs, on tirait le cinabre (*ychma*) et l'oxyde de fer (*llampi*), dont ils se servaient pour se peindre le corps.

Une autre loi portait que l'*ychma* serait exploité par un certain nombre d'Indiens affectés à cette tâche, et son usage interdit aux classes inférieures. Tout ce qui en était extrait par les travailleurs était porté aux magasins des Incas pour être réparti entre les pallas, ou femmes de sang royal : c'était leur fard aux jours de fête; elles s'en traçaient une ligne de la grosseur d'une paille, à partir de l'angle externe des yeux jusqu'aux tempes. Les Indiens savaient à merveille extraire le mercure de l'*ychma*, et la loi qui prohibait l'emploi général de cette substance n'était autre que celle qui défendait absolument de jouer avec elle, de la chercher, de la nommer.

Les Péruviens faisaient servir les métaux précieux à une foule d'usages. Ils les offraient à leurs divinités, en fabriquaient des idoles, les vases sacrés; ils constituaient le tribut payé aux Incas. On les employait également pour les objets dont se servaient les rois pour les ornements de leurs palais et pour les temples du soleil de premier ordre. L'art des orfévres avait atteint une grande perfection, et si la plastique eût fait des progrès analogues, les ouvrages laissés par les Péruviens auraient rivalisé peut-être avec les ouvrages les plus célèbres de l'antiquité.

Les orfévres savaient fondre le métal, le mouler, le souder, l'enchâsser et le battre. Pour la fusion ils faisaient usage, comme nous l'avons déjà dit, de petits fourneaux pourvus de tubes de cuivre où passait l'air. Les moules étaient faits d'une certaine terre mêlée de plâtre, comme l'a fait connaître l'analyse d'un moule d'idoles d'idolâtres de la Sierra, que nous avons apporté en Europe. Les métaux moulés étaient ciselés avec une telle perfection qu'on ne distinguait pas le moindre défaut laissé par le moulage. L'argent, l'antimoine et l'étain dominent dans un de ces ouvrages, provenant des environs de Cuzco, et actuellement entre les mains du colonel Gamarra. On admire par dessus

(1) Voir pour l'histoire de cette mine et ses produits le *Mémoire sur la riche mine de mercure de Huancavelica*, par D. Mariano E. de Rivero. Lima, 1848.

tout l'habileté des orfévres à battre les métaux. Nous ne connaissons pas leurs procédés, mais ils se rapportaient probablement à ceux de nos ouvriers en ce genre. Les travaux sont de deux sortes : les uns reproduisent des figures d'hommes et d'animaux battues sur lames légères d'or ou d'argent, et soudées entre elles d'après nature; les autres sont des vases chargés sur les côtés de figures grossières, mais battues avec tant d'habileté qu'on ne distingue pas le coup de marteau. Les soudures sont d'une extrême solidité; le tout se briserait plutôt que manquerait la soudure, et les parties soudées sont unies avec la plus grande précision. Quelques auteurs ont prétendu que beaucoup d'idoles creuses sont sans soudure, c'est une erreur; en examinant attentivement les pièces on découvre les points de réunion presque entièrement effacés par la perfection du poli.

L'art de dorer était inconnu des Péruviens; mais ils y suppléaient utilement par un procédé qui avait pour lui l'avantage de la solidité : ils couvraient le cuivre ou le bois de fines feuilles d'or ou d'argent qu'ils savaient unir intimement même à la pierre. Ils tiraient également des métaux précieux les fils qui leur servaient à imiter les barbes de maïs, à tisser, à faire de la toile, etc.

Malheureusement les premiers essais d'orfévrerie ne sont pas arrivés jusqu'à nous; ils ont été la proie des conquérants ou anéantis par la haine des vaincus. Tous les objets d'art en or ou en argent qui tombaient au pouvoir des Espagnols étaient fondus en lingots envoyés le plus souvent à la Péninsule, et les Indiens, témoins de l'avidité avec laquelle ces objets étaient recherchés, les enterraient, les détruisaient ou les jetaient dans les lacs. Ce qui a survécu à cet anéantissement consiste en objets de second ordre, qui ne peuvent donner une idée de la perfection des Péruviens, et les rapports unanimes des anciens écrivains, qui ont pu voir ces merveilles, nous instruiront infiniment mieux. Nous citerons quelques passages : « Il y avait un jardin dont la terre était d'or fin, toute semée de maïs d'or, aussi bien que les tiges, les feuilles et les fruits; ils étaient si bien plantés qu'ils résistaient à la violence des vents. Ce n'est pas tout : il y avait plus de vingt brebis d'or avec leurs béliers, et les bergers avec leurs frondes et leurs houlettes, gardaient le troupeau, tout en or. Il y avait un grand nombre de jarres en or, en argent, en émeraudes, des vases grands et petits; des marmites, tout cela en or pur. D'un autre côté on voyait de grandes et superbes

peintures et sculptures ; enfin c'était un des temples les plus riches du monde. » (*Sarmiento*, relation mss., tirée de l'*Histoire de la conquête du Pérou*, par Prescott, liv. I, chap. III.) De semblables jardins se trouvaient dans tous les palais royaux et les temples du soleil. *Francisco Lopez de Gomara* dit (*Hist. gén.*, chap. CXXI) : « Tout le service de sa maison (de l'Inca), vaisselle plate et batterie de cuisine, était d'or et d'argent, à l'exception de certaines pièces d'argent et cuivre (alliage) en raison de leur plus grande solidité. Il y avait dans une chambre des statues creuses gigantesques en or et des figures d'après nature de tous les animaux, les oiseaux, les arbres et les plantes de la terre, et de tous les poissons des mers et des rivières de l'empire. Il y avait aussi des cordes, des sacs, des corbeilles et des greniers d'or et d'argent, des piles de bois en or qui semblaient attendre leur tour d'être brûlées. Enfin rien n'existait dans ses terres qui ne fût imité en or; on va même jusqu'à dire que l'Inca avait un jardin dans une île près de Puna, où il allait se réjouir et s'ébattre au milieu des flots; que les légumes, les arbres et les fleurs étaient d'or et d'argent, invention admirable qui ne s'était jamais vue. Il avait encore en abondance de l'or et de l'argent qu'il voulait faire travailler à Cuzco, et qui fut perdu à la mort de Huascar, les Indiens l'ayant caché en voyant que les Espagnols s'en emparaient pour l'envoyer en Espagne. » En parlant du palais de Tumebamba, Cieça de Léon dit, au chapitre XLIV : « Dans l'intérieur des appartements il y avait quelques gerbes de paille d'or ; sur les murs des brebis et des béliers d'or, des oiseaux et beaucoup d'autres choses. De plus on raconte qu'il y avait des trésors immenses dans des jarres et des pots, et entre autres un grand nombre de riches manteaux couverts de perles et de broderies. » Garcilasso de la Vega (*Com. real.*, liv. VI, chap. II) s'exprime ainsi sur les maisons royales : « Partout étaient des jardins et des vergers pour le plaisir de l'Inca. Ils étaient remplis des arbres les plus beaux et les plus rares, des plantes aromatiques du royaume, et on voyait une multitude d'autres arbres ou arbustes imités d'après nature, avec les feuilles, les fleurs et les fruits en or; les uns commençaient à pousser, les autres étaient à demi mûrs, les derniers avaient atteint toute leur beauté. Au milieu de toutes ces merveilles il y avait des champs de maïs adroitement imités avec les feuilles, le fruit, la tige, les racines et la fleur ; les barbes du maïs étaient en or et tout le reste en argent, toutes les parties soudées entre elles ; et on suivait le même procédé pour les autres plantes où

la fleur et toute autre partie à teinte jaune était simulée en or, le reste en argent. Il y avait aussi des animaux petits et grands, imités et coulés en or et en argent : des lapins, des lézards, des couleuvres, des papillons, des renards et des chats sauvages. Il y avait des oiseaux de toutes sortes, les uns perchés et chantant sur les branches, les autres volant et suçant le miel des fleurs. Il y avait des cerfs, des biches, des lions, des tigres, et tous les animaux et oiseaux propres au pays, chacun à sa place, chacun semblant doué d'une véritable vie. Plusieurs maisons avaient leurs bains avec de grandes cuves en or ou en argent qui amenaient l'eau dans les bains. Et lorsque la contrée était pourvue de sources chaudes naturelles, il existait néanmoins des bains d'une grande richesse et d'une grande majesté. Entre autres raretés on voyait des piles de bois à brûler simulées au naturel en or et en argent, et qui semblaient être disposées pour le service de la maison. »

Au chapitre 1er du même ouvrage l'auteur s'exprime ainsi : « L'Inca s'asseyait d'ordinaire sur un trône d'or massif nommé *tiana*, d'un pied de haut, sans bras ni dossier, sans concavité ; on le plaçait sur un grand bloc d'or carré. La vaisselle du service de la maison, de la table, de la cave et de la cuisine était toujours en or et en argent, et chaque maison de dépôt était pourvue de la même manière, afin que le roi venant à voyager, on n'eût pas à déplacer toute sa batterie ; de plus, toute maison appartenant à l'Inca ou celles qui étaient disposées à cet effet, sur les routes royales, et dans toutes les provinces, contenait le nécessaire pour recevoir l'Inca, soit qu'il fût en guerre, soit qu'il visitât son royaume. On voyait aussi dans les maisons royales beaucoup de greniers, ou analogues, que les Indiens appellent *pirua*, faits d'or ou d'argent, non pour contenir le grain, mais pour ajouter au lustre et à la grandeur de la maison et de son maître. »

Ces renseignements donnés par Garcilasso sont confirmés par son prédécesseur, le contrôleur des dépenses don Augustin de *Zarrate* (*Conquête du Pérou*, liv. I, chap. XIV) : « On faisait, dit-il, le plus grand cas de l'or, parce que le roi et les grands l'employaient pour leur vaisselle, pour les meubles de la cour et pour les sacrifices ; le roi avait un trône d'or de seize carats, évalué plus de vingt-cinq mille ducats ; il tomba au pouvoir de Pizarre au temps de la conquête, car, aux termes de la capitulation, on devait lui fournir un joyau qui lui fût propre et en dehors du compte général. » Le même Pizarre écrivit à la cour, de Jauja le 5 juillet 1534 : « Que sans compter les lingots et la

vaisselle d'or on avait trouvé quatre moutons (lamas) et dix statues de femme de grandeur naturelle de l'or le plus pur et d'argent, et un bassin d'or si prodigieux, que tout le monde en était émerveillé. » Et l'auteur anonyme de la *Conquête et de la population du Pérou*, mss. (voir *Prescott.*, ouv. cité), dit en parlant du temple du soleil : « La statue du soleil renfermait immensément d'or, et tout le service du temple était d'argent et d'or; et il y avait douze paniers pleins d'argent; deux hommes ne pouvaient en embrasser un en étendant les bras ; ils étaient plus hauts qu'une forte lance et servaient à mettre le maïs qui était offert au soleil. »

Ce qui précède suffira pour donner une idée du nombre des ouvrages d'or et d'argent des anciens Péruviens, et de la perfection à laquelle ils étaient parvenus. Les histoires de Ciéça de Léon, Zarate, Acosta, Levinus Apollonius, Calancha, Garcilasso de la Vega, Gomara, Montesinos, etc., etc., fourniraient encore de nouveaux documents à ce sujet.

Nous avons fort peu d'ouvrages en cuivre; il paraît que les Péruviens ne savaient pas en tirer un aussi bon parti que de l'or et de l'argent; cependant on conserve au musée de Lima quelques vases de cuivre très-élégants, des idoles, des outils et un bâton massif de trois pieds de long, avec des serpents enchâssés, récemment découverts dans le département de Puno. Une des pièces les plus intéressantes de ce métal, que nous avons vue, a été trouvée dans un tombeau entre Huaura et Huillcahuaura; elle formait apparemment la partie supérieure d'un sceptre ou bâton, insignes du cacique. Ce fragment a six pouces de long et un pouce de diamètre ; à un pouce et demi de son ouverture inférieure se trouve intérieurement une loge par laquelle on pouvait introduire le bâton dans le cylindre.

Sur la partie supérieure repose un oiseau (un autre a été brisé). Il représente, d'après le bec, un flamand, mais le cou et les pattes sont trop courts pour un oiseau de cette espèce ; à la droite du cylindre descendent trois couples d'oiseaux, et à la gauche montent trois autres couples : le premier couple est petit, à grosse tête, au bec droit et gros ; le second est beaucoup plus fort et représente évidemment des chouettes ; le troisième est pareil au premier. Le couple inférieur de gauche est petit, la tête est grosse et porte une crête ; les suivants sont : le *Yanahuicas* (Ibis ordi., Bonap.), à bec long et presque droit ; le couple supérieur est gros, à bec crochu ; il porte sur la tête une haute crête, et le cou est entouré d'un collier assez fort : on reconnaît facilement le condor mâle.

Les Péruviens ne sont pas moins remarquables par leurs progrès dans l'art de tisser et de teindre. Sans aucune espèce de métier qui tînt, pour ainsi dire, leur lieu et place, au moyen d'un travail manuel des plus simples ils savaient fabriquer de fins tissus enrichis de dessins et d'ornements. Ils tissaient le coton et la laine ; le premier était de deux qualités : le coton commun blanc et le coton gris-clair ou couleur de vigogne qui était cultivé surtout dans les chaudes vallées du versant oriental des Indes. La laine provenait des quatre espèces de chameaux américains (Auchenia. Ill.), deux espèces domestiques, le lama et l'alpaca, et deux espèces sauvages, le huanaco et la vigogne. Pour les gros tissus, ils se servaient de la laine de lama et d'huanaco ; pour les tissus fins, de celle d'alpaca et de vigogne. Les classes ordinaires étaient vêtues avec la première, les nobles et les princes avec celle d'alpaca, et les Incas ne faisaient usage que de la laine de vigogne, qu'ils offraient quelquefois par faveur spéciale aux nobles de l'empire. Les vierges d'élite et les pallas avaient le privilége spécial de filer et de tisser la laine de vigogne ; il est incontestable qu'elles avaient poussé cet art aux extrêmes limites, et que leurs ouvrages se distinguaient par leur rare finesse et leurs charmants dessins. « Le lit était garni de couvertures en laine de vigogne, matière si fine et si belle qu'entre autres choses précieuses de ce pays on en a apporté pour le lit du roi Philippe II. » (Garcilasso, *Com.*, liv. VI, chap. I.)

Les Péruviens avaient le secret de fixer la teinture de toutes les couleurs : incarnat, jaune, iris, bleu, vert, noir, etc., avec une telle solidité sur le fil ou sur la toile, que la couleur résiste à l'action des siècles, quoiqu'exposée à l'air ou ensevelie sous terre. Le coton seul pâlit un peu, tandis que la laine conserve tout son lustre primitif.

Il est à remarquer que l'analyse chimique faite sur des morceaux d'étoffes de toutes nuances prouve que les Indiens tiraient toutes leurs couleurs des végétaux, jamais du règne minéral.

Aujourd'hui encore les habitants des montagnes du Pérou, avec des plantes inconnues en Europe, obtiennent les plus vives et les plus fermes couleurs.

L'usage était d'orner les tissus en y cousant de légères feuilles d'or et d'argent, ou des morceaux de nacre et de plumes servant de franges ; mais ils faisaient aussi des franges, des cordons et des bordures de laine et de coton pour garnir les tapis et les couvertures.

Tous les tissus fins de laine que nous avons pu voir sont aussi

solides que riches en couleurs et en dessins; les échantillons de coton ont plus souffert de l'action du temps ; ceux qui proviennent des huanacos sont plus fragiles et ils ont rarement la finesse de ceux qui ont été faits avec la laine de vigogne. Les provinces de la côte portaient en général des vêtements de coton ; les provinces de la sierra, en raison du froid, préféraient la laine.

Les Péruviens ignoraient l'art de tanner les peaux. Les cuirs de lamas, de huanacos, etc., étaient corroyés dans de grands vases ou dans des trous et couverts de terre grasse, où ils séjournaient un certain temps avec des urines corrompues ; puis on les battait. Les cuirs préparés de cette sorte servaient presque exclusivement à faire les *usutas* ou *llanquis* (sandales du peuple) et les portes.

Nous traiterons maintenant des anciens ouvrages de poterie. Nous commencerons par quelques observations préliminaires relatives à cette branche d'industrie qui, par sa nature, n'ayant pas éveillé la rapacité des conquérants, a pu nous léguer une foule d'objets conservés par pure curiosité ou pour leur utilité domestique.

Lorsqu'on étudie les principes de la plastique chez les différents peuples, on voit que les artistes, tout en cherchant à représenter un tout, par le manque de dextérité et de bonne exécution des proportions, exagéraient le volume d'une des parties relativement aux autres. Dans les figures d'hommes et d'animaux, la tête ou tels de ses organes sont en général trop prononcés ; ainsi dans les statues égyptiennes ce défaut existe dans les yeux de face et dans les traits du profil, et dans la plastique des Péruviens le nez et les oreilles s'écartent en trop des dimensions connues. Chez les Egyptiens dominaient les formes allongées ; chez les Péruviens les formes courtes et ramassées, et ces dernières offrent plus de disproportion que tout ce que nous avons été à même d'observer partout d'ailleurs. La tête, dans les plus anciens monuments de la plastique péruvienne, forme toujours la partie principale ; elle a un caractère distinct qui montre que l'artiste a mis là tout son talent ; le corps n'est qu'une masse informe, et les extrémités sont des appendices de peu d'importance ; elles n'ont souvent pas plus de la dixième partie des proportions rapportées à celles de la tête. Cette observation s'applique aussi bien aux figures humaines qu'à celles des animaux.

En thèse générale, les plus anciens monuments de la plastique représentent des divinités ; et en admettant une religion primitive monothéiste répandue chez toutes les nations du globe, on peut

parfaitement soutenir que la plastique est née dès que les nations ont abandonné la religion fondamentale pour suivre le polythéisme. Au Pérou on découvre dans les huacas et les conopas les éléments de la plastique, et dans ces objets et les vases des sacrifices on peut suivre facilement les développements de l'art.

Pour résoudre convenablement la question il faut avoir examiné un très-grand nombre d'objets d'art et suivi dans cet examen la marche généralement adoptée par les critiques, sans se laisser égarer par des circonstances secondaires, telle que l'habileté de l'artiste et l'état du progrès de la province où il se trouvait.

L'observation critique atteste que les ouvrages d'art de la province régie par le chef Chimu-Canchu, et ceux qui furent trouvés dans la ville impériale de Cuzco et aux environs, sont beaucoup plus parfaits que ceux qui proviennent de la sierra et de la côte du Pérou central. A l'appui de cette assertion, nous citerons deux conopas, originaires toutes deux, à n'en pas douter, de la même époque de l'art; l'une, qui représente un homme tenant une coupe entre les mains, est l'œuvre d'un ouvrier plus que vulgaire, qui a été jusqu'à augmenter le nombre des doigts du pied gauche; tandis que l'autre, qui tient à chaque bras les pieds d'une personne chargée sur ses épaules, présente des proportions beaucoup plus exactes, et doit évidemment être attribuée à un artiste plus habile.

Il existe au musée national de Lima un groupe d'une époque antérieure de l'art; il représente un homme et une femme dans une posture d'une lubricité et d'un cynisme qui nous empêchent d'en donner la description; au reste il n'y a rien là qui puisse offrir un intérêt réel que l'expression voluptueuse de la figure de l'homme.

Tous les ouvrages plastiques des anciens Péruviens ont un type spécial qui les distingue des ouvrages des autres nations de l'Amérique, type qui frappe tout d'abord toute personne qui possède des connaissances archéologiques. Une partie de ces ouvrages ont une certaine ressemblance avec les formes que présente l'ancien continent, et surtout les plus simples; mais ces œuvres si simples, si faciles à exécuter, ne peuvent servir de critérium pour déterminer le caractère spécial des œuvres d'art d'une nation.

Tout le talent des potiers péruviens consistait dans la fabrication des huacas, des conopas et des vases sacrés qu'on plaçait dans les sépulcres. La batterie de cuisine et les vases divers sont simples et sans art. La matière employée était une terre de

couleur et de l'argile noirâtre, dont ils faisaient un corps d'une solidité telle qu'il résistait parfaitement au feu sans laisser jamais échapper le liquide. Il paraît qu'ils ne passaient pas les vases au feu, car la substance de ceux-ci diffère essentiellement de la terre cuite ; suivant les apparences, ils les séchaient au soleil, après les avoir soumis à une préparation que nous ignorons. Il existe aujourd'hui dans plusieurs maisons des cruches, des jarres et des marmites de cette substance, et on les préfère, en général, pour leur solidité à celles que font les potiers modernes ; preuve évidente de leur supériorité.

La plupart des vases sacrés placés dans les tombeaux avec les mallquis, et destinés à recevoir la chicha du sacrifice aux jours de fête, ont un long cou, placé ordinairement à hauteur de l'anse ; un trou est pratiqué pour verser le liquide, et une autre ouverture pour le passage de l'air au moment où le vase se remplit. Beaucoup de ces vases sont doubles, il est à croire que c'était la forme favorite; d'autres sont quadruples, ou sextuples, ou octuples. Dans ces différents cas le vase principal avait des appendices réguliers communiquant entre eux et avec le vase même. Les vases doubles étaient faits avec tant de perfection qu'en les emplissant de liquide, l'air, en s'échappant par la seconde ouverture, produit des sons mélodieux qui imitent parfois la voix de l'animal représenté sur la partie principale du vase. Nous avons également deux petits vases arrondis qui, remplis d'eau et retournés sens dessus dessous, ne laissent pas échapper une seule goutte, et quand on veut la répandre, il suffit d'incliner la partie supérieure ; ce qui prouverait que les potiers péruviens avaient l'idée de la pression atmosphérique. Parmi les conopas il y avait aussi des vases sonores.

Beaucoup de vases sacrés ont des dessins et des peintures qui donnent une idée peu favorable de cet art chez les Péruviens. Il n'y a que les dessins architectoniques avec leurs lignes droites qui soient corrects et élégants; mais tous les dessins à lignes courbes, ceux, par exemple, qui représentent des hommes ou des animaux, sont sans mérite. Il y a un autre procédé que l'on rencontre souvent, ce sont dans les peintures de vases de terre, dans les gravures des armes, et dans les ouvrages en relief sur or ou argent; le sujet est un homme ayant les bras ouverts, tenant dans les mains des espèces de lances (*chuqui*) et la tête couverte d'un large bonnet. Il est certain que ces figures représentent des divinités (huacas); d'autres portent de longs manteaux et sur la tête une sorte de mitre, ce qui dénoterait également des

huacas, comme on pourrait le croire d'après ces mots de *Gomara* (Hist., chap. CXXI) : « Les Indiens, en voyant officier l'évêque D. F. *Geronimo Loayza*, demandèrent si c'était l'huaca des chrétiens. »

Quelques anciens édifices conservent encore des vestiges de peinture architectonique ; il paraît que là s'arrêtait le talent des Péruviens, et l'art du dessin fut toujours chez eux dans l'enfance. Ils n'étaient pas plus heureux pour la sculpture et pour les groupes en relief, où les Mexicains excellaient si admirablement.

Les anciens historiens nous laissent dans l'ignorance sur les peintures péruviennes, preuve certaine qu'elles n'étaient rien moins que parfaites. *Garcilasso de la Vega* est le seul qui parle (*Com. roy.*, liv. V, chap. XXIII) de la fameuse peinture de condors que fit faire l'Inca *Virococha* sur un rocher élevé, au lieu où passa son père au sortir de Cuzco et à sa retraite des Chancas. L'auteur s'exprime ainsi : « Il ordonna de représenter deux de ces oiseaux : l'un avec les ailes fermées, la tête basse, dans l'attitude qu'ils prennent, si fiers qu'ils soient, lorsqu'ils veulent se cacher ; il avait le bec tourné vers Collasaya, et Cuzco derrière lui. Il fit peindre l'autre, au contraire, le bec tourné vers la ville, fier, les ailes ouvertes, comme s'il allait voler et fondre sur sa proie. Le premier condor, disaient les Indiens, est l'image de son père fuyant de Cuzco et allant se cacher à Collao ; le second figure l'Inca Viracocha voulant défendre la cité et tout son empire. Cette peinture était dans tout son lustre en 1580, et en 1595 je m'informai auprès d'un prêtre créole venu du Pérou en Espagne, s'il l'avait vue et comment elle était. Il me répondit qu'elle avait beaucoup souffert, qu'on n'en distinguait presque rien, parce que le temps, la pluie et le peu de soin apporté à la conservation de ce monument et de tant d'autres choses antiques l'avaient détruit. »

Les Indiens du Pérou ont acquis aujourd'hui une certaine habileté dans cet art, surtout à Cuzco et à Quito ; ils s'exercent à peindre à l'huile les portraits des Incas et les images des saints.

Il nous reste à parler de l'art porté si haut par les Péruviens, c'est-à-dire de l'architecture, et de l'art de tailler les pierres qui en dépend. A l'aspect des pierres travaillées avec tant d'art que nous trouvons dans les anciens palais ou sous la forme de statues, de coupes, de vases et d'anneaux, on est saisi d'étonnement, et l'on se demande comment les anciens sont parvenus à faire des ouvrages si parfaits sans instruments de fer et d'acier. Depuis trois siècles des savants de toutes nations ont cherché la solution

de ce problème, et nous ne savons rien encore de positif sur ce curieux procédé. Ce qui est incontestable, c'est que les instruments déjà mentionnés, alliage de cuivre et d'étain, ou de cuivre et de silice, étaient insuffisants pour travailler des minéraux plus durs. Des expériences faites de nos jours avec des ciseaux de cet alliage trouvés dans les huacas péruviennes ont prouvé qu'ils ont beaucoup moins de dureté que ceux d'acier, et qu'en s'en servant pour travailler des pierres dures, telles que le marbre et le granit, ils s'émoussent bientôt et deviennent inutiles. Il paraît cependant que les Péruviens se servaient fréquemment de ces instruments, et qu'ils avaient les moyens de les aiguiser facilement. Selon nous, ils n'en faisaient usage que pour casser les pierres, pour leur donner la première forme, mais ils avaient d'autres moyens de les aplanir et les polir ; et c'était, vraisemblablement, la longue et pénible opération de les frotter, soit avec d'autres morceaux de pierre, soit avec la poudre des mêmes pierres,,soit enfin, comme procédé final, avec les herbes qui contiennent la silice, semblables à la colle de cheval d'Espagne.

L'ancien proverbe *gutta cavat lapidem* (1) trouve ici sa juste application, et l'objection qui consiste à dire que l'opération était trop pénible, est réfutée par le naturel calme et patient des Indiens qui, habitués pendant de longues générations à recommencer chaque jour la même tâche, continuaient des années entières avec indolence le travail le plus monotone, et d'ailleurs ce procédé est le plus simple et le plus naturel. Après avoir passé scrupuleusement en revue tous les moyens possibles, nous ne saurions expliquer autrement la taille des anneaux d'émeraude, de jaspe, de granit et de basalte ; les coupes, les vases, les idoles de marbre, de porphyre, de granit et autres minéraux d'une grande dureté, et en général les ouvrages les plus parfaits en pierre des anciens Péruviens.

Pour les travaux d'architecture, les pierres étaient taillées ordinairement carrées, polygones ou sphériques, comme on le voit aux ruines intéressantes du palais de *Limatambo*. Telle était la précision de ces travaux, que les pierres superposées pour la construction des édifices coïncidaient intimement sur tous les points et ne laissaient pas le moindre vide entre elles. La grosseur des pierres était variable : la moyenne était de trois à six pieds en hauteur et autant en longueur ; mais nous en avons mesuré quel-

(1) L'eau creuse la pierre.

ques-unes qui avaient trente-six pieds de long sur vingt-quatre de haut (1).

Le père Acosta (liv. VI, chap. XIV) dit : « A Tiaganaco, je mesurai une pierre de trente-huit pieds de long et de dix-huit de large, l'épaisseur était de six pieds ; le mur du rempart de Cuzco est bâti sans fil d'aplomb, et il existe des pierres de plus forte dimension. » La pierre fameuse dont parle Garcilasso (*ouv. cité*, liv. VII, chap. XXIX), les surpasse toutes, mais on ne put parvenir à la placer au lieu qui lui était destiné au rempart de Cuzco. Les hommes qui la portaient succombèrent, suivant le récit du même auteur, et elle écrasa en roulant trois ou quatre mille Indiens. C'est là, à notre avis une exagération que ne permettent pas d'adopter la timidité de ces peuples et la prudence avec laquelle ils procèdent à leurs travaux.

Ici se présente cette question : Comment étaient transportées ces masses énormes des chantiers à leur destination, et comment encore étaient-elles élevées à la hauteur nécessaire, quand on manquait de tous les secours si puissants que la mécanique nous fournit aujourd'hui? La difficulté était vaincue par les institutions mêmes des anciens Péruviens.

Pour bâtir les maisons particulières, toute la ville se mettait à l'œuvre, et pour les édifices publics, une ou plusieurs provinces, s'il le fallait ; de cette sorte, on suppléait par le nombre et par la force aux immenses ressources que l'art nous présente aujourd'hui.

C'est une grave erreur, où sont tombés presque tous les historiens anciens et modernes, de croire que les Péruviens ne faisaient pas usage de mortier pour unir et cimenter les pierres de leurs édifices. Ils en avaient, au contraire, de plusieurs sortes. Pour les palais, les temples, les bains et tous les autres édifices en pierre de taille, ils employaient, au lieu de mortier, une terre très-soluble et tenace, nommée *lancac allpa*, ou un mélange de chaux (*iscu*) qu'ils brûlaient et qu'ils éteignaient comme on fait de nos jours pour certains bitumes dont l'usage s'est perdu. (Voir Gomara, *Hist. gén.*, chap. CXCXIV). Quant aux constructions moins importantes, faites de pierres brutes, ils se servaient d'un mortier de chaux (*pachachi*) mêlée de sable grossier, comme on en trouve des exemples dans les villes anciennes.

---

(1) Ici se trouve placé, dans l'ouvrage de M. de Rivero, le dessin d'une partie de la fortification, à l'entrée de *Ollantaytambo*, du côté de Cuzco.

Il reste des monuments de tous les genres d'architecture péruvienne, depuis le palais superbe jusqu'à l'humble cabane ; ils ont résisté à la dent destructrice du temps, et nous permettent, à l'aide des récits des historiens contemporains de la conquête, de donner une idée générale de cette architecture.

Les maisons particulières étaient des plus simples et bâties selon les provinces, ou tout en pierre, ou en brique ou en jonc ; ce dernier mode était adopté sur la côte. Les briques (*adobes* ou *ticacuna* du Quichua) étaient faites de terre mêlée avec d'herbe *ichu*, hachée menu, et parfaitement broyée et écrasée. Leur forme était triangulaire, leur longueur égale au gros de la muraille, la hauteur de six ou huit pouces, et la largeur de quinze à vingt. Exposées à l'air et au soleil pendant une année et plus, elles acquéraient la dureté de nos briques de four. Aujourd'hui les Indiens font leurs briques de la même manière ; seulement, au lieu de *ichu*, ils emploient la paille de blé coupée ou le fumier.

Les maisons étaient petites, elles avaient un petit nombre de pièces isolées ; chacune avait sa porte ouvrant sur la cour ou sur la rue, et faisant office de fenêtre. Dans les maisons plus importantes se trouvaient des portes intérieures et de nombreuses fenêtres, quoique certains auteurs prétendent le contraire. Ils se trompent ; les restes d'une foule de palais et de temples sont là pour en faire foi. Dans les grandes cités, les maisons étaient rangées à la suite les unes des autres, et formaient ainsi des rues droites et alignées. La disposition générale de toutes les villes de premier ordre était semblable à celle de la plupart des villes du sud de l'Europe et du Pérou actuel. Une place formée par les principaux édifices était au centre, d'où partaient dans les quatre directions les rues les plus importantes. Dans beaucoup de villes de la sierra, les maisons étaient plus isolées, et placées sans ordre suivant les accidents du terrain.

Nous avons remarqué dans les ruines des villes anciennes, aux départements de Junin et d'Ayacucho, des maisons en forme de tours, d'une construction bizarre et d'une assez grande dimension. Ces maisons sont carrées, ont un diamètre de six pieds, et seize à dix-huit de hauteur. Les murs ont un pied et demi d'épaisseur, et au levant ou au midi se trouve la porte, d'un pied et demi de haut sur deux de large. On passe tête baissée et non sans peine par cette espèce d'ouverture, et on entre dans une chambre ayant environ six pieds de haut et autant en longueur. Les parois en sont nues, mais dans leur épaisseur se trouvent de petits buffets destinés à serrer les provisions, le maïs, la coca, des pots

et des vases. Le toit de ces chambres consiste en quelques lattes de pierre, avec une ouverture de deux pieds de diamètre. On monte avec assez de difficulté par ce trou, et on arrive à un autre étage pareil au premier pourvu de petites fenêtres ou embrasures; le plafond a, comme le rez-de-chaussée, une ouverture par où l'on passe à la troisième pièce, dont le toit, fait de tuiles grossières, couvre toute l'habitation. Cet espace est un peu plus bas que les deux autres et semble destiné à garder les vivres. Nous avons trouvé dans une des pièces une momie de jeune fille. La pièce du milieu était apparemment la chambre à coucher, et une grande pierre qui se trouvait là devait servir à boucher l'ouverture du plancher. La pièce du rez-de-chaussée servait à la fois d'appartement et de cuisine, et il était facile de reconnaître le foyer. Une grosse latte de pierre servait à fermer la porte en dedans.

Nous avons creusé le sol de l'une de ces maisons, et nous avons rencontré à une petite profondeur des pots, des vases et des jarres, deux conopas et des ossements humains.

On doit ranger parmi les édifices publics les hôtelleries, les magasins royaux, les maisons de fêtés publiques, les bains, les palais, les monastères, les temples et les forteresses.

Les *tambos* ou hôtelleries royales étaient des édifices publics d'une architecture médiocre, construits en pierres brutes ou en briques; ils formaient un carré ou un rectangle entourant une place assez vaste au milieu de laquelle était une sorte de tour qui dépassait l'édifice d'un peu plus de cinq pieds. A l'entour de l'édifice, divisé par deux entrées se faisant face, étaient disposés de grandes chambres pour le logement des troupes et de petits appartements pour l'Inca et pour sa suite; les portes donnaient sur la place. Les chambres des soldats avaient trente ou quarante pieds de largeur, et, en longueur, six à huit cents et plus, de manière qu'elles pouvaient recevoir facilement quatre ou cinq mille hommes. Les tambos étaient construits sur la route royale, à cinq ou six lieues l'un de l'autre; et on pouvait, sans trop de fatigue, gagner ces sortes d'étapes en un jour. Des auteurs ont avancé que leur nombre pouvait aller à neuf ou dix mille; nous pensons qu'il y a là exagération; en réalité il ne s'élevait pas au tiers.

Les *magasins royaux* étaient construits dans le même style que les tambos; et au lieu de tour, il y avait un petit fort au milieu de la place avec une garnison permanente. Ils étaient placés près des habitations des *Curacas*, et servaient de dépôt aux divers tributs des provinces, aux armes et aux approvisionnements de

l'armée. On nommait spécialement *coptra* les dépôts de vêtements, de chaussures et d'armement; *pirhua-coptra*, les greniers qui contenaient le maïs et le *quinua*, et *cumpi-coptra* les magasins de laines fines et de tissus précieux brodés dans les colléges des vierges du soleil.

Les *maisons de jeux* étaient attenantes aux palais ou isolées; elles étaient d'une architecture simple, mais d'une grande extension. C'étaient des édifices qui avaient seulement quatre murs et le toit. Ils étaient destinés à célébrer les fêtes lorsque la pluie ne permettait pas de rester au dehors. Garcilasso de la Vega dit dans ses *Commentaires* (liv. VI, chap. IX) avoir vu quatre de ces salles à Cuzco; la plus grande était à *Cassana*, elle pouvait contenir trois mille personnes; une autre à *Amarucancha*; la plus petite à *Collampata*; la quatrième enfin sur l'emplacement de la cathédrale actuelle. On assure qu'un de ces *Galpones* avait deux cents pas de long, et cinquante ou soixante de large. Nous ignorons leur disposition intérieure, s'il existait des galeries, des tribunes ou un amphithéâtre; nous ignorons de même si les autres cités possédaient de semblables édifices.

Les *bains* ou *armanahuasi* se faisaient remarquer par une certaine élégance au dehors et par le luxe de l'intérieur. Les fontaines (*puquio*) étaient encaissées avec soin dans un mélange hydraulique de petites pierres et une sorte de bitume; elles étaient ornées d'une figure d'animal tel qu'un lion, un tigre, un singe, un oiseau ou un serpent, de marbre, de basalte, d'or ou d'argent, qui jetaient l'eau par la bouche, tantôt en jet vertical (*huraca*), tantôt en jet horizontal (*paccha*). L'eau qui tombait était amenée par un conduit de métal ou de pierre dans des bassins d'or, d'argent ou de pierre sculptée. L'une de ces dernières figure dans notre collection. Les petites chambres qui se voient dans ces bains semblent avoir servi à s'habiller; elles étaient ornées de statues de pierre et de métal. Les bains les plus célèbres étaient les bains thermaux de *Huamalies*, construits en pierres travaillées avec le plus grand soin, et ornés intérieurement avec un luxe royal. Les autres fontaines thermales (*conic puquio*), si abondantes à la Cordilière du Pérou, ne paraissent pas, même les plus salutaires, avoir été connues au temps des Incas (1).

(1) Voici la température de quelques eaux thermales connues des Incas:
Bains de Caxamarca, 129,7° Fareinheir.
Bains de Huamalies : Bains de Chavin de Huanta, 112° F. Air : 52° F.
Bains de Huallanca, 123° F. et 158° F.

Les *palais royaux* ou *Inca huasi*, dont le nombre, depuis celui de Cuzco jusqu'à celui de Quito, s'élevait à plus de deux cents (il y en avait non-seulement dans les capitales des provinces et dans les cités de second ordre, mais encore dans des sites charmants, loin des chemins royaux), étaient, les uns d'une richesse exquise, et bâtis de marbre et de pierres admirablement travaillées ; les autres, d'une extrême simplicité ne se distinguant des hôtelleries royales que par leur destination. Les plus renommés nous sont connus ou par tradition ou par leurs beaux restes ; ils se trouvent à Tinta, Lampa, Tiahuanacu, aux îles voisines de Hatuncolla et de Capachica, à Paucarcolla, à Cuzco, dans la belle vallée de Yucay, à Limatambo, Huamanga, Huanuco le Vieux, Chavin, Chachapoya, etc., Chimu, Trujillo et dans le royaume de Quito à Puncallacta, à Callo dans la province de Latacunga (Humboldt, *Vues des Cordilières*, p. 197. Ulloa, *Relation hist. du voyage*, etc liv. II, chap. XI), à Hatuncanar et à Tomebamba dans la province de Canar (Cieça de Léon, *Chron.*, chap. XLIV) et autres. La plupart des palais du nord du Pérou et de l'ancien royaume de Quito furent construits à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, par ordre de l'Inca Huayna-Capac, qui favorisait singulièrement les travaux d'architecture.

Vus extérieurement, ni les palais ni les temples n'avaient un aspect imposant comme les Teocalis de Yucatan, car tout en occupant un vaste espace de terrain, ils étaient bas (12 à 13 pieds de hauteur) et n'avaient rien de noble dans leur toit rustique de paille (1). Les murs étaient souvent admirables par l'union parfaite des pierres de taille ; mais trop simples, sans colonnes, sans corniches, sans reliefs et autres ornements d'architecture. L'entrée de ces édifices consistait en une ouverture pratiquée dans la muraille du côté de l'est, ou bien en un portique couvert supérieurement de dalles ; jamais on ne voyait de cintre. C'est une

---

Bains de vapeur de Aguamiro, tube de 14 vares, 124° F., le second de 14 vares, 118° F. Air, 70° F à 2 heures et demie du soir.

Bains de Cono, à une demi-lieue, 110° F. Air ,68° F.

Yauli, 4 opérations : 120° F., 114° F., 110° F., 92° F. Air : 60° F. (soufre).

Bains de Yura d'Arequipa, 4 opérations : 94° F., 90° F., 89° F., 80° F. Air : 68° F. (soufre).

(1) Le palais Amarucancha, bâti par ordre de Huaxnacapac, faisait exception à la règle. Garcilasso le vit et dit dans ses *Commentaires* (II, chap. XXXII) : « C'était une magnifique tour arrondie qui s'offrait aux regards avant d'entrer dans le palais. Les murs avaient environ quatre stades de haut, mais la toiture était si haute qu'elle dépassait toutes les tours que j'ai vues en Espagne, Séville excepté. »

erreur presque générale des écrivains anciens et modernes de prétendre que les architectes péruviens n'ont pas connu la manière de construire les arcs et les voûtes, car plusieurs huacas de pierre offrent des exemples de voûtes parfaites. Selon toute apparence, ils se servaient du même procédé que les maçons indiens emploient aujourd'hui pour faire les petites voûtes des fours à fondre, c'est-à-dire en remplissant l'espace avec des matériaux formant le cintre et en achevant la voûte avec la pierre et la chaux. Quelques édifices importants présentent encore des restes d'arcs, mais il est constant que leur application était fort restreinte (1).

L'architecture intérieure des palais offrait plus de complication et d'intérêt. Quelques grandes salles et une infinité de petites pièces composaient l'édifice ; les unes communiquaient entre elles par des portes intermédiaires, les autres avaient une seule porte ouvrant sur la cour intérieure du palais. Parfois les murs étaient ornés de sculpture et autres ornements d'une parfaite exécution, de grandes niches et de petites tablettes ou étagères. Les palais plus somptueux avaient les murs garnis de plaques d'or ou d'argent ; le plancher même, dans certains appartements, en était couvert ; et ce fut la cause de leur ruine, car les Espagnols arrachèrent partout cette matière précieuse, objet de leurs désirs. On remarquait dans certains palais le sol pavé de marbre comme une mosaïque. Dans les niches étaient placées des statues d'or et d'argent représentant des hommes et toutes sortes

---

(1) Stephens, dans ses voyages à Yucatan, en 1843, dit à propos de l'arc de Mérida :

« Mais ce couvent contient un reste beaucoup plus intéressant que tous les autres, un reste qui, survivant aux ruines qui l'entourent, transporte le spectateur dans le lointain des âges, et conserve l'histoire d'une chute plus solennelle et plus lugubre.

» Une des galeries basses qui règnent au nord sous les grands dortoirs se compose de deux corridors parallèles dont l'inférieur se trouve en face de la cour principale ; là se voit l'arc important dont j'ai tant parlé dans mes premiers volumes ; les deux côtés se dressent et semblent se chercher ; ils sont couverts, à environ un pied du sommet, d'une couche de pierres plates.

» On ne peut se tromper sur le caractère de cet arc ; on ne saurait admettre ou supposer un instant que les Espagnols aient construit une chose qui s'écarte si évidemment des règles connues de leur architecture, et il est incontestable qu'elle faisait partie de ces mystérieux monuments qui ont tant prêté aux controverses et aux sophismes, et dont la fondation a été attribuée aux peuples primitifs de l'ancien continent, et à des races perdues, détruites ou inconnues. »

Nous pensons que cette citation ne sera pas inutile pour prouver ce que nous avons avancé, que les Indiens ne sont pas étrangers à l'art de construire les voûtes.

d'animaux. « Ils imitaient les herbes et les plantes qui croissent sur les murs et les plaçaient aux parois si bien qu'elles semblaient y être nées. Ils chargeaient les murailles de lézards, de papillons, de souris, de serpents grands et petits, qui semblaient réellement aller et venir de toutes parts. » (Garcilasso, *Com. roy.*, liv. VI, chap. I.)

Les *colléges des vierges du Soleil*, ou *pasna huasi*, étaient de vastes édifices semblables aux hôtelleries royales, et entourés de murailles élevées. Ils étaient au nombre de vingt ou vingt-cinq dans tout l'empire. Quelques-uns contenaient, avec les servantes, jusqu'à mille personnes.

Les *temples*, édifices plus somptueux, étaient les plus beaux monuments de l'architecture péruvienne, et surtout ceux qui étaient consacrés à la divinité suprême, au soleil. On peut les diviser en trois classes : ceux de la première classe contenaient sept parties qui communiquaient entre elles intérieurement. La section principale avait une porte tournée au levant ; elle occupait le milieu du temple ; elle était dédiée au soleil (*Inti*) et était la plus riche pour les ornements intérieurs ; la seconde section était dédiée à *Mama Quilla*, ou à la lune ; la troisième aux étoiles ou *Coyllur ;* la quatrième à *Illapa*, ou la foudre ; la cinquième à l'arc-en-ciel, ou *Ckuichi* ; la sixième à *Huillac-Umu* ou grand-prêtre, et destinée aux assemblées des prêtres Incas, pour délibérer sur les sacrifices et tout ce qui concernait le service du temple ; enfin, la septième était une vaste pièce où logeaient les employés du culte chargés du service alternatif de la semaine. Indépendamment de ces sections, il y avait une multitude de petites chambres pour les prêtres et le personnel.

Les temples du soleil de seconde classe contenaient seulement deux parties principales : celle de l'astre tutélaire et celle de la lune ; et les temples de troisième classe n'avaient pas de section destinée à cette dernière divinité.

Pour avoir une idée de la grandeur et de la beauté des temples de premier ordre, nous donnerons la description du temple du soleil à Cuzco, empruntée aux récits des historiens anciens, contemporains de la conquête, et ayant vécu aux lieux où est aujourd'hui le couvent des Dominicains, qui ne conservent que de faibles et tristes débris d'un des plus beaux monuments de l'architecture du nouveau monde.

Ce temple, nommé *Inti-huasi* (maison du soleil), occupait un espace immense. « Il avait, dit un ancien auteur, plus de quatre cents pas de circuit ; il était entouré d'une épaisse muraille,

tout en belles pierres de taille parfaitement assises; quelques-unes étaient d'une dimension extraordinaire. On ne voyait là ni terre ni chaux, mais seulement le bitume qui sert aux constructions du pays; et ces pierres sont si bien travaillées qu'on n'aperçoit ni mortier ni jointure.

« Je n'ai rien vu en Espagne qui puisse être comparé à ces murs et à la pose de ces pierres, à l'exception de la tour de Calahorra, tenant au pont de Cordoue, et d'un monument que je vis à Tolède, lorsque j'allai offrir au prince don Philippe la première partie de mon ouvrage. » (*Sarmiento*, relation mss. chap. XXIV, dans la conquête du Pérou de *Prescott*, liv. I, chap. III.)

Au haut du mur, qui ne dépassait pas dix pieds, il y avait à l'extérieur une espèce de zone ou corniche d'or, d'une palme et demie de large, enchâssée dans les pierres (*loc. cit.*).

La partie principale, dédiée au soleil, avait une grande porte à l'est. Elle était couverte de toiles de coton admirablement travaillées, avec des broderies de diverses couleurs qui cachaient heureusement l'aspect intérieur du toit de paille. Une bordure d'or, semblable à celle du dehors, régnait au défaut du toit et du mur. Tous les murs étaient tapissés de plaques d'or et de planches de même métal qui servaient de portes. Contre le mur du couchant, en face de la porte principale, se trouvait l'image du soleil, en or et colossale. Le dieu était représenté sous une figure humaine, environnée de rayons, toute enchâssée d'émeraudes et d'autres pierres précieuses (1). A droite et à gauche étaient les cadavres embaumés des Incas, chacun assis sur son trône d'or.

A cette partie principale était contiguë une grande pièce en pierres polies, ayant pour tout ornement une bande d'or dans la partie supérieure; elle servait de vestibule à cinq chapelles. La plus grande était dédiée à la lune, dont l'image d'argent, sous les traits d'une femme, se voyait sur le mur. Les murs et la porte étaient chargés de lames d'argent; les momies des femmes légitimes des Incas étaient disposées à droite et à gauche de la lune, comme les Incas, leurs maîtres, aux deux côtés du soleil.

La seconde chapelle, dédiée aux étoiles, ressemblait à celle

(1) Suivant les pères Acosta et Calancha, cette image échut en partage à l'un des plus vaillants héros de la conquête, au capitaine *D. Mancio Sierra de Leguizano*, qui la joua dans une nuit et la perdit avant le jour, ce qui a donné naissance au proverbe appliqué au Pérou aux joueurs incorrigibles : « Il joue le soleil avant qu'il soit levé. »

de la lune ; sa porte était d'or, et les toiles qui la couvraient étaient azurées, avec des broderies jaunes en forme d'étoiles. Dans la troisième chapelie, dédiée à Yllapa, les murs étaient d'or, de même que pour la quatrième, dédiée à l'arc-en-ciel, représenté sur une des parois et étincelant des plus vives couleurs. A la suite des chapelles était une pièce dont les murs étaient également doublés d'or ; c'était une sorte de sacristie dédiée à Huillac-Umu, et servant de salle de conférence aux prêtres de premier ordre.

Garcilasso de la Vega, se disant témoin oculaire, s'exprime ainsi dans ses *Commentaires* (I, liv. III, chap. XXII) : « Des cinq pièces du temple, j'en ai vu trois qui avaient conservé leurs murs et leurs toits dans leur ancien état. Il manquait seulement les objets d'or et d'argent ; les deux autres, consacrées à la lune et aux étoiles, jonchaient le sol. Les murs de ces salles, dans la partie qui donne sur la galerie extérieure, contenaient de chaque côté quatre sortes de tabernacles ou niches, creusés dans la pierre de taille dont est bâti tout l'édifice. Des moulures étaient aux angles et dans tout l'intérieur du tabernacle, et en rapport avec les moulures qui se voyaient sur la pierre, étaient doublés d'or non-seulement les parois et le plafond, mais encore le bas des tabernacles. Autour des moulures étaient beaucoup d'ornem nts de pierres fines, d'émeraudes et de turquoises ; mais je n'ai vu ni diamants ni rubis. L'Inca s'asseyait dans ces tabernacles aux fêtes du soleil, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, suivant les époques. »

Tout ce qui faisait partie du service du temple du soleil était d'or et d'argent, comme nous l'avons déjà dit. Les demeures des prêtres et même de leurs serviteurs étaient ornées avec profusion de ces métaux précieux. Comment s'étonner après cela que les Péruviens éux-mêmes aient appelé le quartier de cet immense monument, habité par plus de cinq mille employés, *Coricancha*, ou quartier de l'or ?

Les provinces avaient aussi beaucoup de temples dont l'architecture rappelait celui de Cuzco, mais aucun ne le surpassait, disons mieux, ne l'égalait en richesse. Il faut citer ceux de Huillca, de Tumpez, de Tomepampa, de Hatun-Cañar, de Quito et autres, mais nous ne pouvons les comparer même approximativement.

Parmi les autres sanctuaires non consacrés à la divinité tutélaire et en dehors de ceux dont il sera question dans le chapitre suivant, nous devons prêter une attention toute particulière au style

architectural de celui que l'Inca Viracocha fit élever, et que Garcilasso de la Vega (*loc. cit.*, liv. V, chap. XXII) décrit de la manière suivante : « L'Inca Viracocha fit faire dans une ville nommée Cacha, située à seize lieues au sud de Cuzco, un temple en l'honneur de son oncle, qui lui apparut en songe. Il voulut que l temple rappelât autant que possible le lieu de l'apparition ; qu'il fût (comme les champs) découvert, sans toit ; que l'on construisit une chapelle de pierre qui imitât le creux du rocher où il reposait ; qu'il fût élevé seulement d'un étage au-dessus du sol ; que l'œuvre ne ressemblât en rien à tout ce que les Indiens avaient fait et pourraient faire, parce qu'ils n'avaient jamais fait de maison dont le toit fût en voûte. Le temple avait cent vingt pieds de long et huit cents de large. Il était de pierre de taille bien travaillée, comme tout ce que font les Indiens. Il avait quatre portes aux quatre points de l'horizon ; trois étaient fermées et n'existaient que pour l'ornement. La porte de l'orient servait d'entrée et de sortie; elle était au centre de la voûte, et, comme les Indiens ne surent pas faire la voûte, ils firent les murs en pierre pour servir de poutre et devant durer plus longtemps que le bois. Ils les espacèrent en laissant sept pieds entre chaque mur, et les murs avaient trois pieds d'épaisseur. Ces murs formaient douze compartiments ; ils furent revêtus, non de planches, mais de pierres de dix pieds de long sur un pied et demi de hauteur.

En entrant par la porte du temple, on tournait à droite dans le premier compartiment qui menait au mur de droite du temple; puis on tournait à gauche dans le second compartiment qui conduisait à l'autre mur. De là on revenait encore à main droite dans le troisième, et ainsi (à l'instar des lignes d'une page) on gagnait le cœur du temple d'un compartiment à l'autre jusqu'au douzième et dernier : là était un escalier pour monter au faîte du temple.

» En face de chaque passage se trouvaient à gauche et à droite des fenêtres ou *lucarnes* qui donnaient une clarté suffisante ; au-dessous de chaque fenêtre était une niche pratiquée dans le mur; un portier y était assis sans gêner la circulation ; l'escalier était double, l'un pour monter, l'autre pour descendre; il aboutissait en face du grand autel. » Nous avons parlé au chapitre huitième de cet autel et de la statue de la divinité.

Cieça de Leon signale dans son histoire quelques temples intéressants érigés à d'autres divinités, celui de l'île *Lampuna*, par exemple, consacré au terrible *Tumpal*, dieu de la guerre. Il était bâti en pierres noires, et les murs étaient chargés de sculptures

et de peintures effroyables ; l'intérieur était complétement obscur; un grand autel occupait le centre et les prêtres y offraient des sacrifices humains. Un autre temple, dans la province de *Manta*, était dédié au dieu de la santé, *Umina*. Il était célèbre par son architecture et ses richesses.

Le système de *fortification* des anciens Péruviens est admirable et atteste un haut degré d'intelligence. Tout l'empire, jusqu'au nord de Quito, était défendu par d'innombrables forteresses ou *Pucaros*, si heureusement placées qu'elles feraient honneur aux ingénieurs modernes (*Pativilca*, *Huaraz*, *Conchucos*). Leur assiette, eu égard aux armes du temps, était extrêmement forte, tantôt simple, tantôt établie avec beaucoup d'art, et toujours en mettant habilement à profit les avantages du terrain. Quelques-unes étaient pourvues de bastions, entourées de fossés, et les murailles garnies de parapets. La plus importante des forteresses était celle de la capitale de l'empire, et on pourrait hardiment l'appeler un des chefs-d'œuvre les plus imposants de la force brutale de l'homme.

Selon la tradition, la construction de cette forteresse date de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième siècle de notre ère, sous le règne de l'Inca Pachacutec ou de son fils Yupanqui, et l'on a conservé les noms des architectes *Apu Huallpa Rimachi*, *Inca Maricanchi*, *Acahuana Inca* et *Callacanchny*, qui dirigèrent successivement les travaux d'exécution.

Elle était bâtie sur une hauteur formidable nommée *Sacsahuanan*, un peu au nord de la ville, et la pente étant très-rapide de ce côté, une muraille assez haute et de plus de mille pieds de longueur suffisait à la défendre (voir les pl. 48 et 49) ; mais vers le nord la pente se perdant doucement jusqu'à la plaine, et ce point devenant par conséquent plus accessible, là se trouvaient trois murailles l'une derrière l'autre, avec des angles saillants de plus de soixante pieds, formant la demi-lune et se joignant à la muraille du sud. Elles avaient la même longueur que celle-ci et étaient faites dans le système européen, c'est-à-dire que les pierres polyangulaires énormes s'encastraient entre elles sans laisser paraître le ciment. Ces masses étaient brutes, et aux jointures seulement elles étaient polies avec soin environ la largeur de la main, en sorte que les bordures lisses tranchant au milieu de la masse totale étaient du meilleur effet. C'était merveille de voir le volume incroyable des pierres qui composaient ces murailles, surtout celle de l'extérieur. Quelques-unes avaient cinquante pieds de long, vingt-deux de haut et six de large. Chaque

muraille était distante de la suivante d'environ trente pieds; l'espace intermédiaire jusqu'au bout de l'enceinte était terre-plein, et à peu près au milieu de chaque muraille était une porte et une pierre pour la fermer. La porte de la première enceinte s'appelait *Tin puncu* (porte de la Grève); la porte de la seconde *Acahuana puncu* (poutre de l'architecte Acahuana); la porte de la troisième, *Viracocha puncu* (porte de l'Inca Viracocha). Un parapet à hauteur d'appui garnissait la muraille. La place oblongue qui régnait le long de ces murailles contenait trois petits forts; le plus grand placé au centre, nommé *Moyoc Marca* (tour ronde) avait en effet cette forme, et les deux autres aux extrémités de la place, *Paucar Marca* et *Sacllac Marca,* étaient carrés. Le fort Moyoc servait à recevoir la famille de l'Inca et les trésors des palais royaux et du temple du soleil en temps de guerre, et, en temps de paix, c'était un lieu de plaisir pour l'Inca à certains jours de fête. Le même luxe y régnait qu'au palais; l'or et l'argent brillaient de toutes parts. Les deux forts carrés étaient semblables et contenaient un grand nombre de chambres de toute dimension pour loger la garnison. Ces forts se reliaient sous terre entre eux avec les palais royaux et avec le temple du soleil de la cité.

Ces travaux souterrains, rapporte la tradition, étaient on ne peut plus ingénieux: ils étaient ordinairement de quatre pieds de large et d'une stade de hauteur, mais à certains endroits ils se rétrécissaient, et il y avait dans les murs des pierres aiguës qui ne permettaient pas à plus d'un homme de passer, ou bien la hauteur diminuant, il était nécessaire d'aller à quatre pattes. Ces précautions avaient été prises afin de sauver les trésors de la ville à la forteresse et pour rendre impossible la poursuite de l'ennemi, car derrière chaque défilé était un espace assez vaste pour résister à une armée entière. L'histoire a éternisé la valeur et la constance avec laquelle ces points furent défendus au temps de Hernan Pizarre, et la présence d'esprit de ce capitaine qui, armé d'une masse d'armes, parcourait ces lignes, gourma-n dant l'Indien qui ne restait pas à son poste, quoique blessé, et qui mordit la poussière, nouveau Numantin, et se précipita dans l'abîme en préférant mourir que d'être prisonnier du farouche vainqueur.

On raconte que l'apôtre saint Jacques apparut pendant le siége et qu'il décida l'action; depuis lors les indigènes ont le plus grand respect pour ce saint, et sa fête est célébrée pompeusement dans tout l'intérieur du Pérou.

Aujourd'hui on voit sur la montagne de Sacsahuaman trois croix de bois (pl. LI); quelques pas plus loin, un escalier qui descend vers la cité. A peu de distance de la forteresse est un gros bloc de roche amphibolique d'une pente très-rapide, connue sous le nom de pierre lisse roulante, ayant servi et servant encore aujourd'hui de partie de plaisir aux habitants : on s'y laisse glisser, comme aux montagnes russes, jusqu'au creux qui s'est formé au milieu, sans doute par le frottement (1).

Chaque forteresse avait un style à part. Les plus célèbres étaient celles de *Calcahilares*, de *Huillcahuaman*, de *Huanaco* le Vieux, de *Chimu*, près de Mansiche, de *Hatun Canar*, de *Coranqui* et autres. La petite forteresse de *Huichay*, à deux lieues de Tarma, qui défend l'entrée de cette vallée, était d'une construction toute spéciale. On entrait par un trou pratiqué dans un mur fait en petites pierres et on suivait une galerie conduisant à la forteresse. Au pied du talus se trouvait un fossé profond, et au delà un rempart de quatorze pieds de hauteur flanqué de trois créneaux. Un vaste souterrain, peut-être naturel, menait de la forteresse, à travers la montagne, jusqu'à Tarmatambo, où on admirait un grand palais dont les ruines appellent encore l'attention du voyageur. Le souterrain contenait plusieurs habitations qui, durant les guerres, servaient de greniers et d'asile à la population voisine.

Aux environs du fort, les Huancas exploitent aujourd'hui le salpêtre destiné à faire la poudre. Les travaux de mines l'ont détruit en grande partie, et dans quelques années on ne verra plus la place où fut un si intéressant monument.

« Dans la vallée de Yucay, à quatre lieues de Cuzco, les Incas avaient de grands édifices et un fort au milieu de roches inexpugnables, et autour de la montagne des terrasses où on semait beaucoup de maïs. Les murailles étaient ornées de sculptures de léopards et autres animaux supportant les trophées de leurs conquêtes. Les pierres étaient parfaitement assises, et dans le mortier on trouva de l'or fondu, que l'on suppose avoir été placé là en mémoire des hauts faits de quelque prince, comme on faisait au temps des Romains. »

L'art hydraulique des anciens Péruviens ne mérite pas moins notre attention que leur architecture. Ils construisaient des ca-

(1) On remarque en d'autres localités de ces sortes de *montagnes*, en pierre lisse et en sable fin.

naux découverts nommés *rarccac*, et des aqueducs souterrains, *pinchas*, ou *huircas*, d'une étendue extraordinaire, destinés à fertiliser les champs arides. Ils témoignent d'un grand art et de nombreuses difficultés opposées par la nature. Dans plusieurs contrées, surtout celles où les ravins de la sierra s'étendent dans la Puna, les hauteurs, par exemple au delà de Tarmatambo (chemin de Tarma à Janja) et du ravin même de Jauja, on rencontre un grand nombre de champs carrés, presque tous de même grandeur, entourés chacun d'un petit mur de pierres. Ils sont aujourd'hui couverts des herbes parasites de la Puna, qui remplacent les *topus* que les sujets de cet immense empire recevaient pour la ourriture de leurs familles. Ils étaient alors arrosés par des aqueducs d'une construction admirable, et ils étaient d'un excellent rapport. Mais les Espagnols détruisirent ces canaux, et la terre privée d'eau se refusa désormais à rien produire. Comme beaucoup de ces conduits étaient souterrains, on ne peut les découvrir; mais on sait que plusieurs d'entre eux contenaient des tubes d'or, butin que les conquérants ne laissèrent pas échapper. Le plus grand espace de ces *acequias* ou canaux qui soit resté intact, se trouve à la vallée de *Nasca*, qui doit la rare fertilité de ses vignes à l'eau seule apportée par les *pinchas* des anciens; et près de Cajamarca on voit encore un de ces canaux creusé dans les montagnes, alimenté par les eaux d'un lac, et de même dans la prairie qui conduit à la montagne de Pasco, le canal qui prend sa source dans la rivière qui coule près de Huallan. Les aqueducs souterrains se trouvaient revêtus de pierres plates parfaitement jointes, de quatre à six pieds de long, et d'environ trois pieds de haut. Leur profondeur totale intérieure était de six ou huit pieds.

Garcilasso de la Vega (*Com. roy.*, I, liv. V. chap. XXIV) parle de deux canaux: l'un fait par l'Inca Viracocha, commençait aux hauteurs des sierras qui se trouvent entre *Parco* et *Picuy*, et coulait jusqu'aux Rucanas, un espace de cent vingt lieues; l'autre traversait presque tout *Contisuya*, et coulait du sud au nord, plus de cent cinquante lieues au travers des sierras les plus escarpées, jusqu'aux *Quechuas*.

Cet auteur ajoute : « On peut égaler ces travaux aux plus célèbres, et leur donner la première place, en songeant à l'extrême hauteur des sierras qu'ils avaient à parcourir, aux rochers énormes qu'il fallait briser sans instruments de fer ni d'acier; qu'il fallait ébranler des pierres avec d'autres pierres rien qu'à force de bras, et qu'ils ne surent pas faire des échafaudages pour

y établir des arcs de pont capables d'arrêter les ravins et les ruisseaux. S'ils rencontraient quelque ruisseau profond, ils allaient le couper à sa naissance, en parcourant toutes les sierras qui étaient devant eux. »

Les ponts que construisaient les anciens Péruviens sur des ruisseaux et des rivières profondes étaient simples et sans art mais suffisants contre les violents torrents qui ne permettaient pas de poser des fondations pour les arches, qui détruisaient même les plus solides, si l'on parvenait à les fixer dans leur lit. A la partie la plus étroite des deux rives, on plaçait des culées de pierre sciées en deux, jointes avec un mélange de bitume et de chaux ; on y établissait cinq ou six poutres d'une extrême solidité, auxquelles on attachait trois cordes grossières d'aloès; on plaçait alors des bâtons en travers, on les couvrait de branches, de petites pierres et de sable pour former un plancher solide ; de chaque rive partait jusqu'à l'autre, une grosse corde servant d'amarre. Quelquefois on se servait pour culée de roches naturelles, comme au pont célèbre d'Apurimac.

Les ponts du temps des Incas qui existent encore sont ceux de la lagune de Lauricocha, département de Junin, et celui de la Compuerta, département de Puno. Tous deux se composent d'une roche micacée-calcaire avec des pierres de deux et trois vares sur les culées, laissant un espace d'environ 3/4 de largeur et 1/2 à 2 de hauteur. Les culés sont nombreuses, larges et peu élevées, et sans aucun mortier (1).

Ces différents ponts, de même que ceux qui se composent d'une seule corde, à laquelle s'attache le voyageur et le panier contenant son bagage, et passée dans un fort anneau qui est tiré par d'autres cordes d'un bord à l'autre, sont encore en usage, ce qui atteste leur utilité.

Nous croyons devoir, avant de clore ce chapitre, faire une légère observation sur l'opinion d'un historien distingué du siècle passé abordant la question des ouvrages d'art des anciens Péruviens. Le philosophe français *Raynal* dit dans un livre (2) connu de tous : « Il faut mettre au rang des fables cette prodigieuse quantité de villes bâties à si grands frais; ces palais majestueux

---

(1) Le fameux pont de sable, entre Arequipa et Vitos, fut construit également, suivant la tradition, sous le règne des Incas.

(2) *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, par G. T. *Raynal*. 1783, liv. XVII pag. 310-315.

faits pour loger les Incas pendant leurs séjours ou leurs voyages; ces forteresses disséminées dans tout l'empire ; ces aqueducs et ces voûtes comparables à ce que l'antiquité nous a laissé de plus magnifique ; ces belles routes qui rendaient si faciles les communications ; ces ponts si imposants ; ces attributs merveilleux des *quipus* qui remplaçaient l'art d'écrire, inconnu des Péruviens. »

Cette sentence arbitraire, appuyée des plus vagues raisons, n'avait d'autre source que le scepticisme d'un publiciste qui immolait toute vérité historique à ses préoccupations et à l'esprit de parti. L'historien *Robertson*, sans doute sous l'influence de son prédécesseur, professe les mêmes idées, mais les émet avec moins d'arrogance.

Heureusement les ruines des monuments, dont les merveilleux souvenirs confondent l'imagination prosaïque des auteurs que nous avons nommés, prouveront aux siècles à venir la véracité des historiens anciens, et montreront l'orgueilleuse nullité de certains philosophes qui cherchèrent la vérité historique dans le dédale de leurs fausses idées.

CHAPITRE X.

Des monuments anciens.

Les routes royales qui traversaient l'empire entier du nord au midi appellent notre attention avant tous les autres monuments anciens, tant par leur caractère imposant que par leur étendue immense et par les travaux infinis que leur construction laborieuse a coûtés. Une de ces routes longe les hauteurs des Cordillères, en surmontant d'une manière admirable les difficultés que la nature y opposait ; l'autre descend de Cusco à la côte dans la direction du nord. En voyageant pendant plusieurs centaines de lieues sur ces routes gigantesques (aujourd'hui abandonnées), et au souvenir des récits des auteurs qui les avaient vues dans un état parfait immédiatement après la conquête, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le vaste plan de leur auteur, la constance et le pouvoir des Incas qui surent les parfaire, et la patience d'un peuple qui a pu résister aux fatigues et aux privations inséparables de tels travaux. Il fallut, en effet, construire ces routes dans des déserts, au milieu de sables mouvants, réfléchissant constamment les rayons d'un soleil ardent ; il fallut briser les rochers et niveler les obstacles sans aucun instrument de fer, sans poudre

ni boussole ; il fallut se frayer une voie à travers des régions montagneuses couvertes de neiges éternelles ; il fallut combler des abîmes profonds et des précipices effroyables, et la conduire par dessus des rivières, des lacs et des marais. C'est là une entreprise qui, même dans l'état actuel de nos connaissances, et avec nos instruments de travail, serait encore considérée comme digne de la nation la plus civilisée.

Pour donner une idée exacte de ces routes, nous aurons recours aux descriptions que nous ont laissées des auteurs impartiaux : *Juan de Sarmiento,* président du conseil royal des Indes, en parlant de la route des Cordillères, dit, dans son *Récit de la succession et du gouvernement des Incas*, ouvrage conservé en manuscrit dans la Bibliothèque de l'Escurial : « Une chose surtout nous frappe d'admiration en examinant les travaux des Indiens dans ce pays, ce sont leurs routes ; comment ont ils pu construire des voies aussi longues et aussi parfaites telles que nous les voyons ? Quel nombre immense d'ouvriers ont dû être occupés à ces longs travaux, et avec quels outils, en fer ou autres, ont-ils pu niveler les montagnes et briser les rochers pour faire des routes aussi large set aussi commodes ? Car il me paraît que si notre empereur croyait à propos de faire faire une autre route pareille à celle qui conduit de Quito à Cusco ou à celle qui de Cusco va au Chili, je suis sûr qu'il ne pourrait pas l'accomplir sans cet ordre absolu et cette division arbitraire du travail que les Incas avaient adoptés pour bâtir ces routes. On comprend aisément qu'une route de 50, de 100 ou de 200 lieues puisse être construite si on y met une grande diligence, en supposant même que la terre soit rude ; mais ces routes sont tellement étendues qu'une d'elles a *onze cents lieues* de long, et elle est construite en entier sur des sierras énormes, suspendues, par moments, sur des abîmes sans fond ; d'autres sont taillées dans des masses verticales de pierre qu'il fallait briser dans une certaine étendue pour rendre la route suffisamment large et droite ; et tous les outils que les Indiens avaient à leur disposition étaient le feu et une sorte de pic. Ailleurs, les lieux étaient tellement impraticables et escarpés qu'il fallut commencer par faire des escaliers taillés dans le roc depuis la base du précipice jusqu'au sommet, et alors on construisait communément une large plate-forme à mi-chemin pour que les ouvriers pussent s'y reposer. Ailleurs encore, c'était des amas épouvantables de neige disposée d'une manière très-incommode et tout autre de ce que nous voyons dans les plaines, c'était là une des difficultés les plus fréquentes ; il fallait, pour com-

bler les creux de cette neige, amasser de véritables montagnes d'arbres ou de tourbes et les y précipiter, et par-dessus tout passait enfin leur route nivelée et pavée. Ceux qui lisent ce livre et qui ont été au Pérou peuvent se rappeler la route qui conduit de Lima à Xauxa par les sierras de Guyacoin et par les montagnes neigeuses de Pavacaca ; ils ont dû voir et apprendre ce que je viens de dire et bien d'autres choses encore relativement à ce sujet. »

Pedro Cieça de Leon s'exprime de la sorte relativement à la route de la Sierra (*Chroniques*, chapitre XXXVII) : « Il y a une route qui d'Ipiales conduit à une petite province appelée Guaca ; mais avant d'y arriver on peut voir la route des Incas aussi fameuse dans ces contrées que celle qu'Annibal construisit sur les Alpes pour descendre en Italie. Cette réputation est due sans doute en partie aux vastes hôtelleries et dépôts qui existent sur toute sa longueur, et aux grandes difficultés qui s'opposaient à sa construction sur des sierras rudes et pierreuses qu'on ne peut contempler qu'en frémissant. » Ce même auteur, dans le soixante-dixième chapitre, parle avec plus de détails de la route qui longe la côte : « C'est ici le lieu, dit-il, de parler de la grande route dont les Incas ordonnèrent la construction par les plaines. Bien qu'elle soit actuellement dégradée et détruite dans beaucoup d'endroits, on voit les preuves de la grandeur du travail et de la puissance de ceux qui l'avaient construite. Selon le dire des Indiens, Guaynacapa et Topaynga Yupanque, son père, parcoururent toute la côte et visitèrent les vallées et les provinces des Yungas, et par leurs ordres les caciques et les princes firent construire une route de 15 pieds de large et bordée de deux côtés par un mur de plus de 6 pieds d'épaisseur (d'autres Indiens disent que c'était l'Inca Yupanqui, père de Topaynga et grand-père de Guaynacapa, qui descendit le premier sur ces côtes et auquel on doit le commencement de ce travail). Cette route était parfaitement aplanie, égale et ombragée par des arbres dont les branches, le plus souvent chargées de fruits, pendaient à terre et étaient l'asile favori des perroquets et autres oiseaux. On fit bâtir dans chaque vallée un logement magnifique et princier pour les Incas et des dépôts de provisions pour l'armée, car ils étaient trop timides pour oser s'engager dans une expédition sans être abondamment pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Si quelque chose manquait, les employés étaient sévèrement punis; de même les voyageurs qui osaient quitter la route pour aller dans les champs ou pour pénétrer dans les demeures des Indiens, étaient punis de mort, bien que les dégâts qu'ils

avaient pu commettre fussent très-peu considérables. Les murs qui bordaient cette route s'étendaient d'une ville à une autre, excepté dans les endroits où, à cause de l'abondance du sable, les Indiens ne pouvaient lui donner une fondation solide en ciment. Dans ce cas, pour que la route ne pût être perdue, on enfonçait en terre de gros arbres préparés dans ce but, et on faisait une sorte de pilotis à intervalles réguliers. C'est ainsi qu'ils entretenaient la route en bon état à travers les vallées ; ils renouvelaient les murs toutes les fois qu'ils se dégradaient ou tombaient en ruines, et une surveillance constante était exercée relativement aux troncs de grands arbres enfoncés dans les sables, et ces troncs, quand ils avaient été abattus par le vent, étaient immédiatement remplacés. On voit donc que cette route était le résultat d'un grand travail, moins important cependant que la route de la Sierra. »

Don Augustin de Zarrate s'exprime ainsi relativement aux deux routes (*Descubrimiento y conquista*, lib. I, cap. XIII) : « Quand Guaynacava sortit de la ville de Cusco pour conquérir la province de Guito, qui était éloignée d'environ 500 lieues, il rencontra beaucoup de difficultés dans sa marche par les sierras par suite des mauvaises routes et les abîmes et précipices horribles. Les Indiens jugèrent donc à-propos d'y faire une nouvelle route par laquelle leur souverain, après ses victoires, pût retourner en conquérant (car il avait soumis les provinces). Ils ont construit une route très-large et égale sur toutes les Cordillères en brisant et en nivelant les rochers, quand cela était nécessaire, et en comblant les abîmes ayant parfois 90 ou 120 pieds de profondeur avec de la maçonnerie, et de la sorte ils ont achevé une route ayant 500 lieues de long. »

On dit que cette route était tellement égale, qu'on pouvait y aller partout en voiture ; bien qu'à la suite, dans les guerres entre les chrétiens et les Indiens, la maçonnerie qui comblait les abîmes ait été détruite dans le but d'empêcher l'arrivée de l'ennemi. La difficulté de ce grand travail peut être comprise par tous ceux qui réfléchiront à ce qu'il a coûté de travail et d'argent pour aplanir deux lignes seulement des sierras s'étendant entre la côte de Ségovie et Guadarrama, et que cet aplanissement n'a jamais été assez parfait pour que cette route puisse être comparée à une voie ordinaire, bien que les rois de Castille la traversent avec leur cour toutes les fois qu'ils vont de l'Andalousie ou de Tolède à cette partie du royaume.

« Non contents d'avoir fait faire ce travail remarquable, lorsque ce même Guaynacava, dans une autre occasion, voulant

revenir de la province de Quito (qu'il affectionnait comme un fruit de ses conquêtes), passa par le pays bas ou plaines, les Indiens construisirent pour son passage une autre route dans la construction de laquelle ils rencontrèrent presque autant de difficultés que pour la route des sierras. Cette route, qui avait près de 40 pieds de largeur, traversait des vallées arrosées par des rivières, bordées par des forêts ayant généralement une lieue de largeur ; elle était entourée de chaque côté par un mur très-élevé et très-épais, fait d'arbres (dont quatre ou cinq faisaient la hauteur); en quittant les vallées, la même route se poursuivait par-dessus les sables, où elle était bordée par de gros troncs d'arbres, enfoncés en terre en forme de pieux pour que le voyageur ne pût pas perdre de vue la route dans toute sa longueur, qui, comme celle de la Sierra, était de 500 lieues. Bien que ces arbres, dans les lieux sablonneux, aient été arrachés dans beaucoup d'endroits, car les Espagnols s'en servaient comme de bois à brûler dans le temps de paix comme dans le temps de guerre, les murs dans les vallées sont presque partout intacts de nos jours, de sorte qu'on peut apprécier la grandeur de ce travail dans les temps anciens : ainsi Guaynacava alla par un chemin et revint par un autre tout couvert de feuillage et parsemé de fleurs. »

Lopez de Gomara (*Hist. Gén.*, cap. CXICV) dit : « Il y avait deux routes qui conduisaient de Quito à la ville de Cusco : c'étaient de nobles et grands travaux. L'une passait sur des montagnes, l'autre traversait les vallées, et chacune avait plus de 1,000 milles de long. Celle qui traversait les vallées était bordée de deux côtés par des murailles ; elle avait 25 pieds de large ; en dehors, elle était garnie de fossés pleins d'eau et elle était plantée d'arbres de l'espèce appelée *molle*. Celle qui régnait sur les montagnes avait aussi 25 pieds de large et elle était souvent taillée dans le roc vif, et parfois construite en pierre et chaux ; car il fut nécessaire de déblayer les rochers et de combler les vallées pour amener la route au niveau. Tout le monde ici s'accorde à dire que ce travail surpasse celui des pyramides d'Egypte, les voies pavées des Romains, et même tous les autres travaux de l'antiquité. Guaynacapac a restauré, agrandi et complété ces routes, mais il ne les a pas construites en entier comme quelques personnes le prétendent ; elles n'ont pas pu même être construites pendant la durée de sa vie. Ces routes allaient en ligne droite sans être arrêtées par les collines, par les montagnes ou même par les lacs ; on y avait construit comme

lieux de repos un certain nombre de grands palais appelés *tambos*, où logeaient la cour et l'armée royale, et où étaient établis des dépôts d'armes, de nourriture, de souliers et de vêtements pour les troupes. Les Espagnols, dans leurs guerres civiles, ont détruit ces routes, en les coupant dans beaucoup d'endroits, pour gêner la marche de leurs adversaires ; et les Indiens eux-mêmes en ont démoli une partie quand ils firent la guerre aux Espagnols et assiégèrent les villes de Cusco et de Lima, occupées par ces derniers. »

Juan Botero Benes s'exprime ainsi : « Il y a deux routes ou voies royales ayant 2,000 milles de long, conduisant à la ville de Cusco. L'une d'elles traverse les plaines et l'autre les cimes des montagnes, de telle sorte qu'il a fallu pour la construire combler les vallées, enlever des rochers et les sommets des montagnes. Elles ont 25 pieds de largeur. Ce sont là des travaux sans contredit plus grands que les monuments d'Egypte et les édifices de Rome. »

Don Juan de Velasco, prêtre de Quito, en parlant de la grande étendue de la route supérieure, encore en bon état de conservation, et qu'il avait examinée sur la montagne de Lashuay, s'exprime de la manière suivante (*Hist. del reyno de Quito*, tom. II, part. II, p. 59) :

« La largeur que je mesurai dans un endroit un peu délabré, était de 60 *vares* de Castille environ ; ailleurs où la voie était en parfait état de conservation, elle était de 7 *vares*, ce qui fait plus de 21 pieds et suffit pour que trois voitures y marchent de front. Il se peut que les 25 pieds dont parle Gomara aient été des pieds de dame et que les 15 pieds de Cieca et de Robertson aient été des pieds de géant. Les parties coupées dans le roc vif étaient couvertes de ciment ou d'un mélange de chaux et de bitume servant à égaliser la surface ; les parties moins solides, dont l'assise était de la terre, étaient formées de pierres couvertes du même mélange, dans lequel on pouvait distinguer des pierres très-petites, mais beaucoup plus grosses que des grains de sable. Dans les abîmes et dans les fissures des montagnes, la route était bâtie jusqu'au niveau convenable avec de grosses pierres cimentées avec le même mélange. Je fus fort surpris de voir que là où les torrents produits par la pluie avaient miné les parties moins fermes, situées au-dessous de la surface, il restait suspendu dans l'air une chaussée ressemblant à un pont solide formé d'une seule pierre : telle était la force de ce ciment ou mélange.

» La différence relativement à l'étendue de ces routes (le seul point sur lequel les auteurs anciens diffèrent) s'explique par les diverses valeurs qu'on attribue aux lieues et aux milles, et par les différents points plus ou moins avancés vers le nord d'où partait leur calcul. Ainsi ces routes ne commençaient pas, comme quelques-uns l'affirment, à Quito, mais dans la province de Dehuaca, un degré plus au nord, ce qui fait 100 milles de plus. La plus petite distance de Quito à Cusco par la route supérieure a été calculée à 500 lieues de quatre pas normaux chacun, ce qui fait 2,000 milles, tandis qu'en réalité la route supérieure est, calculée au plus juste, au moins à 2,100 milles. La route inférieure est beaucoup plus longue. »

Enfin le savant Humboldt, qui a parcouru une partie de la route royale des Incas, la décrit ainsi (*Ansichten der Natur*, 3e éd., t. II, p. 322):

« Ce qui ajoute surtout à l'aspect sévère des déserts des Cordillères, ce sont les restes, aussi merveilleux qu'inattendus, d'une route gigantesque, travail des Incas, qui fait communiquer entre elles les diverses provinces de l'empire dans une étendue de 250 milles géographiques. Le voyageur découvre presque partout à des distances égales des édifices construits en pierres bien taillées, et qui ont été des espèces de caravansérails appelés en langue indienne *tambos* ou *inca-pilca*. Quelques-uns de ces édifices ont été fortifiés ; d'autres ont été des établissements de bains, avec des conduits pour l'eau chaude; enfin les édifices les plus importants ont été faits pour la famille du souverain lui-même. J'ai pris les mesures et fait les dessins de plusieurs de ces habitations situées au pied du volcan Cotopaxi près de Callo ; ces habitations avaient été dans un état de conservation assez satisfaisant dans le XVIe siècle, et Pedro de Cieça les appelle les *appartements de Mulado*. Dans le passage des Andes, situé entre Mansi et Loxa, et qui est appelé *Paramo de Assuay*, à la hauteur de 14,568 pieds (chemin qui est très-fréquenté du côté de Cadlud et ayant presque la même hauteur que le mont Blanc), nous trouvions beaucoup de difficultés à traverser avec nos mulets un endroit marécageux, tandis que pendant plus d'un mille d'Allemagne, nos regards s'arrêtaient constamment sur les restes magnifiques de la route pavée des Incas, ayant 20 pieds de large, solidement assise sur ses fondations profondes et pavée de pierres de porphyre bien taillées. C'est une route admirable qui ne le cède en rien aux voies romaines les plus imposantes que j'aie vues en France, en Es-

pagne et en Italie. J'ai trouvé par des expériences barométriques que ce travail colossal a été fait à la hauteur de 12,440 pieds, dépassant ainsi de plus de 1,000 pieds la hauteur du pic de Ténériffe. On trouve aussi à Assuay et au même niveau les ruines du palais de l'Inca Tupac-Yupanqui, palais connu par le nom de *Paredones del Inca*. De là, la route se dirige vers le sud dans la direction de Cuença et se termine à Cassar, petite forteresse en bon état de conservation, dont l'origine remonte au temps de l'Inca que je viens de mentionner ou à celui de son fils belliqueux Huayna-Capac.

» Nous avons vu aussi de très-beaux restes des anciennes routes péruviennes entre Loxa et l'Amazone, près des bains des Incas, dans le paramo (ou désert) de Chulucanas, non loin de Guancabamba, et dans le voisinage d'Ingatambo, près de Pomahuaca. Les restes de la route des Incas, près de Pomahuaca, n'ont que peu d'élévation; car mes observations m'ont montré qu'ils ont 9,100 pieds de moins que ceux du Paro d'Assuay. En calculant par des latitudes astronomiques, la distance entre ces deux derniers points est, en ligne droite, 46 milles géographiques, et l'altitude du plus haut dépasse de 3,700 pieds celle du mont Cenis, au-dessus le lac de Côme. Quelques-unes de ces routes, pavées de pierres plates et parfois couvertes de cailloux et de graviers (routes macadamisées), traversent la plaine large et aride qui s'étend entre la côte et la chaîne des Andes ; d'autres se dirigent vers les Cordillères. Elles ont des bornes placées à intervalles égaux, pour indiquer les distances. On remarque aussi sur ces routes des ponts en pierres ou en cordes (ponts suspendus) pour le passage des rivières et des précipices, et des aqueducs fournissant de l'eau aux petites villes et aux *tambos*, ou logements. Ces deux systèmes de routes se rencontrent à Cusco, le grand point central de l'empire. »

Nous avons mesuré nous-même les restes de la route supérieure, et nous avons trouvé que la largeur en varie, en différents endroits, entre 18 et 25 pieds de Castille. La route inférieure est plus large de 1 pied environ. Ce que les auteurs cités affirment relativement à la longueur de ces routes est un peu exagéré. Selon Pentlandt, Cusco se trouve dans la latitude sud de 13° 30′ 55″ et dans la longitude ouest de 74° 14′ 30″, et à une hauteur de 10,676 pieds au-dessus du niveau de la mer. Selon Oltmanns, Quito est dans la latitu desud de 0° 14′ 00″ et dans la longitude ouest de 81° 40″ 38″. Par conséquent la distance en ligne droite entre ces deux localités est un peu plus de 300 lieues, et

si nous y ajoutons 100 lieues pour la continuation de la route au nord de Quito à Dehuaca et pour les sinuosités indispensables dans son trajet, nous aurons ainsi un total de 400 lieues pour la route supérieure. La route inférieure est d'environ 120 lieues plus longue, à cause des deux angles qu'elle décrit, le premier en descendant de Cusco à la côte, et le second en montant de la côte à Quito. Les prétendues 1,500 lieues sur la sierra, dont parle Sarmiento, sont donc une très-grande exagération; mais à l'époque où vivait cet auteur, de pareilles erreurs sont relativement excusables, car on ne calculait alors que d'une manière approximative.

En passant en revue les monuments d'architecture les plus intéressants, nous commencerons, au nord, par les ruines immenses des palais du *Grand Chimu*. Don Mariano E. Rivero les a visitées et les a décrites dans un petit ouvrage publié à Lima, en 1841, et qui a été, dans la suite, reproduit à Londres.

Ces ruines se trouvent à l'extrémité de la vallée de Truxillo et à la distance d'une lieue et demie de Huanchaco. Nous ne possédons pas des données propres à fixer avec certitude l'époque à laquelle ce palais fut bâti; nous savons seulement qu'aux jours de l'Inca péruvien Pachacutec, le neuvième monarque, régnait dans ces vallées, en souverain absolu, *Chimu-Capac*, dont le nom propre fut *Chimu-Canchu*, et que le fils de l'Inca, le prince Yupanqui, avec une armée de 30,000 hommes, fit la guerre au souverain Chimu; que l'orgueil de Chimu fut dompté, et que, par l'avis de ses capitaines, s'étant soumis, il s'engagea à adorer le soleil, à abandonner les idoles de son pays, c'est-à-dire les représentations de poissons et d'autres animaux. L'Inca fit élever des forteresses dans la vallée de Paramanca pour éterniser cette victoire, et les ruines de ces forteresses peuvent être aperçues encore dans le voisinage de Pativilca.

Les ruines de Chimu couvrent l'espace de trois quarts de lieue, sans y compter les grands enclos dont les murs sont formés de petites pierres agglutinées par du mortier; ces enclos, selon toute probabilité, étaient des champs utilisés par l'agriculture; car les traces des sillons y sont visibles, même de nos jours.

A partir du village de Mansiche, qui se trouve aux portes de Truxillo, nous commençons à voir les murs d'adobe et les vestiges de cet établissement jadis magnifique, et à la distance d'un mille du village indien que je viens de nommer, au côté gauche de la route de Huanchaco, les grands enclos commencent. Les dimensions de ces enclos varient de 200 à 270 mètres en longueur

par 100 à 260 mètres en largeur. Ils sont au nombre de sept ou huit et existent au côté nord des grands édifices ou palais. Les murs de ces édifices sont d'une grande solidité et sont formés d'adobes de 10 ou 12 mètres de long par 5 ou 6 mètres de large dans la partie inférieure du mur ; mais ils diminuent graduellement en largeur à mesure qu'on monte, et se terminent à la largeur de 1 mètre au sommet. Quelques enclos renferment des *huacas* et des murs de grands appartements ou salles.

Chaque palais fut entouré partout d'un mur extérieur ; le mur du premier palais était simple et deux fois plus étendu que celui du second. En bas, il était large de 5 mètres ; mais il s'amincissait graduellement en montant, et se terminait en haut avec une épaisseur de 1 mètre ; il avait 50 mètres de haut. Il fut construit en pierres, en mortier et en adobes.

Il existe dans le premier palais, qui est le plus grand, un autre enclos où on trouve des appartements faits avec de petites pierres et du mortier ; ils sont blanchis en dedans et offrent un seuil de pierre long de 1 mètre jusqu'à 2 mètres de long, et de plus d'un tiers de mètre en épaisseur : on suppose que ce sont là des sépulcres ou peut-être les appartements des concubines de Chimu. Il y a aussi plusieurs *places* régulières et tirées au cordeau, formant ainsi des rues de différentes dimensions. La grande excavation dans laquelle croissent actuellement plusieurs figuiers était anciennement le réservoir qui fournissait l'eau nécessaire aux habitants, eau qui provenait de la rivière *Moche*, éloignée d'un mille au nord-ouest, cette eau étant amenée au réservoir par des aqueducs souterrains. Ce palais avait deux entrées, l'une vis-à-vis de l'autre, et placées chacune au milieu des côtés les plus longs du bâtiment. Au côté oriental, à environ 30 mètres de l'angle droit formé par les murs, il y avait un enclos de 500 vares de long sur 400 vares de large, et s'étendant jusqu'à la mer ; on y trouve quelques petites habitations et un *huaca* avec des passages souterrains dans ses parties les plus solides. Il y avait encore d'autres enclos réservés pour l'agriculture.

Le second palais, éloigné de 125 vares du premier, lui est parallèle et situé à son côté oriental. Il renferme plusieurs places et habitations, qui, par leur disposition régulière, forment des rues un peu étroites. L'huaca de Misa, entouré d'un mur peu élevé, est à une de ses extrémités. Cet huaca est traversé de plusieurs allées étroites de 3/4 ou de 1 vare de largeur, et on y trouve aussi plusieurs chambres de dimensions assez considérables. Dans les temps déjà anciens, on a extrait de cet huaca un

14

grand nombre de momies, des draps, plusieurs morceaux d'argent et d'or, des outils en fer et une idole en pierre, quelques morceaux de nacre, objets qui sont actuellement dans la possession de M. Condemarin.

Tous les murs intérieurs de ces édifices sont construits avec le mélange de pierres et mortier déjà mentionné ou bien avec des adobes ayant un demi-mètre de long sur un quart de mètre de large.

Au dehors de ces édifices remarquables il y a un grand nombre d'enclos et de petites maisons, dont quelques-unes arrondies et d'autres carrées ; c'étaient sans doute les habitations des classes inférieures, et la grande étendue de terrain qu'elles occupent fait supposer que la population était des plus considérables.

Il existe au milieu de ces ruines un grand nombre de petites éminences artificielles composées de petites pierres réunies sous la forme d'un cône tronqué ; elles sont connues sous le nom d'*huacas*, et on en a fréquemment extrait des curiosités qui répandent de la lumière sur l'histoire des anciens habitants de ce pays, et les explorations souterraines ont dû faire découvrir bien des trésors.

Il est bien connu qu'en 1563, don Diego Pineda étant corrégidor, on a trouvé dans les sépulcres des Indiens des quantités considérables d'or en morceaux de formes diverses. Il paraît d'après les livres des coffres royaux de Truxillo de 1566, que Garcia Gutierrez de Tolède, petit-fils d'Antonio Gutierrez, avait donné au roi dans une première occasion, comme cinquième, 85,547 castellanos d'or provenant de l'*huaca* connu sous le nom de Toledo, tout en réservant 39,062 piastres et 4 réaux au bénéfice des Indiens des villages de Mansiche et d'Huaman ; ce travail fut repris en 1592, et avec le produit qu'on a retiré on a payé, comme droits du roi, 47,020 castellanos, de sorte que le monarque a reçu en tout comme tribut 135,547 castellanos.

Dans l'année 1550, le cacique du village de Mansiche, don Antonio Chayque, descendant légitime du chef Chimu-Canchu, montra aux Espagnols un huaca appelé *Llomayoahuan*, situé près du palais en ruines de Chimu-Canchu, sous la condition qu'il recevrait pour ses Indiens une portion du trésor, et après qu'ils y eurent soustrait de grandes richesses, le marché fut rompu par les Espagnols. Le cacique prétendit alors qu'il pouvait découvrir un trésor plus considérable encore ; pour s'en rendre possesseurs, les Espagnols mirent en sa possession 42,187 piastres, en imposant une taxe sur les habitants en faveur des Indiens ci-dessus nom-

més. Très-peu de ce capital existe actuellement, ce qui est dû en partie aux calamités de l'époque et en partie à l'administration infidèle des protecteurs des Indiens ou des collecteurs des taxes *feijoo de sosa.*

Il est certain qu'on a trouvé dans l'huaca de Concha, situé à une demi-lieue de la ville, une quantité considérable d'or et quelques chaînes qu'on suppose être en cuivre, et qui furent offertes à l'évêque de Cuença par don Miguel y Mansuvillaga. L'huaca de l'évêque, situé à une demi-lieue de l'huaca ci-dessus mentionné, est le plus considérable de tous, mais jusqu'à ce jour il n'a rien produit. L'huaca de Misa, qui vient en deuxième lieu, a été exploité avec perte, et il est traversé dans toute son étendue par des allées étroites, courtes et blanchies ; ses couvertures sont en pierres larges d'un mètre et demi à deux mètres. On a retiré divers morceaux d'or, un grand nombre d'idoles, dont une en pierre déjà mentionnée, et des manteaux. On a obtenu des divers autres huacas plus petits, des manteaux ornés de morceaux d'or de forme carrée, des morceaux détachés du même métal et des robes enrichies de plumes de couleurs diverses ; ces dernières ont été trouvées par le Dr. Casaverde et doivent être actuellement à Londres.

Il y a peu de temps qu'une compagnie composée d'habitants de Truxillo a cessé d'exploiter les huacas de Toledo et de Concha, et on affirme même qu'on avait trouvé dans le premier de ces huacas le grand *peje* (1) ; on vient de trouver dans le voisinage du second des plaques d'or très-minces ayant deux pouces de large, des instruments en pierre et des manteaux. Tous ces objets sont en la possession de don José Rodriguez.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire quelques mots relatifs à certaines curiosités trouvées dans les huacas de Toledo et ailleurs, d'après des notes communiquées au *Péruvian Mercury*, vol. VIII, p. 80, par don José Ignacio Lequende. Une de ces raretés était le corps d'un Indien dont la tête était couverte d'une draperie ou voile et d'une couronne ornée de quatre houppes, dont deux pendaient sur le dos et les deux autres au devant des oreilles. Il portait au col une espèce de cravate large dont les deux extrémités tombaient sur la poitrine ; dans une des mains il y avait un objet qui ressemblait à un clou, et dans l'autre un

(1) La tradition veut qu'il existe dans cet huaca deux trésors connus sous les noms de grand et de petit *peje* ; le premier serait encore resté en terre, le second a été trouvé à Toledo.

symbole qui est resté inintelligible. Sa robe extérieure était une tunique se terminant en pointe. Il y avait aussi le corps d'un Indien assis ayant les jambes croisées (position très-fréquente chez eux), les mains posées sur les genoux, et les tempes entourées d'une sorte de turban, dont les extrémités tombaient à hauteur de la barbe. Deux autres chefs de ce turban, après avoir croisé cette dernière, étaient ployés en arrière, d'où ils tombaient en formant des draperies, et de là partaient deux pièces arrondies pour couvrir les épaules ; en haut de ce bonnet était une belle coquille disposée avec beaucoup d'art. On voyait encore le modèle en argile d'un ivrogne en train de boire, le bonnet posé sur le côté de la tête, les cheveux en désordre, et sur l'épaule, à côté de l'oreille, était assis un singe. Une autre figure était celle d'un Indien à aspect très-grave, assis, ayant une mitre sur la tête et ayant l'air d'arranger cette coiffure ; certains ornements étaient suspendus à chaque bras, et un manteau fixé par une ceinture autour de la taille descendait jusqu'à ses pieds.

Le temple du Soleil était situé à trois quarts de lieue à l'est de la ville, et à une demi-lieue du village indien appelé *Moche.* Il se trouve au pied d'un rocher faisant partie des Cordillères, composé de siénite traversée par des veines d'une roche amphibolique compacte, dirigées du nord au sud. On y voit encore des veines de feldspath ; ces dernières sont très-ramifiées et se croisent fréquemment. On peut voir au pied de ce rocher un édifice en ruines comme un grand nombre d'habitations qui l'entourent. Il est presque carré, le devant ayant 108 mètres de longueur ; il est entouré d'une muraille de 4 mètres d'épaisseur faite en adobes comme tout l'édifice. On dit que c'était l'habitation des prêtres et des vierges du temple. Il a 150 mètres de longueur, 125 mètres de largeur à l'extrémité supérieure et 156 à l'extrémité inférieure. Il est construit en terrasses de 4 mètres chacune, s'inclinant en dedans des fondations qui sont, par conséquent, la partie la plus large du bâtiment. Il a la forme d'un gros marteau d'enclume, et il est construit en adobes. Vers le centre et dans la partie inférieure il est traversé par une petite rue obscure et remplie de chauves-souris. Sa direction est du nord au sud, et on jouit de là d'une vue magnifique qui embrasse toute la vallée, la mer et la ville de Truxillo.

Les ruines de Cuelap, dans le district de Saint-Thomas, sont dignes de figurer à côté des ruines imposantes que nous venons de signaler. Don Juan Crisostomo Nieto, juge du premier tribunal, en a fait la description dans la communication officielle

adressée le 31 janvier 1843 à Don Miguel Mesia, préfet du département de l'Amazone. Nous en extrayons ce qui suit : « Ayant été désigné pour arrêter les limites du territoire de Cuelap, conformément au décret du gouverneur suprême de la république, j'ai rencontré des travaux qui sont bien dignes de fixer l'attention du public. C'est un mur solide de pierre de taille ayant 3,600 pieds de long, 670 de large et 150 de haut. La structure entière est solide en dedans, car tout l'espace renfermé entre les 5,376,000 pieds de circonfiérence ayant, comme j'ai déjà dit, une hauteur de 150 pieds, est une masse de terre solide. Sur cette terrasse il y a un autre mur ayant 300,000 pieds en circonférence, car il a 600 pieds de long sur 500 de large, et il a la même hauteur que le mur extérieur, c'est-à-dire 150 pieds. Cet enclos supérieur est rempli de terre comme l'inférieur. Dans cette partie supérieure, comme dans la partie inférieure, il existe une multitude d'habitations ou de chambres construites en pierre de taille et ayant 18 pieds de long sur 15 pieds de large, et dans ces chambres, aussi bien que dans la maçonnerie solide du mur extérieur, existent des niches ayant 2/3 de mètre à 1 mètre de longueur et 1/2 mètre en largeur, et dans ces niches sont déposés les ossements d'hommes morts depuis bien longtemps. Dans quelques niches les corps sont nus, dans d'autres ils ont été enveloppés dans des tissus de coton très-épais et parfois grossiers, mais toujours enrichis de broderies de diverses couleurs. La seule différence entre ces niches et celles de nos panthéons tient à leur peu de profondeur ; car, au lieu de 2 ou 3 mètres qu'il nous faut pour placer nos corps dans la position verticale (ce qui est l'usage habituel), les Indiens n'avaient besoin que d'un petit nombre de pieds ; car ils ployaient les corps de telle sorte que les genoux touchaient à l'extrémité de la barbe, et les extrémités supérieures étaient contournées autour des jambes. Leur dispositions tout entière ressemblait à celle d'un fœtus de quatre mois. Il y avait trois portes ou ouvertures dans le mur solide qui attiraient notre attention. Le côté droit de chacune de ces ouvertures était demi-circulaire, tandis que le côté gauche était angulaire, et à partir de la base un plan était incliné et montait presque insensiblement jusqu'à l'élévation mentionnée, c'est-à-dire 150 pieds. A moitié chemin il y avait une espèce de guérite où le chemin tournait à droite pour décrire une courbe. Il y avait également tout en haut une cachette en pierre de taille, ingénieusement disposée pour empêcher, au besoin, quiconque de monter. L'entrée commençait au bas par une largeur de 6 pieds,

puis le passage se retrécissait de plus en plus, et en haut il n'avait que 2 pieds de largeur. Ayant atteint le sommet, on se trouvait sur une sorte de belvédère d'où l'œil embrassait non-seulement la plaine et toutes les routes qui la sillonnaient, mais encore une partie considérable de la province, y compris la capitale, à la distance de 11 lieues.

» En continuant notre exploration, nous arrivâmes à l'entrée et au plan incliné du second mur; ce mur différait du premier seulement par sa largeur et par son épaisseur; la hauteur, comme nous l'avons déjà dit, en était la même. Nous y trouvâmes d'autres sépultures semblables à des fours, ayant 6 pieds de hauteur et 24 à 30 de circonférence; le plancher en était pavé de pierres plates, et sur chaque pierre reposaient les restes d'un homme ou d'une femme. Ayant examiné ces lieux hier, mes compagnons et moi nous sommes allés nous reposer. Aujourd'hui, nous avons gravi le haut du rocher situé au dehors des murs et sur lequel est bâtie une partie de l'édifice. Après avoir avec beaucoup de peine suivi une route presque détruite par les eaux et couru le danger de tomber dans des précipices presque verticaux de 900 pieds de profondeur, et nous entr'aidant, nous sommes parvenus à un creux ou espèce de caverne formée par les roches dont cette montagne est composée, et nous y avons trouvé dix masses d'ossements humains parfaitement conservés, chaque corps enveloppé dans une couverture. Une de ces masses renfermait les restes d'un homme adulte, couvert d'un tissu de poils. Ce tissu et le squelette qu'il renfermait sont en ma possession. Je laissai un autre squelette (probablement celui d'une femme), car, en dégageant un os de la jambe, la tête avait été détachée du tronc. Cette femme a dû mourir dans un âge avancé; ses cheveux étaient gris, et je ne doute pas qu'elle ne fût la mère des sept enfants dont les squelettes composaient les autres masses que nous avions trouvées. J'ai deux de ces squelettes, et don Gregorio Rodriguez en a deux également, et aussi un manteau de coton et une écharpe de plusieurs couleurs. Nous avons abandonné trois squelettes d'enfants et un squelette d'adulte, parce que les ligaments qui réunissaient les os n'existaient plus. Tous ces corps avaient été disposés dans la même attitude, et la chevelure des enfants était très-fine, courte et rouge, et ne ressemblant pas à celle des Indiens actuels. Les filles avaient des ornements aux oreilles et un gros rouleau de coton grossier entourait leur tête.

» Depuis, j'ai regretté beaucoup de n'avoir pu poursuivre mes recherches dans cette localité; probablement j'aurais découvert

d'autres choses intéressantes, mais il fallut explorer un autre point où étaient, disait-on, des objets plus importants à voir. Pour y arriver, nous descendîmes la montagne par le côté nord, et nous nous trouvâmes au pied d'une montagne très-escarpée, d'une montée extrêmement difficile à cause d'une herbe sèche dont cette montagne était couverte, et qui nous faisait glisser à chaque pas. Après avoir monté 600 pieds environ, il nous fut impossible d'aller plus avant, parvenus à un rocher vertical qui nous empêcha d'aborder un mur en pierres dans lequel étaient pratiquées des fenêtres; ce mur était à une hauteur de 60 pieds environ au-dessus de nos têtes. Nous n'avions pas d'échelles pour pouvoir y parvenir et le temps nous pressait; nous ne pûmes donc nous assurer de ce qui se trouvait au delà de ce mur, qui était bâti sur une éminence et qui permettait à la vue de s'étendre autant qu'il est possible à l'est, au nord et à l'ouest. Nous fûmes donc obligés de renoncer à cette exploration, tout en regrettant de ne pouvoir apprendre la nature de ces travaux, ni examiner les restes fossiles et les autres objets intéressants renfermés dans le mur lui-même, et ce qui pouvait exister dans l'intérieur de l'édifice; car mes devoirs officiels me laissaient peu de temps à ma disposition, et je ne pouvais m'absenter longtemps de la capitale, dans la crainte que l'administration de la justice n'eût à souffrir de mon absence. Ces obstacles étaient augmentés aussi par la difficulté de se procurer des ouvriers pour entreprendre des fouilles; car les Indiens ont une grande peur de ce lieu, à cause des momies qu'il renferme; ils s'imaginent qu'ils deviendraient malades s'ils avaient le malheur de les toucher, et ils craignent même de les regarder. Mais après nous avoir vus à plusieurs reprises manier et retourner les ossements sans aucune crainte, les plus intelligents des Indiens perdirent un peu de la frayeur que leurs préjugés leur avaient inspirée. Il y avait encore d'autres raisons pour ne pouvoir approcher du mur sur le côté sud-ouest dont il vient d'être question, et où on m'assurait qu'il y avait des tranchées curieusement disposées, car il est impossible d'y monter par le bas; la seule manière par laquelle on puisse y parvenir est d'y descendre au moyen de cordes du sommet du mur lui-même. Je ne pouvais pas non plus visiter une excavation souterraine que don Gregorio, homme sérieux, m'assurait exister sur la rive opposée de la rivière de Condechaca, et où, disait-il, il y avait beaucoup de crânes, de petites excavations et autres choses curieuses; il y avait pénétré jusqu'à ce que les lumières qu'il portait avec lui

se fussent éteintes faute d'air, et il fut obligé alors d'abandonner toute exploration ultérieure. »

Les ruines du vieux Huanuco sont intéressantes principalement par les six portails successifs assez bien conservés qu'elles renferment. On ne sait pas positivement si ces portails faisaient partie du palais somptueux des Incas, ou bien du temple immense du Soleil, qui était si imposant pendant le règne des souverains du Pérou, et qui, à lui seul, était desservi par trente mille Indiens (*Cieça*, *Chron.*, cap. LXXX). Un autre objet digne d'intérêt est une sorte de belvédère dont nous ignorons les usages dans les anciens temps : c'était probablement le lieu où les prêtres offraient les sacrifices au Soleil.

L'architecture de ces ruines est complétement distincte de celle des autres édifices de l'époque des empereurs péruviens, et selon toutes les apparences, elle tire son origine d'une ère plus éloignée que celle de la dynastie des Incas. Don Mariano Eduardo de Rivero dit : « Les ruines du vieux Huanuco se trouvent à 2 lieues à l'ouest de la ville d'Aguamiro. Les Indiens désignent ces ruines sous le nom d'Augni-Huanuco ; elles sont situées dans une plaine de 4 lieues de long sur 3 lieues de de large, et à une hauteur de 3,600 mètres au-dessus du niveau la mer

Ces ruines sont converties, de nos jours, en une estancia pour le petit bétail, et on rencontre çà et là quelques Indiens qui ne comprennent pas la langue espagnole. Parmi les ruines on remarque facilement la forteresse ou belvévère et le palais. La masse de l'établissement moderne est à trois quarts de mille environ de ces édifices, et le belvédère à un demi-mille environ de l'entrée du palais.

Le belvédère est quadrilatéral, ayant 56 pas en longueur et 36 en largeur ; la hauteur du mur est de 5 mètres environ, et il est incliné en dedans à partir de la base. Il repose sur deux rangées de pierres arrondies d'environ 1 mètre et demi en hauteur. Les murs, en pierres de taille, ont 1 mètre 1/4 d'épaisseur et sont couronnés par une corniche faite en calcaire bleu coquillier. Les pierres dont le mur est formé ont 1 mètre 1/2 en longueur et un demi-mètre en épaisseur. A peu d'exceptions près, les pierres de ce mur sont de la même dimension, et généralement parlant, elles sont très bien cimentées. L'intérieur est composé de gravier et d'argile, mais au centre, on voit une grande cavité qui, dit-on, communiquait avec le palais au moyen d'un passage souterrain Au

côté sud existe une porte, et de là, pour monter, au lieu de marches se trouve un plan incliné ou terrasse, disposition très-usitée chez les Indiens, qui s'en servaient, à ce qu'il paraît, pour élever de grandes masses jusque dans la partie supérieure des édifices. On observe sur la porte deux figures en parties effacées, de sorte qu'il est difficile de dire si elles sont les représentation de singes ou d'autres animaux. On peut apercevoir, du premier étage, toute la plaine et le portique du palais.

Le dessin en notre possession représente les six portes de la maison de l'Inca. En y entrant, à droite et à gauche, sont deux salons ayant plus de 100 mètres en longueur et 14 mètres en largeur, avec leurs portes correspondantes. Les murs, qui sont en *pirca* (pierres arrondies pétries dans l'argile seule, sans aucun ordre), sont épais de 1 mètre 1/2, et n'offrent de pierres sculptées qu'aux portes. On entre ensuite sous le principal portail ou porte en pierre sculptée, ayant 3 mètres de hauteur sur 1 mètre 1/2 de largeur. L'ouverture de la porte est de 2 mètres ; le linteau est d'une seule pierre et semble avoir été sculpté. On y voit encore deux figures sculptées dans un bloc de pierre ; elles paraissent représenter des singes.

Plus loin, à la distance de 3 mètres environ, se trouve le deuxième portail, construit comme le premier ; la seule différence est qu'on y voit, sur la partie supérieure, deux figures sculptées et qui sont actuellement effacées.

On entre ensuite dans une cour spacieuse entourée d'un mur de pierre de *pirca* peu élevé, ayant trois quarts de mètre en épaisseur; en continuant le même chemin, on passe sous deux autres portails d'une architecture analogue, mais de plus petites dimensions.

On arrive ensuite dans une cour plus petite que la première, et enfin on passe sous deux autres portails plus petits encore que les précédents et en pierre sculptée. Après avoir passé sous ces portails, on trouve à gauche des chambres en pierre de taille de 5 mètres de longueur sur 2 mètres 1/2 de largeur, et de 4 mètres de hauteur, offrant des niches dans les murs. Il y a encore d'autres chambres en pierre de taille dans lesquelles passe un aqueduc ; c'était, dit-on, la salle de bain des Incas.

Au devant des habitations existe une terrasse artificielle assez large, et au-dessous, une grande cour où on suppose que diverses espèces d'animaux avaient été réunies pour le plaisir du monarque. Au centre était un bassin pour recevoir de l'eau ; un aqueduc traversait le dernier portail, très près des chambres sculptées.

Dans une de ces chambres se trouve une niche où, dit-on, furent placées de jeunes filles; celles qui pouvaient y entrer tout à fait étaient aptes au service de sa majesté. Il y avait aussi au premier portail des trous perforant le mur de part en part, et qu'on suppose avoir été les lieux de punition. Le premier a conservé la forme du sein, à la hauteur naturelle ; c'était sans doute le lieu du supplice des femmes ; l'autre était réservé aux hommes.

Ces édifices sont dirigés de l'est à l'ouest, et les pierres qui les composent sont le calcaire bleu et le grès.

Au sud-ouest du belvédère, et à un quart de lieue de d - tance, on aperçoit les ruines des maisons bâties sur les mêmes crêtes et formant une série de terrasses. On rapporte que c'était là qu'était conservé le blé de sept provinces.

Il est à remarquer qu'en 1824, l'armée dite de la liberté marchant vers le Sud contre les Espagnols, campa dans les mêmes lieux où l'armée de l'Inca s'était arrêtée quand il allait à la conquête de Quito.

Les pierres avec lesquelles le palais et la forteresse sont construits ont été extraites de la crête d'une montagne éloignée d'un demi-mille environ, et on peut y voir encore de ces pierres taillées gisant dans les carrières. A une petite distance de là se trouvent encore les restes d'une ville considérable, qui a dû avoir plusieurs milliers d'habitants, et qui semble avoir été d'une grande importance pour les Incas. Les murs sont tous composés de pierres arrondies, cimentées avec de l'argile. Les bains chauds célèbres d'Aguamiro sont éloignés de 2 lieues de cette ancienne ville.

Les criminels étaient enterrés à trois quarts de lieue de Miro-Huain, qui servait aussi de prison. On y voit une source profonde.

Près de la ville de *Chupan* et sur les bords de la rivière Maranon, est une tour élevée sur le haut d'un rocher escarpé qui surplombe la rivière et qui s'élève au-dessus de la route qui passe à ses pieds ; c'est de là qu'on précipitait les criminels dans les eaux de cette rivière, d'une immense profondeur.

En parlant des ruines du district de Junin, don Mariano E. de Rivero s'exprime de la sorte :

« A partir de la ville de Chavinillo commence un système de fortifications (ou de châteaux, comme on les désigne habituellement) situées des deux côtés du précipice. On ignore les raisons qui ont engagé les Incas à construire tant de places de défense dans cette

partie de l'intérieur, éloignée de la grande route de Quito ; mais on présume que c'était en vue d'empêcher les invasions habituelles des tribus qui habitaient les pampas du Sacramento et les bords de grandes rivières qui arrosaient ces plaines immenses ; et la preuve en est que la forteresse d'*Urpis*, qui se trouve dans l'intérieur des montagnes, à environ 5 lieues de *Tuntamago*, sur la route de *Monzon* à *Chico-Playa*, est la plus grande, la mieux située et la construite de toutes : elle est à peu près toute bâtie en pierres de mieux taille.

» Le premier château que je visitai dans cette direction est celui de *Masor*, près de *Chavinillo*, il est placé sur une éminence ; ses murs sont des ardoises mi-cassées, mélangées d'argile. Aux angles de la grande place il y a des guérites de forme arrondie construites de mêmes matériaux et ayant 3 mètres de haut et remplies d'ossements ; au dehors de ces guérites on trouve des chambres arrondies et carrées garnies d'armoires ; les tréteaux sont faits de la même pierre. Il y a dû avoir de l'eau conduite sur cette éminence, car on peut y distinguer les restes d'un aqueduc.

» Au côté opposé et sur l'autre rive se voient deux autres châteaux : le premier situé sur le sommet d'une crête escarpée et l'autre sur la montagne un peu plus haut. Il y a aussi de petits forts entre ces deux châteaux ; ils ont l'apparence de terrasses, et communiquent entre eux par des routes parfaitement distinctes.

» En suivant le cours de la rivière dans la direction de *Chuquibamba*, on traverse les villes de *Cagua d'Obas* et de *Chupan*.

» Tout le long de cette route se trouvent les ruines de châteaux et d'établissements. Près de Chupan, il y a un château dans lequel on voit un escalier conduisant jusqu'au sommet de l'édifice ; il est très-large, un peu incliné et bien construit.

» Au ravin de Chacabamba, dans la province de Hamelies, sur la rivière Marañon et près de la route royale des Incas par laquelle je vins de Jauja en suivant son tracé portant ordinairement 9 mètres en largeur, on trouve les ruines des *tambos* des Incas, formés de petites pièces presque carrées et construites en ardoise mi-cassée. Il existe encore à *Tambocaucha* six guérites, et en avant de ces guérites, quatre autres de 4 ou 5 mètres de hauteur en partie arrondies, ayant des portes carrées. Elles sont construites de matériaux provenant de la roche que je viens de mentionner mêlée à de l'argile crayeuse ; elles sont bien cimentées en dedans et forment un mur solide divisé par des dalles en pierre ; de nos jours, les Indiens s'en servent pour conserver leurs patates et leur blé. Tout est entouré d'un mur en pierre et ar-

gile près duquel on a trouvé un grand nombre de restes humains et les murailles de maisons tantôt rondes, tantôt carrées.

» La ville de *Chavin de Huanta*, dans la province de *Couchucos Alto*, est située sur un terrain étroit et inégal dirigé du nord au sud. Les habitants, au nombre de 800 jouissent d'une température douce et d'eaux sulfureuses, qui jaillissent d'un rocher sablonneux situé très-près de la rivière Marias. La température de ces eaux est de 72 degrés Fahrenheit, l'atmosphère étant à 52°. On trouve à très-peu de distance de la ville les restes d'anciens édifices presque entièrement détruits et couverts de terre végétale. Les murs de ces édifices, en dehors, sont en pierre de formes diverses non réunies avec le mortier ; mais en dedans ils sont formés de pierres arrondies cimentées avec l'argile. Désirant examiner l'intérieur de ce château, j'entrai avec plusieurs personnes qui m'accompagnaient par une ouverture un peu étroite, et à l'aide de chandelles allumées, qui étaient souvent éteintes par une multitude de chauves-souris s'échappant avec vivacité, nous réussîmes à la fin avec beaucoup de peine à trouver un passage de 2 mètres de largeur sur 3 mètres de hauteur. Le haut de ce passage était en pierres de grès grossièrement taillées, et il avait un peu plus de 4 mètres en longueur. Des deux côtés de ce passage il y avait des chambres ayant un peu plus de 4 mètres de large et couvertes en haut par de gros blocs de grès ayant demi-mètre en épaisseur et variant de 5 mètres 1/2 à 3/4 de mètre de largeur. Les murs avaient 2 mètres d'épaisseur et offraient des ouvertures pratiquées, comme on croit, dans le but de laisser entrer l'air et la lumière. Dans le plancher d'une de ces chambres est l'entrée d'un passage souterrain très-étroit, comme nous avons été informés par des personnes qui l'ont exploré avec des lumières jusqu'à une distance considérable, conduisant sous les rivières à l'autre rive. On a extrait de ce passage plusieurs petites idoles, des vases en pierre, des instruments en argent et en cuivre, et le squelette d'un Indien dans la position assise. Ce passage est dirigé de l'est à l'ouest.

» A la distance d'un quart de lieue à l'ouest de la ville, et au sommet d'une montagne appelée *Posoc*, qui signifie *une chose qui mûrit*, se trouve un autre château en ruines qui offre à l'extérieur l'aspect d'un amas de décombres ; mais on nous a assuré que dans l'intérieur existent des salons et un chemin souterrain conduisant au château dont il a été question. On affirme qu'un Espagnol y a trouvé un trésor qu'il emporta à la capitale, et qu'avant de mourir dans l'hôpital de Lima, il avait exposé par écrit ce qu'il avait

fait, et que cet itinéraire avait passé par les mains d'un grand nombre de personnes. Plusieurs autres individus ont essayé de pénétrer dans le souterrain, mais ils en ont été empêchés par la saillie d'une pierre qui leur fermait le chemin. Le plus grand nombre des maisons de Chavin et de ses environs sont construites sur des aqueducs. Le pont qu'il faut traverser pour parvenir au château est fait de trois pierres de granit taillées, chaque pierre ayant 8 mètres de longueur, 0 m. 75 en largeur et 0 m. 50 d'épaisseur, pierres qui avaient été tirées de ces forteresses. Il existe dans la maison du curé deux figures taillées en grès; elles ont 2 mètres en longueur et 0 m. 50 en hauteur; elles ont aussi été extraites du château pour être placées de chaque côté de la porte donnant sur la rue.

» Fatigué et en même temps satisfait de ce que j'avais vu dans mes explorations laborieuses, je m'assis sur un bloc de granit ayant plus de 3 mètres de longueur, sur lequel étaient gravés certains caractères ou dessins que je ne pouvais déchiffrer, mais qui étaient les mêmes que j'avais vus à l'entrée du passage souterrain près de la rivière. Alors, mon imagination évoquant devant moi tous les anciens lieux que j'avais visités et les grands événements qui eurent lieu à l'époque de la conquête, ce fut avec le sentiment d'une tristesse profonde que je contemplais ces ruines silencieuses et les restes déplorables des ravages commis par nos anciens oppresseurs.

» Trois siècles n'ont pas suffi pour effacer le souvenir des maux infinis qu'ont subis les habitants simples et paisibles des Andes, et je croyais voir encore les eaux du petit torrent teintes du sang des victimes; j'imaginais que les décombres que j'apercevais sur les rives étaient des amas de cadavres sur lesquels le fanatisme s'était assis comme sur un trône de tyran, et d'où il rendait grâces à Dieu de l'œuvre de destruction qu'il venait d'accomplir.

» En proie à ces tristes méditations et plaignant une nation si laborieuse et si sage, soumise à une destinée aussi cruelle, il me semblait entendre une voix sortir du fond du passage souterrain, et me dire : «Voyageur, pourquoi parcourir ces lieux du repos? pourquoi remuer ces décombres? pourquoi fouler aux pieds des cendres que le temps a respectées et qu'il a plu aux hommes de profaner? Les faits que l'histoire vous fournit ne suffisent ils pas pour vous prouver notre grandeur, notre simplicité, notre hospitalité et notre amour du travail? Vous attendriez-vous, par hasard, à trouver dans les restes des monuments échappés à l'épée

sanglante du conquérant inhumain des preuves plus convaincantes de l'opulence de nos ancêtres que dans le pillage de nos richesses, dans le sac de nos villes, dans la trahison envers notre Inca adoré, dans sa mort et celle de nos sages et de nos nobles? Celui qui nie les persécutions et les tourments que nous avons endurés, le mal qui était fait à notre patrie, aux arts et à l'humanité, doit commencer par prouver que le soleil, notre père, ne contribue pas par sa chaleur vivifiante au développement de tous les êtres, et que les Cordillères hautes et majestueuses ne renferment pas dans leur sein les veines puissantes des métaux précieux cause première de notre ruine. »

L'histoire de la conquête du Pérou ne nous présente rien que des scènes de vengeance, de passions sordides, une rage de détruire tout ce qui peut illustrer notre histoire chez les races futures. Qu'ont fait les auteurs de toutes les époques que nous avons consultés? Ils se contentent de passer sous silence les événements les plus remarquables ou de répéter ce que d'autres ont déjà dit; et comme peu de temps avant l'arrivée des Espagnols, l'Inca Huascar périt par les mains d'Atahualpa et avec lui presque toute la noblesse qui, comme nous l'avons déjà dit, étaient les seuls qui étaient savants dans l'histoire de leur patrie et les seuls qui pouvaient déchiffrer les quippos, nous sommes laissés dans une ignorance complète sur l'origine de ces nations et du grand conquérant et législateur *Manco-Capac*.

Profitons de cet exemple : faisons tous nos efforts pour conserver les restes précieux de nos ancêtres. Nous ne serons pas accusés de paresse, de vandalisme et d'ignorance par les générations futures.

Près du *Pueblo* actuel, *la Fortaliza*, à la porte du nord de *Pativillca*, se trouvent les ruines de *Paramanca*. Le docteur Unanue (*Nuevo dia del Peru Trujillo*, 1824), différant en cela de Garcilasso de la Vega, pense que les édifices de *Paramanca* ne doivent pas être appelés des forteresses, parce que leur construction ne s'accorde pas avec ce titre; il ne croit pas non plus qu'ils étaient élevés pour perpétuer la grandeur et la magnificence de Yupanqui et l'humiliation de Chimu, mais simplement pour conserver la mémoire des deux chefs les plus puissants du Pérou, qui se réunissaient dans ce lieu pour y célébrer la paix et pour cimenter une étroite amitié; que c'est pour cette raison qu'un de ces édifices, le plus élevé, est placé à l'est, pour indiquer la dignité et l'étendue de l'empire; et l'autre à l'ouest, plus humble en apparence, pour indiquer le district de Chimu.

Cette interprétation nous semble erronée. Non-seulement la construction de ces édifices est sans aucun doute celle des fortifications, mais encore leur disposition est opposée à l'opinion du savant Unanue. Si le plus vaste eût été élevé pour indiquer l'empire des Incas, il aurait dû être dirigé vers le sud, et l'édifice plus petit vers le nord. La seule grande route qui longe toute la côte passe entre les deux hauteurs fortifiées, barrières infranchissables du royaume de Chimu. Les Incas savaient par une longue expérience que des nations conquises sont promptes à se soulever, et ils se tenaient toujours prêts à leur résister. *Capac-Yupanqui* a dû se méfier beaucoup d'un ennemi aussi formidable et aussi obstiné que *Chimu-Canchu*, qui ne s'était rendu qu'après une résistance opiniâtre, et il est très-probable que ce général prudent fit construire ces édifices ou plutôt ces forteresses pour maintenir sous le joug les nations qu'il venait de soumettre, et non comme de simples monuments de sa victoire, qui, selon la coutume des Incas, étaient toujours élevés dans la capitale de l'empire. D'après l'opinion de plusieurs auteurs, *Chimu-Canchu* avait élevé ces édifices comme des postes frontières, ce qui est très-probable, car le roi Canchu, longtemps avant d'être attaqué par Capac-Yupanqui, était engagé dans une guerre cruelle avec Cuyz-Mancu, chef de *Pachacamac*, et Chuquiz-Mancu, chef de *Punahuanac*. Ce fut dans la vallée de *Paramanca* que la première bataille, indécise, eut lieu entre Chimu et Capac-Yupanqui. L'étymologie du mot Paramanca ne nous donne aucune clef pour arriver à la nature de ces édifices. Il y a des auteurs qui écrivent *Parumonga*, d'autres *Paramanca;* selon nous, ce dernier est le véritable nom. Je vais actuellement citer un auteur qui s'exprime de la sorte en faveur de l'opinion que nous avons adoptée.

« A l'entrée de *Patavilca*, sur un de ses côtés existent les forteresses que l'Inca Yupanqui a fait construire, et qui démontrent suffisamment la grande connaissance que possédaient les Indiens en architecture militaire. On voit sur une petite montagne contiguë à celle de *Vendebarato* une forteresse quadrangulaire avec trois enceintes de murs commandant l'intérieur; l'enceinte la plus étendue a 300 mètres de long, la plus petite n'a que 200 mètres. Dans l'intérieur de cette dernière, qui est la plus centrale, on trouve plusieurs habitations séparées par des passages étroits et par des rues. A environ 30 mètres de chaque angle de l'enceinte la plus centrale existent des bastions qui flanquent les courtines. On voit aussi sur le côté un lieu très-escarpé faisant face

à la mer, et sur lequel on aperçoit trois murs demi-circulaires ; on appelle ce lieu la *horca* (potence) ; il servait de prison pour les malfaiteurs. »

Vers le sud, à 2 lieues de *Chaucay* et près de la ferme de *Chancaylla*, existent des ruines de dépôts souterrains qui, selon la tradition, furent construits par les Incas pendant la campagne de Capac-Yupanqui contre Chimu, pour conserver des provisions abondantes pour l'armée dont les trois divisions comptaient cent vingt mille hommes.

Les ruines de Pachacamac, situées à 7 lieues de la capitale de Lima, dans le voisinage de la riante ville de Lurin, sont en assez mauvais état, et leur architecture n'a rien de remarquables l'intérêt qu'elles inspirent vient avant tout de leur étendue et des récits de leur histoire qui nous sont parvenus.

Les ruines de l'ancien temple de *Pachacamac* se trouvent sur une élévation conique, près des bords de la mer, et à cinq cent cinquante-huit pieds au-dessus de son niveau. On voit encore de nos jours, au pied de cette colline, les murs en ruine des édifices destinés à recevoir les étrangers qui venaient en pèle rinage des provinces les plus éloignées pour présenter leurs offrandes à la divinité. Le tout fut entouré d'un mur d'adobes de neuf pieds d'épaisseur et probablement d'une hauteur considérable, car on voit des endroits où il a douze pieds de hauteur, mais en général il n'en a actuellement que de quatre à cinq. Les matériaux de sa composition sont partout des adobes, et non pas des pierres de taille comme dans les édifices de Cusco, et peuvent être broyés facilement. La partie supérieure de la montagne est élevée artificiellement, jusqu'à cent pieds environ, par des murs placés les uns au-dessus des autres ; ces murs ont chacun trente-deux pieds de hauteur et de sept ou huit pieds d'épaisseur. Au sommet se voit le temple, et le sanctuaire de la divinité est situé du côté qui regarde la mer. La porte était en or, richement ornée de pierres précieuses et de corail ; mais l'intérieur était sale et obscur, car c'était là le lieu choisi par les prêtres pour les sacrifices sanglants offerts devant l'idole de bois placée au fond de l'enceinte, et dont le culte avait succédé au culte pur e abstrait de Pachacamac invisible. Actuellement, il ne reste de ce temple que quelques niches, lesquelles, selon le témoignage de Cieça de Léon, renfermaient des figures de bêtes sauvages ; nous avons détaché des fragments de peintures d'animaux qui avaient été faites sur le mur de l'argile blanchie. On distingue

encore la place du sanctuaire, conforme aux descriptions laissées par les anciennes chroniques. Cependant l'opinion adoptée par presque tous les auteurs modernes, qui attribuent ces ruines au temple du Soleil, est erronée, et elle est diamétralement opposée à celle des historiens contemporains de la conquête aussi bien qu'à celle de Hernando Pizarro, frère de Francisco, celui qui a détruit le temple.

Au dehors de cet édifice, il y avait à Pachacamac un temple du Soleil, un palais royal et une maison de vierges, monuments érigés par les Incas Pachacutec et Yupanqui. Suivant nos recherches, le temple du Soleil s'étendait depuis le bas de la montagne sur laquelle était situé le temple de Pachacamac, vers le nord-est; du côté du nord-ouest, jusqu'au lac d'eau douce, était situé le palais royal, et au pied de la montagne, depuis le côté sud-est du temple de Pachacamac, se trouvait la maison des vierges d'élite. Les habitations étaient tout autour de ces édifices, du côté de la propriété de San-Pedro, du côté de San-Juan, actuellement désert, et du côté de la ville actuelle de Larin. On remarque près de là l'ancien cimetière, qui prouve assez combien la vallée de Pachacamac et le voisinage du temple étaient peuplés dans les anciens temps. Les trésors qui abondaient dans cet édifice étaient tels que, selon un auteur, la valeur des clous seuls avec lesquels on fixait les plaques d'or aux murs, était de 4,000 marcs. Pizarro donna ces clous à son pilote Quintero comme un présent de peu d'importance. Sur les *haciendas* de Lomo et de Nieveria, et sur les sommets des montagnes contiguës, se voient des ruines d'une étendue immense, offrant des salons de vingt ou vingt-cinq mètres de long et six ou huit de large, des murs d'argile formant des rues étroites et témoignant d'une nombreuse population et des habitations princières qui animèrent ce pays.

A deux milles environ de la côte, il y a de petites îles connues sous les nom de *Farralones*, *Santo-Domingo* et *Pachacamac*. Dans la dernière de ces îles, nous avons trouvé, en 1842, des vestiges d'un édifice considérable. Ces îles désertes faisaient partie du continent sous la forme de promontoire; elles ont été séparées de la terre ferme par le tremblement de terre terrible de 1586, qui fit tant de ravages sur la côte du Pérou.

Le récit de Cieça de Léon est le seul qui nous fournisse des renseignements sur le *nouveau Cusco* que les Incas ont fait construire dans la vallée de *Huarco*, et sur la forteresse immense de Huarco bâtie sur une haute montagne avec de grandes pierres carrées et plates, et ayant un escalier en pierre qui descendait à

la mer (1). Le même auteur nous fait connaître qu'il existait un temple de *Guarivilca*, situé dans la vallée de Jauja et consacré au dieu *Ticeviracocha*, divinité principale des *huancas*, dont le culte singulier nous rappelle la mythologie des contrées septentrionales de l'Europe. Malgré les explorations les plus scrupuleuses, il a été impossible de trouver des vestiges des ruines de ce temple.

Cieça de Léon (Chroniques, cap. LXXXVII, et cap. LXXXIX) mentionne en peu de mots les ruines d'édifices très-grands et très-anciens, sur les rives de la rivière *Vinaque*, près de *Huamanga*, lesquels, selon la tradition, avaient été bâtis par des peuples blancs et barbus, qui vinrent dans ces lieux longtemps avant le règne des Incas et qui les avaient adoptés comme une nouvelle patrie. Il parle aussi des *vilcas* comme ayant été bâtis par l'ordre de l'*Inca Yupanqui.*

Les *chalpas*, qu'on voit sur la montagne baignée par le lac de *Clustoni*, dans le département de Puno, offrent une construction particulière; nous ne savons pas si c'étaient des maisons d'habitation ou destinées à conserver les grains et les patates: peut-être (et c'est là le plus probable) étaient-ce des sépulcres, car ils portaient le nom de *huahas*. Tous ceux que nous avons examinés sont construits en calcaire ou en grès mélangés de morceaux d'ardoise mi-cassée; ils ont de petites fenêtres d'un pied de hauteur, et ils sont divisés au milieu avec des pierres plates et couverts en paille ou en pierre, comme les constructions des Huamahis (2).

On trouve parmi les ruines de *Hatun-Colla* des restes de monuments, et on dit qu'ils furent la résidence d'un prince dont le palais et la ville ont été couverts par les eaux du lac, mais l'histoire ne mentionne rien de pareil. On a trouvé ici une chaise en pierre et dont le dos est formé d'un seul morceau de pierre (espèce de lave); elle passe pour avoir été le trône du seigneur du lieu. L'Inca *Lloque Yupanqui*, après avoir soumis les *Canas* et les *Ayahuiris* passa, sans demander permission, dans les domaines

(1) On nous a affirmé que la Chincha inférieure était un temple du Soleil, occupant les lieux où se trouve actuellement le couvent de *Santo-Domingo*, et on peut voir de nos jours, dans le voisinage de la ville de *Huancas*, dans le district de Pisco, les ruines de ce qu'on appelle le palais de Tambo-Rouge, ainsi appelé à cause des murs qui ont conservé cette couleur.

(2) On voit aussi, sur la route de Lampa à Puno, des tours d'une construction analogue.

gouvernés par les *Apus* du seigneur qui lui firent un excellent accueil, et il leur permit de bâtir un temple au soleil, une maison pour les vierges et des palais royaux, et leur distribua des vêtements et des draps de prix.

Nous avons déjà décrit les bains des *Huamelies* et le palais de *Limatambo*. Disons actuellement quelque chose relativement aux anciens monuments qu'on voit à 4 lieues des rives du lac de Titicaca; sans contredit, les restes les plus anciens parmi les antiquités péruviennes sont les ruines de *Tiahuanaco* (1), qui, suivant l'histoire, fut bâti dans une seule nuit par une main invisible. De nos jours, ces édifices sont détruits, et même avant l'arrivée des Espagnols ils étaient dans un grand état de vétusté. Il est probable même qu'ils n'avaient jamais été achevés, étant restés abandonnés à cause du nouveau culte introduit par les Incas, car il est certain qu'ils remontaient à une époque plus reculée que l'établissement de la dynastie péruvienne. Ce qui est plus digne d'attention parmi ces ruines, ce sont des fragments de statues en pierre dont parle *Cieça de Leon*, Cap. C. V. : « En avant de cette montagne. dit-il, sont deux idoles en pierre, sculptées sous la forme humaine, et si bien travaillées qu'elles ont dû être l'ouvrage d'un grand maître. Elles sont assez grandes pour paraître comme de petits géants, et les draperies dont elles sont revêtues diffèrent de ce que nous voyons actuellement chez les naturels de ces provinces. »

Sur la tête d'une de ces statues, la longueur comprise entre la pointe de la barbe et la partie supérieure de l'ornement de la tête est de 3 pieds 6 pouces; la largeur extrême de la tête, celle de l'extrémité du nez jusqu'à la partie de l'occiput au même niveau, est de 2 pieds 7 pouces. Cette tête est ornée d'une espèce de bonnet arrondi ayant 1 pied 7 pouces en hauteur, et 2 pieds 5 pouces en largeur. Dans sa partie supérieure se voient certaines bandes verticales et larges, et dans sa partie inférieure sont des figures symboliques ayant des visages humains. A partir des yeux qui sont gros, en descendant jusqu'au menton font saillie deux larges bandes ornées chacune de trois cercles doubles. De la partie extérieure de chaque œil descend une bande ornée de deux carrés, d'un rectangle posé verticale-

(1) Tiahuanaco signifie en langue quichua « le lieu de repos Huanaco, » nom qui, selon la tradition, lui a été donné par *Inca Yupanqui*, lors de la conquête de la nation d'Aymara, à cause de la vitesse avec laquelle son *chasqui* ou courrier se rendit sur ce point.

ment et de deux lignes horizontales se terminant en un serpent semblable à celui qu'on voit communément sur les autres monuments péruviens. Le nez est peu saillant et entouré au bas d'une bande large demi-circulaire montant sur le côté interne des yeux où elle se termine d'une manière anguleuse. La bouche décrit un ovale placé transversalement et est garnie de seize dents. Six bandes font saillie en forme de barbe de la lèvre inférieure en se dirigeant vers le bord du menton. L'oreille est représentée par une figure semi-lunaire inscrite dans un carré, et sa partie antérieure est formée par une bande verticale ornée de trois carrés et se terminant par une tête de bête sauvage. Il y a des carrés sur l'occiput formant des bandes, et on distingue sur le col un grand nombre de figures humaines. La sculpture de cette tête est très-remarquable et n'offre rien de semblable à ce qu'on a trouvé chez les autres nations.

Le portique monolithe en pierre de grès n'est pas moins digne d'attention ; il est assez bien conservé ; sa hauteur est de 10 pieds et sa largeur de 13 (1). On a coupé dans ce bloc de pierre une porte de 6 pieds 4 pouces en hauteur, et de 3 pieds 2 pouces en largeur. Elle présente sur sa face orientale une corniche au milieu de laquelle se voit une figure humaine analogue à celle décrite dans le paragraphe précédent. La tête est presque carrée et il en part plusieurs rayons parmi lesquels on distingue quatre serpents. Les bras sont ouverts et chaque main tient un serpent dont la tête est couronnée. Le corps est couvert d'un vêtement brodé, et les pieds, courts, reposent sur un piédestal orné également de figures symboliques. On voit dans la corniche, de chaque côté de cette figure, un certain nombre de petits carrés successifs, chacun renfermant un personnage vu de profil, dans l'attitude de marcher avec une sorte de canne dans la main ; les personnages représentés au milieu de la porte sont toutefois différents de ceux qui sont sculptés en haut et en bas. Les autres ruines n'offrent rien d'intéressant ; seulement les pierres sculptées dont elles sont formées sont d'une taille très-remarquable.

Dans l'année 1846, le général Ballivian étant président et don Manuel Guerra préfet de la Paz, on y fit des fouilles pour déterrer ce qu'il y avait de remarquable. Tout ce qu'on a trouvé con-

(1) Une autre porte monolithe plus petite, ayant 7 pieds de hauteur, a été dessinée sur place.

siste en plusieurs idoles (1) et quelques pierres sculptées, très-dures, de grandes dimensions, dont on s'est servi plus tard pour broyer le chocolat. On a détruit de la sorte des monuments qui devaient être conservés comme des restes d'antiquité. Ces grandes masses avaient 10 mètres en longueur, 6 mètres en largeur et plus de 2 mètres d'épaisseur, et elles étaient taillées de telle sorte que quand une de ces masses s'appuyait sur une autre, il en résultait un canal situé entre les deux pierres. Il y a d'autres masses de pierres du côté du lac, et qui, pour des raisons à nous inconnues, sont restées ensevelies sous la route.

Les Incas avaient introduit le culte de leur divinité protectrice dans l'île de Titicaca, située dans le lac du même nom, où, selon la tradition, tombèrent les premiers rayons du soleil après le déluge, et où cet astre bienfaisant envoya ses enfants favoris *Mana Capac* et *Mana Vello* pour civiliser les hordes barbares du Pérou. Les ruines du temple, peu importantes, sont dans un état de conservation satisfaisant. Le tout est construit en pierre de taille, les portes et les fenêtres aussi bien que les piliers qui les soutiennent, plus larges en bas qu'en haut.

L'architecture est inférieure à celle des ruines plus dégradées qu'on trouve dans l'île de Crati, située dans le même lac, ruines dont la nature est difficile à décrire, et qui peuvent être attribuées à un temple ou à un palais. Les décorations intérieures semblent avoir été analogues à celles de Cusco. Les masses d'offrandes en or et en argent empilées dans cette île étaient telles que les traditions des Indiens à cet égard dépassent toute vraisemblance. En traitant de ce sujet, le père *Clas Valero* nous dit que la richesse du temple était telle, que selon le témoignage des *Mitimacoc* ou Indiens nomades qui vivent en *Capucalano*, on aurait pu construire un autre temple en or et en argent avec ce qui restait de ces métaux précieux, depuis les fondations jusqu'au sommet, et sans employer d'autres matériaux ; il ajoute que les Indiens jetèrent ces trésors dans le lac aussitôt qu'ils connurent l'arrivée des Espagnols et leur soif de l'or (Garcilasso de la Vega, I. *Roy. Com.*, III, chap. XXVI.

C'est en vain que nous avons compulsé les écrits et anciennes chroniques afin d'avoir des renseignements relatifs à la forteresse et au palais d'Ollantay-Tambo, situés à 10 lieues au nord de la

(1) Une idole de pierre, apportée en 1842, de Tiahuanaco à la Paz, a 3 mètres 1/2 de long sur un 1/2 mètre de large.

capitale de l'empire, sur une langue étroite de terre, aux bords de la rivière Urubambo.

Cette forteresse a dû être considérée par les Incas comme très-importante non-seulement à cause de sa position formidable, mais encore parce qu'elle était la clef des nations *Antis*, *Pillcopatos* et *Tonos*, qui habitaient, comme nous savons, les vallées de *Paucartambo* et de *Santano*; et de plus par sa construction singulière, différant des édifices de Cusco et de toutes les autres parties de l'empire; ce qui nous fait supposer que le prince ou seigneur de ce territoire était indépendant et contemporain du premier fondateur, et qu'il ne fut soumis que sous les derniers Incas.

On cite plusieurs traditions relatives à ce personnage; une de ces traditions a été rapportée plus haut comme formant le sujet d'un drame. Dans une autre, Ollantay est dit avoir été surpris dans la maison des vierges du Soleil, crime qui était puni de mort; mais cette peine avait été remplacée par la dégradation de son rang élevé.

Quelque temps après, sa forteresse lui étant rendue, il se souleva contre l'Inca Yupanqui qui, ne pouvant le soumettre malgré de grands sacrifices d'hommes et de temps, adopta un plan suggéré par un chef, et c'était celui-ci : On punissait ce chef publiquement pour qu'il pût paraître avoir des motifs suffisants pour passer à l'ennemi qui ne suspecterait alors aucun stratagème; ensuite il ferait tout pour être admis dans l'intimité du rebelle, en lui révélant divers décrets et mesures que l'Inca pensait prendre pour l'attaquer de nouveau. L'espion ayant obtenu une connaissance exacte de la place et des intentions et projets d'Ollantay, devait, à l'anniversaire de la naissance de ce dernier, époque à laquelle on se livrait à toutes sortes d'amusements et de désordres, demander à être nommé chef d'une des portes, et, à un signal donné, l'ouvrir aux troupes impériales.

Ce plan inique ayant été accepté par l'Inca, il donna les ordres nécessaires pour son exécution et enfin, comme on l'avait prévu, on pénétra dans la forteresse, tuant et détruisant tout ce qui se rencontrait sur le passage; mais on ne put prendre Ollantay, qui se défendit énergiquement, et préféra se précipiter du haut des rochers que de se rendre à ses ennemis.

Le silence que Garcilasso garde sur cet événement, le peu de confiance que devait inspirer un chef puni par l'intrépide et sage Yupanqui, nous font soupçonner que cette histoire a dû être très-défigurée, et qu'il y avait d'autres causes de déclaration de guerre que celles qui figurent dans cette histoire. Nous savons

que *Yahuar-Huaccac*, fils de l'Inca *Rocca*, a conquis, par l'ordre de son père, les provinces situées au delà des Andes, en passant dans sa marche par ce point comme par d'autres points fortifiés, preuve qu'ils étaient déjà sous la domination des Incas.

La forteresse est construite sur une éminence escarpée. Un escalier en pierres conduit à des terrasses qu'on traverse par des chemins étroits jusqu'à ce qu'on atteigne le sommet, où se trouvent des tables en pierre ayant plus de 4 mètres de long et posées debout.

Une partie de cette montagne ou rocher semble avoir été faite par la main des hommes, et présente du côté de la rivière un précipice où, suivant la tradition, on jetait les criminels. Avant d'entrer dans la ville, qui est située au pied de la forteresse, on passe par une porte tenant à des murailles très-hautes bâties en pierres de taille d'une grosseur prodigieuse ; on voit sur ces murs un grand nombre de guérites faisant face à l'occident.

Nous croyons, comme nous l'avons déjà dit, que ces restes sont d'une date antérieure.

Parmi les restes d'antiquités très-nombreuses qui existent dans la ville de Cusco, nous distinguons celles de la rue *del Triunfo* où on voit une partie du mur de l'ancienne maison des Vierges du Soleil, construit à la manière cyclopéenne. On y trouve une pierre extrêmement volumineuse connue sous le nom de *Pierre à douze coins*, et en réalité sa forme est telle qu'elle offre douze angles distincts. On peut voir encore, dans beaucoup d'endroits de la ville, des restes plus ou moins considérables d'anciennes murailles, et d'autres monuments d'architecture. Parmi les plus intéressants et les plus célèbres de ces monuments, je citerai les ruines du prétendu palais de *Manco-Capac*, situées sur le penchant de la montagne *Sacsahuaman*, sur une sorte de plan horizontal où se trouve également l'église de *San-Cristoval* qui dérobe une partie de ces ruines. Cet édifice étendu, construit selon la tradition par le premier Inca, avait des terrasses avec des murs hauts de 3 mètres 1/2 à 4 mètres et longs en proportion. On y monte par un escalier en passant par une ouverture étroite. Cet escalier aboutit à une grande salle dont les murs ont plusieurs mètres de haut et contiennent des niches ou des armoires plus étroites en haut qu'en bas, et dont nous ne connaissons pas la destination.

On voit encore de nos jours sur une terrasse les restes d'édifices qui ont dû être considérables ; une fenêtre seule a été conservée. On y voit les vestiges des murs transversaux posés sur les ter-

rasses. Les matériaux de ces murs sont de calcaire d'un blanc sale.

En haut de la forteresse et au-devant de ces restes intéressants d'antiquité, on a planté trois croix, substituées aux bannières qui flottaient jadis dans ce lieu, et indiquaient la résidence des enfants du Soleil. Des symboles de la chrétienté ont pris la place des idoles du culte du Soleil, et malgré les sacrifices immenses et le sang qu'ils ont coûtés, les institutions bienfaisantes du christianisme, fondées sur la parole du vrai Dieu, ont doté de fruits ineffables les esprits abattus d'un peuple infortuné; et ce n'est que le culte pur et humain de cette religion nouvelle qui pourra lui rendre le bonheur et la prospérité.

Ici se termine notre ouvrage. Guidés uniquement par le respect pour le public et par l'intérêt que nous portons à l'histoire ancienne du Pérou, nous n'avons épargné ni le temps, ni la fatigue, ni les voyages, ni les lectures, ni les expériences, en un mot rien de ce qui pourrait faire réussir notre entreprise. Nous avons recueilli tous les matériaux que nous avons pu rencontrer; nous avons classé les curiosités de toute espèce que nous avons pu re cueillir, et nous avons essayé de les illustrer à l'aide du crayon.

Nous avons décrit sous ses différents aspects la nation peut-être la plus civilisée du nouveau monde, et certainement la plus distinguée par son caractère, la plus surprenante par ses coutumes et ses chroniques et la plus attrayante pour les esprits poétiques, à cause du milieu dans lequel elle est pour ainsi dire enveloppée; — milieu mystérieux et pour ainsi dire crépusculaire, où luttent encore la lumière de la civilisation et les ténèbres de l'ignorance. Si la liberté, idole de nos pères, a été presque inconnue aux sujets des Incas, il est certain qu'en revanche il régnait parmi eux une sorte d'égalité, un esprit de fraternité, un amour sincère pour le souverain, lié à ses sujets par des bienfaits innombrables et réciproques formant la base de la paix et de la concorde, l'anneau qui réunissait le monarque à la nation. Si nos aïeux, dans la patrie que nous adorons, n'ont pu rivaliser avec l'Europe civilisée dans les hauteurs de la science, dans le luxe des arts et dans les tactiques de la guerre, il faut convenir qu'ils n'étaient pas infestés de la lèpre du paupérisme, de l'ulcère rongeur de la prostitution et de tant d'autres fléaux qui désolent les contrées transatlantiques. La religion, la politique et l'agriculture étaient solidaires dans ces régions, dont les habitants tombèrent en hécatombes sous l'épée toujours fumante de l'avarice infatigable et du fanatisme implacable. La

politique des Incas avait résolu nombre de problèmes qui occupent encore en Europe les plus profondes intelligences.

Puisse cet ouvrage réveiller de sa léthargie la jeunesse péruvienne, puissent nos veilles raviver son enthousiasme et lui faire comprendre que la poussière qu'elle foule a palpité jadis, a vécu, a senti et a pensé, que justice sera rendue, tôt ou tard, à tout individu et à toute nationalité ; que Babylone, l'Egypte, la Grèce et Rome ne sont pas les seuls empires qui puissent nourrir une imagination généreuse ; qu'à ses pieds gît une civilisation naufragée, abîmée comme Niobé dans sa douleur ; qu'elle foule une mine archéologique non moins riche que les mines les plus célèbres d'or et d'argent de son pays, et couverte seulement, comme ces dernières, par une légère couche de sable, que mille souvenirs lyriques, que d'innombrables poëmes, que les plus sages conseils de la politique et de la morale n'attendent pour jaillir d'un monde inerte en apparence, que la baguette magique de l'étude, de l'enthousiasme et du dévouement !

Mais, par-dessus toutes choses, puisse ce travail communiquer son arome à l'opinion publique, cette reine du monde, ce torrent qui doit entraîner avec lui les gouvernants pour que leurs subsides, l'autorité morale et les moyens sans nombre dont ils disposent puissent mener à bonne fin l'œuvre gigantesque de la résurrection du passé.

Heureux si nos vœux étaient compris ! Puissions-nous voir les savants, les artistes, toutes les illustrations d'élite, unanimes dans leurs efforts, aller au but commun, la gloire du pays, sous un gouvernement actif, intelligent et paternel, semblable à celui des Incas, fils du Soleil ! Puissent enfin la civilisation péruvienne secouer l'indigne poussière qui la couvre, comme on a vu, de nos jours, Herculanum et Pompéi surgir de la lave qui les avait ensevelies durant tant de siècles !

FIN.

TABLE

PARIS.— IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER DE NAPOLEON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.—7136.



